HORACE WALPOLE.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

Horace Walpole, à vingt-cinq ans, avait vu, dans la lutte où succomba son père, toutes les passions publiques soulevées, sans de grandes causes, contre un pouvoir qu'il aimait : il avait appris à connaître l'esprit de parti. Il lui restait à savoir comment l'opposition se dément en touchant aux affaires : celle de 1742 n'y manqua pas. Son gouvernement ne justifia pas sa victoire. On maintint ce qu'on avait attaqué; on recommença ce qu'on avait blâmé; on mérita toutes les accusations qu'on avait portées. Ces disparates, trop communes en ce monde, suggèrent presque toujours aux esprits superficiels et satiriques les conclusions du scepticisme; ils cessent de croire aux principes, ne pouvant plus croire aux hommes. Si cependant Walpole jugea son temps avec une incrédulité moqueuse, s'il douta toute sa vie de la sincérité des orateurs populaires, si toute sa vie il fit du mot de patriotisme le synonyme d'hypocrisie, il ne devint pas l'ennemi des institutions nationales, il ne trouva pas que les torts des personnes fussent la condamnation des choses, et il garda son attachement de tradition et de famille aux auteurs et aux principes de la révolution. C'était un whig fidèle, même passionné. Quoique partisan de la maison de Hanovre, quoique indulgent même pour George III, il parle plus que légèrement des princes, et s'explique sur le compte de la

(1) Voyez la livraison du 1er juillet.

royauté avec une liberté presque républicaine. « Mes principes ne pourront jamais devenir monarchiques, » écrivait-il encore en 1766, et l'on a cité souvent ce qu'il raconte à George Montagu : « Je vous crois assez whig pour me pardonner; mais aux deux côtés de mon lit j'ai suspendu *Magna Charta* et la sentence de Charles I[er], au bas de laquelle j'ai écrit : *Major Charta*, vu que je pense que, sans la seconde, la première, par le temps présent, serait de très médiocre importance. » Ainsi ce frivole homme du monde, cet élégant oisif qui se pique peu de rigorisme et d'inflexibilité, ne se dégoûta pas, pour quelques mécomptes, des lois de son pays : il se contenta d'en juger sévèrement les mœurs. Il se vengea sur les vices et les ridicules de son époque. Il lui arrive de parler de sa nation comme de la plus extravagante de toutes. Il a écrit un essai pour prouver que les Anglais sont incompréhensibles. Le contraste des sérieuses passions d'un peuple libre avec les futiles travers d'une société raffinée est pour lui un perpétuel sujet de malignes observations : on croirait par momens qu'il ne méprise rien tant que l'Angleterre; mais, heureusement pour ses compatriotes, il voyagea en France.

Attendons-nous donc à le voir dénigrer à plaisir les administrations qui se succéderont sous ses yeux. Ce n'est pas qu'il les attaque par ses votes; il ne se presse point de passer dans l'opposition; il ne dément pas le nom qu'il porte, et ce n'est pas au pouvoir qu'il en veut. Après son père, la politique du gouvernement resta dans le sens de la révolution, — conservatrice de 1688 : à cela il ne pouvait trouver à redire; mais on ne réformait aucun abus; la corruption gardait son niveau. Seulement ceux à qui elle profitait la trouvaient excellente, après l'avoir condamnée. Walpole ne se lassait pas de le leur rappeler. Il n'oubliait qu'une chose, c'est qu'en les jugeant il condamnait souvent lui-même, à son tour, ce qu'il avait autrefois approuvé.

On sait qu'à la mort de lord Wilmington (1743), le frère du duc de Newcastle, Henry Pelham, était devenu premier ministre, et cela par les conseils du comte d'Orford, qui réussit de nouveau à évincer Pulteney. Il eut même encore, avant de mourir, le plaisir d'aider le cabinet à se délivrer de lord Granville, qui conserva seulement une secrète influence auprès du roi, et une administration terne et prudente se forma, qui gouverna paisiblement l'Angleterre jusqu'en 1754. On a nommé Pelham un diminutif de Walpole; il n'avait, en effet, qu'une réduction des talens de son modèle, dont il atténuait les défauts aussi bien que les qualités. Moins décidé, moins courageux, mais moins tyrannique et moins confiant, il sut amortir toute opposition. On eût dit que les partis avaient abdiqué. Horace ne pouvait revenir de cet apaisement général; il en arrivait à douter de la réalité des passions humaines, et, poursuivant d'un ressentiment fidèle les vain-

queurs et les déserteurs de son père, il aimait à les voir se démentir et s'abaisser sous la domination médiocre qu'ils subissaient sans envie, car c'est quelquefois une consolation que d'être dispensé de lever les yeux pour regarder le pouvoir.

De grandes affaires échurent cependant à cette administration sans grandeur. Elle eut au dehors une guerre sérieuse à soutenir, au dedans une sérieuse rébellion à réprimer. En 1745, la fortune des armes était favorable à la France : c'était l'année de la bataille de Fontenoy; un bruit courait que le détroit serait franchi.

« C'est tout-à-fait la mode, écrit Walpole, que de parler de l'arrivée des Français. Nul n'y voit autre chose qu'un sujet de conversation, et non matière à précaution. Vous rappelez-vous qu'un bruit s'étant répandu que la peste était dans la Cité, tout le monde courut à la maison où elle était pour la voir? Vous remarquerez que je ris aussi, car je ne voudrais pas, pour le monde entier, être assez *désanglaisé* pour faire autrement. Je suis persuadé que si le comte de Saxe était avec dix mille hommes à une journée de marche de Londres, le peuple louerait des fenêtres à Charing-Cross et à Cheapside pour le voir passer. C'est notre trait caractéristique que de prendre les dangers pour des spectacles et les malheurs pour des curiosités. »

Tout se réduisit à la descente en Écosse du fils du prétendant. Son entreprise, qui ne fut en définitive qu'une aventure romanesque, débuta assez brillamment pour donner l'alarme à Londres.

« C'est qu'en vérité, monsieur Montagu, ceci n'est pas plaisant. Je serais singulièrement ennuyé d'être un martyr de loyauté en habit râpé, grelottant dans une antichambre à Hanovre, ou réduit à enseigner le latin et l'anglais aux jeunes princes à Copenhague.... M'écrirez-vous quelquefois dans mon grenier de Herenhausen?... Lord Granville et sa faction s'obstinent à persuader au roi que l'affaire n'est d'aucune conséquence, et, pour le duc de Newcastle, il est content quand les rebelles font des progrès, comme réfutation des assertions de Granville. »

Mais l'esprit public se réveilla, et le duc de Cumberland gagna la bataille de Culloden le 16 avril 1746. Depuis ce jour, il n'a plus été question des Stuarts. Un ministère indécis et divisé sauva l'état, quoiqu'il eût l'air de ne pouvoir se sauver lui-même. « M. Pelham est en détresse, dit Walpole, avec d'énormes majorités. » Lord Granville parvint en effet à le supplanter pendant deux jours et à former ce cabinet éphémère qu'on appela par ironie *la longue administration*. Walpole s'en constitua l'historiographe, et son récit de ce coup d'intrigue est une de ses plus amusantes lettres. Dans d'autres du même temps, il raconte avec une émouvante vérité le procès et le supplice des lords écossais pris les armes à la main. C'est un grand tableau d'histoire, que nous regrettons de ne pouvoir encadrer ici; mais, si nous le suivions dans toutes les scènes de la politique qu'il a vues et retracées,

cette étude serait sans fin, et cependant nous n'en aurions pas épuisé le sujet, car la politique n'était pas l'unique affaire de Walpole. Il était surtout un homme du monde, et il peint la société aussi bien qu'il l'observe. Pour le connaître tout entier, il faudrait donc, quand il sort de Westminster, le suivre à l'opéra ou au Wauxhall, il faudrait l'entendre parler de la beauté des deux miss Gunning, des bons mots de Selwyn et de Chesterfield, des caprices de lady Townshend et de lady Caroline Petersham; mais ce serait là encore un récit infini, et tenant pour accordé que notre héros vivait dans la meilleure compagnie de Londres, également habile à l'amuser, à la juger, à la décrire, j'arrive brusquement au grand événement de sa vie. Dans le mois de mai de 1747, il acheta Strawberry-Hill.

Pour peu qu'on ait passé huit jours en Angleterre, on a vu Richmond, et, si l'on a vu Richmond, on a remonté le cours tranquille de la Tamise, qui, d'un large bras de mer agité et noirci par *tous ces mille vaisseaux* pressés entre deux lignes immenses de magasins couleur de suie, devient, à quelques milles de Londres, une jolie rivière toute champêtre, dont les eaux limpides et lentes baignent à pleins bords deux rives d'un vert éclatant. Là les yeux enchantés n'aperçoivent qu'humides prairies, arbres épais, élégantes habitations, enfin le plus riche paysage de l'Angleterre noyant ses masses de verdure et de fraîcheur dans cette vapeur bleuâtre qui prête à la campagne un charme fantastique. Sur la rive gauche, en face de la colline boisée de Richmond que Thompson a chantée, s'étend le bourg de Twickenham, illustré par la présence de Pope, et qui offrit un riant asile à de nobles exilés. Là, sur cette allée de jardin qu'on appelle la route de Hampton-Court, il y avait, cent ans avant nous, une chétive maison des champs, séparée de la rivière par deux ou trois prés. Elle avait été bâtie par le cocher d'un grand seigneur, puis habitée successivement par un poète, par un évêque, par des pairs du royaume, et elle l'était enfin par une marchande fort en vogue à Londres, et qui la vendit à Walpole comme un des joujoux dont elle faisait le commerce. Du moins s'en empara-t-il avec une joie d'enfant, charmé d'avoir beaucoup à créer, car il n'y trouvait guère à conserver que la place, l'herbe et la vue. Il commença par lui donner, au lieu du nom vulgaire de Chopp'd Straw-Hall, un nom qu'il découvrit dans quelque vieux titre, celui de Strawberry-Hill (colline aux fraises), et il s'occupa sans délai d'en faire une résidence à son gré. Une description complète et minutieuse nous serait facile. Comme il passa vingt-cinq ans à l'agrandir, à l'embellir, et toute sa vie à l'admirer, ses lettres sont une continuelle peinture tantôt du site, tantôt du jardin, tantôt du bâtiment, avec toutes les merveilles et toutes les frivolités qu'il y avait réunies. Ses projets, ses travaux, ses plantations, ses constructions, la distri-

bution des appartemens, les détails de l'ameublement, il explique tout à ses amis; il demande leur avis, emploie leur talent, appelle des artistes, et ne proclame son œuvre finie qu'après l'année 1772. Alors il ne peut résister au plaisir d'écrire et enfin d'imprimer une *Description de la villa de M. Horace Walpole.* Ce sont de nouvelles *Ædes Walpolianæ,* qui ne lui donnèrent que du plaisir, tandis qu'il eut la douleur de voir un jour Houghton abandonné et dépouillé de ses plus nobles ornemens. Il jouit jusqu'à la fin de Strawberry dans tout son éclat. Le précieux mobilier n'en a disparu qu'il y a quelques années, à la voix du crieur public, et la maison est restée debout, quoique dégradée, car c'était un bâtiment de fantaisie, une fabrique de jardin plutôt qu'un manoir durable. Cependant on en peut juger encore l'architecture. La postérité, à laquelle, par des écrits durables, Walpole a recommandé son œuvre de prédilection, a beaucoup rabattu de l'admiration qu'il aurait voulu lui en donner. Elle trouve que le souvenir du maître du lieu vaut mieux que le lieu lui-même, et elle n'en peut guère aimer que ce qu'il n'a pas fait et ce que le temps ne détruit pas, le paysage; mais, telle qu'elle est, cette habitation est un monument dans l'histoire de l'art des jardins, de cet art si cher aux Anglais, et le seul dans lequel ils soient des maîtres. Walpole s'y connaissait. Il était lié avec Kent, le célèbre dessinateur des parcs de son temps. Il a écrit sur l'art dont il l'appelle le Calvin, pour l'avoir réformé, un essai traduit par le duc de Nivernais, et qui se lit encore avec un vrai plaisir. Une partie intéressante de sa correspondance contient le récit de ses voyages dans quelques-uns des grands châteaux et des lieux pittoresques de l'Angleterre : les sites et les fleurs, les arbres et les eaux, les ruines et les maisons, les tableaux, les sculptures, les meubles, tout attire ses regards, tout provoque ses réflexions. Nul doute que ses entretiens et ses lettres n'aient contribué à ranimer, à répandre et à diriger ce goût des Anglais pour les souvenirs du passé et pour les beautés de la campagne qui a couvert leur pays d'habitations curieuses comme l'histoire, charmantes comme la nature.

Strawberry-Hill était sans histoire; mais la vue n'avait besoin que d'être encadrée par des massifs, et le jardin était fort joli, trop orné cependant, car le propriétaire aimait les bagatelles; c'était un des faibles de son esprit. A ses admirations il mêlait des caprices, et il parle de ses poissons rouges avec autant de complaisance que de ses bustes antiques. C'est un peu ce goût pour le singulier et l'artificiel qui le porta à transformer un rustique cottage en monument gothique. Il eut le premier, un des premiers du moins, l'idée de relever ce style d'architecture du discrédit où l'avait jeté l'imitation des Italiens. Il en sentait vaguement les mérites, il en comprenait les raisons et les origines, il en étudiait même les âges et les formes, et il commençait, il

cherchait du moins cette science du gothique qui s'est retrouvée après lui et qui fut une mode avant d'être une science. Lorsqu'un genre s'établit, lorsqu'une école se forme, il est rare qu'elle débute par le beau et par le vrai. Ceux qui ouvrent le chemin sont sujets à s'égarer, et l'exagération, chose singulière, précède souvent la simplicité. Les idées de Horace Walpole sur l'art gothique paraissent assez saines lorsqu'il écrit, sa critique est judicieuse, ses admirations motivées, et il a bien apprécié plusieurs des monumens laissés par le moyen-âge sur le sol britannique; mais la pensée de fabriquer du gothique en petit, de l'appliquer aux usages modernes, n'est pas à l'abri de la censure; elle est d'une exécution difficile, et elle a donné naissance à bien des essais lamentables. Le sien même est médiocrement heureux. Cet édifice en plâtre, avec ses tours, ses créneaux, ses galeries, ses ornemens pointus, est un pastiche indécis et mesquin, lourd et maniéré, un peu château, un peu chapelle, une vraie décoration de théâtre qui lui servit à signer indifféremment ses lettres *le lord* ou *l'abbé* de Strawberry-Hill. De là sont venues d'innombrables imitations qui n'avaient même plus le mérite d'être l'œuvre d'une manie originale. Certaines formes, belles dans les grandes proportions, convenables dans un édifice sérieux, assorties à une destination religieuse ou guerrière, ont été transportées dans la médiocrité de nos habitations domestiques, et les motifs d'architecture qu'admettait une église ou une forteresse ont figuré dans une laiterie ou décoré un colombier. Le château de Walpole ne prétend pas même à l'illusion de la réalité; il n'est pas construit en matériaux solides. C'est une croquante féodale qui aurait besoin d'être souvent recrépie, souvent repeinte, fort inférieure aux derniers progrès de l'art rétrospectif dont elle est un début. Cet art contestable, on l'a perfectionné sans cesser d'en abuser. Abbotsford, par exemple, où Walter Scott a tour à tour transporté et imité de précieux débris de l'abbaye de Melrose, est un spécimen plus heureux de cette sorte de rénovation archéologique. La magnificence d'Eaton-Hall, château gothique moderne des Grosvenor, dans le voisinage de Chester, étonne les yeux éblouis. Des architectes intelligens ont reproduit avec un vrai succès le style anglo-normand dans quelques-unes des nombreuses églises élevées depuis ces derniers trente ans, et quoiqu'on puisse reprocher un peu de monotonie à son excessive richesse, le nouveau palais des deux chambres de parlement est un de ces monumens grandioses qui illustrent un artiste et honorent une nation.

Mais il faut se rappeler que Walpole commençait. En cela comme en beaucoup d'autres choses, il donnait l'éveil. Peut-être le gothique lui plaisait-il, parce que c'est ce que les gens du métier appellent un style amusant. Il s'amusait beaucoup, en effet, à Strawberry. Autels antiques, sculptures romaines, colonnettes ou moulures arrachées à

d'anciens châteaux ou à de vieux monastères, armures, lampes, vitraux, il mêlait tout avec des escaliers, des cheminées, des fenêtres, des plafonds qu'il faisait dessiner par des artistes modernes, et il formait un assemblage incohérent de styles et de genres où se disputaient, confondus, le factice et le réel. A côté des objets d'un art véritable que sir Horace Mann lui envoyait de Florence, à côté des tableaux d'Holbein ou de Van Dyck, des bronzes de Cellini, des émaux de Petitot, il accumulait des curiosités de bric-à-brac et toutes ces raretés vulgaires qu'on recherche encore aujourd'hui, et qui me semblent plus faites pour une boutique que pour un musée.

« On pourra, dit-il dans la préface de son ouvrage sur Strawberry, trouver un plaisir d'un moment dans la lecture de ce catalogue. A d'autres il procurera une autre sorte de satisfaction, celle de la critique. Dans une maison qui non-seulement affecte une architecture surannée, mais qui prétend à l'observation du costume jusque dans l'ameublement, le mélange des portraits modernes, de la porcelaine française et de la sculpture grecque et romaine peut paraître hétérogène; mais, en vérité, je n'ai pas entendu faire une maison gothique au point d'en exclure la commodité et les raffinemens actuels du luxe. Le dessin de l'intérieur et de l'extérieur est strictement ancien, mais les décorations sont modernes. C'est le vers de Pope :

Gothique Vatican de la Grèce et de Rome.

Nos ancêtres n'auraient-il pas, avant la réformation de l'architecture, déposé dans leurs sombres châteaux d'antiques statues et de beaux tableaux, des vases de prix et des porcelaines d'ornement, s'ils en avaient possédé? Mais je ne prétends pas défendre par des argumens une maison de fantaisie; elle a été bâtie pour satisfaire mon goût et, dans une certaine mesure, pour réaliser mes propres visions. J'ai décrit ce qu'elle contient; si je pouvais décrire la riante, mais tranquille scène où elle est placée, et ajouter la beauté du paysage au caractère romantique du manoir, ce tableau ferait naître des sensations plus agréables qu'une sèche nomenclature de curiosités. »

Quoi qu'il en soit, Strawberry-Hill devint la passion de son maître. Il fit bientôt à ce lieu favori une renommée qui le mit à la mode. Non-seulement il y recevait des amis, des voisins, notamment Kitty Clive, une actrice célèbre et spirituelle, qui habitait Twickenham, et pour laquelle il eut, dit-on, un penchant un peu plus vif que le goût de l'esprit et du talent; mais les beautés en vogue, des orateurs célèbres, des étrangers de distinction, surtout des femmes françaises auxquelles il adressait des madrigaux et dont il se moquait dans ses lettres, venaient faire à Strawberry des parties de curiosité et de conversation.

C'est là qu'il concentra tous ses goûts. Il animait ce séjour par la diversité des études et des plaisirs. Un des premiers qu'il se donna fut d'y établir une imprimerie. Il n'imprimait pas lui-même, mais il regardait faire. De sa presse sont sortis quelques ouvrages tirés à peu

d'exemplaires et encore recherchés des curieux. Il commença par deux odes inédites de son ami Thomas Gray (1757); il se fit même éditeur d'ouvrages anciens, d'un Lucain, par exemple, annoté par Bentley. Le plus souvent, il n'imprimait que des opuscules de société, les siens ou ceux de ses amis; mais ce goût de typographie le conduisit à de plus sérieuses compositions. Pendant long-temps il n'avait fait que de petits vers, rarement jolis, souvent médiocres, ou des essais anonymes, insérés dans le journal *the World*, modeste successeur des recueils fondés par les Steele et les Addison. C'étaient en général des fictions satiriques sur les mœurs et les événemens du jour, et quelques-unes eurent du succès; mais le piquant en est fort émoussé. Ce genre d'ouvrages ne satisfaisait pas d'ailleurs l'esprit de recherche, la curiosité savante, que l'amour des arts et des choses du passé avait fini par lui inspirer. Il y avait en lui du connaisseur et de l'antiquaire; il aimait les monumens historiques, il quittait sans regret ses porcelaines de Saxe ou du Japon pour étudier une généalogie ou comparer des portraits de famille. Il eut d'abord l'idée de faire, avec une exactitude d'érudit, une édition des *Mémoires de Grammont* : ce livre plaisait infiniment à son genre d'esprit, qui goûtait l'exquis, ne craignait pas le hasardé, et pouvait descendre jusqu'à la mauvaise frivolité, quand il avait épuisé la bonne. Les *Mémoires de Grammont*, avec le rare mérite d'être écrits par un Anglais dans le meilleur français, ont encore ce trait singulier de représenter l'Angleterre à la française. Hamilton semble ne connaître que Versailles et juger la cour de Charles II en courtisan de Louis XIV : il parle de son propre pays comme un étranger, et l'on croirait, en le suivant, voyager en Angleterre avec Saint-Évremond ou Bussy-Rabutin; mais l'ouvrage n'en est pas moins piquant pour avoir l'air d'un roman historique, où l'on ne sait ce qui domine de l'histoire ou du roman. Pour achever de donner à ces *Mémoires* une couleur de fiction, les premiers imprimeurs avaient étrangement défiguré les noms des lieux et des personnes, et, pour un Anglais, la société qu'on y dépeint était vraiment méconnaissable. Walpole entreprit de tout rectifier, de tout éclaircir, et nous lui devons le premier essai d'une édition classique du livre que Chamfort appelait ironiquement le bréviaire de la noblesse française. On peut croire que le personnage du comte Hamilton était fort du goût de son éditeur, et que, sans se l'avouer, il n'était pas éloigné de se modeler sur lui. Écrire avec légèreté, observer avec finesse, avoir du talent autant qu'un homme du monde en peut montrer sans changer de condition, telle fut l'ambition constante de Walpole, et on le voit s'attacher de préférence aux auteurs qui ont eu le mérite sans le métier, et qui sont arrivés à la renommée sans faire état de la poursuivre. De là son enthousiasme pour Mme de Sévigné. C'est lui qui, en écrivant, ima-

gina de l'invoquer sous le nom de *Notre-Dame-des-Rochers*. En tous genres, il recherche dans les livres un je ne sais quoi d'aristocratique qui ne sente pas la profession littéraire. Peut-être est-ce pour cela que, de nos grands écrivains de son temps, il n'apprécia vraiment que Montesquieu. Certes, de hautes raisons justifieraient cette préférence : la sagacité profonde de l'habile observateur des affaires humaines ne pouvait lui échapper, le célèbre tableau qu'il a fait de l'Angleterre devait gagner son cœur de whig; mais je suis persuadé que l'allure dégagée, le ton épigrammatique du grand publiciste, son excessif soin d'éviter la pédanterie, son élégance un peu cherchée, entraient aussi pour beaucoup dans l'admiration de Walpole, et ce n'est pas lui qui eût reproché à l'*Esprit des Lois* de rappeler les *Lettres persanes*. Il a, lui aussi, dans quelques-uns de ses essais, employé la fiction, pratiqué l'art des allusions, caché la satire politique sous un voile imaginaire. En tout, son goût pour la littérature française est capricieux. Quoique accusé souvent de gallicisme dans ses idées et dans son style, il ne trouve pas à son gré nos classiques du XVIIe siècle; il juge nos poètes dédaigneusement, et pourtant sa sévérité vaut encore mieux que son indulgence. Combien il est difficile d'opiner sur une littérature étrangère, sans commettre de ces erreurs énormes qui donneraient des doutes sur l'universalité des règles du goût! Où l'amour du joli ne peut-il pas égarer celui-là même qui est fait pour sentir le beau! Passons à l'admirateur de Mme de Sévigné et d'Antoine Hamilton le cas qu'il fait de Marivaux, car enfin c'est un observateur d'une vue très fine, et *Marianne* est un charmant roman; mais, en passant par Marivaux, Walpole arrive... devinez..., à Crébillon fils : il le trouve si admirable, qu'il donne soixante guinées pour avoir son portrait.

C'est une alliance souvent malheureuse que celle de l'esprit du monde et de la manie d'écrire. Walpole, qui n'eut pas trop à s'en plaindre pour son propre compte, céda sans doute au désir de se trouver d'illustres prédécesseurs, quand il conçut l'idée du livre qu'il intitula : *Catalogue des auteurs royaux et nobles de l'Angleterre avec la liste de leurs ouvrages* (1758). C'est un recueil de courts articles de biographie et de critique sur tous les rois, princes ou pairs qui ont écrit, à commencer par Richard Cœur-de-Lion, qui aurait, chose assez étrange, fait des vers dans la langue des troubadours, jusqu'à ceux des contemporains de l'auteur qui tournaient bien ou mal des pamphlets ou des chansons. La lecture d'un tel ouvrage ne peut être fort divertissante, quoiqu'il soit écrit avec une élégante brièveté. On ne sait trop quel but s'est proposé l'auteur, s'il n'a cédé à ses penchans d'archéologie aristocratique et au simple plaisir de chercher de grands noms dans de vieux livres, car sa critique ne se laisse séduire ni par le titre ni par le rang. Sa justice littéraire est égale pour tous, et donne

raison à une remarque de Walter Scott : c'est qu'il serait difficile de dresser, par aucun procédé ou principe de division, une liste de pareil nombre d'auteurs plébéiens qui en contînt aussi peu dont le génie fût digne de quelque souvenir.

Walpole fut mieux inspiré dans le choix d'un autre sujet d'ouvrage qui tient cependant aussi du catalogue. Un graveur de Londres, George Vertue, qui consacrait son burin à la reproduction de l'œuvre des maîtres de la peinture anglaise, avait eu l'idée d'écrire leur histoire, ou tout au moins un catalogue critique de leurs tableaux. Il ne manquait pas d'instruction, et il avait passé beaucoup de temps à recueillir des documens; mais il était mort avant de commencer, et Walpole avait acheté tous ses papiers à sa veuve. Le sujet rentrait dans ses études. Il s'agissait d'art et de souvenirs. Il mit en ordre tous ces matériaux, les compléta par ses propres recherches, rédigea de nouveau toutes les notes laissées par Vertue, et fit, sous le titre modeste de *Anecdots of painting*, une histoire de la peinture en Angleterre (1762). La contrée, il en convient, a produit peu de bons artistes, et c'est pour cette raison que leur histoire ne mérite que le titre d'anecdotes; mais peut-être, en composant leur biographie, en jugeant leurs talens, éveillera-t-il le goût d'un siècle qui devrait être favorable aux arts. Il leur manque les encouragemens du public, l'enthousiasme de la foule, une destination nationale, et c'est pour essayer de leur gagner tout cela que l'auteur écrit. L'ouvrage dénote d'attentives recherches et un goût exercé. On doit remarquer les premiers chapitres sur les origines de la peinture moderne et les articles consacrés à Holbein, à Rubens, à Van Dyck, à Inigo Jones, à sir Peter Lily, à Wren, à Kneller, à Hogarth, car il mêle les architectes aux peintres. En effet, tous les arts du dessin se tiennent. Aussi, cherchant toujours à compléter un livre qu'il corrigea sans cesse, il y ajouta par la suite un dernier volume sur la gravure, et dès le principe il y avait inséré un chapitre étendu sur l'histoire de l'art des jardins modernes. C'est là qu'on trouve ce trait souvent cité : « Quand un Français parle du jardin d'Éden, il pense à Versailles. »

De pareils travaux n'arrachaient pas Walpole à la vie du monde; ils entretenaient au contraire son esprit des idées qui devaient faire le fond de ses conversations. On en peut juger par ce qu'il écrit à ses correspondans. Montagu, vivant beaucoup à la campagne, se connaissait en parcs et en beaux châteaux. John Chute s'entendait aux arts, et son opinion était comptée, quand il fallait juger d'un bâtiment ou d'un portrait, d'un monument historique ou du dessin d'un candélabre. Gray était devenu un poète éminent, mais il étudiait assidûment l'histoire dans les monumens autant que dans les livres. Bentley, fils du savant célèbre, avec une érudition héréditaire, unissait un certain ta-

lent à manier le crayon et le pinceau, et on lui doit quelques gravures qui décorent médiocrement, il est vrai, les ouvrages et les éditions de son protecteur. Même dans ces salons où Walpole passait tout le temps qu'il ne donnait ni à Strawberry ni au parlement, dans ces parties de plaisir au Ranelagh, dans ces dîners ou ces soupers brillans, à l'opéra où il admirait en amateur habile la musique italienne et la danse française, pense-t-on qu'il ne fît pas la légère propagande de ses goûts et de ses idées? et ce causeur renommé ne devait-il pas mettre à la mode tout ce qui amusait son esprit? Le mélange remarquable que font les Anglais de la conservation du vieux et de la recherche de l'original, ce concours piquant d'archéologie et d'innovation qui les caractérise dans l'art comme dans la politique, qui produit des choses excellentes et des choses bizarres, qui explique les grandeurs et les puérilités de cette société incomparable, ne doit-il pas quelque chose, surtout en ce qui touche les superfluités élégantes de la vie, au dilettantisme de Walpole? et n'a-t-il pas eu de bonne heure, comme homme d'esprit paradoxal, quelques-unes des idées qui sont devenues les lieux communs du génie national?

Mais, pendant qu'il s'amusait ainsi, le gouvernement avait marché, et les affaires publiques changaient de face. Nous avons laissé Pelham dominant et l'opposition silencieuse. La paix de 1749 avait comblé tous les vœux. Cinq ans se passèrent d'indifférence publique et de quiétude ministérielle. Le parlement semblait unanime, car les deux personnages qui auraient pu le diviser, et dont la rivalité secrète se trahissait quelquefois, sentaient chacun le besoin de ménager le gouvernement auquel l'un et l'autre s'étaient rattachés, attendant l'occasion, lente à paraître, de le dominer. Fox était secrétaire de la guerre, et Pitt se contentait du poste lucratif de payeur-général. Quoique ces situations n'imposassent pas alors une aussi rigoureuse solidarité avec le cabinet qu'on l'exige aujourd'hui, l'un et l'autre se contenaient en rongeant leur frein, lorsque la mort inopinée de Pelham vint leur rendre la liberté (1754). Ce fut comme le réveil de toutes les ambitions.

Au premier moment, la plus mesquine de toutes l'emporta; le duc de Newcastle succéda à son frère. Ce personnage jouissait du privilége d'exciter les railleries, non-seulement de Walpole, qui ne le pouvait souffrir, mais de tous les gens d'esprit de son temps. Ses ridicules ont passé à la postérité, et l'histoire continue de se moquer de lui. Bavard, timide, ignorant, plein de petitesses et de manies, il a cependant été près de quarante ans ministre; il a fait partie de plusieurs cabinets dont deux, celui de Robert Walpole et celui de Pitt, ont laissé une grande renommée. Il a su céder à propos la première place à son frère, plus capable et moins connu, et dont il demeura le fidèle et l'utile auxiliaire. Enfin lui-même il parvint à ce rang suprême. Attaqué d'a-

bord, puis ménagé, recherché par les plus habiles et les plus éclatans de ses rivaux, il fut forcé sans doute de traiter successivement avec eux, mais il les força également à transiger avec lui, et il sut tour à tour les exclure, les accepter et les renvoyer. Cette conduite, si long-temps heureuse, quelquefois judicieuse, jamais inspirée par un noble sentiment ni par une grande vue, est-elle cependant le triomphe exclusif de la platitude et de l'ineptie? On s'accorde à reconnaître en lui le plus persévérant et le plus actif des intrigans. Il ajoutait apparemment à ce don, si c'est un don, un certain bon sens pratique, l'art de connaître et de gagner les hommes par leurs plus petits côtés, une aptitude d'instinct perfectionnée par l'expérience, et il faut croire que ses manies et ses travers, sujet éternel de risée, sa fausseté notoire qui trouvait des rieurs plus que des dupes, ses discours remplis de non-sens, ses bévues, le divertissement du beau monde, devaient dissimuler quelques qualités sérieuses dont elles assuraient le succès en les dérobant à la défiance et à l'envie.

Cependant, s'il ne voulait gagner du temps, la formation du cabinet de 1754 fut une imprudence. Il s'exposait, avec trop peu de moyens de défense, à la coalition certaine de Fox et de Pitt. Vainement fit-il avocat-général Murray, qui devint le principal orateur ministériel. Murray avait beaucoup de talent, mais il était surtout homme de loi, et la politique n'était que l'instrument de sa fortune judiciaire. Pitt entreprit de le réduire au silence en l'intimidant, et Fox se chargea de mettre en pleine lumière l'insuffisance des ministres à département. S'ils n'enlevèrent pas la majorité au cabinet, ils lui ôtèrent cette confiance en lui-même sans laquelle tout gouvernement est impossible. En même temps, une rupture long-temps prévue éclata entre la France et l'Angleterre, et la guerre en Amérique répondit à celle dans laquelle le grand Frédéric tenait fixés les yeux de l'Europe. Son oncle, George II, n'avait pu, comme prince allemand, rester étranger à la lutte continentale; la Grande-Bretagne appuyait par des subsides les puissances auxquelles elle refusait le secours de ses armes. C'étaient de trop grandes affaires pour un ministère qui ne se connaissait qu'aux expédiens. On avait destitué Pitt et disgracié Fox sans le destituer. On voulut abdiquer aux mains de lord Granville, qui cette fois n'accepta pas, et il fallut donner les sceaux de secrétaire d'état à Fox, qui oublia que Pitt restait dehors. Aussi, dès le début de la session, s'éleva-t-il sur les traités qui mettaient les Hanovriens et les Hessois à la solde de l'Angleterre un débat terrible. On obtint la majorité sans doute, et même elle fut très forte. L'opposition n'avait qu'un état-major, disait-on, et manquait de soldats; mais la vie parlementaire s'était ranimée, les passions recommençaient à gronder par la voix de l'éloquence. L'Angleterre est revenue, écrivait Walpole à Bentley.

Il était lié avec Fox; mais il lui en voulait de s'être uni au duc de Newcastle, et au chancelier, de travailler, de réussir peut-être à les sauver. Il n'aimait pas le rival de Fox; mais Pitt le vengeait de Newcastle et du chancelier, et lui donnait le plaisir d'entendre éclater sur la tête des anciens ennemis de son père les foudres qui avaient abattu sir Robert. Puis il admirait l'art et le talent, et ses ressentimens ne tinrent pas contre son admiration. Dans les derniers débats, un jeune homme, Gerrard Hamilton, avait débuté par un discours remarquable qu'il n'égala jamais et qui l'a fait appeler Hamilton au seul discours (*single-speech*). Walpole lui donne de grands éloges en écrivant au général Conway, et il ajoute :

« Vous demandez : Que pouvait-il y avoir au-dessus? Rien, hormis ce qui a été au-dessus de tout ce qui fut jamais, et c'est Pitt. Il a parlé après une heure du matin et pendant une heure trente-cinq minutes, et cela avec plus de verve, d'esprit, de vivacité, de beau langage, de hardiesse, bref d'étonnantes perfections, que vous-même, qui êtes habitué à lui, ne le pouvez imaginer. Il n'a pas été injurieux, et cependant il a été agressif de tous les côtés; il a ridiculisé milord Hillsborough, mis en croix le pauvre sir George (Lyttelton), terrifié l'attorney général, flagellé milord Granville, décrit milord de Newcastle, attaqué M. Fox et même remonté jusqu'au duc de Cumberland... »

« Pitt s'est surpassé lui-même, écrit encore Walpole à Bentley, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'il a surpassé Cicéron et Démosthène. Quelle figure feraient-ils avec leurs oraisons de cabinet, formalistes, travaillées, *vis-à-vis* de sa mâle vivacité et de son écrasante éloquence?... Ses antagonistes s'efforcent de le désarmer; mais, aussitôt qu'ils lui enlèvent une arme, il en trouve une meilleure; je ne l'aurais jamais soupçonné d'avoir un arsenal universel. Je lui savais une tête de Gorgone composée de baïonnettes et de pistolets; mais je ne pensais guère qu'il pût toucher mortellement avec une plume. Lors du premier débat sur ces fameux traités, mercredi dernier, Hume Campbell, que le duc de Newcastle avait retenu comme l'avocat le plus outrageant qu'il pût lancer contre Pitt (et plus tard peut-être contre Fox), attaqua le premier pour ses éternelles invectives. Oh! depuis la dernière philippique, de mémoire de Billingsgate (1), vous n'avez rien entendu de pareil à l'invective par laquelle Pitt a répondu. Hume Campbell était anéanti. Pitt, comme une guêpe irritée, a paru laisser son aiguillon dans la plaie, puis il a pris un style de moquerie et de repartie délicate. Mais songez combien il faut que le ridicule soit manié avec agrément pour se soutenir et s'élever d'attaque en attaque pendant une heure et demie! Un jour ou l'autre, vous verrez peut-être quelqu'un des traits brillans que j'ai recueillis. J'ai écrit sous sa gravure ces vers : « Trois orateurs séparés par des siècles ont illustré la Grèce, l'Italie et l'Angleterre; le premier l'emportait par l'élévation de la pensée, le second par le langage, mais le dernier par l'une et l'autre. La puissance de la nature n'avait su aller plus loin. Pour faire le troisième, elle a réuni les deux premiers. »

(1) Rue de Londres près de la Tamise, que l'on cite, comme à Paris les halles, pour le langage violent et injurieux.

Cependant la guerre ne tournait pas à la gloire de l'Angleterre. La prise de Port-Mahon avait soulevé les esprits et contre le ministère et contre l'amiral Byng. Las de son impopularité, importuné des ombrages et des menées du duc de Newcastle, qui retenait tout et ne gouvernait rien, Fox annonça subitement sa démission. Sa place fut offerte à Pitt, qui exigea la retraite du premier ministre, et le cabinet du duc de Devonshire fut formé. Ce fut le destin et le caractère de Pitt que de ne se donner à aucun parti et de n'en avoir aucun. Avec la supériorité d'un esprit plein de grandeur et d'inégalités, avec la puissance d'une éloquence plus passionnée que judicieuse, il ne pouvait le disputer, pour l'autorité sur la chambre, ni à l'influence pratique de Fox, ni à l'immense patronage de Newcastle. Il était le maître de la situation, ce que les Anglais appellent le *lord of the ascendant*, et il n'avait pas la majorité dans le parlement. Les deux Grenville, ses beaux-frères et ses collègues, ne la lui donnaient pas, et il fut évident, dès sa formation, que son ministère ne durerait pas six mois. Le roi, qui le supportait à regret, saisit la première occasion de le dissoudre, et essaya cette négociation que lord Waldegrave a si bien racontée dans ses intéressans mémoires; mais, quand elle eut échoué, la couronne fut clairement à la discrétion de ces trois hommes, Newcastle, Fox et Pitt. Tous trois avaient appris à transiger. Fox, dégoûté de la responsabilité, ne demandait que le poste de payeur-général. Le vieux duc comprenait que le titre de premier ministre devait perdre de sa réalité, quand le gouvernement de la chambre des communes en était séparé. Pitt leur donna satisfaction à tous deux, et, content des fonctions de secrétaire d'état auxquelles il fut convenu que se rattacherait toute la direction de la guerre et de la diplomatie, il forma avec eux cette administration qui a fait l'honneur de son nom et la douleur de la France.

Horace Walpole parlait légèrement de la gloire des armes : il n'y voyait qu'une vanité de roi ou de nation; il ne put jamais admettre les raisons de la guerre de sept ans; il conserva long-temps contre le grand Frédéric une aversion qui ne céda qu'à la séduction de vingt victoires, et il tarda tant qu'il put à comprendre le patriotisme ardent et fier qui poussait Pitt au gouvernement dans un temps de sanglans combats. Il était froissé dans son humanité et indigné dans sa justice par les fureurs qui s'élevaient contre l'amiral Byng, et il prit une part active et zélée aux efforts tentés pour le sauver auprès des chambres et de l'administration. Toute cette tragédie est vivement racontée dans ses mémoires et dans ses lettres, et le rôle qu'il y joua lui fait un véritable honneur : il aperçut aisément quel péril affreux menaçait une tête d'avance sacrifiée. Rien n'indique que Byng eût manqué de résolution ni de dévouement, et son procès prouve surtout l'insuffisance des ordres donnés et des dispositions prises par le gouvernement :

c'est le cabinet qui avait mal défendu Port-Mahon. Mais un peuple irrité demandait vengeance, et, comme sa colère pouvait se porter de l'homme de guerre sur les anciens ministres, ceux-ci étaient les plus ardens à l'accuser : il leur fallait qu'il fût coupable pour ne pas le devenir eux-mêmes. Le roi, très sensible à l'honneur de ses armes, ne voulait pas le déclarer compromis par la faute d'un cabinet auquel il s'était associé, et répugnait visiblement à la clémence. Quoique les deux chambres sentissent bien avec quel emportement Byng était poursuivi et peut-être jugé, elles n'osaient résister; l'ancienne majorité tenait à épargner aux ministres qu'elle avait soutenus la responsabilité d'une défaite. Les nouveaux ministres craignaient de se compromettre en bravant, pour sauver un malheureux, l'opinion du public et celle du roi, les calculs de la majorité et ceux de leurs prédécesseurs; ils avaient peur de paraître se venger de leurs ennemis en écoutant la justice et l'humanité. Déplorable exemple du rôle cruel que l'esprit de parti peut jouer dans les questions d'où il devrait être le plus sévèrement banni! Affranchi de ces tristes ménagemens, Walpole se jeta avec ardeur dans toutes les démarches qui tendaient au sursis ou à la grace, et ce n'est pas sa faute si son dévouement à cette œuvre d'humanité fut, d'une manière sanglante, déçu par l'événement.

On trouvera que nous nous arrêtons trop long-temps à la politique, mais par là encore nous faisons connaître Walpole, car nous puisons tout dans ses lettres et dans ses mémoires : nos jugemens sont les siens, et nous ne parlons que d'après lui.

Ces violences cependant n'étaient pas faites pour le réconcilier avec la guerre. Il commença par la maudire, et déclama, tant qu'il le put, contre les fureurs héroïques; mais quand il vit la victoire couronner les hardis desseins du cabinet, de vastes conquêtes s'accomplir coup sur coup dans toutes les parties du monde, le pays s'enorgueillir de son gouvernement, et à sa tête un ministre fier, audacieux, heureux dans ses conceptions et dans ses choix, célébré par la marine et par l'armée, glorifié par une nation reconnaissante de la gloire qu'elle lui devait, conduire, du sein d'un parlement unanime et silencieux, sa patrie au faîte de la grandeur, il céda à l'enthousiasme universel, et finit par croire aussi que la nation britannique était le peuple romain des temps modernes. « Vous avez, dit-il à sir H. Mann, laissé votre patrie une petite île, qui vivait de ses ressources; vous la retrouveriez la capitale du monde, et, pour parler avec l'arrogance d'un Romain, vous verriez la rue de Saint-James remplie par la foule des nababs et des chefs américains, et M. Pitt, entouré, dans sa ferme de la Sabine, de monarques de l'orient et d'électeurs du septentrion, qui attendent, pour avoir audience, que la goutte ait quitté son pied... Ce serait une honte que d'attribuer notre splendeur à rien qui ne fût M. Pitt. »

La mort de George II ne parut pas d'abord troubler le cours de cette triomphante politique; mais, avec son successeur, destiné à tant de misères, et dont le long règne devait laisser l'Angleterre si puissante, le torisme monta sur le trône. Les habitudes contractées dans la petite cour de sa mère, la princesse de Galles, un esprit étroit et défiant, la prétention obstinée moins de gouverner que de choisir arbitrairement les dépositaires du gouvernement, une répugnance d'instinct et de routine contre toute réforme, le goût des subalternes et des médiocres, une probité sans loyauté, une opiniâtreté sans lumières, devaient faire de George III un roi dangereux pour la constitution britannique, si la démence ne l'eût remis à sa place en le désarmant pour jamais. Au commencement de son règne, il conçut la pensée de ressaisir la prérogative aliénée, disait-il, par son grand-père, et, comme celui-ci avait réussi dans la guerre, il ne crut pouvoir l'effacer que par la paix. Cette paix, un peu précipitée, détermina la retraite de Pitt; le duc de Newcastle ne put même se maintenir qu'autant qu'il le fallait pour bien constater qu'il avait abandonnné son noble collègue et leur politique commune. Lord Bute, son successeur, installa au pouvoir l'esprit tory, aggravé par le favoritisme, et après lui le caractère impérieux de George Grenville, qui n'était rien moins qu'un favori, fit faire de nouveaux pas dans le sens du pouvoir arbitraire par les fautes célèbres qui suscitèrent Wilkes et Junius, et provoquèrent la révolution d'Amérique.

C'est alors qu'Horace Walpole fut décidément de l'opposition. Il suivit son meilleur ami, le général Conway, qui s'élevait à un rôle parlementaire important, et qui, pour son vote dans une question fameuse, celle de savoir si les mandats d'arrestation pouvaient être généraux et non nominatifs, se vit destituer de ses charges de cour et de ses commandemens militaires. Sa cause, qui devint une affaire de principe, fut chaudement épousée par Walpole; il écrivit même un pamphlet pour la défendre, et il offrit sa fortune à son ami. Cependant il commença dès-lors à se dégoûter de la vie publique : la jeunesse était passée, il avait quarante-sept ans (1764). La goutte, dont il avait, fort jeune, ressenti les atteintes, revenait, à de plus courts intervalles, lui rendre plus nécessaires la retraite et l'inaction. Sa passion pour Strawberry-Hill était dans toute son ardeur. Ses relations et ses travaux littéraires prenaient une grande part de son activité. Enfin il projetait un voyage à Paris, où le frère aîné de Conway, le comte de Hertford, remplissait les fonctions d'ambassadeur. En attendant qu'il l'y rejoignît, il s'était chargé du soin de le tenir exactement informé de tous les mouvemens de la politique et de la société. Il lui écrivait sans cesse avec la confiance d'un ami qui est sûr d'être compris, avec l'attention d'un ami qui veut plaire, enfin avec l'habileté d'un ami qui veut per-

suader, car il s'attachait à maintenir le bon accord entre deux frères, dont l'un servait le pouvoir, et l'autre l'opposition. Cette partie très remarquable de sa correspondance, publiée séparément en 1825, a été un des meilleurs fondemens de sa réputation épistolaire.

Dans une lettre du 27 janvier 1765, il dit à lord Hertford, en lui envoyant un livre : « Ce roman est fort en vogue. L'auteur n'en est pas connu; mais, s'il arrivait que vous ne l'aimassiez pas, je vous donnerais une raison qui vous prouverait que vous n'avez pas besoin de le dire. » Cette raison, c'est qu'il en était l'auteur. *Le Château d'Otrante* parut d'abord comme une histoire traduite par William Marshal, d'un original italien d'Onuphrio Muralto, chanoine de l'église de Saint-Nicolas d'Otrante; mais il eut un assez grand succès pour que l'auteur jetât bientôt le masque, et c'est assurément celui de ses ouvrages qui l'a le mieux placé dans l'histoire littéraire de son pays. C'est le produit d'un rêve. Une nuit, à Strawberry-Hill, il se sentit transporté dans un vrai château gothique, et crut voir s'agiter du haut d'une balustrade une tête gigantesque couverte d'un casque; poursuivi de cette image, il l'introduisit dans le merveilleux d'une histoire de chevalerie, où il se proposa de mêler les sentimens naturels aux événemens mystérieux des âges de crédulité. Il avait très bonne opinion de cet ouvrage, celui de tous qu'il eut le plus de plaisir à composer, du moins il le dit à Mme Du Deffand, et ne cache pas qu'il le regardait comme une création d'un genre nouveau. Au reste, l'admiration que ce roman inspirait à lord Byron répondait aux espérances de l'auteur, et Walter Scott, qui lui a fait l'honneur d'être son biographe, trouve dans *le Chateau d'Otrante* une fable bien conçue, des caractères bien tracés, des effets sublimes, un style excellent. Nous qui ne sommes ni poète ni romancier, nous demanderons à être moins indulgent. L'auteur de *Waverley* peut distribuer librement des lots magnifiques dans ce vaste domaine de la fiction qu'il a parcouru tout entier. Guillaume-le-Conquérant, partageant l'Angleterre à ses vassaux, ne craignait pas plus que lui d'y perdre son royaume. *Le Château d'Otrante* est un ouvrage de bon goût et de bon sens, où l'on ne trouve ni l'entortillage de sentimens ni les couleurs fausses de la chevalerie de convention. L'auteur fait un effort sincère pour se placer dans les croyances du moyen-âge, et pour composer un récit moitié légende, moitié conte de fée, qu'un jongleur pût raconter au foyer des nobles dames. Le merveilleux, médiocrement inventé, est présenté simplement et sans exagération dans les moyens de terreur. Le dialogue est raisonnable, passablement spirituel, et le style nous semble naturel et élégant; mais une vive imagination, mais une forte conception des caractères, mais une reproduction animée des mœurs du temps, mais un art véritable de raconter et de peindre, où trouver tout cela dans ce récit d'une aven-

ture invraisemblable et commune, dans un tissu de rencontres mal motivées, de brusques reconnaissances, de prodiges obscurs et vagues? Les sentimens sont vrais, mais ils ont quelque chose de banal. Les croyances du temps n'y sont pas décrites avec ces traits naïfs qui persuadent le lecteur et l'enlèvent au sien. Les chevaliers de Walpole sont comme ceux de Voltaire dans ses contes, ou de Sedaine dans ses opéras comiques, et le sujet mis en dialogue ferait un de ces mélodrames classiques qu'on aimait en France il y a quarante ans. Un chevalier qui revient de la croisade retrouve son château et son fief au pouvoir d'un usurpateur; de bons moines prennent parti pour lui, des miracles lui viennent en aide, et le tyran finit par succomber. Nous demandons pardon à sir Walter Scott; mais, en lisant un tel récit, il ne faut pas se rappeler un certain chevalier qui revint aussi de la croisade en de semblables circonstances, et qui s'appelait Ivanhoë, ou l'on s'expose à trouver l'inventeur du XVIII[e] siècle un bien pauvre poète auprès du chroniqueur anglo-saxon que notre siècle a vu naître.

Cette fois encore pourtant l'idée de Walpole est bonne. Concevoir que le roman de chevalerie pouvait être dépouillé de ses formes conventionnelles pour devenir une peinture idéale et vraie de l'humanité d'un autre âge, c'était découvrir et marquer un but nouveau à l'imagination des conteurs, et, de même que dans ses retours vers l'architecture gothique il a réussi, non à la reproduire, mais à la faire comprendre, et plus tard mieux imiter, ainsi sa tentative dans le genre romanesque a dû suggérer aux artistes d'une autre époque des combinaisons nouvelles, et tout à la fois leur inspirer l'amour et leur révéler le secret du passé. Le mot du prédicateur : « Faites ce que je vous dis, ne faites pas ce que je fais, » est l'éternelle devise des esprits critiques qui se sont mêlés d'inventer.

Walpole était encore dans la primeur de son succès, lorsqu'il résolut d'exécuter ce voyage en France long-temps projeté. La chute de Grenville et les refus capricieux de Pitt venaient d'amener au pouvoir le général Conway avec le titre de secrétaire d'état, sous la direction du marquis de Rockingham. C'était une administration de jeunes whigs, où prévalaient un esprit bienveillant, un désir sincère de servir la nation et de lui plaire, enfin une bonne intention générale soutenue par le talent facile de Conway, mais destituée de l'autorité d'une grande expérience ou d'un grand caractère, un pouvoir enfin sans commandement. Walpole avait assisté son ami dans la formation laborieuse du cabinet, dont il espérait peu. Il s'attendait qu'il lui serait fait des offres qu'il était, dit-il, résolu à refuser. Conway, d'un caractère noble, mais léger, n'y songea pas, et Walpole ne crut pouvoir mieux lui témoigner sa froideur qu'en le quittant dans le pouvoir après l'avoir suivi dans l'opposition. Il partit pour Paris le 9 septembre 1765, et il y resta huit mois.

Un Français qui ouvre sa correspondance doit courir à ses lettres de Paris. Ce ne sont pourtant pas les meilleures. On y trouve quelques anecdotes piquantes, quelques appréciations justes, mais de l'incertitude et de l'incohérence dans les impressions. Il y a du parti-pris dans certains jugemens. Walpole est sévère dans l'ensemble, quoiqu'il loue beaucoup dans le détail. Passons-lui de dire que Paris est sale et ses rues étroites, de trouver, au souvenir de Windsor ou de Richmond, la campagne poudreuse, la végétation pauvre et la verdure un peu grise. Ayant cent fois tourné en ridicule les mœurs politiques de l'Angleterre, il est bien en droit de se moquer de nos querelles de parlement et de nos intrigues de cour, et l'on ne saurait se beaucoup fâcher quand il dit : « En tout, je ne voudrais pas n'être point venu ici, car, puisque je suis condamné à vivre en Angleterre, c'est un soulagement que d'avoir vu que les Français sont dix fois plus méprisables que nous. » Pardonnons ces traits d'une misanthropie caustique, où j'entrevois plus de prétention que de mauvaise humeur; mais je voudrais qu'il jugeât la France avec plus d'esprit, c'est-à-dire qu'il pénétrât plus avant dans le secret de cette société singulière qui fut pendant un siècle le spectacle du monde, et qui lui préparait un autre siècle d'étonnement. Évidemment, il marche en France dans une certaine obscurité; il le dit lui-même et il s'en prend à la langue, qu'il parlait malaisément. Avec toute l'intelligence possible, on ne comprend guère un pays, quand on y trouve la conversation difficile. Il se plaisait cependant à Paris; on lui faisait bon accueil, et il y était sensible. Il s'y amusait, mais il n'était pas à son aise, *amused, but not comfortable;* le monde le divertissait sans lui plaire.

Il n'aimait donc pas les philosophes? va-t-on nous dire; car, au XVIIIe siècle, c'était la question. Non, il ne les aimait pas. D'abord il croyait devoir à sa réputation d'élégance de détester les pédans, à ses prétentions aristocratiques de dénigrer la profession d'homme de lettres, à son expérience politique de mépriser la vanité qui régente l'univers sans l'avoir gouverné. Tout le monde ici est philosophe, dit-il, et il trouve qu'on y a perdu la gaieté et la bonne grace en devenant lourd et vide, tranchant, disputeur, fanatique. Selon lui, la guerre est déclarée au papisme, avec tendance, pour un grand nombre, au renversement de la religion, et, pour un plus grand nombre encore, à la destruction du pouvoir royal. Il entend et lit des choses qu'on n'aurait osé prononcer du temps de Charles Ier.

« Les Français affectent la philosophie, la littérature et la liberté de penser. La première ne m'a jamais dominé et ne me dominera jamais. Des deux autres je suis las dès long-temps. Le libre-penser, on le garde pour soi; il n'est certainement pas fait pour la société. On règle une fois pour toutes sa manière de penser, ou bien l'on sait qu'elle ne peut être réglée, et quant aux

autres, je ne vois pas pourquoi il y aurait moins de bigoterie à tenter des conversions contre que pour la religion. J'ai dîné aujourd'hui avec une douzaine de savans, et, quoique tous les domestiques fussent là pour le service, la conversation a été beaucoup moins retenue, même sur l'Ancien Testament, que je ne le souffrirais à ma table, en Angleterre, ne fût-ce en présence que d'un seul laquais. Quant à la littérature, elle est très amusante, lorsqu'on n'a pas autre chose à faire; mais je trouve que dans la société, c'est une pédanterie fatigante que de la professer en s'y complaisant. Et d'ailleurs, dans ce pays-ci, on est bien sûr que c'est uniquement une mode d'un jour. Leur goût est en cela le pire du monde. Croirait-on que, lorsqu'ils lisent nos auteurs, Richardson et M. Hume soient leurs favoris? Le dernier est traité ici avec une parfaite vénération. Son histoire, si falsifiée en beaucoup de points, si partiale en autant d'autres, si inégale dans ses différentes parties, est regardée comme le modèle des livres. »

Ce jugement est tout britannique, sensé, pratique et inconséquent. On doit être impatient de savoir comment Walpole fit connaissance avec Mme Du Deffand, car enfin il est temps que le roman commence. Il préférait de beaucoup, à Paris, les femmes aux hommes. Il ne cache pas qu'elles le trouvaient aimable. Lady Hervey, une de ses meilleures amies, à qui il écrit beaucoup, lui avait donné une lettre pour Mme Geoffrin, dont il ne tarda pas à reconnaître le bon cœur et le bon esprit. Or Mme Geoffrin n'était pas bien avec Mme Du Deffand; elle avait pris parti contre elle pour Mlle de Lespinasse et pour d'Alembert lors de leur rupture si connue. Aussi, la première fois que Walpole parle de celle qu'il devait sincèrement aimer, il dit :

« Toute femme ici a un ou deux auteurs plantés dans sa maison, et Dieu sait comme elle les arrose! Le vieux président Hénault est la pagode chez Mme Du Deffand, une vieille et aveugle débauchée d'esprit, chez qui j'ai soupé hier soir (5 octobre 1765). »

Trois mois après, il écrivait à lady Hervey :

« Vous rirez tant qu'il vous plaira avec lord Holland de ma crainte d'être trouvé *charmant*. Cependant je ne nierai pas mon effroi, et assurément rien n'est si fort à redouter que d'avoir ses membres sur des béquilles et son intelligence en lisières. Le prince de Conti s'est moqué de moi l'autre jour à ce même sujet. Je me plaignais à la vieille aveugle charmante Mme Du Deffand de ce qu'elle me préférait M. Crawford. « Quoi! dit le prince, est-ce qu'elle ne vous aime pas? — Non, monsieur, lui dis-je, je ne lui plais pas plus que si elle m'avait vu. »

Peu après, en la comparant à Mme Geoffrin, qu'il trouve *une femme extraordinaire* et dont il peint avec un peu moins de bienveillance l'habile esprit de conduite, il ajoute :

« Sa grande ennemie, Mme Du Deffand, qui a été pendant un temps très court la maîtresse du régent, est maintenant fort vieille et tout-à-fait aveugle;

mais elle conserve tout, vivacité, esprit, mémoire, jugement, passions, agrément. Elle va à l'Opéra, aux spectacles, aux soupers et à Versailles; elle donne à souper elle-même deux fois par semaine, se fait lire toutes les nouveautés, compose des chansons et des épigrammes nouvelles, et cela admirablement, et se souvient de tout ce qui s'est passé depuis ces quatre-vingts dernières années. Elle correspond avec Voltaire, dicte pour lui de charmantes lettres, le contredit, n'est dévote à lui ni à personne et se moque à la fois du clergé et des philosophes. Dans la dispute, et elle est sujette à y tomber, elle est très animée, et pourtant presque jamais elle n'a tort. Son jugement sur tous les sujets est aussi juste que possible; sur toutes les questions de conduite, aussi fautif que possible, car elle est tout amour et toute haine, passionnée pour ses amis jusqu'à l'enthousiasme, encore en peine d'être aimée, non par des amans bien entendu, et ennemie violente, mais ouverte. Comme elle ne peut avoir d'amusement que la conversation, la moindre solitude et le moindre ennui lui est insupportable et la met à la discrétion de quelques êtres indignes qui mangent ses soupers, lorsqu'il n'y a personne d'un plus haut rang, qui devant elle se font des clignemens d'yeux et se moquent d'elle, gens qui la haïssent, parce qu'elle a dix fois plus d'esprit qu'eux, mais qui n'osent la haïr que parce qu'elle n'est pas riche. »

Voilà un portrait qui suppose tout au moins une bienveillance intelligente et qui se concilie avec un commencement d'amitié. Walpole l'écrivait trois mois avant de la quitter, et, dans ces trois mois, il faut croire qu'il apprécia de plus en plus cet esprit qui allait au sien, dont les idées pouvaient aisément se marier à ses idées, et surtout que, touché d'une compassion généreuse pour une pauvre femme livrée par ses infirmités à la merci de quelques amitiés parasites, il répondit par les soins d'un attachement désintéressé, par les conseils d'une raison indépendante, par le charme d'un entretien d'un tour nouveau, aux effusions spirituelles d'une ame qu'enchantaient à la fois le plaisir d'un succès inattendu et la douceur d'aimer encore. Lui-même, en la quittant, il se sentait les devoirs et les besoins de l'amitié; il lui écrivait le premier et avant même d'être à Londres, sans négliger de lui recommander la discrétion, car il craignait jusqu'au ridicule d'être aimé. On s'en doute en lisant ce qu'elle lui répond :

« Je commence par vous assurer de ma prudence; je ne soupçonne aucun motif désobligeant à la recommandation que vous m'en faites; personne ne sera au fait de notre correspondance, et je suivrai exactement tout ce que vous me prescrirez... Vous êtes le meilleur des hommes et plein de si bonnes intentions qu'aucune de vos actions, qu'aucune de vos paroles ne peuvent jamais m'être suspectes. Si vous m'aviez fait plus tôt l'aveu de ce que vous pensez pour moi, j'aurais été plus calme et par conséquent plus réservée. Le désir d'obtenir et de pénétrer si l'on obtient donne une activité qui rend imprudente. Voilà mon histoire avec vous : joignez à cela que mon âge et que la confiance que j'ai de ne pas passer pour folle doit donner naturellement la sécurité d'être à l'abri du ridicule. Tout est dit sur cet article. Je veux être à

mon aise et vous dire qu'on ne peut aimer plus tendrement que je ne vous aime, que je crois que l'on est récompensé tôt ou tard suivant ses mérites, et comme je crois avoir le cœur tendre et sincère, j'en recueille le prix à la fin de ma vie. »

On a dit que les lettres de Walpole à Mme Du Deffand n'avaient pas été conservées; elles méritaient de l'être à en juger par les passages cités en note au bas de celles de sa correspondante. L'Anglais était inquiet de son style; il craignait que son esprit ne perçât pas à travers son français. Peut-être aussi avait-il sur la conscience les ombrages et les rudesses dont il payait quelquefois le tendre dévouement qui aurait dû désarmer l'orgueil, ne fût-ce que par la pitié. Il aura désiré n'être pas jugé sur pièces, et ses éditeurs auront respecté ou partagé ses craintes. Nous doutons qu'ils aient eu raison. Cette réserve a pu lui nuire. Ses lettres françaises n'auraient pas déprécié son esprit, et elles auraient prouvé que, s'il eut dans ses rapports avec Mme Du Deffand les craintes puériles, les soupçons d'une vanité inquiète, et par suite la sécheresse et la dureté que les hommes portent même dans des affections plus vives et plus puissantes, il ne fut pas insensible au dévouement qu'il inspirait. Il aima Mme Du Deffand comme on pouvait l'aimer et comme il pouvait aimer. Il parle d'elle avec estime, avec respect, avec tendresse à ses autres amis. Il est fier de lui plaire et ne s'en défend pas. Sa correspondance avec elle fut toujours exacte et soigneuse; il retourna quatre fois à Paris, et il ne cachait point que c'était pour elle. Il n'y revint plus lorsqu'il l'eut perdue. Il avait assurément la personnalité d'un vieux garçon et cet ombrageux sentiment d'un certain décorum qui appartient à son pays; mais cela empêche-t-il d'être touché d'une affection vraie et d'y répondre sincèrement? Il était insupportable, d'accord; il n'était pas indifférent.

Tout le monde a lu les lettres de Mme Du Deffand. Walpole les comparait à celles de Mme de Sévigné, et, pour lui, ce n'était pas peu dire. En cela comme sous d'autres rapports, son admiration pour sa vieille amie nous semble excessive. La triste humeur, le fonds d'ennui, la défiance morose, surmontent la distinction de l'esprit même, et ôtent, non le piquant, mais le charme, à cette correspondance singulière qui, pour la valeur littéraire, rappellerait plutôt les lettres de Mme de Maintenon que les épîtres inimitables de *Notre-Dame des Rochers*. Mme de Maintenon a, comme Mme Du Deffand, l'esprit juste, élégant, naturel, avec de grands préjugés. Mme de Maintenon était aussi ennuyée qu'elle, elle peignait l'ennui comme elle, mais elle n'aimait pas Louis XIV.

Au reste, Walpole faisait bien de remplir et d'animer sa vie par de nouvelles préoccupations. Le moment approchait où il allait dire adieu à la politique. En revenant en Angleterre, il trouva le ministère Roc-

kingham sur son déclin. Ce cabinet avait essayé d'apaiser les colonies d'Amérique, dont les mécontentemens commençaient à devenir un danger, en défaisant l'œuvre de George Grenville et en rapportant l'acte du timbre. De bonne heure Walpole fut, à l'égard de l'Amérique, pour la politique modérée et conciliatrice; mais il fallait du temps pour que cette politique triomphât, elle n'était pas même populaire, et, si le ministère l'avait suivie, on l'imputait autant à sa faiblesse qu'à sa générosité. L'opinion publique ne le prenait que comme l'avant-coureur de Pitt. Pitt en jugea de même, et il composa cette administration du duc de Grafton, dont j'ai essayé, dans ce recueil, de caractériser la singulière existence (1). Conway y conserva sa place, autorisé tout à la fois et blâmé par ses anciens collègues, approuvé et soutenu par Walpole, qui redevint ministériel, et le nouveau lord du sceau privé, complétant la bizarrerie de sa conduite, en ce moment décisif où il pouvait coaliser sous sa direction suprême toutes les forces et toutes les gloires du parlement, échangea le nom de Pitt contre celui de comte de Chatham. Il ensevelit ainsi dans l'oisiveté d'une sinécure le talent de l'homme d'état, dans l'impuissance de la chambre des lords l'éloquence de l'orateur, et dans les loisirs des eaux de Bath et de la vie des champs les ennuis et les souvenirs d'un ministère qu'il abandonnait, pour ainsi dire, comme un enfant mal né.

La position de Conway fut souvent difficile dans cette nouvelle administration, qui, formée pour être plus libérale (je parle le langage de ces derniers temps), l'était moins que celle qu'elle avait remplacée; et, comme il avait un grand défaut, l'irrésolution, il eut souvent besoin d'être encouragé et conseillé par Walpole, qui, sans cesser d'apprécier son caractère aimable et désintéressé, son esprit flexible et étendu, avait aperçu ce qui pouvait lui manquer en solidité, en énergie, en ascendant sur les hommes. Cette découverte, ses mécomptes personnels, et les difficultés qu'il eut à combattre dans les négociations ministérielles auxquelles il fut mêlé, achevèrent de lui rendre la vie des affaires importune, et, dans les derniers temps de la session, il écrivit au maire de King's-Lynn, le bourg qui avait élu son père, puis son frère aîné, puis lui-même, avec une invariable fidélité, pour notifier sa résolution de quitter le parlement. Cette résolution, il l'accomplit l'année suivante (1768).

« Je ne crois pas, écrit-il à Montagu, que je m'en repente jamais. Que pourrais-je voir encore, sinon les fils et les petits-fils recommençant les mêmes fautes, rejouant le rôle que j'ai vu jouer aux pères et aux grands-pères? Pourrais-je entendre une éloquence supérieure à celle de milord Chatham? Y aurait-il jamais des talens égaux à ceux de Charles Townshend? George Grenville cessera-t-il d'être le plus fatigant des hommes?... »

(1) Voyez *Junius* dans les livraisons de la *Revue* des 1er et 15 décembre 1851.

L'année même où Walpole quitta la chambre des communes, il publia ses *Doutes historiques sur la vie et le règne de Richard III.* C'est là, ne lui en déplaise, un ouvrage où il a pris toutes les allures d'un écrivain de profession. Il n'avait pas une foi bien robuste dans l'histoire, comme tous les gens qui ont vu les affaires de près et qui la trouvent, à la prendre telle qu'elle a été écrite, insuffisante, incomplète, dirai-je le mot? invraisemblable. L'idée lui était venue que le portrait de Richard III par les historiens pouvait bien être un caractère fabriqué par le préjugé et l'imagination. Quant aux événemens de sa vie, il lui semblait que, même avant Shakspeare, l'histoire en avait fait une tragédie. La plupart de ses crimes lui paraissaient peu probables, étant, suivant toutes les apparences, contraires à ses intérêts. En vertu de cette idée, qui n'est pas la meilleure du monde pour juger les hommes, car leur intérêt est moins puissant que leur nature, et il est subordonné à la portée de leur intelligence, Walpole entreprit de critiquer l'histoire du célèbre usurpateur, discutant avec beaucoup de sagacité et de méthode les témoignages de l'auteur de la chronique de Croyland et de sir Thomas More, qui sont les principaux accusateurs du duc de Gloucester au tribunal de la postérité. De cet examen, les crimes de Richard III sortent obscurs et douteux. Non-seulement Henri VI, non-seulement Clarence, non-seulement Hastings cessent d'être les victimes avérées d'une cruauté notoire, mais le meurtre même de ces jeunes enfans d'Édouard IV, tant lamenté, tant célébré par l'histoire, la poésie, la peinture, devient un récit hasardé, défiguré, que la malveillance et la pitié ont accueilli de concert, et que l'imagination a rendu populaire. On convient généralement que Walpole a mieux prouvé son talent que sa thèse; il a médiocrement ébranlé la croyance des doctes et du public, et Richard III, pour l'histoire, est toujours le bossu que vous savez, le héros moqueur, audacieux, pervers que Shakspeare a fait revivre. L'ouvrage destiné à le réhabiliter n'en fut pas moins remarqué à sa naissance; il est cité comme un modèle de ce genre de discussion. Il doit arrêter tout historien dans sa marche, pour le forcer à l'examen. A peine publié, il provoqua les objections d'érudits estimables auxquels il fallut bien répondre, et Walpole, touché au vif par les critiques, se livra vaillamment aux devoirs du métier. Il disputa, il répliqua, il rompit même avec la société des antiquaires, dont il était membre, parce qu'elle avait entendu ses adversaires. Ainsi complété par des dissertations polémiques, son livre est l'œuvre non d'un érudit, mais d'un écrivain qui saurait l'être, et l'on peut y étudier l'art de discuter sans ennui et de séparer l'exactitude de la pédanterie. Il a été plus d'une fois réimprimé, et il en existe une traduction attribuée à Louis XVI, qui certes était bien désintéressé dans la réhabilitation des tyrans.

Quand l'ouvrage parut, le bruit en vint jusqu'à Voltaire, qui aimait l'Angleterre et ne haïssait pas les paradoxes historiques. Il écrivit à l'auteur pour le lui demander, demande qui flatta et embarrassa Walpole. Il avait peu de goût pour Voltaire malgré sa prédilection pour les esprits élégans, et il abhorrait la domination littéraire. Il répondit pourtant d'assez bonne grace; mais, tout en lui adressant et en lui recommandant avec modestie ses *Doutes historiques*, il se crut obligé, par franchise ou fierté britannique, de lui confesser que, dans un autre ouvrage, il avait pris la liberté de défendre Shakspeare contre les critiques du plus bel esprit du siècle. En effet, dans la préface de la seconde édition du *Château d'Otrante*, il avait soutenu que l'union du sublime et du naïf ajoutait au pathétique dans les ouvrages d'imagination, osant ainsi combattre quelques idées hasardées avec légèreté dans le célèbre commentaire sur Corneille. Mme Du Deffand, à qui il communiqua sa lettre après l'avoir envoyée, s'effraya et prévit quelque orage du côté de Ferney. Elle trouvait imprudente l'offre faite à Voltaire de lui adresser cette dangereuse préface. Elle connaissait l'homme et le croyait incapable de pardonner un écrit où se lisait tout simplement cette phrase : « Voltaire est un génie, mais non de la grandeur de Shakspeare. » Walpole fut inflexible. Quoiqu'il aimât fort Marivaux et Crébillon fils, il sentait profondément Shakspeare. Médiocrement touché de la tragédie française, il la jugeait avec sévérité, mais avec goût. « Ce sont nos auteurs tragiques que j'aime, c'est-à-dire Shakspeare, qui est mille auteurs. » Ces mots sont d'une lettre en français à Mme Du Deffand, et il lui dit ailleurs : « Moi, je me ferais brûler pour la primauté de Shakspeare; c'est le plus beau génie qu'ait jamais enfanté la nature. » Avec cette ardeur pour le martyre, il devait braver l'intolérance que Voltaire portait dans le culte de son propre génie; mais les terreurs de Mme Du Deffand ne furent pas justifiées. Voltaire répondit avec politesse par une petite dissertation littéraire où il reproduit ses critiques accoutumées, et, trop heureux d'en être quitte à si bon marché, Walpole, au lieu de s'entêter, termina l'affaire en écrivant, dans une lettre pleine de complimens, qu'on doit excuser Shakspeare de ses fautes, parce qu'il n'existait pas de son temps un Voltaire pour lui apprendre à les éviter.

Il n'avait pas été aussi heureux avec Rousseau, avec lequel aussi il s'était fait une affaire. Dans son voyage à Paris, un soir, à souper chez Mme Geoffrin, il amusa la compagnie par quelques traits contre les singularités affectées de l'auteur d'*Émile*, alors intimement lié avec Hume, et il imagina de composer une lettre, au nom du roi de Prusse, pour engager Jean-Jacques à venir dans son royaume. La plaisanterie est assez froide. On ne peut guère en citer qu'une bonne phrase : « Si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs,

choisissez-les tels que vous voudrez; je suis roi, je puis vous en procurer. » N'importe, la lettre fut montrée à Helvétius et au duc de Nivernais, elle courut Paris et mit son auteur à la mode. Lui-même il la transmit à Conway, et elle parut dans le *London Chronicle*, auquel, en arrivant peu après en Angleterre, Rousseau ne manqua pas d'adresser une réclamation solennelle. Au bout de six mois, il était, comme on sait, brouillé avec Hume, et il s'en prenait à lui de ce que la moqueuse lettre avait été écrite ou publiée. Hume invoqua le témoignage de Walpole, qui le lui donna avec une certaine hauteur. Sa réponse contient ces mots : « J'ai un profond mépris pour Rousseau, et suis parfaitement indifférent à ce que les *literati* de Paris pensent de cette affaire. » Son indifférence n'était pas telle que, la querelle de Hume et de Jean-Jacques ayant, contre son espérance, donné lieu à une polémique imprimée, il ne se plaignit au premier de ce qu'il avait publié tout cela, prononcé son nom, cité sa lettre. Il s'ensuivit une correspondance aigre-douce de laquelle il sortit brouillé avec Rousseau, Hume et d'Alembert, plus que jamais enragé contre les *literati* et les philosophes, expiant lui-même désagréablement l'importance fort littéraire qu'il attachait à ses amusemens de société, et accusé, en fin de compte, d'avoir abusé de sa situation élevée et indépendante pour se moquer d'un pauvre homme proscrit pour son génie, malheureux par son caractère, au moment même où il invoquait cette hospitalité britannique qui n'a manqué jamais aux exilés. « Je m'amuserai beaucoup, écrivait l'évêque Warburton, de voir un fou aussi séraphique que Rousseau (*so seraphic a madman*) attaquer un fat aussi insupportable que Walpole, et je pense qu'ils sont faits l'un pour l'autre. »

On devine comment les prétentions et les dédains de Walpole devaient le faire juger de cette secte écrivante dont il affectait si fort de se distinguer, et qu'il rudoyait et courtisait tour à tour. Il lui en coûta cher quelquefois, et c'est le lieu de raconter un événement un peu postérieur qui lui fit beaucoup de tort et assez de chagrin. Un autre Rousseau, un jeune poète alors inconnu, devenu le type de cette misère particulièrement cruelle que peut engendrer le triste assemblage de la pauvreté, de l'orgueil et du talent, Thomas Chatterton, écrivit en 1769 à Walpole, qui ignorait jusqu'à son nom, pour lui proposer des renseignemens sur quelques anciens peintres qu'il disait avoir découverts à Bristol, sa ville natale, et pour lui soumettre deux ou trois stances de Rowley, moine inconnu du XVe siècle, et dont les manuscrits s'étaient offerts à lui dans un coffre poudreux de l'église de Redcliffe. Il ajoutait qu'il avait dix-huit ans à peine, qu'il travaillait comme apprenti chez un homme de loi, et que cette profession lui était insupportable. Walpole crut que ce jeune homme, qu'il n'avait jamais vu, qu'il ne devait jamais voir, désirait une place. Il s'applaudit d'abord

que Bristol eût produit des peintres et des poètes ignorés; puis, averti déjà par la récente supercherie de Macpherson, dont il avait été dupe quelque temps, il conçut des doutes sur l'authenticité d'un chant composé en l'honneur de Richard Ier, absent ou prisonnier. Il consulta Mason et Gray, qui les confirmèrent sans hésiter, et, dans une réponse encore bienveillante, il ne cacha point ses soupçons à son mystérieux correspondant. Celui-ci répliqua en affirmant de nouveau sa découverte et en redemandant sèchement ses fragmens. Walpole négligea de répondre; il fit un voyage à Paris et trouva au retour une dernière lettre où la demande était renouvelée en termes blessans. Il renvoya les manuscrits sans répondre. Chatterton irrité ne lui pardonna pas; il se vengea comme se venge un auteur offensé; il introduisit dans quelque conte un érudit sceptique qu'il appela le baron d'Otrante; puis, l'année d'après, il vint de Bristol à Londres, il écrivit, il s'agita, il languit, et enfin il s'empoisonna au mois d'août 1770. Walpole n'en avait plus entendu parler, et il ne songeait guère à l'incident qui le regardait, lorsque deux ans après il lut, dans une édition des *Œuvres diverses de Chatterton*, que le poète était mort faute de secours, qu'il avait en vain imploré la générosité d'un grand personnage, et que l'insensibilité de Walpole était la cause de sa fin. L'atteinte était rude pour une ame irritable qui se sentait innocente. On renouvela le reproche de divers côtés; les poètes n'avaient pas alors perdu l'habitude de mendier et de recevoir. En cela, ils étaient encore du XVIIe siècle, et l'orgueil des protecteurs attitrés pouvait se reprocher un abandon même involontaire. Walpole, offensé, fut obligé d'écrire aux journaux; il multiplia d'importunes apologies. D'abord Rowley n'existait pas (et c'est, malgré de longues et vives controverses, l'opinion qui a décidément triomphé). Il avait donc soupçonné qu'on le voulait prendre pour dupe. On ne devait pas encourager le mensonge. Puis Chatterton ne lui avait rien demandé; il n'avait point parlé de son dénûment; son talent ne pouvait se deviner par avance. Ce n'était d'ailleurs qu'après avoir quitté sa province, ce n'était qu'à Londres, environ deux ans après leur correspondance, qu'il avait conçu et accompli la pensée d'un suicide. Enfin il y avait absurdité à rendre Walpole responsable de la mort d'un inconnu. Son innocence, en effet, nous semble évidente, et l'on est aujourd'hui unanime pour l'absoudre; mais il lui fallut se défendre à plusieurs reprises. Son esprit dédaigneux, son caractère ombrageux ne le faisaient pas aimer. Il était peu généreux envers les artistes; il soutenait systématiquement que les auteurs ne doivent point avoir de patrons, et il se conduisait en conséquence. La mort de Chatterton fut donc exploitée contre lui. Au reste, ce suicide célèbre, qui ne peut être plaint qu'à la condition d'être blâmé, a de tout temps servi d'acte d'accusation contre la société. L'égoïsme règne assurément, et ni l'es-

prit ni le talent ne préservent toujours des rigueurs du sort et de la dureté des hommes; cependant, même pour ne pas mourir de faim, il est bon d'avoir de l'esprit et du talent, et aucune supériorité n'est un malheur. Chatterton avait droit, je le veux, à toute sorte de sympathies, et méritait de devenir un personnage intéressant et romanesque; mais Walpole ne pouvait s'en douter. La société non plus ne saurait découvrir le génie tant qu'il n'a rien dit. Faites-lui sommation par des chefs-d'œuvre, et puis vous vous plaindrez ensuite si elle ne répond pas.

Voltaire, Rousseau, Chatterton, auraient peut-être exercé sur l'aristocratique écrivain de bien autres vengeances, s'ils avaient su qu'il s'était rendu coupable de la plus hasardeuse des œuvres, d'une œuvre qui, soit par le genre, soit par le sujet, les aurait tous diversement excités et mis en disposition malveillante : Walpole avait fait une tragédie, une tragédie en cinq actes et en vers. *Sit mihi fas audita loqui*, telle en est l'épigraphe, et ce qu'il avait entendu, c'est que l'archevêque Tillotson avait reçu d'une grande dame, au lit de mort, ce tragique aveu : une passion monstrueuse, plus monstrueuse que celle de Phèdre, l'avait livrée à son propre fils, qui, ignorant son crime, était plus tard devenu innocemment amoureux de sa sœur naturelle, et l'avait épousée. Voilà le sujet qui se trouve, je crois, aussi dans les contes de la Reine de Navarre. Ces noires combinaisons de la passion et de la fatalité semblent, au premier abord, parfaitement dramatiques; mais, à moins qu'elles ne soient consacrées, comme dans l'antiquité, par quelque tradition poétique et populaire, elles ont rarement les conditions que l'art véritable doit exiger des sujets auxquels il se consacre. Supposez qu'on inventât de nos jours l'aventure d'Œdipe et qu'on la mît au théâtre, elle ne serait pas supportable, et l'on peut remarquer que Shakspeare, qui a poussé si loin le pathétique et le terrible, n'a guère recours à ces horreurs compliquées qui attirent les imaginations faibles ou blasées. C'est le crime simple qu'il sait peindre; ce sont les excès pour ainsi dire naturels des passions ordinaires, la haine, la jalousie, l'ambition, la vengeance. Ses grands coupables ne sont pas des curiosités; et, si l'on ose parler ainsi, ce qu'ils ont fait pouvait arriver à tout le monde. En général, les chefs-d'œuvre de l'art se fondent sur une idée commune.

« C'est la mode, dit lord Byron, de déprécier Horace Walpole, d'abord parce qu'il était un *nobleman* (un grand seigneur), et secondement parce qu'il était un *gentleman* (un homme du monde); mais, pour ne rien dire de ses incomparables lettres, ni du *Château d'Otrante*, il est le dernier des Romains, l'auteur de *la Mère mystérieuse*, tragédie du premier ordre, qui n'est pas une langoureuse pièce d'amour. »

Il nous est impossible de souscrire à cet éloge, et peut-être les deux

motifs que Byron prête à la sévérité expliqueraient-ils aussi son excessive bienveillance. Au reste, la mémoire de Walpole peut se consoler de notre froideur, ayant pour elle Byron et Scott. La pièce, à nos yeux, pèche par le fond et par la conduite : elle manque d'intérêt et d'action, et n'offre ni nouveauté ni profondeur dans les caractères; mais le dialogue a beaucoup de mérite, le style nous semble précis, ferme, élevé. Il y a de beaux vers dans le genre sentencieux, d'heureuses pensées exprimées heureusement. Je ne sais si Walpole pouvait faire une tragédie, mais il pouvait l'écrire.

Quoique après sa tragédie il n'ait plus produit d'ouvrage un peu considérable, la littérature devint de plus en plus son occupation, ou du moins sa distraction favorite. Il réimprimait ses anciens écrits; il les complétait, il les défendait. Il entretenait avec des écrivains, avec des antiquaires, une correspondance animée qui prouve l'activité et les ressources de son esprit. Ses lettres à Dalrymple, à Cole, et plus tard à Mason et à Pinckerton, ne sont pas les moins précieuses qu'il ait laissées. En 1771, il perdit Gray. Il était depuis quelques jours à Paris, lorsqu'il lut la nouvelle de sa mort dans un journal; il écrivit aussitôt au révérend M. Cole :

« Je prie Dieu que vous me puissiez dire que la nouvelle n'est pas vraie, et pourtant il me faut rester quelques jours dans cette cruelle incertitude. Personne de ma connaissance n'est à Londres. Je ne sais à qui m'adresser, si ce n'est à vous. — Vainement, hélas! je le crains; trop de circonstances me disent que c'est vrai. Les détails sont précis. Un second papier arrivé par le même courrier ne contredit pas l'autre, et, ce qui est pire, je l'ai vu quatre ou cinq jours avant de partir. Il était allé à Kensington pour changer d'air; il se plaignait d'une goutte vague; il la sentait dans son estomac. Je le trouvais effectivement changé, et il avait mauvaise mine. Cependant je n'avais pas la moindre idée de danger. Je me suis élancé de mon fauteuil à la lecture de l'article; un boulet de canon ne m'eût pas surpris d'avantage. Après le premier choc, la douleur est venue, et mes espérances sont trop faibles pour l'adoucir. Si personne n'a la charité de m'écrire, mon anxiété se prolongera jusqu'à la fin du mois... Si l'événement n'est que trop vrai, rendez-moi aussi, je vous prie, le triste service de me dire toutes les circonstances que vous savez de sa mort. Notre longue, bien longue amitié me rend cher tout ce qui le concerne. Quels écrits a-t-il laissés? »

Cette perte l'attacha par des liens plus étroits à William Mason, le poète, qui était l'ami et le légataire de Gray, et qui fut chargé de revoir et de publier ses manuscrits. De là un commerce de lettres qui se prolongea jusqu'en 1784, la partie la plus littéraire peut-être de la correspondance de Walpole. Cette liaison finit cependant par une rupture. Le poète avait, sous l'influence de Walpole, adopté les idées de l'opposition. Il écrivait, sans se nommer, dans quelques journaux; il publiait même des satires politiques, dont on croit que Walpole fournissait les

idées. Celui-ci avait fini par le regarder comme à lui; mais il advint qu'un jour Mason fit acte d'indépendance : il se sépara de son exigeant ami, en se montrant, vers 1784, avec M. Pitt, plus réformiste que lui, et contre M. Fox, plus attaché que lui à la prérogative royale. Ce désaccord mit un terme à l'amitié et à la correspondance. On voit que la politique ne perdait pas tous ses droits sur Walpole; il continue d'en suivre les mouvemens avec une attention plus désintéressée qu'impartiale; il écrit sur les affaires un peu à tout le monde, à Conway, à lord Hertford, à Montagu, mais surtout à sir Horace Mann, à qui il ne cessa jamais d'envoyer son journal. Le temps néanmoins en affaiblit un peu la vivacité, en amortit un peu la couleur : écrire pendant trente ou quarante ans à un ami absent, qu'on n'a vu que quelques mois dans toute sa vie, est une chose singulière; l'intimité ne peut continuer d'être la même avec un homme qu'on ne connaît que de souvenir, qui a vieilli loin de vous, qui a changé sans vous, et qui reçoit en idées beaucoup plus qu'il ne donne. Cependant c'est bien pour la politique les lettres à sir Horace Mann qu'il faut placer les premières, comme pour la littérature, à l'époque où nous sommes arrivés, les lettres à Mason; pour les choses de la vie du monde, les lettres à la comtesse d'Ossory. Cette nouvelle correspondante commence à paraître en 1769. On sait, par Junius, que le duc de Grafton n'était pas un mari fidèle; il paraît qu'il en fut puni par le talion, et, après une rupture qui fit un peu d'éclat, sa femme, devenue libre par acte du parlement, épousa John Fitz-Patrick, comte de Upper-Ossory. C'était une personne dont l'esprit facile et piquant plaisait infiniment à Walpole. Il lui écrit avec beaucoup de liberté et d'envie d'être aimable, et, pendant plus de vingt-cinq ans, il l'amuse de ces causeries épistolaires qui nous donnent le mieux l'idée de sa vraie conversation; il lui disait les choses qu'il ne pouvait dire à Mme Du Deffand, qui ne connaissait pas Londres, à Horace Mann, qui l'avait oublié.

Il ne devait pas d'ailleurs conserver long-temps la première. Au mois de septembre 1780, elle mourut en lui laissant ses papiers et son petit chien. Le tout fut transporté à Strawberry-Hill, et les manuscrits que Walpole a toujours soupçonnés de n'être pas intacts, quand on les lui remit, ont servi à compléter l'édition des lettres en 1810. Ce qui en reste a été acheté, par M. Dyce Sombre, à la vente du mobilier de Strawberry, et paraît contenir des choses qu'il serait curieux de publier, — un journal de Mme Du Deffand, par exemple. Quand Walpole la perdit, il ne l'avait pas vue depuis assez long-temps, mais il n'avait pas cessé de s'occuper d'elle. Leur correspondance ne s'était pas ralentie; il lui avait dédié son édition des *Mémoires de Grammont*. Quand les mesures financières de l'abbé Terray menacèrent de la ruiner, il lui offrit le secours de sa fortune avec beaucoup de sim-

plicité et d'insistance. Si on recherche avec soin la source des torts qu'il put avoir avec elle, et qui se réduisent à quelques paroles dures, on est conduit à les attribuer presque exclusivement, non à la crainte des salons, mais à celle de prêter à rire aux gens qui décachetaient les lettres de par le roi. Cette puérilité a perdu son cœur de réputation.

Cependant le spectacle de l'Angleterre ne cessait pas d'être fort animé. Dès 1768, lord Chatham avait abandonné le ministère qu'il n'aurait jamais dû former. Bientôt le duc de Grafton quitta la partie, et lord North devint le chef de cette administration si opiniâtre, si imprévoyante, qui n'en devait pas moins durer douze ans, tout en prouvant que beaucoup de fermeté, d'application, de sang-froid et d'expérience peuvent faire un très mauvais gouvernement. C'est le temps des grandes scènes populaires. Wilkes continua d'agiter la Cité, dont Chatham redevint l'idole. Ses rares et théâtrales apparitions dans la chambre des lords étaient autant d'événemens, et son éloquence toujours pleine d'éclat et de véhémence, mais flottante au gré d'une imagination passionnée dans la liberté inconséquente d'une opposition violente et décousue, prêtait à ses derniers jours une grandeur pathétique où l'histoire de l'art trouve peut-être plus à admirer que l'histoire politique. En même temps, Burke se saisissait de l'attention du monde par la puissance de sa plume et de sa parole, et portait dans la discussion des affaires une richesse d'idées jusqu'alors inconnue. Il marchait au premier rang de ces whigs réformateurs, destinés à représenter un jour, après de laborieux efforts et de longs revers, le libéralisme dans le gouvernement. Sans les suivre en toutes choses, et quoiqu'il dût les abandonner plus tard, Walpole inclinait à l'opposition; son esprit aimait la critique, et la critique, c'est de l'opposition; il goûtait le talent, et le talent était du côté de l'opposition. Conway s'était retiré du pouvoir en demeurant fidèle aux principes d'une modération libérale. Enfin, sur la grande question de l'Amérique, Walpole n'avait jamais approuvé la politique inaugurée par Grenville, et qui, à travers huit ans de combats, alla expirer sur les remparts de Yorktown. George III ne connaissait que la force, et ni lui ni son gouvernement ne savait l'employer. Walpole, qui n'admirait ni la force ni la guerre, ne pouvait applaudir à une conduite qui, après avoir mis les armes aux mains de la métropole et de ses colonies, devait donner à la France l'occasion de les reprendre et de se venger de la paix de 1763. Quoique peu ami des réformes qui lui paraissaient introduire le puritanisme dans la politique, quoique ennemi des révolutions qu'il commençait à redouter et qui menaçaient de compromettre, en la dépassant, sa chère révolution de 1688, il applaudit ou du moins souscrivit à cette indépendance américaine, qui, semblable à la Cornélie des Gracques, devait être l'irréprochable et noble mère d'autres révo-

lutions plus grandes, moins innocentes peut-être. Cette future transformation du monde, il en apercevait les signes précurseurs dans ses voyages en France, dont le dernier est de 1775. Il voyait venir un état social nouveau dont il ne se rendait pas compte, mais qu'*a priori* il n'aimait pas. La paix de 1783 fut le terme d'une grande période de l'histoire politique de l'Angleterre. A partir de cette époque, on sent comme un vent qui précède l'orage : ce sont les approches de la révolution française. Walpole, qui la pressent plutôt qu'il ne la prévoit, éprouve à l'aspect des affaires humaines, et même de celles de son pays, une sorte de malaise et d'inquiétude; il blâme, il gronde, il s'attriste, il se décourage, il trouve que tout est changé, et, bien entendu, dégénéré. C'est *l'âge des avortemens*, dit-il quelquefois, car on le disait aussi de ce temps-là. Dans ses momens d'impartialité, il s'en prend à la vieillesse. Ses lettres sont remplies de réflexions chagrines, sans amertume toutefois, sur les changemens qui s'accomplissent autour de lui. Il n'est pas toujours bien assuré que ce soit le monde, et non pas lui, qui ait tort. Il a vu trop de choses; il ne peut croire qu'il ait tant vécu. Il devient, par l'effet du temps, comme étranger dans son propre pays. Ce pays est-il en déclin? le peuple anglais ne serait-il que *les restes d'un grand peuple?* Et il répète souvent cette triste réflexion : « Le monde est une comédie pour l'homme qui pense, une tragédie pour l'homme qui sent. »

Ses découragemens cependant ne l'avaient pas empêché de se prendre d'un goût vif pour un jeune homme qui commençait, avec de tout autres espérances, une brillante carrière, et qui voyait sous un tout autre jour le monde et l'avenir. Le fils de lord Holland, Charles Fox, était entré à vingt ans au parlement (1768), avec un esprit plein de feu, avec un cœur franc et passionné, aimant à la fois et indistinctement tout ce qu'il est honorable, tout ce qu'il est naturel et tout ce qu'il est dangereux d'aimer, les affaires et les plaisirs, le monde, les lettres, la politique, la liberté, la gloire. Il menait une vie d'amusement, même de désordre, et discutait dans le parlement avec une solidité de dialectique qui rappelait son père, avec une chaleur presque aussi vive et plus naturelle que celle de lord Chatham. Walpole fut, à son début, frappé de ses grandes qualités; il les déclarait surprenantes, il louait sa sincérité, il admirait son bon sens. Il le plaignait des fautes de sa jeunesse, mais il y trouvait une singularité de plus qui faisait encore ressortir ses talens. Il comparait ses dettes à celles de César, auxquelles le cardinal de Retz comparait les siennes.

« 1770. Le jeu d'Almack's, qui a pris le pas sur celui de White's, équivaut au déclin de notre empire ou de notre république, comme vous voudrez..... Charles Fox brille également là et à la chambre des communes. Il a eu vingt et un ans il y a eu hier huit jours, et il est déjà un de nos meilleurs orateurs.

Hier, il a été fait un des lords de l'amirauté. Nous ne sommes pas un grand siècle, mais sûrement nous tendons à quelque grande révolution. — 1772. Je suis allé l'autre jour à la chambre pour entendre Fox, contrairement à la résolution que j'avais prise de n'y jamais remettre le pied. Il est étrange combien la perte de l'habitude vous rend embarrassé : le cœur me battait comme si j'allais parler moi-même. Mon attente fut remplie. Le talent de Fox est étonnant à un âge si peu avancé et surtout sous l'influence d'une vie si désordonnée. Il arrivait de Newmarket, était resté à boire toute la nuit, et ne s'était pas couché. Comme de tels talens rendent risibles les règles de Cicéron pour faire un orateur! Ses harangues si travaillées sont puériles auprès de la virile raison de cet enfant. — 1783. Son éloquence supérieure n'est pas sa première qualité. Toute sa conduite est mâle et empreinte d'un sens ferme, d'un sens commun de premier ordre, la plus utile de toutes les qualités. Bref il a ce qu'il faut, et avec cela fermeté, franchise, la plus parfaite bonne humeur..., une manière libérale d'agir qui est de mon goût; c'est la simplicité de mon père... Je le crois la meilleure tête de l'Angleterre. »

En même temps, et comme en regard de Fox, s'élevait un autre orateur, plus jeune, rival déjà, pas encore adversaire. Impérieux comme son père, éloquent autant que lui peut-être, mais autrement que lui, capable, laborieux, sec et cassant comme son oncle, le second Pitt tenait à la fois de Chatham et de Grenville, et il devait, illustrant un nom déjà glorieux, offrir aux hommes d'état un nouveau sujet d'études: des fautes à éviter, des exemples à suivre, un modèle imposant et dangereux. Sa place est grande dans l'histoire de l'art de gouverner. Son mérite cependant n'était pas du goût de Walpole, et il a de la peine à lui rendre pleine justice. Par une de ces inconséquences qui se rencontrent souvent dans nos préférences, il appuie de ses sympathies le ministère hasardeux de Fox; il fait comme Burke, destiné à devenir plus tard l'apôtre du torisme; il approuve le jeune ministre dans ces plans d'organisation de l'Inde qui l'ont fait accuser d'abandon de la prérogative royale, et ne voit pas sans une froideur assez malveillante Pitt, jusque-là au moins aussi réformiste que Fox, commencer à vingt-quatre ans cette administration célèbre qui devait, avec de courtes interruptions, se prolonger jusqu'à sa mort.

« 1781. Le jeune Pitt a encore hier déployé l'art oratoire paternel. L'autre jour, il a répondu à lord North, et l'a mis en pièces. Si Charles Fox était sensible à ces choses-là, on croirait qu'un tel rival, avec une réputation sans tache, devrait l'exciter. Eh quoi donc! si un Pitt et un Fox allaient encore être rivaux? — 1782. Il va être secrétaire d'état, et à vingt-deux ans! Il y a là quelque gloire... Comme compétiteur de M. Fox, il n'est nullement un rival à son niveau. Juste comme leurs pères, M. Pitt a l'éclat du langage, M. Fox la solidité du sens et de si lumineuses facultés pour la montrer dans tout son jour, que la pure éloquence n'est qu'une pierre de Bristol auprès de ce diamant de raison... Quoique M. Pitt soit meilleur logicien que son père, il n'a ni la même fermeté ni la même persévérance.

« 1784. M. Pitt a bravé la majorité de la chambre des communes... C'est assurément un jeune homme extraordinaire; mais est-ce un être surnaturel? — 1785. Notre novice enfant de ministre s'est très témérairement et très imprudemment jeté dans une grande difficulté... Son ignorance et son inexpérience ne sont aucunement tempérées par sa vanité et son insolence... Il a certainement des talens parlementaires merveilleux, il n'a pas encore prouvé qu'il en eût d'autres. »

Mais l'histoire de Burke fut celle de Walpole ou du moins de son esprit; elle fut l'histoire de beaucoup d'Anglais, ancien whigs, orangistes, ennemis de l'absolutisme, révolutionnaires de 1688; elle fut celle de Washington, de ce héros d'une révolution républicaine, qui ne put jamais se fier à la révolution française. Cet événement sans exemple, cette crise immense, dont le terme recule sans cesse dans un obscur et lointain avenir, répandit dès son origine dans le monde l'enthousiasme et l'effroi; il inquiéta, il intimida, il blessa même des amis de la liberté. Walpole fut de ces derniers; sa politique était très anglaise, c'est-à-dire que ses opinions libérales avaient un fondement historique; il tenait à la liberté comme à une tradition nationale. La constitution de son pays lui était chère comme l'honneur de sa famille. La Grande-Bretagne est un état libre assurément, mais c'est un ancien régime, et cet esprit de rénovation totale, auquel nos pères étaient condamnés peut-être, aurait été et serait encore, en Angleterre, subversif de la liberté. Prescription et novation sont les deux élémens nécessaires de toute société bien conduite, et quand la nécessité force à exclure absolument l'un des deux du gouvernement, à le sacrifier du moins à l'autre, tout devient difficile, périlleux, longtemps instable, et la société court les aventures. Là où manque la tradition, il ne reste qu'une chose, le raisonnement, et c'est pour cela qu'il fallut à la révolution française s'appuyer sur la philosophie du XVIIIe siècle. Or celle-ci, on le sait, ennuyait Walpole; peut-être choquait-elle plus son goût que sa raison, mais enfin elle le choquait; le caractère qu'elle imprima, le langage qu'elle dicta à la révolution, le révoltèrent dès les premiers jours. Lorsque la scène devint sombre et sanglante, son aversion pour la guerre, qui lui avait à peine permis de tolérer la guerre de sept ans, son humanité, qui, même avant Fox et Wilberforce, lui avait inspiré de nobles vœux pour l'affranchissement des noirs, se soulevèrent ensemble à la vue de la France changée en lieu de supplice et de l'Europe devenue un vaste champ de bataille. L'admirateur de Montesquieu ne pouvait goûter l'application brutale des théories absolues de Rousseau, et il fut de ceux qui avaient reçu le fameux livre de Burke sur la révolution comme une œuvre de prophète. Une génération entière partagea et ces indignations et ces craintes. Burke écrivit pour elle, il contribua sans doute à répandre

sur notre compte bien des jugemens dont la France doit appeler; mais, après tout, elle ne peut ni s'étonner ni se plaindre si, en décrétant la terreur, elle l'a inspirée.

On peut trouver Walpole très inconséquent; les Anglais le sont souvent, et c'est par là qu'ils sont politiques. Le nôtre vante la révolution de 1688, et il ne peut souffrir celle de 1789; il respecte peu les religions établies, prédit la fin du catholicisme, ne ménage ni Luther, ni Calvin, ni l'université d'Oxford, professe le déisme avec Gray et Mme Du Deffand, et puis il s'indigne des témérités religieuses de la nation française. Il se dit, ou peu s'en faut, républicain, ne regrette rien de ce qu'on a fait aux Stuarts, et puis il se lamente sur la chute de la monarchie de Versailles. Je signale ces contradictions, je ne les accuse pas. Tant que la France n'aura pas su les résoudre, elle n'a pas le droit de s'en plaindre.

Walpole septuagénaire et tory détourna ses yeux de la politique, il n'y jeta plus que de loin en loin un triste regard; mais il consacra autant d'instans qu'il put à ses anciens goûts, dont aucun ne l'abandonna; ses facultés, que ses infirmités respectèrent jusqu'au dernier jour, lui permirent de cultiver toujours les lettres, les arts, la société. La goutte même n'altérait ni son esprit ni son humeur, et lui interdisait rarement la vie du monde. Il avait cessé d'habiter dans Londres la maison léguée par son père et dont le bail ou plutôt l'usufruit expira en 1779. Il s'était logé dans Berkeley-square, où il demeura jusqu'à sa mort. Il laissa dans Arlington-street une maison qu'une entrée de château-fort gothique fait quelquefois prendre pour la sienne, et qu'il avait bâtie pour une de ses amies, lady Pomfret; mais son établissement à la ville n'eut jamais rien de remarquable. C'est à la campagne qu'il se livrait à ses penchans, qu'il jouissait de son luxe, qu'il recevait du monde et qu'il voulait être aimable. On a plus d'un récit de la vie qu'il menait à Strawberry-Hill. Pinckerton dans le *Walpoliana*, miss Hawkins dans ses *Réminiscences*, ont décrit sa personne, ses habitudes, ses manières, et Reynolds a fait son portrait en 1757. Nul homme ne peut être, si l'on veut, aussi bien connu, nulle existence ne serait plus facile à raconter jusque dans ses détails de chaque jour. Douze à quinze volumes de correspondance divulguent bien des secrets et nous apprennent jusqu'aux visites qu'il a faites ou reçues. Quand on parcourt les appartemens délabrés de sa villa tant prônée, il est facile de s'y représenter un gentilhomme mince et pâle, avec une physionomie intelligente, de beaux yeux noirs et vifs, un regard pénétrant, un sourire triste, un air de faiblesse maladive et même un peu féminine, des manières aisées, polies, distinguées, une démarche ralentie par la goutte, soigné dans sa mise, habillé de couleurs claires, la tête toujours nue, les cheveux sans poudre, du moins en été, et

causant du matin au soir, d'une voix plus agréable que forte, sur tous les sujets qui permettent d'être spirituel. Délicat et sobre dans son régime un peu artificiel, il prolonge ses repas et ses soirées. Entouré de livres et de tableaux, de chefs-d'œuvre et de colifichets, des produits de l'Italie et de la Chine, de débris du moyen-âge et de toutes les raretés que Voltaire célèbre dans *le Mondain*, il devise avec complaisance sur la politique, sur les arts, sur les souvenirs de l'histoire et sur les médisances de la journée. Il conte des anecdotes, aiguise des pensées, hasarde des jeux de mots, et fait le plus grand charme des réunions choisies qu'attirent chez lui la renommée du lieu et celle de l'hôte. Il aime peu, mais il cherche beaucoup à plaire et donne à tous ses défauts un voile, à toutes ses qualités un relief, — la coquetterie.

Walpole vécut trop long-temps pour ne pas perdre beaucoup d'amis, Gray, Montagu, Cole, d'autres encore. Sir Horace Mann ne mourut qu'en 1786, sans l'avoir revu depuis quarante-cinq ans. Conway vieillit avec lui et ne lui fut enlevé qu'en 1795; il était feld-maréchal et avait depuis long-temps renoncé aux affaires publiques. Mais c'est surtout la société des femmes qui fut jusqu'au dernier moment le charme de la vie de Walpole. Leur présence animait son esprit; il leur faisait les honneurs de sa retraite avec une politesse empressée et une galanterie quelque peu surannée. De toute sa famille, il n'avait aimé que ses nièces, qui étaient belles et distinguées. L'une d'elles, lady Waldegrave, qui s'éleva au rang de duchesse de Gloucester, est par lui dépeinte sous les couleurs les plus attrayantes. Il parle avec orgueil de ses vertus et de sa beauté. L'aimable femme de Conway, lady Ailesbury, partagea constamment, avec son mari, le tendre attachement qu'il continua à leur fille unique, mistress Damer, femme agréable, spirituelle, heureusement douée pour les arts et qui enrichit de ses dessins et de ses sculptures le musée de Strawberry. Lady Ossory animait la verve épistolaire de Walpole aux dépens de la société contemporaine. Miss Hannah More, connue par des ouvrages empreints d'un talent élevé et sérieux, s'adressait à un autre côté de son esprit, et il entretenait avec elle d'intéressantes relations. Il avait soixante et onze ans, lorsque le hasard mit sur son chemin et rapprocha de lui, d'une manière durable, les deux personnes qui devaient embellir ses derniers jours et rendre les plus grands services à sa mémoire.

« Je n'ai pas recueilli de récente anecdote dans nos champs, écrit-il le 11 octobre 1788 à lady Ossory; mais j'ai fait, ce qui vaut beaucoup mieux pour moi, une précieuse acquisition, c'est la connaissance de deux demoiselles du nom de Berry, que j'ai rencontrées l'hiver dernier, et qui ont par hasard pris une maison ici avec leur père pour cette saison... Il les a conduites, il y a deux ou trois ans, en France, et elles en sont revenues les personnes de leur âge les plus instruites et les plus accomplies que j'aie vues. Elles sont extrê-

mement sensées, parfaitement naturelles, franches, sachant parler de tout. Rien d'aussi aisé et d'aussi agréable que leur entretien; rien de plus à propos que leurs réponses et leurs observations. L'aînée, à ce que j'ai découvert par hasard, entend le latin, et parle français absolument comme une Française. La plus jeune dessine d'une manière charmante... Leur figure a tout ce qui plait. Marie, la plus âgée, a un visage doux avec de beaux yeux noirs, qui s'animent quand elle parle, et la régularité de ses traits emprunte à sa pâleur quelque chose d'intéressant. Agnès, la cadette, a une physionomie agréable, intelligente, qu'on ne peut dire belle, mais presque... Le bon sens, l'instruction, la simplicité, la bonne grace, caractérisent les Berrys... Je ne sais laquelle j'aime le mieux. »

Ce fut une singulière bonne fortune pour Walpole que de rencontrer ainsi à la campagne et tout près de lui une société telle qu'il l'aurait cherchée, telle qu'il l'aurait choisie. Lui-même il était pour elle une ressource précieuse. Ses livres, ses tableaux, son jardin, et mieux encore, ses souvenirs et sa conversation, tout devait intéresser deux jeunes personnes distinguées qui recevaient là, pour ainsi dire, la dernière éducation de leur esprit. Il s'habitua à les aimer comme sa vraie famille; il leur consacra les soins d'une amitié délicate, empressée, charmée. On dit même qu'il comprit mieux alors les sentimens que Mme Du Deffand avait éprouvés pour lui, et, soit qu'il voulût assurer et relever la fortune d'une famille profondément intéressante, soit que la beauté et la jeunesse eussent produit sur son cœur une impression qu'il s'avouait à peine, il offrit à miss Mary Berry de prendre son nom. C'était lui proposer de devenir comtesse d'Orford, car, bien qu'il n'eût jamais voulu se faire recevoir à la chambre des lords, il avait hérité par la mort de son neveu, en 1791, du titre de son père et des restes de la fortune laissée à l'aîné de la famille; mais il s'adressait à une ame élevée, sincère, et n'obtint qu'une tendre et pieuse reconnaissance que plus d'un demi-siècle n'a point affaiblie. Miss Mary Berry, qui n'a perdu sa sœur qu'il y a quelques mois, conserve, dans un âge très avancé, toutes les facultés d'un esprit rare. Aimée et vénérée de l'élite de la société anglaise, elle l'entretient encore de l'homme remarquable dont la renommée doit tant à ses soins.

Horace Walpole mourut le 2 mars 1797; il était donc dans sa quatre-vingtième année. Ses infirmités avaient, dans les derniers temps, altéré son humeur, mais non son esprit, et il écrivait encore, le 15 janvier, à lady Ossory :

« Vous m'affligez infiniment en montrant mes futiles billets, et je ne saurais concevoir qu'ils puissent amuser personne. Mon éducation à la vieille mode me pousse de temps en temps à répondre aux lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire; mais, en vérité, c'est bien contre mon gré, car il est rare que j'aie rien à dire d'intéressant. Je sors à peine de chez moi, et seule-

ment pour aller dans quelques maisons particulières où je ne vois personne qui réellement sache la moindre chose, et ce que j'apprends me vient des journaux qui prennent leurs nouvelles dans les cafés; ainsi je n'en crois ni n'en répète rien. A la maison, je ne vois qu'un petit nombre de vieilles bonnes ames charitables, sauf à peu près quatre-vingts neveux ou nièces qu'on m'amène environ une fois l'an pour venir admirer le Mathusalem de la famille, et tout cela ne parle que de ses contemporains, qui ne m'intéressent pas plus que s'ils parlaient de leurs poupées ou de leurs balles et de leurs raquettes. Le résultat de tout cela, madame, ne doit-il pas faire de moi un correspondant bien amusant, et de pareilles lettres peuvent-elles valoir la peine d'être montrées? Puis-je enfin avoir aucune vivacité d'esprit, étant si vieux et réduit à dicter? — Oh! ma chère bonne madame, dispensez-moi de cette tâche, et songez combien y doit ajouter la crainte qu'on ne montre mes lettres. Je vous en prie, ne m'envoyez plus de pareils lauriers; je ne les désire pas plus que leurs feuilles, quand elles sont ornées de clinquant et plantées sur les gâteaux des rois étalés à Noël dans les boutiques de pâtissiers. Je me contenterai de quelques brins de romarin jetés après moi, quand le ministre de la paroisse rendra ma poussière à la poussière. Jusque-là, madame, agréez, etc. »

On trouvera sûrement que nous en avons trop dit d'un personnage qui n'est pas de premier ordre; mais on ne pouvait, ce semble, intéresser qu'en arrivant aux détails. Quand le grand mérite d'un homme consiste dans ses goûts et ses idées, quand sa vie se compose des événemens de son esprit, il faut n'en point parler, ou pénétrer dans son intimité, et le faire, autant qu'on peut, causer avec le public. Horace Walpole méritait-il tant de soins? Spectateur de la société anglaise pendant la plus grande partie du dernier siècle, mieux que personne il l'a fait connaître. Durant près de soixante ans, il l'a suivie dans ses affaires, comprise dans ses opinions, observée dans ses mœurs, dirigée dans ses goûts, laissant çà et là autour de lui des traces de l'influence de ses écrits, de ses entretiens et de ses exemples. Il n'est grand en rien, supérieur que dans ses lettres, mais il est lui-même en tout, et la distinction ne lui manque en aucune chose. Quand on aura dit qu'il était un peu sec, un peu dédaigneux, un peu difficile, quand on aura ajouté qu'il n'était pas exempt de prétention ni d'exigence, que sa nature délicate le rendait irritable et ôtait à son commerce le charme de l'abandon, la part du mal sera faite, et, franchement, dans ce qu'on appelle le monde, est-ce là un fardeau bien lourd à porter? Doit-il être classé dans la mauvaise moitié? Ses défauts peuvent-ils suffire à motiver la sévérité malheureusement très spirituelle de M. Macaulay? Il prend la peine de l'accabler dans un de ses plus piquans essais. « Walpole, dit-il, était tout affectation. » Et il développe ce texte avec une verve impitoyable. Cependant voici ce que lui disait Mme Du Deffand : « Votre désir de plaire ne vous porte à aucune affectation. » Sans doute on n'est pas obligé d'avoir pour Rodrigue les yeux

de Chimène, mais pourtant les femmes d'esprit se connaissent en naturel, et ce n'est pas toujours se tromper sur quelqu'un que de l'aimer.

Les Anglais ne terminent pas une biographie sans parler de testament. Les lois et les mœurs du pays donnent pour eux un assez grand intérêt aux actes de dernière volonté. Les biens de famille de Walpole passèrent au fils de sa sœur, à lord Cholmondeley, dont le représentant actuel est encore, à l'heure qu'il est, propriétaire du domaine de Houghton. Strawberry-Hill fut légué à mistress Damer, et a passé, par substitution, je crois, aux héritiers de lady Waldegrave. Mais Walpole a laissé d'autres biens; ce sont ses écrits. De ceux-là aussi, il a disposé par testament, et, grace au ciel, cette partie d'héritage a été la mieux conservée. Long-temps avant sa mort, il avait projeté et commencé une édition de ses œuvres. Ne l'ayant pu continuer, il en commit le principal soin à M. Robert Berry, le père de ses jeunes amies, qui furent aussi ses légataires. L'aînée était éminemment propre à seconder et plus tard à remplacer son père dans le travail d'éditeur; elle a publié pour son compte un Tableau comparatif des mœurs de la société en France et en Angleterre et quelques écrits moins considérables qui n'ont pas été moins remarqués. Les papiers de lord Orford ne pouvaient être mieux placés qu'en ses mains. Dès l'année 1798, il parut une édition en cinq volumes in-4°; elle contient tous les ouvrages littéraires, petits ou grands, et quelques lettres choisies : le temps seul pouvait permettre la publication du reste. En 1810, miss Berry donna à la France et à l'Angleterre les lettres de M[me] Du Deffand. Cette édition, plus complète qu'aucune de celles de Paris, car la censure française a prescrit d'inexplicables suppressions, laisse désirer les réponses de Walpole qu'on prétend perdues ou détruites, ce dont je m'obstine à douter. Depuis lors, des éditeurs habiles ont imprimé les lettres anglaises, dont les recueils partiels ont été réunis dans une collection générale en 1840. Dans le sixième et dernier volume, miss Berry a inséré, avec les lettres adressées à elle et à sa sœur, une préface vivement écrite, où elle défend son vieil ami contre les rigueurs de M. Macaulay; mais cette collection générale est devenue incomplète, par la publication postérieure de la dernière série des lettres à sir Horace Mann, de celles à W. Mason, de celles à la comtesse d'Ossory. Il n'est guère probable qu'il reste encore beaucoup à publier, et le moment serait venu de refaire un recueil définitif qui, à son tour, mériterait d'être traduit.

Quant aux mémoires, ils se divisent en trois séries. La dernière écrite, publiée avec les lettres et qui contient les récits de plus vieille date, se compose des amusans souvenirs recueillis, en 1788, pour les deux miss Berry sous le titre de *Réminiscences*. C'est un tableau anecdotique de la cour de George I[er] et même de celle de George II au commencement de son règne. L'esprit et le naturel recommandent ces récits, dont

l'exactitude parfaite a été contestée pour quelques détails, mais qui ont au plus haut degré le genre de mérite littéraire permis à ces sortes d'ouvrages. On y reconnaît un digne éditeur des *Mémoires de Grammont.*

En 1822, il parut deux volumes in-4° sous ce titre : *Mémoires des dix dernières années du règne de George II.* Walpole y attachait un grand prix; il les écrivait même avec un peu de mystère, il craignait presque qu'on ne vînt les saisir chez lui et lui en faire un crime d'état, d'après la maxime de Jeffries : *Scribere est agere,* et une fois il les enterra par précaution au pied d'un chêne de son jardin. Il les a laissés bien scellés dans une cassette que son petit-neveu, lord Waldegrave, ne devait ouvrir qu'à l'âge de vingt-cinq ans. Ce dépôt passa des mains de ce dernier dans celles de feu lord Holland, qui l'a livré au public. Après lord Holland, la seconde série des mémoires, conservée avec les mêmes soins et comprenant les vingt et une premières années du règne de George III, a été remise au duc de Grafton et publiée en 1845 par les soins de sir Denis Le Marchant.

Ces mémoires sont un livre piquant et un monument historique. L'auteur a écrit avec indépendance et, nous le croyons, avec sincérité. Il voit juste et il dit vrai toutes les fois que ses préventions personnelles ne le trompent pas. « Il a, dit-il, vécu en méprisant l'hypocrisie, et il écrit comme il a vécu. » Ailleurs encore il s'écrie : « Arrière, flatterie! Dis la vérité, ma plume! » Cependant toute la bonne volonté du monde ne supprime point la passion, et l'on ne peut citer Walpole comme un témoin impartial, mais comme un intelligent, un clairvoyant témoin et un écrivain vif et élégant. Ses jugemens et ses récits jettent une grande lumière sur des parties assez obscures de l'histoire politique de son pays, et il retrace d'une manière animée des scènes parlementaires que, faute de comptes-rendus officiels, on connaîtrait mal sans lui. Il aime les portraits, et ceux qu'il trace des deux rois, de son père, de Bolingbroke, de Pulteney, de Grenville, de Pelham, de Newcastle et de lord Chatham sont dignes des meilleurs peintres. Il s'occupe même quelquefois de la France, et donne sur l'histoire secrète de son gouvernement des détails assez étendus qu'il recueillait dans le salon de Mme Du Deffand et dans l'intimité de Mme de Choiseul; mais le plus grand prix de ces mémoires, le voici pour nous comme pour lui : « Les débats d'une nation libre parvenue au faîte de sa gloire peuvent, dit-il, être dignes de l'attention des temps futurs. Nos descendans verront ce qu'étaient leurs ancêtres dans les armes et dans l'éloquence, de quelle liberté ils jouissaient dans la discussion de leurs intérêts. Fasse le ciel qu'ils ne lisent pas ces récits avec un soupir, les lisant dans l'ignorance et dans l'esclavage! »

CHARLES DE RÉMUSAT.

SOUVENIRS D'UNE STATION

DANS LES MERS DE L'INDO-CHINE.

LUÇON ET LA DOMINATION ESPAGNOLE AUX PHILIPPINES.

Nous avions visité, sur les côtes septentrionales de la Chine, les ports dont le traité de Wam-poa nous ouvrait l'accès. Entre les Anglais et les Chinois, il n'y avait plus à Canton de question pendante. Le moment semblait donc venu de tourner nos regards vers les parties jusqu'alors négligées, mais non point oubliées, de la station que le gouvernement français avait confiée à notre surveillance. Cette station n'avait jamais été limitée aux rivages du Céleste Empire : elle s'étendait vers le sud jusqu'au détroit de la Sonde, vers l'est jusqu'aux dernières dépendances des Philippines; elle embrassait ainsi la totalité de l'Archipel indien, les Indes néerlandaises comme les colonies espagnoles. On franchit sans peine, en cinq ou six jours, les deux cents lieues qui séparent la rade de Macao de celle de Manille. Les vents de nord-est et ceux de sud-ouest favorisent presque également, pendant les deux moussons, le voyage vers les Philippines et le retour vers les ports du Kouang-tong. Il nous fallait, au contraire, deux ou trois mois de liberté pour songer à pousser nos croisières jusqu'au port de Batavia; ce n'était point seulement six cents lieues que nous allions mettre entre nous et les côtes de Chine; c'étaient les lenteurs d'une traversée à contre-mousson, soit pour aller à Batavia, soit pour en revenir, que nous devions nécessairement prévoir. — Heureusement

l'étrange issue des complications de la politique anglo-chinoise au mois d'avril 1849 ne nous laissait aucun doute sur les dispositions conciliantes qui animaient l'Angleterre depuis la dernière crise européenne. En présence de cet horizon si subitement dégagé, nous ne craignîmes plus d'accueillir un projet qui devait conduire *la Bayonnaise* vers les colonies les plus lointaines de l'Archipel indien.

On a évalué à deux millions de kilomètres carrés la superficie de toutes les îles dont se compose cet immense archipel : c'est près de quatre fois la surface de la France. Le territoire seul de Bornéo est plus vaste que celui de nos quatre-vingt-six départemens; celui de Sumatra en égale presque l'étendue. L'Espagne et la Hollande se sont partagé ce magnifique domaine; leurs prétentions ont à peu près réussi à en exclure les autres puissances. Au sud de la ligne, du détroit de Singapore aux côtes de la Nouvelle-Guinée, se développent, sur un double rang et sur un espace de six cents lieues, de l'est à l'ouest, les colonies néerlandaises. Au nord de l'équateur, du 7e au 20e degré de latitude, le groupe des Philippines reconnaît la domination espagnole. Il n'existe entre ces possessions européennes qu'une zone peu considérable dont les rivalités de la Hollande et de l'Espagne, mieux encore que la résistance des indigènes, avaient jusqu'ici protégé l'indépendance, et que l'Angleterre s'est empressée de choisir pour le théâtre de ses envahissemens.

La plupart de ces colonies ne contribuent guère à augmenter les revenus de l'Espagne ou de la Hollande; leur sol vierge n'a point de population qui puisse ou qui veuille en exploiter les richesses. Bornéo, Sumatra, Mindanao, Célèbes, attendent encore le flot des émigrations chinoises et l'action fécondante de l'industrie européenne. Deux îles seules, Java dans les Indes néerlandaises, Luçon dans les Philippines, présentent au milieu de ces archipels en friche une heureuse exception. Sur un territoire dont la superficie est à peu près le quart de celle de la France, cinq fois celle de la Sicile ou de la Sardaigne, Java rassemble une population de 9,529,000 ames. Luçon a peu de chose à envier à sa puissante rivale sous le rapport de l'étendue et de la fertilité (1); c'est par le nombre de ses habitans qu'elle lui est inférieure. Les derniers relevés officiels ne portent pas au-delà de 2,330,000 ames la population *utile* des Philippines. Quand bien même on y voudrait

(1) La superficie totale de Java et de Madura est de 134,000 kilomètres carrés.

Celle de Luçon de.	112,000	—
De la France sans y comprendre la Corse. . . .	519,000	—
De la Sicile.	27,000	—
De la Sardaigne.	26,000	—
De Bornéo.	699,000	—
De Sumatra.	440,000	—

ajouter le chiffre si vague et si contesté des tribus indépendantes qui habitent le centre de l'île, Luçon ne rassemblerait encore sur son vaste territoire qu'une population moins dense que celle de la Corse. L'île de Java est, proportionnellement à son étendue, plus peuplée que la France.

Les habitans du groupe espagnol et du groupe néerlandais ont entre eux des analogies assez nombreuses, assez essentielles surtout, pour qu'on puisse, sans s'arrêter aux traits particuliers qui les distinguent, leur assigner une commune origine. Les traditions que conservent les livres sacrés de l'Inde, les rapports qui unissent les divers dialectes de l'archipel, la disposition géographique des grandes îles échelonnées, pour ainsi dire sans interruption, des côtes de l'Indoustan jusqu'aux rivages de la Chine, la couleur cuivrée qui distingue ces insulaires des autres familles de l'espèce humaine, tout en un mot justifie une pareille hypothèse, et rien ne la repousse. Les premiers habitans de l'Archipel indien ont dû être ces hideuses peuplades au teint d'ébène et aux cheveux laineux qui occupent encore sans partage les îles de la Papouasie. La lente succession des siècles, en ces temps reculés dont la tradition même a perdu la mémoire, avait dispersé la famille indo-chinoise sur les bords du continent asiatique. Des convulsions intérieures ont obligé ces tribus sémitiques à franchir la mer de Formose et le détroit de Malacca. Les peuplades noires ont reculé devant ce double torrent. Dans l'île de Java, les premiers possesseurs du sol ont complétement disparu; l'inondation sur ce point fut assez puissante pour les submerger. Dans l'île de Luçon au contraire, dans celle de Mindanao, dans le groupe intermédiaire auquel les Espagnols ont imposé le nom d'îles *Bisayas*, l'invasion n'arriva qu'affaiblie par la distance trop considérable du continent asiatique : aussi retrouve-t-on dans cette partie de l'archipel les débris des tribus primitives errant encore au milieu des forêts qui leur servirent à cette époque de refuge. A Java comme à Luçon, les migrations conquérantes comptaient probablement plus de guerriers que de femmes : il fallut que les fils de Sem mêlassent leur sang à celui des fils de Cham; de ce mélange est sortie la race malaise, au teint cuivré, à la face mongole. Des invasions postérieures ont pu modifier les caractères physiques et les instincts des peuples qui habitent les divers groupes de l'archipel d'Asie. Sur ce point l'élément noir a pu prédominer, sur cet autre l'élément indo-chinois; mais je ne saurais croire que le nom de Tagals à Manille, d'Illanos à Mindanao, de Javanais dans les provinces orientales de Java, de Sondanais dans la partie occidentale de la même île, de Bouguis et de Macassars dans la mer de Célèbes, suffise à révéler l'existence de races distinctes. Du détroit de la Sonde aux rivages de Formose, je n'ai trouvé que les empreintes plus ou moins altérées d'un

type primitif, que les rejetons d'une même souche, que les variétés d'un même peuple.

C'est à ces populations malaises, supérieures sans contredit aux nègres de l'Afrique et de la Papouasie, inférieures aux Européens et aux Mongols, que l'Espagne a fait subir l'empire de ses croyances religieuses, la Hollande l'ascendant de sa politique et la puissance de ses armes. L'abolition de la traite et l'affranchissement graduel des esclaves ont accru depuis 1815 l'importance de ces possessions asiatiques. La production des denrées tropicales tend à se concentrer dans les colonies situées à l'est du cap de Bonne-Espérance. Quant aux Philippines, si elles n'ont point profité au même degré que les îles de la Sonde du déplacement d'intérêts opéré par la politique anglaise, c'est que la Hollande et l'Espagne n'ont point reçu du ciel le même génie en partage. Ces deux puissances n'ont pas non plus rencontré dans la Malaisie des conditions complétement identiques. La population des Philippines, quand les Espagnols y débarquèrent, était idolâtre : elle était à peine sortie des limbes de la vie sauvage et ne connaissait d'autres liens sociaux que ceux de la tribu. Les brahmes et les Arabes avaient déjà apporté aux Javanais le bienfait de leur civilisation. Il eût été aussi difficile d'asservir la population de Luçon au travail que de conquérir les mahométans de Java aux doctrines évangéliques. La Providence sembla diriger à dessein les compatriotes de Las-Casas et de Fernand Cortez vers le point où il y avait un peuple à convertir, les marchands des Provinces-Unies vers celui où il y avait une organisation despotique à exploiter.

Plus d'une fois pendant notre séjour à Macao, nous avions entendu opposer les possessions espagnoles aux Indes néerlandaises. Dans les premières, la conquête semblait se justifier par le sort qu'elle avait fait aux populations indigènes; dans les secondes, par l'habile direction qu'elle avait imprimée au travail de la race malaise. Nous savions cependant que ces deux politiques nées d'inspirations contraires et servies par des circonstances différentes n'avaient échappé ni l'une ni l'autre à la critique. On reprochait à la Hollande d'avoir été entraînée par ses besoins et par ses tendances positives au-delà des limites d'une sage exploitation. On se plaignait que l'Espagne, au détriment de la société européenne, eût été pour les Indiens des Philippines une mère trop faible et trop indulgente. Quelque fondé que pût être ce double reproche, ils semblait néanmoins difficile que la condamnation des tendances débonnaires de l'Espagne n'impliquât point dans une certaine mesure la justification du système opposé. Il importait donc de ne pénétrer dans les Indes néerlandaises que préparé par l'étude attentive des colonies espagnoles. Telle fut aussi la marche que nous suivîmes. Ce ne fut qu'après diverses stations sur la rade de Manille que

nous fîmes route vers l'île de Java, heureux de pouvoir comparer l'un à l'autre deux modes de colonisation qu'on ne saurait bien apprécier sans en avoir observé isolément les inconvéniens et les avantages.

I.

L'archipel des Philippines, situé entre les côtes de Chine et les possessions hollandaises, se compose de onze ou douze îles principales, entourées d'une soixantaine d'îlots, dont l'Espagne a formé trente-quatre provinces. Bien que séparées par une distance de quatre cents lieues des autres groupes, les Mariannes, où nous avions conduit, en 1848, *la Bayonnaise*, n'en sont pas moins rattachées par le lien administratif au gouvernement des Philippines. L'île de Luçon, dont Manille est la capitale, comprend à elle seule dix-neuf provinces. Ce chiffre suffirait à indiquer l'importance prépondérante de l'île de Luçon dans l'archipel espagnol : c'est moins toutefois le développement du territoire que le nombre des habitans qui assigne à cette île dans les Philippines le rang que, sous une autre administration, Java occupe dans les Indes néerlandaises. Sous les tropiques, la superficie et la fécondité des possessions européennes ne sont que des circonstances secondaires : toutes les îles sont fertiles, tous les territoires sont immenses. La richesse d'une colonie tropicale, c'est la population qui l'exploite. On appréciera donc plus exactement la valeur relative des divers groupes dont se compose l'archipel des Philippines par le chiffre des habitans inscrits sur les registres des paroisses que par les opérations les plus minutieuses du cadastre. Tout habitant qui ne figure pas sur le registre de la paroisse ne reconnaît point la loi espagnole; c'est un membre inutile et souvent nuisible de la colonie. On a porté le chiffre de cette population indépendante à près d'un million d'ames. Dans ce chiffre sont compris les premiers possesseurs de l'archipel, — les *Negritos*, — les *Tinguianes*, dans les veines desquels on croit reconnaître du sang arabe, — et les *Igorrotes*, race malaise qui ne diffère de la population soumise que par le cachet que lui ont imprimé les habitudes de la vie sauvage. La population dont les recensemens officiels constatent le chiffre est tout entière catholique : c'est la seule qui paie les impôts, cultive la terre, obéisse aux autorités, la seule par conséquent qui doive nous occuper. En 1850, cette population, dispersée dans 34 provinces et dans 695 villages, comprenait 3,600,000 ames.

On distingue trois groupes principaux dans les Philippines : l'île de Luçon au nord, Mindanao au sud, et, séparant ces deux grandes îles, le groupe intermédiaire des Bisayas. Nous avons déjà dit que l'île de Luçon renferme à peu près les deux tiers de la population catholique de l'archipel, 2,330,000 ames. Il est tel village de Luçon qui, sous ce

rapport, a presque autant d'importance que l'île de Mindanao tout entière. L'Espagne compte à peine, dans l'île de Mindanao, 90,000 sujets. La force des choses doit faire tomber un jour sous le joug espagnol la totalité de ce vaste territoire; mais jusqu'à présent presque toute la partie méridionale de Mindanao reconnaît encore le pouvoir du sultan des Illanos. Cette population insoumise est musulmane. Elle a résisté aux efforts des missionnaires par ses vices bien plus que par ses croyances. Pendant long-temps, les Illanos ont partagé avec les habitans de Soulou le privilége de répandre la terreur sur toutes les côtes de l'Archipel indien. Ces audacieux pirates étendaient leurs ravages jusque dans la mer des Moluques. Découragés par la puissance croissante et par les récens triomphes de l'Espagne, les Illanos préludent par une déférence respectueuse à une soumission complète.

On compte 1,200,000 catholiques dans le groupe des Bisayas : cette population considérable était trop éloignée des regards du gouvernement de Manille. Soumise pendant long-temps aux exactions des alcades, elle végétait dans la misère et l'inertie sans profit pour la métropole. C'est surtout dans les Bisayas que les progrès réalisés depuis quelques années par une sage administration commencent à porter leurs fruits. L'île de Panay, qui comprend 3 provinces, 75 villages et 550,000 ames, est déjà digne de rivaliser avec Luçon pour la beauté de ses tissus et la richesse de ses produits agricoles. L'île de Zebù, avec ses 44 villages et ses 350,000 habitans, ne prendrait rang qu'après Panay, si elle n'était le siége d'un évêché : Zebù doit ce privilége au hasard. C'est à Zebù que vinrent aborder Magellan et Legaspi, et c'est de cette île que la conquête se propagea peu à peu jusqu'à Luçon. Sur ces deux points de l'archipel, ce n'est pas un lointain avenir, mais un avenir prochain, presque immédiat, qui récompensera les efforts du gouvernement espagnol. Le progrès devra gagner ensuite, mais bien plus lentement, si l'on songe à leur population tout-à-fait insuffisante, les îles de Leite et de Samar, qui comptent chacune environ 100,000 ames; Negros, où domine la race noire; Mindoro, dont le duc de Choiseul avait voulu obtenir la cession pour la France; Masbate, Ticao, Marinduque et Burias.

Bien que les péripéties de notre longue campagne nous aient conduits deux fois sur les côtes de Mindanao, et nous aient fait souvent longer les rivages des autres groupes, c'est sur l'île de Luçon, centre de la domination espagnole dans l'extrême Orient, que notre attention s'est portée de préférence. Trois fois dans le cours de notre campagne, nous avons conduit *la Bayonnaise* sous les murs de Manille. Nous avons passé des mois entiers dans la baie au fond de laquelle vint aborder en 1571 don Miguel Lopez de Legaspi. Les Moluques, placées sur la route que nous avions suivie pour venir en Chine, n'avaient été pour nous

qu'une vision fugitive : en quelques jours, elles avaient déroulé sous nos yeux leur panorama enchanteur. A Manille et dans l'île de Luçon, la satiété eut le temps de refroidir notre enthousiasme : aujourd'hui cependant, évoquée par de lointains souvenirs, cette riche et somptueuse nature m'apparaît encore dans toute sa pompe et dans toute sa beauté.

Les Philippines ne connaissent, comme presque toutes les contrées situées sous les tropiques, que deux saisons bien distinctes : la saison pluvieuse et la saison sèche. Dès que la mousson de sud-ouest règne dans la mer de Chine, l'île de Luçon voit ses champs inondés par de longues journées de pluie ou de soudains orages. Vers la fin du mois de juillet s'élèvent les vents d'ouest, qui roulent souvent d'énormes vagues sur la plage de Manille. Du mois d'octobre au mois de décembre, les deux moussons se combattent et se repoussent. Ce ne sont plus alors les vapeurs d'un jour d'été qui vont se condenser au sommet des montagnes; ce sont de lourdes nuées que des brises variables rassemblent des extrémités opposées de l'horizon. Sur aucun point du globe, nous n'avons contemplé de scènes plus grandioses que celles dont nous ont rendus témoins les orages qui éclatent à cette époque sur les côtes des Philippines; mais, pour frayer le chemin à la mousson du nord-est, pour refouler au-delà de l'équateur la mousson contraire, des convulsions passagères ne sauraient suffire. Il faut une crise suprême, un typhon qui parcoure dans sa rage toutes les aires de vent du compas, qui balaie successivement tous les coins du ciel. Cette crise se déclare rarement avant le mois de novembre, plus rarement encore elle se fait attendre au-delà du 15 décembre. Avec le dernier souffle de l'ouragan expire la saison pluvieuse. L'air est redevenu pur et diaphane; les vents d'est rafraîchissent l'atmosphère, que vont embraser bientôt les journées limpides et brûlantes du mois de mars. C'est pendant ce trop court hiver qu'il faut visiter l'île de Luçon. La mousson dans toute sa force pourrait vous conduire alors en moins de trois jours de la rade de Macao à l'entrée de la baie de Manille; mais, dès que vous serez arrivé à la hauteur du cap Bojador, vous verrez les vents s'apaiser et les flots s'aplanir. Quelques heures ont produit un changement complet de climat : vous ne voguez plus sous le même ciel, les rafales ont cessé, et vous glissez doucement jusqu'à la pointe de Maribelès, où des brises plus fraîches vous attendent.

C'est alors que vous pourrez choisir, pour donner dans la baie, une des deux passes que sépare comme un mur gigantesque l'îlot du Corrégidor. Si, guidés par le phare qui signale au navigateur l'approche du port, vous atteignez le mouillage de Manille au milieu de la nuit, le lever du soleil vous montrera ce vaste bassin dans toute sa splen-

deur. La brise à cette heure est complétement tombée; aucun souffle ne ride la surface de la baie. Les nombreux navires mouillés à moins d'un mille des jetées entre lesquelles s'épanche le Passig sont immobiles sur leurs ancres; leurs pavillons pendent le long des drisses sans pouvoir se déployer. Du côté du large, vous n'apercevez qu'une nappe d'eau immense, infinie, dont ce calme profond agrandit encore l'étendue. Quelques barques de pêcheurs se détachent sur ce fond pâle comme de noires constellations; mais ce n'est point de ce côté que se seront tournés vos premiers regards : vos yeux auront d'abord cherché la ville où revit le souvenir de l'Espagne, où doivent se conserver les riantes traditions de l'Andalousie. Ne vous attendez point cependant à rencontrer ici le coup d'œil pittoresque des blanches maisons de Cadix. De lourds bastions occupent la rive gauche du fleuve et se déploient tristement sur la plage. C'est au-dessus de cette enceinte ennemie de la brise que Manille élève le dôme de sa cathédrale et les toits rougeâtres de ses principaux édifices. On dirait que cette ville emprisonnée se dresse sur la pointe du pied pour aspirer le premier souffle qui lui viendra de la mer. Plus heureux, le faubourg de Binondo s'étend sans contrainte sur la rive droite du Passig. Le soleil cependant monte à pas de géant dans le ciel; il inonde bientôt de ses feux et la plaine et le calme miroir du golfe; mille étincelles jaillissent du sein des eaux : sur la plage et jusqu'autour de la cime des arbres ondule comme un flot de poussière lumineuse. Si le calme se prolongeait, on serait suffoqué; la brise heureusement ne tarde point à rider la surface de la baie, et son premier souffle suffit pour dissiper le charme sous lequel gémissait la nature haletante.

Le moment est venu de quitter la prison où d'inévitables délais ont confiné votre impatience. Le capitaine du port vous autorise à fouler quand il vous plaira le sol des Philippines. L'entrée du Passig, vers laquelle votre canot doit se diriger, est étroite et souvent encombrée par quelque navire qui cherche à gagner son poste le long du quai. Plus d'un abordage imminent vous commandera peut-être de soudaines manœuvres. Évitez surtout le contact des *cascos!* Ce sont de lourdes barques qui transportent à bord des bâtimens mouillés sur la rade les divers produits de la colonie. Leur épaisse membrure défierait le choc d'une corvette. Les malheureux bateliers qui les conduisent m'ont souvent rappelé les tourmens de Sisyphe. Le corps penché en avant, ils appuient contre leur épaule une longue perche qui plonge jusqu'au fond de la mer. C'est ainsi qu'ils parcourent sans relâche, pour faire avancer leur barque de quelques pas, toute la longueur de la plate-forme adaptée aux bords extérieurs de chaque bateau. A côté de ces masses inertes, voyez glisser sur le sommet de la vague les légères

bancas du Passig, creusées dans un seul tronc d'arbre et recouvertes de leur toit de bambou! Voyez s'élancer les bateaux de passage qui cinglent vers Cavite, emportés par leurs immenses voiles latines et maintenus en équilibre par leur double balancier!

On ne saurait imaginer un coup d'œil plus curieux que celui de l'embouchure du Passig animée par ces barques qui se croisent, s'évitent ou se dépassent. Les deux rives de ce fleuve sont unies par un pont de pierre qui relie le faubourg de Binondo à la ville militaire. Entre les arches apparaissent quelques touffes égarées de verdure ou de blanches maisons qui se dessinent vaguement dans le lointain. En avant de ce pont sont mouillés les nombreux navires auxquels leur tirant d'eau a permis l'accès du fleuve. Si la barre du Passig pouvait s'abaisser de quelques pieds, la capitale des Philippines posséderait un des plus beaux ports de la Malaisie. Malheureusement des goëlettes ou des bricks d'un faible tonnage, quelques trois-mâts déchargés de leur lest et prêts à s'abattre en carène, tels sont les seuls bâtimens qui puissent arriver sous les quais de Binondo. Vous serez surpris cependant de rencontrer tant de navires rassemblés dans cet étroit canal; une forêt de mâts et de vergues, un confus réseau de cordages dérobent presque complétement à la vue les maisons peu élevées qui s'étendent sur la rive droite du Passig. Les carènes, pressées l'une contre l'autre, occupent un espace de plus d'un demi-mille. A chaque instant, vous voyez le palan plonger dans les profondeurs de leurs cales et en élever quelque lourd ballot de café ou de sucre qui redescend bientôt dans les *cascos* rangés le long du bord.

Depuis une demi-heure, vous avez laissé derrière vous le phare qui veille à l'extrémité des jetées, et vous n'avez pas encore atteint le débarcadère. Ne vous étonnez point de la rapidité du courant qui retarde votre marche. Le Passig reçoit, pour les porter à la mer, les eaux du lac de Bay, immense réservoir qui a près de cent milles de tour et dont l'étendue est à peine inférieure à celle de la baie de Manille. Mais vous touchez enfin au terme de vos efforts : vous voici arrivés au *Muelle del rey*. Je présume qu'une voiture vous attend sur le quai : vous n'avez pu songer à compromettre votre dignité européenne dans la poudre de l'*Escolta* ou de la *calle del Rosario*. Il n'y a que les Indiens qui osent ici se montrer à pied dans les rues. Les métis eux-mêmes ont leur *birlocho*. On compte à Manille plus de deux mille voitures pour une population de cent quatre-vingt mille ames. C'est de Java que sont venues la plupart des calèches découvertes dont vous admirez la légèreté et l'élégance; c'est dans l'île même de Luçon qu'ont été nourris ces poneys pleins de feu que guide un postillon tagal grotesquement étouffé sous sa livrée. Vous trouveriez sans peine, au prix de 400 francs, un charmant attelage que vous pourriez nourrir pour 50 ou 60 francs par

mois d'herbe fraîche et de *palaï* (1); mais un voyageur doit se contenter d'une voiture de louage. Hâtez-vous donc de monter dans votre cabriolet à quatre roues, et que Dieu vous conduise! car l'automate auquel vous êtes confié n'est point habitué à faire usage de son intelligence. C'est une poupée à ressorts qui tourne à droite ou à gauche suivant qu'on la dirige, mais qui trouverait à peine le chemin de son écurie, si, à chaque détour de la route, elle n'entendait résonner à ses oreilles: *Silla! Mano!* — Va de ce côté-ci, mon ami! maintenant de celui-là! *Muy bien!* — Il nous est arrivé d'employer notre meilleur espagnol pour expliquer à notre cocher que nous désirions aller rendre visite à l'un des conseillers de l'audience royale qui demeurait alors dans le village de San-Miguel. Jugez de notre courroux quand, après deux heures d'une course à fond de train, nous nous retrouvâmes à notre point de départ. Le cocher tagal connaissait fort bien la maison à laquelle nous voulions nous rendre; mais, n'entendant point au moment voulu le signal d'arrêter, le *para* sacramentel, la locomotive humaine avait passé outre. Vous voici prévenu; ce sera donc votre faute si vous vous égarez dans les faubourgs, au lieu d'arriver par la voie la plus prompte à la maison qu'habite le consul de France ou au palais du gouverneur.

La ville de Manille proprement dite est entourée d'un large fossé qu'alimentent les eaux du Passig, et de hautes murailles qui se développent sur un espace de 3,500 mètres. Dix mille habitans sont enfermés dans cette enceinte. La citadelle de Santiago, qui occupe un des angles de la ville, formerait à elle seule une place forte. Les Espagnols ont possédé jadis la singulière activité des zoophytes : partout où leur pied se posait, on voyait s'élever des remparts. La ville de Manille eût pu figurer au nombre des cités dont leur ardeur couvrit en moins d'un siècle les rivages du Nouveau-Monde. Ces imposantes fortifications n'ont point empêché cependant les Anglais de s'emparer, en 1762, de la capitale des Philippines, et confiées, comme elles le sont, à la garde de régimens indigènes, elles seraient d'un faible secours contre une insurrection populaire. Le plus grand inconvénient attaché à ce système de défense, c'est d'obliger les autorités espagnoles à résider dans une ville où la brise du large ne pénètre qu'à regret. Bien que le ciel de Manille n'ait jamais eu la funeste réputation du climat de Batavia, on cite bien peu de gouverneurs des Philippines qui aient pu revoir l'Espagne; la température étouffée de cette prison militaire a ruiné leur santé et abrégé leur existence. La ville officielle, que n'égaie point l'activité qui s'est réfugiée sur l'autre rive du Passig, a toute la tristesse d'un cloître. Ces rues où se prolongent de longues files de mai-

(1) *Palaï* est le nom qu'on donne dans toute la Malaisie au riz avant qu'il soit dépouillé de son enveloppe.

sons aux façades grisâtres, cette place déserte sur laquelle le palais du gouverneur et l'hôtel-de-ville, bâtis en face l'un de l'autre, projettent alternativement leur ombre, ces angles obscurs occupés par les constructions massives des couvens et des colléges auraient admirablement convenu aux promenades moroses d'un Louis XI ou d'un Philippe II.

Le faubourg de Binondo offre un aspect moins sombre : on y rencontre de nombreuses boutiques, des étalages en plein vent; on y sent circuler l'air et la vie. Cependant ce sont encore des rues presque européennes avec leurs maisons contiguës et leur inflexible alignement que vous retrouvez ici, sur un terrain où le défaut d'espace n'excuse plus cette disposition routinière. Chaque maison est, il est vrai, entourée d'une galerie de trois ou quatre pieds de large, qui fait saillie sur la rue. Pendant la nuit ou quand l'orage éclate, des cadres à coulisses, garnis d'écailles transparentes, ferment ces balcons auxquels l'intérieur des appartemens doit parfois un peu de fraîcheur.

Quand on a emporté de Hong-kong le souvenir des palais élevés sur ce sol ingrat par les plus fastueux négocians du monde et les ouvriers les plus industrieux de la terre, on éprouve une singulière impression en pénétrant sous les lambris délabrés des maisons de Manille. Les plus belles habitations n'ont généralement qu'un étage. Dès qu'on a gravi la dernière marche de l'escalier, on se trouve sur la *caïda*; cette *caïda* est à la fois le palier de l'escalier et la salle à manger. Le salon est une vaste pièce dont une table ronde et quelques chaises de rotin composent assez souvent tout l'ameublement. Les murailles des appartemens sont recouvertes d'une grossière couche de chaux, le parquet est formé de larges planches d'un bois dur et veiné, susceptible de recevoir le plus beau poli, mais prompt à se déjeter. Le plafond n'est qu'un revêtement de petites voliges ajustées bout à bout, blanchies à la hâte, que les araignées tapissent de leurs longues toiles et sur lesquelles erre familièrement le lézard domestique des Philippines, le *gecko* à la voix plaintive. Une semblable demeure, quand on a su l'asseoir sur la rive du Passig, ou la cacher sous l'ombrage des tamariniers et des manguiers touffus, réunit cependant toutes les conditions de bien-être que l'on peut désirer sous les tropiques. Entourez d'un léger rideau de gaze le lit au cadre de rotin sur lequel vous avez étendu une natte fine et souple, reposez votre tête sur le dur coussin tressé par les artisans du Fo-kien, et, sans regretter des lambris plus somptueux, vous verrez quel doux sommeil se hâtera de fermer vos paupières.

Le luxe des tropiques, c'est l'air; le principal souci des habitans de Manille, c'est de trouver l'occasion de respirer. Dès que le soleil est près de descendre sous l'horizon, toutes les calèches, tous les *birlochos*

s'ébranlent; le pont du Passig frémit sous les roues de cent voitures : toute la population blanche s'est donné rendez-vous sur la *Calzada*. Cette promenade contourne les glacis de la ville et se prolonge jusqu'à la plage; la brise du large y rafraîchit l'atmosphère de son dernier souffle. Après avoir tourné long-temps dans le même cercle, les voitures s'arrêtent enfin sur le rivage, faisant face à la brise. Là, chacun, la bouche béante, jouit en silence de son bonheur; on rêve, on s'égare au-delà des mers, on respire! C'est surtout dans les premiers jours du mois de mars, quand déjà l'été s'avance à grands pas, que l'on peut savourer la volupté de ces instans de bien-être auxquels la chaleur excessive de la journée ajoute un nouveau prix. Une gracieuse coutume rassemble, deux ou trois fois par semaine, sur la *Calzada*, les musiciens des régimens indigènes dont l'oreille malaise saisit avidement et retient avec une facilité surprenante les mélodies qu'on lui fait entendre. Les motifs des *Puritains* ou de la *Lucia* se mêlent alors au bruissement de la vague; on dirait que le flot même a subi l'empire de cette ravissante harmonie, et prend soin de ne pas troubler la sérénité d'une si belle heure.

C'est la race malaise qui semblait appelée à posséder l'Archipel indien. Les Européens n'ont pu s'établir dans ces contrées qu'à la faveur d'une énergie habituée à méconnaître toutes les barrières, à triompher de tous les obstacles. Pour le Tagal au contraire, l'île de Luçon est la terre promise. Du riz et quelques poissons pêchés au bord de la rivière suffisent à sa nourriture. Pour la somme de 35 centimes, il fait trois repas par jour. Il dépense à peine 100 francs pour élever le toit de *nipa* sous lequel il repose; quatre piliers de palmier sauvage soutiennent ce modeste édifice. Des lattes de bambou, supportées par quelques traverses à cinq ou six pieds de terre, lui font un parquet élastique et luisant. Un mortier et deux pilons destinés à dépouiller le riz de son enveloppe, une natte étendue dans un coin, deux ou trois jarres de terre, des tronçons de bambou et des écales de coco, économiques et fragiles ustensiles de ménage, quelquefois une table et deux ou trois chaises grossièrement travaillées, une image de saint appendue à la muraille, tel est l'ameublement de la plupart des maisons tagales. Le costume des Indiens n'est pas sans richesse, mais c'est l'industrie nationale qui en fait tous les frais. Les habitans de Luçon ne consomment pas pour 4 francs par tête d'articles étrangers. La feuille de l'ananas, les couches fibreuses d'une espèce de bananier, les longues palmes du *nipa*, le coton de Batangas, leur fournissent des étoffes dont la légèreté et la fraîcheur sont merveilleusement appropriées au climat. Sous le nom de *piña*, de *nipis*, de *sinamaïe*, ces tissus indigènes ont fini par trouver le chemin de l'Europe, où leur réputation commence à s'établir. Les pieds nus, la tête couverte, — à Manille d'un

chapeau de paille tressée ou d'un chapeau européen, dans la campagne d'un *salacot* aux larges bords,—le Tagal a réservé pour la chemise qu'il laisse flotter en dehors d'un pantalon de coton rayé tout son luxe et toute sa magnificence. De délicates broderies et une agrafe dorée rehaussent la richesse du tissu de *piña* qui remplace la chemise de *sinamaïe* ou de *nipis* dans les jours de fête; mais, quelque élevé que puisse être le prix d'un pareil costume, il est permis d'en contester l'élégance.

Le costume des femmes de Manille est en revanche plein de grace et de séduction. Par-dessus la *saya*, étroit jupon de coton rayé, s'enroule le *tapis* qu'un pli négligent fixe autour de la taille. Ce second vêtement ne sert qu'à mieux dessiner la parfaite symétrie des formes dont il presse indiscrètement les contours. Une chemisette de toile blanche descend au-dessous du sein et laisse exposés à la vue des reins cambrés et une brune ceinture. Des *chinellas* (1) qui recouvrent à peine la pointe du pied, un peigne d'écaille ou de corne retenant sur le derrière de la tête une magnifique chevelure, des boucles d'oreilles d'or ou de corail, tel est, avec un rosaire et deux ou trois scapulaires, le complément d'un costume plus lascif et plus provoquant que la nudité des sauvages. Il faut, pour être juste, se hâter d'ajouter que les jeunes Tagales portent ces vêtemens avec une rare modestie. L'innocence de leur regard et la réserve de leurs manières offrent un singulier contraste avec la désinvolture de leur ajustement. Aussi, quelle que puisse être au fond l'irrégularité des mœurs indiennes, si vous vouliez juger les jeunes filles de Luçon à la grave simplicité de leur démarche, elles ne vous apparaîtraient que couvertes de ce voile de chasteté qui protégeait la nudité de nos premiers parens dans le paradis terrestre. Lorsqu'elles viennent, comme les brahmines aux bords du Gange, faire leurs ablutions journalières sur les bords du Passig, c'est encore le *tapis* qui abrite leur pudeur. Sur leurs épaules retombent en flots noirs les longues tresses qu'elles ont eu soin de dénouer. Habitué à ce spectacle, le Tagal les voit sans émotion se plonger au sein de l'onde, s'arrêter sur la rive pour tordre leurs cheveux ou gravir lentement les degrés des débarcadères.

Quand on a vécu pendant quelque temps au milieu des nègres de l'Afrique ou des Malais de l'Archipel indien, on est forcé de reconnaître que des lignes de démarcation bien tranchées séparent les diverses races dont se compose l'espèce humaine. Il est peu d'Européens qui, pour la vivacité de l'esprit, pour l'élévation des pensées, pour la noblesse des sentimens, ne l'emportent de beaucoup sur les Tagals les plus cultivés de Manille. Pour juger avec équité cette race inférieure à la nôtre, il faut la considérer comme abandonnée presque

(1) Sandales de paille, de cuir ou de velours.

complétement aux impulsions de la nature; elle ne connaît ni le respect de l'opinion ni le cri secret de la conscience; elle cède à ses appétits, si la crainte ne l'en dissuade. Insouciant et paresseux, inconstant dans ses goûts et dans ses affections, ingrat par apathie plutôt que par malice, l'Indien de Luçon a souvent lassé la patience des missionnaires qui lui apportaient les vérités de l'Évangile. Les pompes du culte catholique ont fini cependant par triompher de son indifférence, et le lien religieux est encore aujourd'hui le seul lien social et politique des Philippines. La solennité du dimanche est, d'une extrémité à l'autre de l'archipel, célébrée par une foi naïve, qui, si elle n'a pu inspirer à ces peuples enfans l'austérité des anachorètes ou les généreuses ardeurs qu'elle éveille souvent dans nos ames, leur a du moins appris la douceur et la soumission, leur a fait connaître d'autres joies que les voluptés brutales auxquelles obéissait leur instinct.

Chaque village a sa fête patronale, son saint particulier qu'il honore. Manille rend graces à saint André de la protection que cet apôtre étendit sur elle le 30 novembre 1574. Un chef de pirates chinois, Li-ma-hong, était venu mettre le siége devant les remparts qui achevaient à peine de s'élever sur la rive du Passig. Le conquérant de Luçon, Legaspi, était mort : le trésorier Guido de Labezares lui avait succédé; mais l'épée de la conquête, le bras droit de Legaspi, don Juan de Salcedo, était absent : il se trouvait alors sur la côte occidentale, dans la province d'Ilocos. Don Juan vit passer la flotte qui allait assiéger Manille et la suivit de près avec cinquante-cinq Espagnols. Ce renfort inespéré releva le courage de la garnison; une sortie vigoureuse dispersa les Chinois, et la colonie fut sauvée. C'est en mémoire de ce grand événement que chaque année la bannière royale (*le real pendon*) parcourt toutes les rues de la ville, portée par l'*alferez* que le gouverneur-général a choisi parmi les membres de la municipalité. Les troupes sont sous les armes, les autorités ont revêtu leurs plus riches costumes; l'air retentit d'hymnes pieux et de guerrières fanfares. L'étranger qui assiste à de pareilles cérémonies se croit transporté à une autre époque. Le nombreux clergé qui suit l'archevêque, les vierges indiennes vêtues de blanc, les images des saints parées des plus riches atours, les dais de pourpre sous lesquels fument les encensoirs, les branches de feuillage qui jonchent la voie publique, tout cet appareil qui embellit aussi les fêtes de l'Espagne et de l'Italie, souvent même celles de la France méridionale, n'est pas ce qui étonne le plus ses regards. Ce que le voyageur ne remarque pas sans surprise, c'est le sentiment unanime qui remplit cette foule immense : dès que l'hostie sainte se montre aux mains du prêtre, pas un front qui ne se découvre, pas un genou qui ne fléchisse; les tambours battent aux champs, les drapeaux s'humilient : c'est le roi du ciel et de la terre qui passe.

On ne saurait croire à quel point ces processions sont chères aux Indiens, combien elles captivent leur imagination, lente à s'émouvoir, et raniment leur foi, bientôt chancelante, si le christianisme, dépouillé de sa pompe et de sa poésie, cessait de parler à leurs yeux. Avant d'avoir observé de plus près ces peuples simples, avant d'avoir étudié leurs besoins, le degré d'avancement moral dont ils sont susceptibles, ne dédaignez point trop l'empire de ce culte qui ne les assujettit encore qu'à ses pratiques extérieures. N'est-ce point d'ailleurs un beau spectacle que celui des vainqueurs et du peuple conquis confondus dans une commune adoration? La conquête n'en devient-elle pas plus indulgente, le joug plus léger, la soumission plus honorable? Et puis l'Indien n'est point fait pour les impressions profondes ni pour les aspirations sublimes : il est frivole dans sa foi, parce que la frivolité est toute sa nature. S'il sort un instant de son apathie, c'est pour réjouir ses yeux par la vue de l'or qui brille, des plumes qui ondoient, des cierges qui s'allument; c'est pour prêter une oreille ravie à l'éclat des instrumens de cuivre ou à la voix grave des orgues mêlant leur harmonie à la mélodie des saints cantiques. C'est sa fibre impressionnable plutôt que son cœur qui a proclamé le Dieu vivant : il croit néanmoins, et cette religion superficielle lui sert presque de frein, lui tient lieu de morale, lui fait une société où nul de ses droits n'est compromis ni méconnu.

L'Indien n'est point né affectueux. L'amour même ne tient pas dans sa vie la place que devrait assurer à ce sentiment une nature ardente et voluptueuse. Le seul stimulant qui puisse arracher le Tagal à son indolence, c'est le jeu. Voyez cet homme du peuple dans les rues de Manille, assis sur ses talons, habituant le coq qu'il tient entre ses bras au bruit de la chaussée, à la vue des passans. Ce coq est le champion qu'il prépare au combat, sur la valeur duquel il engagera ses modestes économies de la semaine. Dès qu'il le croira suffisamment aguerri, il armera ses ergots de lames affilées et le présentera dans l'arène. Le gouvernement espagnol ne défend pas aux Indiens ce barbare plaisir. Sans l'attrait du jeu, comment obtiendrait-il de leur mollesse un travail volontaire? Le fisc retire 14 ou 15,000 piastres par an des droits qu'il prélève sur cet amusement favori. Entrez le dimanche, au sortir de la messe, dans la *gallera;* admirez avec quelle ardeur tous ces Indiens jettent leurs piastres au milieu du cirque! *Al blanco! io voy al blanco!* — Je parie pour le blanc, je parie pour le noir! — *Quiere usted apostar?* me disait un jour un Indien demi-nu en me tendant six piastres fortes. Si encore l'émotion de ce combat était de quelque durée! Mais on met deux coqs face à face; ils baissent la tête, s'élancent l'un sur l'autre, et en un instant un des champions est éventré. Quelquefois cependant la lutte se prolonge; on se passionne alors pour l'un des

combattans, et, s'il succombe, on s'attendrit douloureusement sur son sort.

Quelque dégoût que puissent inspirer les péripéties de ces scènes cruelles, dès qu'on veut étudier le peuple de Manille, il faut se résigner à en supporter le spectacle. Quitter l'île de Luçon sans avoir assisté à un combat de coqs, ce serait quitter l'Espagne sans avoir été témoin d'une *corrida* de taureaux. Le voyageur a rarement le loisir de contrôler et d'approfondir ses impressions. Pour juger les peuples divers qui passent rapidement sous ses yeux, il faut qu'il saisisse le moment où leurs passions excitées mettent pour ainsi dire à nu leur être intérieur. Si vous voulez apprécier en quelques instans les traits les plus saillans du caractère tagal, si vous voulez voir l'Indien, oublieux de son apathie, se montrer au grand jour, c'est au milieu des solennités religieuses, c'est dans l'enceinte de la *gallera* que vous devrez le suivre. Quand vous l'aurez observé dans la simplicité de sa foi et dans l'ardeur frénétique de ses jeux, vous connaîtrez les deux principaux ressorts qui font mouvoir son âme.

Les habitans qui peuvent se targuer à tort ou à raison d'une origine européenne forment à Manille une aristocratie qui a plus de prétentions que de priviléges. Les métis, issus de femmes tagales et de pères espagnols ou chinois, composent ce qu'on pourrait appeler la classe moyenne. Le nombre des habitans d'origine espagnole, *hijos del pais*, celui des Chinois du Fo-kien, ou *sangleyes*, demeurent à peu près stationnaires. On compte à peine 5,000 Européens et 10,000 Chinois dans l'île de Luçon; les derniers recensemens accusent au contraire une progression rapide dans le chiffre des métis. On évalue à 20,000 ames la classe des métis espagnols, à 160,000 celle des métis *sangleyes*. La plupart des Chinois sont restés fidèles au culte de Bouddha. Ils sont venus à Manille pour s'enrichir, et ne songent qu'au moment où ils pourront se rapprocher des tombeaux de leurs ancêtres; mais leurs enfans, élevés par des mères chrétiennes, professent tous la religion catholique. Avec leur sang mongol, les Chinois ont transmis à cette race intermédiaire leur industrie et leur esprit spéculateur. Les métis, et surtout les métis chinois, sont les seuls capitalistes des Philippines. Ils ont le sentiment de l'avenir; les Indiens ne l'ont pas. Dès qu'un Tagal a gagné une piastre, il ne songe qu'au moyen de la dépenser; ce dissipateur insouciant est la cigale de la fable. Le métis au contraire a reçu en partage l'instinct économe et prévoyant de la fourmi, il s'enrichit par ses épargnes plus encore que par ses spéculations: les grandes affaires lui font peur; mais il excelle dans les transactions dont les produits agricoles des Philippines sont l'objet. Son tempérament flegmatique s'adapte merveilleusement à la lenteur de conception de la race indienne. Sa condescendance, sa patience sur-

tout, enlacent adroitement le Tagal, que la vivacité espagnole eût effarouché. Aussi les métis et les Chinois font-ils presque tous fortune à Manille, tandis que la plupart des Européens ont fini par s'y ruiner.

Cette classe moyenne mérite tout l'intérêt, mais aussi toute la surveillance du gouvernement espagnol. L'humeur changeante du Tagal peut lui suggérer le désir de secouer le joug tutélaire qu'il subit; ces tendances capricieuses sont sans gravité, s'il ne se rencontre une pensée plus ferme pour les concentrer et les conduire au but. Il est certain que les élémens d'une émancipation sérieuse n'existent point encore aux Philippines. Les insurrections qu'ont fait éclater à diverses reprises dans la capitale de Luçon la turbulence de la population chinoise, ou les mécontentemens d'une garnison soulevée par des ambitions subalternes, n'ont jamais eu le concours de la population indigène. Cependant, quand on songe que les métis ont pour eux la richesse, qu'ils occupent une place importante dans les rangs de l'armée et dans ceux du clergé, qu'ils ont à subir des prétentions qui les froissent, une concurrence qui les humilie, quand on se rappelle quel penchant invincible porte toutes les colonies à se séparer tôt ou tard de leur métropole, on ne peut trouver étrange que l'Espagne observe avec un peu d'inquiétude l'importance croissante de cette race industrieuse, et s'applique à l'empêcher d'acquérir une dangereuse influence sur l'esprit de la population. Lorsqu'on a perdu le Pérou, le Chili et le Mexique, trois empires conquis par un courage héroïque et une admirable persévérance, on a bien quelque droit de se montrer soupçonneux. Tant que le gouvernement espagnol ne poussera point ses ombrages jusqu'à l'injustice, ce n'est pas nous qui le blâmerons de se tenir en garde contre des passions auxquelles le moindre espoir de succès pourrait communiquer une déplorable énergie.

On peut, sans sortir de Manille, recueillir des notions suffisamment exactes sur la population indigène des Philippines : le type de cette race apathique s'est peu altéré au contact des races étrangères; mais il faut parcourir les campagnes de Luçon pour apprécier les ressources matérielles de la colonie, et c'est en visitant les villages de l'intérieur qu'on étudiera dans tous ses détails le mécanisme d'un gouvernement qui soumet à une poignée d'Européens une population de près de trois millions d'ames. Avant de suivre les indigènes de Luçon sur ce nouveau terrain, il faut cependant embrasser l'ensemble des institutions auxquelles jusqu'à ce jour la domination espagnole a dû sa sécurité.

L'Espagne n'emploie qu'un très petit nombre d'agens européens aux Philippines : elle doit par conséquent leur conférer d'immenses attributions. Le capitaine-général, chef suprême de l'armée, est aussi le chef de toutes les administrations civiles. La direction seule des finances a été soustraite à son autorité depuis l'année 1784. *L'audience*

royale, destinée à servir de contre-poids à cette omnipotence, est à la fois le tribunal supérieur qui juge en dernier ressort les causes civiles et criminelles et le conseil de gouvernement dont le capitaine-général doit prendre l'avis avant d'adopter aucune mesure importante. Dans les provinces, des préfets, sous le nom d'alcades, sont investis par le capitaine-général de tous les pouvoirs civils et militaires. Ces alcades sont souverains dans toute l'acception du mot. Ce sont eux qui président à la répartition du contingent de la milice, qui surveillent l'entretien des routes et la perception des impôts, qui rendent aussi la justice en première instance. Jusqu'en 1845, les alcades eurent le privilége de faire le commerce pour leur propre compte : cette faculté, source de mille abus, leur fut retirée par un ordre de la cour, et à des profits trop souvent illégitimes on substitua une augmentation de traitement. Pour délégués de leur autorité dans les divers villages de la province, ces préfets espagnols n'ont que des agens indigènes. L'Espagne a emprunté ce rouage indispensable à l'état social qu'elle était appelée à transformer.

En débarquant dans l'île de Luçon, les compagnons de Legaspi n'y trouvèrent point, comme les Hollandais dans l'île de Java, de grand centre politique. Tout au plus quelques *rajahs* avaient-ils réussi à faire reconnaître leur suprématie par un certain nombre de tribus. Le morcellement de l'autorité était infini. Chaque bateau ou *barangay* qui avait abordé sur la côte de Luçon y avait transporté un chef, — le *dato*, — et quarante ou cinquante subalternes, — *timaguas*. — Telle avait dû être l'origine d'une aristocratie héréditaire et d'une classe inférieure qui évitaient avec soin de se confondre. Les querelles intestines avaient ajouté à ces deux catégories la classe des esclaves. Les Espagnols abolirent l'esclavage et reconnurent le droit exclusif de l'aristocratie indienne aux priviléges politiques. Chaque *dato* fut chargé, sous le nom de *cabeza de barangay*, de maintenir le bon ordre et l'harmonie au sein des cinquante familles dont on lui laissa la direction. Ce fut lui qui répartit les corvées, régla les différends et fut chargé du recouvrement de l'impôt, dont il fut lui-même affranchi ainsi que son premier-né. Il s'appela le *señor don Juan* ou *don Pedro*, et prit rang parmi les *principales*. Lorsque l'absence d'héritiers mâles rendit une *cabeceria* vacante, lorsque le développement de la population vint accroître le nombre des *barangaïs*, ce fut sur la proposition de tous les chefs du village que fut nommé par l'autorité supérieure de la province le nouveau membre de cette aristocratie locale. Dans quelques provinces, on avait voulu donner satisfaction aux désirs ambitieux des Indiens en fixant à trois années l'exercice de ces fonctions si enviées. Au bout de ce temps, les chefs de *barangaïs* devenaient *cabezas pasados*, rentraient dans la classe des *principales* et laissaient à d'autres les honneurs de l'admi-

nistration. Mais ce système avait le grave inconvénient de multiplier les membres privilégiés de la communauté et d'aggraver par conséquent les charges qui pèsent sur la classe inférieure; on a dû y renoncer et revenir aux premiers erremens.

Cette organisation ne donnait que des chefs de quartier; il fallait un maire, des adjoints, des juges de paix, une police au village. C'est encore à l'élection qu'on les a demandés. Treize électeurs choisis, la moitié parmi les *cabezas* en place, l'autre moitié parmi les notables qui ont déjà exercé des fonctions municipales, procèdent chaque année, dans le courant du mois de décembre, à la nomination d'un *gobernadorcillo,* maire ou capitaine du village, d'un adjoint — *teniente,* — d'un certain nombre d'agens de police — *alguaciles,* et de trois juges, dont le premier a l'inspection des terres ensemencées, le second des plantations, le troisième des troupeaux. Les *gobernadorcillos* sont, ainsi que l'indique leur titre, des gouverneurs au petit pied. C'est à leur tribunal que sont déférées les causes civiles tant qu'il ne s'agit point d'une valeur supérieure à 44 piastres. Ce sont eux qui doivent faire la première instruction criminelle et qui reçoivent l'impôt recouvré par les soins des *cabezas*.

A côté de l'autorité civile vient naturellement se placer, dans un pays aussi catholique que les Philippines, l'autorité religieuse. Les rois d'Espagne avaient poussé la sollicitude pour leurs nouveaux sujets jusqu'à leur nommer un défenseur spécial qui portait, au sein du conseil de gouvernement, le titre de *protecteur des Indiens.* Cette précaution cependant n'eût point sauvé la population tagale des excès de pouvoir de tant d'agens sans contrôle, si les religieux n'eussent offert à leurs néophytes sur tous les points du territoire une protection plus immédiate et plus efficace. Le missionnaire vivait au milieu des indigènes qu'il avait conquis à la foi et à la couronne d'Espagne. Le village qui s'élevait au milieu des forêts vierges était son œuvre. Il n'avait d'autre joie, d'autre orgueil que de le voir prospérer. Au sein de cette communauté naissante, il était le consolateur et le pacificateur, il était le juge, il était surtout l'avocat. C'était lui qui allait porter à Manille les doléances de ses paroissiens, et qui, grace à la puissance dont l'investissaient les ordres de la métropole, servait de frein aux exigences de l'autorité locale, souvent même d'entrave aux projets de l'autorité supérieure.

On ne peut le nier, la protection étendue sur les Indiens par le bras du clergé fut souvent excessive. Aucune réforme, aucune amélioration n'était possible, si elle pouvait porter atteinte à la quiétude du paysan tagal. Au moindre symptôme de contrainte, les religieux s'alarmaient pour le bien-être de leur troupeau et assiégeaient le capitaine-général de Manille, le vice-roi du Pérou, la cour même de Madrid, de

leurs plaintes et de leurs réclamations. On a reproché aux curés des Philippines d'avoir traité les Indiens comme des enfans, — il eût fallu ajouter comme des enfans gâtés. On a dû cependant à l'initiative de ces religieux quelques progrès dans les cultures et dans l'industrie coloniales; mais ces progrès ont toujours eu pour but la prospérité intérieure de l'archipel. Jamais le clergé des Philippines n'a songé à grossir les revenus de la métropole ou à augmenter le chiffre des produits destinés à l'exportation. Ce fut pour que l'Indien n'eût point à redouter les funestes suites des années de sécheresse que les religieux espagnols introduisirent dans l'île de Luçon la culture du blé et du maïs; ce fut pour l'empêcher de rester tributaire de l'industrie chinoise qu'ils lui apprirent à tresser la paille, à tisser les étoffes de coton et de piña; ce fut aussi au profit de ses besoins, de sa commodité personnelle, que le Tagal, sous la direction du curé, détourna le cours des ruisseaux, jeta des ponts sur les torrens et traça des sentiers sur les flancs de la montagne.

Il existe deux clergés distincts aux Philippines : le clergé régulier et le clergé séculier. De fâcheuses dissensions entre les ordres religieux et l'archevêque de Manille engagèrent la cour de Madrid à donner aux Tagals un certain nombre de pasteurs indigènes. On attendait plus de docilité et de souplesse de la part de ce clergé séculier, que l'archevêque pouvait peupler de ses créatures. On ne s'arrêta dans cette voie périlleuse que lorsque les capitaines-généraux en eurent à l'envi signalé le danger. Sur 528 cures, on en compte aujourd'hui 191 qui sont desservies par des prêtres indiens ou des métis. Le clergé espagnol se recrute dans les rangs des augustins chaussés et déchaussés, des franciscains et des dominicains. Ces ordres religieux, si puissans autrefois en Espagne, ont vu leur splendeur s'abîmer dans les troubles des guerres civiles. Il ne leur est resté d'autre asile que les Philippines, où l'affection des populations continue de protéger leur existence et leur assure encore une immense influence.

Les alcades supportent impatiemment cette action occulte qui balance leur pouvoir. Avec sa propre estime, l'autorité civile devait recouvrer dans les Philippines le sentiment de son importance; mais, quelque légitimes que puissent être les tendances de cette administration épurée, elle ne peut oublier qu'on ne compromettrait point impunément, dans ces contrées lointaines, le prestige de l'autorité ecclésiastique. Ce qu'il faut à l'Espagne, ce n'est point un clergé affaibli, c'est un clergé dévoué à ses intérêts. Le curé doit être, comme par le passé, le médiateur du faible, le surveillant de tous ces officiers municipaux dont la tyrannie s'exercerait sans pudeur, si elle n'avait plus à redouter le regard du pasteur de la paroisse. On peut demander au clergé, en échange des égards qu'on lui accorde et des droits qu'on lui

reconnaît, de comprendre ce qu'exigent dans les Philippines l'affermissement et la prospérité de la domination espagnole. Que le curé, suivant les conseils d'un saint missionnaire, « serve la cause de Dieu sans nuire à celle de César (1). » Les ordres religieux ont aujourd'hui une autre mission qu'au temps de la conquête. Leur devoir n'est plus de contrarier les projets de l'administration; ce devoir consiste au contraire à servir des vues patriotiques et fécondes avec intelligence et sympathie.

II.

Pour pressentir l'avenir d'une colonie, il faut d'abord en connaître les ressources naturelles; il faut ensuite, dès qu'on a pu acquérir la connaissance des fondemens sur lesquels repose l'autorité de la métropole, chercher à surprendre cette autorité dans l'exercice de sa puissance. Pendant notre séjour sur les côtes de Luçon, ce fut le hasard qui nous tint lieu de méthode. Une première expédition nous conduisit sur les bords du lac de Bay, dans la province de la Laguna, et nous montra ce que la nature a fait pour les Philippines. Nous ne vîmes cette fois ni les alcades ni le clergé à l'œuvre. Une seconde campagne dans les provinces de Batangas, de Tondo et de Bulacan nous permit au contraire d'apprécier la part d'influence dévolue aujourd'hui à l'élément religieux et à l'élément politique dans l'archipel espagnol.

Sous les tropiques, on ne peut voyager en toute saison. Tant que régnera la mousson pluvieuse, ne songez pas à sortir de Manille. Les routes sont alors impraticables; les ponts de bambou que l'on a négligé de démonter ont été emportés par les torrens; les ruisseaux grossis sont des fleuves. Les mois de janvier et de février sont les plus favorables pour s'avancer dans l'intérieur de l'île. Le mois de mars est sec, mais brûlant. On peut toutefois braver encore ces premières chaleurs, si l'on se met en route long-temps avant le lever du soleil, et qu'on ait soin de voyager à petites journées. Notre première expédition eut lieu pendant le mois de mars, la seconde vers la fin du mois de janvier.

Le passeport que nous avait délivré au mois de mars 1848 le gouverneur intérimaire des Philippines, le général Blanco, ne nous autorisait à visiter que la province de la Laguna. Cette province, qui renferme trente-cinq villages et une population de cent trente-sept mille ames, doit son nom au lac de Bay, autour duquel s'infléchit la haute chaîne de montagnes dont l'Océan Pacifique baigne l'autre versant. De cette cordillère couverte d'une admirable végétation descen-

(1) *Haga la causa de Dios y no impida la del Cesar.*

dent des milliers de ruisseaux qui, après avoir fertilisé la plaine, vont alimenter la lagune. Le Passig aspire par une triple bouche ces eaux gonflées, et quelques lieues plus loin les rejette à la mer. D'une extrémité à l'autre du lac de Bay, on peut compter près de vingt-cinq milles. C'est une véritable mer intérieure, très profonde sur certains points, qui a ses vagues, ses tempêtes et souvent aussi ses naufrages. Des bateaux à vapeur sillonneront un jour le lac de Bay : quand ce jour-là sera venu, Manille aura peut-être cessé d'être la ville la plus importante des Philippines. Aujourd'hui les villages de la Laguna n'ont encore que des communications très lentes et très difficiles avec la mer. Pour entrer dans le Passig, il faut franchir une barre qu'on pourrait sans doute faire disparaître, et qui arrête quelquefois des jours entiers près de ce passage critique les lourdes barques auxquelles est réservée la navigation du lac.

Au mois de mars, le temps est généralement si beau, que nous n'hésitâmes point à nous aventurer sur cette méditerranée dans deux *bancas* du Passig, montées chacune par quatre rameurs indiens. Avec le toit de bambou qui les couvre dans toute leur longueur, ces bancas composent une des embarcations les moins sûres qu'on puisse imaginer. Si une lame venait à les emplir, si, au moment où elles livrent à la brise leur petite voile de natte, une soudaine rafale les faisait chavirer, je ne sais trop par quel procédé on parviendrait à sortir de l'espèce de porte-cigares dans lequel on se trouve enfermé.

Nous partîmes de Manille une ou deux heures avant le coucher du soleil, afin de pouvoir traverser le lac de Bay à la faveur du calme profond qui règne ordinairement pendant la nuit. Nos rameurs, armés chacun d'une pagaie, étaient dans toute l'ivresse du départ. Les pirogues volaient sous l'effort des larges pelles qui battaient l'eau du Passig à coups redoublés, ou, pour mieux dire, qui s'y enfonçaient comme la pioche du mineur quand il a senti l'approche du filon. Nous suivions de très près la rive droite du fleuve, afin de refouler plus aisément le courant. S'abandonnant au contraire au fil de l'eau, de nombreux bateaux descendaient vers Manille, les uns remplis de passagers, d'autres chargés d'herbe fraîche, d'autres enfin soutenant de chaque bord une longue file de bœufs qui, attachés par les cornes, venaient de traverser la lagune à la nage. Notre vitesse cependant se ralentissait peu à peu. Nous ne pûmes atteindre le village de Passig avant la nuit; ce village fut notre première étape. Il faut au Tagal trois repas par jour, et l'heure du souper de nos bateliers était arrivée : sobre souper s'il en fut, car il ne devait se composer que de riz gonflé dans de l'eau bouillante.

Nous ne pûmes nous empêcher d'admirer la rapidité et l'industrie avec lesquelles nos Indiens firent les apprêts de leur frugal repas. Pour batterie de cuisine, ils n'avaient qu'un vieux pot de terre noir et

fêlé. Cette frêle marmite fut assise avec précaution sur un foyer improvisé, et nos mariniers, au lieu de nous emprunter le secours de nos allumettes chimiques, s'occupèrent, dès qu'ils eurent rassemblé quelques branches sèches, d'allumer du feu à l'aide de deux morceaux de bambou frottés l'un contre l'autre. Pendant qu'assis sur leurs talons ils s'apprêtaient à faire honneur à la *morisqueta* (1) lentement gonflée par la vapeur, chacun de nous errait, suivant son caprice, dans le village de Passig. Les rues à cette heure étaient presque désertes, les habitans se livraient déjà aux plaisirs de la veillée, et l'on n'entendait de tous côtés que des voix nasillardes qui psalmodiaient en vers tagals l'histoire de la passion du Sauveur. *Cantar la pasion* est un des plus grands plaisirs que connaisse l'Indien des Philippines, et, je dois ajouter, une des plus déplorables coutumes qui aient jamais menacé le repos du voyageur.

La population de Luçon laisse en friche des provinces entières et se tient agglomérée sur certains points du territoire. Le village de Passig, avec ses vingt mille ames, aurait en France l'importance d'une sous-préfecture. Une longue rue perpendiculaire au cours du fleuve et coupée de distance en distance par des rues transversales donne à cette riche paroisse une apparence de régularité qui manque au quartier confus de Binondo. Nous nous lassâmes bientôt de parcourir ces rues abandonnées, et nous nous rapprochâmes des bords du fleuve. Adossées au tronc d'un tamarinier gigantesque dont l'ombre les abritait pendant la chaleur du jour, quelques échoppes en plein vent offraient encore aux passans attardés la noix d'arec enveloppée d'une feuille de bétel (*el buyo*) et le plat favori du Tagal, le *goulay* de poisson assaisonné de piment et de tamarin. Nos bateliers n'avaient point heureusement cédé à cette double tentation; ils avaient avalé à la hâte quelques boulettes de riz roulées entre leurs doigts, et se déclaraient prêts à repartir. L'Indien, quand il le faut, peut égaler la sobriété du dromadaire. Grace au zèle de nos *banqueros*, nous eûmes bientôt franchi la distance qui nous séparait du lac de Bay, et nous pûmes, à la clarté de la lune, distinguer le sommet élevé de l'île Talim : c'est vers cette île que nous fîmes route, sans daigner prendre la peine de longer le rivage. Le ciel était bleu et pur, le lac immobile; à deux heures de la nuit, nous nous trouvions entre la pointe du Diable et l'île Talim, au milieu du détroit de Quinabutasan. Nous avions fait treize ou quatorze milles depuis que nous avions quitté le village de Passig; il nous en restait six à parcourir pour toucher au terme de notre traversée.

Le lac de Bay est appelé à jouer un rôle trop important dans l'avenir de la colonie espagnole pour que nous n'essayions point d'en faire

(1) Riz cuit à l'eau.

comprendre la configuration. Le pourtour de ce lac est assez régulier du côté du sud; mais vers le nord il présente trois enfoncemens, je dirais presque trois bassins distincts, formés par deux promontoires volcaniques, barrières de lave qui ont partagé la vaste bouche de l'ancien cratère. La pointe du Diable et l'île Talim, qui n'en est que le prolongement, sont une de ces barrières; le massif montagneux de la Jala-Jala (1) forme l'autre. C'est vers la plage de la Jala-Jala que nous nous dirigeâmes, dès que nous eûmes franchi le détroit de Quinabutasan. Il y a quelques années, cette presqu'île montueuse était abandonnée aux sangliers, aux caïmans et aux singes. Un négociant français, M. de la Gironière, entreprit d'y porter la culture. Après de longues années de persévérance et des prodiges d'industrie, M. de la Gironière reçut, des mains de l'intendant de Manille, la prime de 8,000 piastres promise par le gouvernement espagnol au propriétaire qui pourrait, le premier, réunir quatre-vingt mille pieds de café en plein rapport. M. de la Gironière avait ouvert une voie féconde; malheureusement il trouva peu d'imitateurs (2).

Depuis plusieurs années, M. de la Gironière était en France. Un de ses parens, M. Vidie, avait hérité du beau domaine et des traditions hospitalières de la Jala-Jala. Debout avant le lever du soleil et prêt à faire sa ronde comme l'homme aux cent yeux de La Fontaine, M. Vidie allait se diriger vers ses champs de cannes à sucre, quand nos pirogues s'échouèrent sur la plage, à quelques pas de son habitation. Ce n'était point seulement un asile que nous venions demander au successeur de M. de la Gironière, c'était une des créations les plus remarquables de la colonie que nous venions admirer. On est loin de se figurer de quel prix il faut payer aux Philippines le succès de pareilles entreprises. Coiffé du salacot tagal, M. Vidie bravait les ardeurs du soleil avec l'indifférence d'un Indien; il dormait, comme Booz, au milieu de ses moissonneurs, et ne quittait pas deux fois l'an sa propriété. On n'eût reconnu chez lui l'Européen qu'à la culture de l'esprit et à l'urbanité des manières, et cependant combien de déceptions cet homme courageux, qui n'avait point accepté sa tâche à demi,

(1) Il ne faut point oublier que tous les noms de lieux sont écrits avec l'orthographe espagnole : la *Jala-Jala* doit se prononcer la *Hala-Hala*, mais avec un accent guttural que notre alphabet ne peut indiquer.

(2) La place de Manille peut livrer à peine 8 ou 900,000 kilogrammes de café au commerce étranger. Aussi avons-nous vu plusieurs fois la pénurie du marché tromper l'espoir des spéculateurs qu'avait séduits le droit différentiel établi par nos tarifs de douane en faveur des cafés transportés sous pavillon français des pays situés au-delà du détroit de la Sonde. On appréciera le développement qu'eût pu prendre ce commerce, si l'on songe qu'il s'importe annuellement en France 15 ou 16 millions de kilogrammes de café, 50 millions aux États-Unis, 25 millions en Angleterre, et que la qualité supérieure du café des Philippines le ferait rechercher de préférence à celui du Brésil ou de Java.

qui en avait compris tous les devoirs et toutes les exigences, combien de cruels mécomptes n'eut-il point à subir! C'est à lui qu'il faudrait demander si l'affluence des capitaux, si les primes d'encouragement suffiront à développer les ressources naturelles de l'archipel espagnol?

Les lois aux Philippines ont été faites dans l'unique intérêt des Indiens. Il semble que la conquête n'ait eu lieu, que l'occupation ne se perpétue que pour conduire le Tagal au ciel par un chemin de fleurs. Tout individu qui défriche une terre inculte ou abandonnée en devient propriétaire. Il transmet ce droit de propriété à ses descendans, qui ne le perdent que le jour où ils cessent de cultiver le bien patrimonial. La jouissance de la terre n'entraîne le paiement d'aucun impôt. L'Indien verse chaque année, entre les mains du *cabeza de barangay*, le montant d'un *tributo*, taxe personnelle qui s'élève à peine à 10 francs par famille, à 2 francs par tête. A ce prix, il est complétement libéré envers le trésor public : ainsi cet heureux mortel peut posséder tous les avantages de la propriété sans en subir les charges; il lui suffit de quelques heures de travail pour assurer sa subsistance et acquitter ses impôts. Sa femme file et tisse le coton ou la *piña* destinés à ses propres vêtemens et à ceux de la famille. Quel besoin cet Indien, s'il n'est ni joueur ni ivrogne, peut-il donc avoir d'un salaire? Je suppose cependant que, rendu nécessiteux par ses passions, séduit par l'attrait du gain, le paysan tagal cède à des instances réitérées, et consente à tracer un sillon dans un autre champ que le sien : qui pourra garantir au propriétaire que ce concours inconstant ne lui fera point défaut au moment décisif? Qui pourra lui promettre qu'au jour de la moisson les bras qui ont confié la semence à la terre ne se refuseront point au labeur de la récolte? Le code des Indes n'a imposé aux habitans des Philippines l'obligation du travail qu'autant qu'il l'a fallu pour les sauver de la famine. Si la sécheresse menace la récolte des rizières, c'est le rotin à la main que les *gobernadorcillos* et les *alguaciles* font semer le maïs, qui ne trompe jamais l'espoir du cultivateur; mais, à l'exception de ces cas extrêmes et de quelques corvées indispensables, l'Indien dispose de son temps et de sa personne comme il lui convient. Le législateur a voulu que, sous aucun prétexte, il ne pût être attaché à la glèbe. Aux yeux de la loi, le Tagal n'est qu'un mineur : les obligations qu'il souscrit ne l'exposent à aucune poursuite; les engagemens qu'il contracte n'enchaînent pas son indépendance. Il est libre dans toute l'acception du mot, quand bien même il consentirait à ne plus l'être. L'imprévoyance et la simplicité de la population indigène ont été ainsi placées hors de l'atteinte des spéculateurs européens ou chinois. Le code des Indes, depuis la première page jusqu'à la dernière, n'est qu'un monument de sollicitude paternelle. Il témoigne des tendances désintéressées qui présidèrent à la

conquête des Philippines; mais ce code bienfaisant n'est point fait, il faut en convenir, pour encourager les entreprises agricoles.

Dans les Philippines, comme dans les autres îles de l'Archipel indien, la culture du riz doit avoir le pas sur toutes les autres cultures, puisque c'est elle qui assure la subsistance de la population. La culture du tabac occupe le second rang, car le tabac ne constitue point seulement la branche la plus productive du revenu public, il est aussi pour le paysan tagal un objet de première nécessité. Il se consomme annuellement dans la colonie plus d'un milliard de cigares. On n'en exporte que soixante-six millions. Douze mille femmes et un millier d'hommes sont employés toute l'année à transformer en cigares et en cigarettes les feuilles cultivées dans les provinces de Cagayan, de la Pampanga et de la Nouvelle-Biscaye, dans les districts occupés par les tribus indépendantes et dans les îles Bisayas. Le gouvernement s'est réservé le monopole du tabac; il l'achète à des prix fixés et met tous ses soins à en empêcher la contrebande. En 1849, 2 millions 300 mille kilogrammes de tabac en feuilles entrèrent dans les fabriques de Manille, de Cavite et de Navotas; 2 millions 500 mille kilogrammes furent expédiés en Espagne.

Quand on a nommé le riz et le tabac, le café, dont la France tend à monopoliser l'exportation, l'*abaca*, chanvre soyeux et tenace, dont les demandes croissantes des États-Unis ont encouragé la culture, l'indigo et le bois de sapan, on n'a point encore cité le produit qui, mieux que toute autre denrée, semble déterminer l'importance des diverses possessions coloniales. Après le coton et les céréales, c'est le sucre, on le sait, qui occupe le premier rang dans les échanges du globe. La consommation d'un kilogramme de café entraîne celle de trois kilogrammes de sucre. La production de cette denrée précieuse est encore dans l'enfance aux Philippines; elle s'est élevée cependant, depuis 1830, de 8 millions de kilogrammes à 25 millions : c'est à peu près la production de la Martinique ou de la Guadeloupe. L'île de Cuba, qui dispose du travail d'environ 400 mille noirs, a porté en 1850 le chiffre de sa fabrication à 200 millions de kilogrammes. On voit à quel degré de prospérité pourraient atteindre les Philippines, si l'on obtenait seulement du labeur volontaire de chaque Indien la moitié de la tâche qu'accomplit le nègre esclave dans l'île de Cuba.

La propriété de M. Vidie, exploitée avec une remarquable intelligence, nous offrait un échantillon des trois principales sources de revenu que présente ordinairement un domaine rural aux Philippines. Des rizières et des champs de cannes à sucre s'étendaient jusqu'au pied de la montagne. A l'abri des futaies répandues sur le flanc des collines croissaient les cafiers; des troupeaux de buffles et de bœufs du Bengale paissaient dans les prairies; des escadrons de poneys aux

jambes fines, à l'œil vif, race amoindrie et non dégénérée des campagnes andalouses, erraient librement à travers la plaine. On rencontre toujours de nombreux bestiaux dans les grandes propriétés de l'île de Luçon : ces troupeaux assurent aux *haciendas* voisines de Manille un revenu facile et leur donnent je ne sais quelle apparence patriarcale.

Nous ne pûmes passer qu'un jour à la Jala-Jala. La nuit même qui suivit notre arrivée, pendant que nous goûtions les douceurs du sommeil sous le toit hospitalier de M. Vidie, nos pirogues doublèrent la pointe de la presqu'île, et, remontant le long de la côte, allèrent nous attendre au pied du versant oriental des montagnes dont nous devions franchir la crête à cheval. Nous gagnâmes à cette combinaison quelques heures de repos, et avant le lever du soleil nous nous trouvâmes tout prêts à continuer notre voyage. On avait amené des *pampas*, où ils paissaient en liberté, quatre poneys au pied sûr et à l'humeur débonnaire. Nous gravîmes lentement le penchant des collines où l'ombre des grands arbres entretenait encore une douce fraîcheur; l'autre versant s'abaissait vers la plage par une pente moins rude : nous le descendîmes au galop, et, chargeant notre guide de tous nos remerciemens pour M. Vidie, nous rentrâmes encore une fois dans l'étui de nos bancas. Le troisième bassin de la Laguna était devant nous : nous devions le traverser, gagner l'embouchure de la rivière qui descend des hauteurs de Majaijai et arriver avec nos pirogues jusqu'au chef-lieu de la province de la Laguna, jusqu'à la *cabecera* de Pagsanjan.

En moins d'une heure, nous avons atteint la partie la moins profonde du lac, et nous naviguons au milieu des rizières. Des nuées de canards s'envolent devant nous; les poules d'eau montrent moins de méfiance. Comme le Tagal, elles paraissent avoir conservé la simplicité des premiers âges de la création. Funeste innocence, qui suffit pour éveiller dans nos cœurs le besoin de détruire! C'est avec des larmes dans la voix que l'un de nous demande ses capsules; l'autre vient d'introduire une double charge dans son fusil; un troisième, moins maître encore de ses sens, saute à terre. Tout occupé de prendre à revers ces longues files d'oiseaux aquatiques qui cinglent sans crainte le long du rivage, il s'inquiète peu du chemin par lequel ses coups doivent passer. Ce n'est que du petit plomb! s'écrie-t-il, pendant qu'autour de nous et sur le toit de nos bancas ce plomb égaré tombe et crépite comme de la grêle. Trente victimes gisent déjà au fond de nos pirogues; de nombreux blessés s'enfuient dans les roseaux. Le désir seul d'atteindre Pagsanjan avant la fin du jour peut mettre un terme à ce massacre.

Nous entrons enfin dans la rivière qui doit nous conduire à notre nouvelle étape. Quels flots purs et limpides! quelles rives doucement ombragées! que tous ces oiseaux perdus dans le feuillage égaient bien les vertes banderoles qui frémissent quand ils passent! Sous les tropiques, si je voulais me rappeler la patrie absente, c'étaient toujours

de grands ormes que je voyais, aux dernières lueurs du crépuscule, dessiner leur silhouette gigantesque sur le ciel. Aujourd'hui je ne puis reporter ma pensée vers les Philippines sans entendre le murmure des touffes de bambous dont la brise vient entrechoquer les tiges sonores. Ce sont ces massifs aériens que je vois se pencher sur les eaux, se dresser au bord des routes. Le palmier appartient indistinctement aux îles de l'Océanie et à l'Archipel indien; le bambou est véritablement, sur les côtes de l'Indo-Chine, l'arbre national. Nous glissons à l'ombre de ces charmilles sauvages que le moindre souffle agite et fait frissonner. La longueur de nos pagaies nous sépare à peine de la rive. Que voyons-nous donc serpenter entre ces racines? Quel est ce reptile qui se glisse à travers les feuilles mortes? Serions-nous destinés à la gloire d'immoler de jeunes caïmans? Européens que nous sommes! nous n'avons pas encore reconnu le plus inoffensif des sauriens, le plus pacifique descendant de cette illustre tribu qui nous a précédés sur la terre. Ce monstre dont la crête se dresse indignée, dont la peau rugueuse brille au soleil et semble défier le tranchant du sabre, n'est point un caïman, c'est un iguane. Il nous faut toujours du sang et des victimes. Quatre iguanes, dont le plus grand, orné d'une superbe crête, un lézard de haut parage, n'avait cependant pas plus d'un mètre de long, sont immolés en quelques minutes. Nous les abandonnons à nos *banqueros*, qui s'en promettent un souper splendide, et déjà blasés, même sur les iguanes, nous renonçons au plaisir de la chasse. D'ailleurs nos bateliers ont demandé grace : depuis cinq ou six heures, ils n'ont point cessé de ramer, et le courant est si rapide, qu'il ne leur reste plus assez de forces pour nous conduire à Pagsanjan sans prendre un peu de repos. Nous débarquons donc sur la rive et songeons aux apprêts de notre déjeuner; mais avant tout nous voulons nous plonger dans ces eaux si calmes et si profondes et en savourer un instant la délicieuse fraîcheur. Avec quelle volupté on se plonge, on se roule, on disparaît dans ces flots bienfaisans, qui n'ont pas l'âcreté saline du flot marin! Il faut s'arracher cependant des bras de ces naïades pour aller fouler un sol brûlant et pour revêtir l'insupportable livrée de la civilisation. A deux heures de l'après-midi, nos rameurs délassés sont prêts à reprendre leurs pagaies; nous sommes de nouveau étendus au fond de nos bancas, et nous atteignons bientôt le débarcadère de Pagsanjan.

Pagsanjan, malgré son rang de *cabecera*, n'a pas l'importance du village de Passig; sa population n'atteint pas le chiffre de six mille ames. C'est un des points de l'île de Luçon où l'air est le plus pur, où les eaux et les bois ont le plus de fraîcheur. Si jamais le gouvernement espagnol reconnaît la nécessité de placer la capitale des Philippines hors de la portée des flottes ennemies, je ne crois pas qu'il puisse trouver un emplacement plus favorable pour la réalisation de ce projet que le vaste plateau qui s'étend entre la ville de Pagsanjan et le

village de Santa-Cruz. Des bateaux à vapeur établiraient une communication rapide entre la mer et ce nouveau siége du gouvernement colonial. La ville se développerait entre deux rivières navigables pour les pirogues et les *cascos*. On aime à peupler de riantes demeures cette création de l'avenir, à entourer chaque maison d'un jardin, à élever devant chaque façade un frais péristyle. S'il fallait retrouver ici une ville de guerre gardée par de hautes murailles et pressée dans une étroite enceinte, autant vaudrait laisser le capitaine-général et l'*ayuntamiento* dans leurs sombres palais ; mais, dans ma pensée, Pagsanjan ne serait point une place forte. Je voudrais qu'on y vît par milliers des *villas* et des *cottages* et qu'on y cherchât vainement un canon. Ce serait dans la chaîne de montagnes qui fuit vers Majaijai que j'irais cacher le palladium de la colonie, la citadelle imprenable qui renfermerait les armes et les munitions, l'arsenal d'où rayonneraient les milices pour harceler l'ennemi, pour empêcher sa domination de s'étendre au-delà des murs démantelés de Manille.

Nous ne nous étions point mis en campagne sans quelques lettres de recommandation. Dès qu'on sort de Manille, c'est une précaution indispensable, et, faute de l'avoir prise, on ne trouverait pas une *posada* dans tous les villages des Philippines. D'ordinaire, c'est le presbytère qui reçoit les voyageurs en détresse; mais on ne se soucie pas toujours d'aller réclamer cette hospitalité banale dont chaque curé peut remplir les devoirs avec plus ou moins de bonne grace : le métier de parasite a ses inconvéniens. Le gouvernement a compris qu'il devait affranchir le clergé de cette charge, et les voyageurs de ces dures obligations. La plupart des villages posséderont bientôt dans l'enceinte de la *maison commune* un logement où l'alcade en voyage, l'officier espagnol ou le touriste étranger pourront, sans contracter une dette de reconnaissance qui n'était que trop souvent méconnue, trouver un asile dont ils n'auront à remercier que leur passeport. Pagsanjan était encore privé, au moment de notre passage, de cette utile institution. Qu'on juge de notre désappointement en apprenant que les personnes auxquelles nous étions recommandés étaient le matin même parties pour Manille. Nous trouvâmes heureusement un fonctionnaire pour écrire au dos de notre passeport cette formule bienveillante : *Que no se los molesten!* qu'on n'inquiète point ces honnêtes gens! et, sûrs désormais de n'être pas pris pour des malfaiteurs, nous entrevîmes avec plus de résignation la perspective de bivouaquer sur la plage. Nous n'étions point cependant destinés à subir cette épreuve. Une heure ne s'était pas écoulée que nous avions trouvé un protecteur et un asile.

Le gouvernement des Philippines a dû suppléer à l'insuffisance des impôts directs par l'établissement de certains monopoles. Il s'est réservé la vente des liqueurs fortes, comme il s'était emparé de la vente du tabac. La séve de deux espèces de palmiers, le cocotier et le nipa,

recueillie dans un tube de bambou et soumise à la distillation, circule sous le nom de *tuba* dans toutes les fêtes des Indiens. Le trésor public doit au monopole de ce vin de coco un revenu de 3 ou 4 millions de francs. Les districts de Majaijai et de San-Pablo, dans la province de la Laguna, produisent en abondance la *tuba*, qui doit être portée à Pagsanjan, où deux employés de l'administration sont chargés de la recevoir. Ce fut un des passe-temps de notre soirée de voir les Indiens arriver l'un après l'autre avec leur provision de vin de coco, pendant que deux employés, du haut de leur estrade, acceptaient ou rejetaient ce produit d'une grossière industrie et faisaient verser dans de vastes foudres la liqueur qui avait atteint le degré de distillation convenable. Quand on saura que c'était *la renta de vinos y licores* qui nous sauvait à Pagsanjan des chances désastreuses d'une nuit passée à la belle étoile, on cessera de s'étonner de l'intérêt que nous prenions au succès de ses opérations.

Quelques nuages cependant vinrent voiler la face du soleil : nous profitâmes de cette heureuse circonstance pour visiter la ville. Quand nous eûmes gravi la rampe qui conduit du débarcadère au sommet du plateau, nous nous trouvâmes sur la route de Santa-Cruz et au centre du quartier qu'habite la population métisse. Le riant aspect de ce quartier, où semblaient régner des habitudes d'ordre et de bien-être inconnues aux Tagals, nous rappela un instant les gracieux *campongs* des Moluques. Le sordide spectacle des ruelles fangeuses où vit agglomérée une partie de la population de Manille fait peu d'honneur à l'administration espagnole; mais le village de Passig et celui de Pagsanjan ne seraient pas désavoués par un résident hollandais.

La nature des tropiques est féconde en merveilles. A l'intérêt qu'eût pu nous offrir une seconde journée passée à Pagsanjan, nous préférâmes le coup d'œil pittoresque que devait présenter au-dessus de ce village le cours de la rivière brusquement resserré entre deux chaînes de montagnes. Quelques heures de repos nous avaient fait oublier nos fatigues, et le soleil était encore caché derrière l'horizon, que déjà nos pirogues luttaient avec énergie contre le courant du fleuve. Bientôt une barrière de galets vint nous arrêter. Nos efforts réunis firent franchir au plus léger de nos esquifs ce premier obstacle. D'autres digues ne tardèrent point à se présenter : nous les détruisîmes. Dans l'eau jusqu'à la ceinture, nous écartions les blocs de lave, nous ouvrions une brèche que le courant du fleuve se chargeait quelquefois d'élargir, et notre pirogue, engagée à l'instant dans le canal que nous avions creusé, se retrouvait au centre d'un bassin dont l'œil avait peine à mesurer la profondeur.

Les rives n'avaient point cessé de s'élever depuis notre départ. Nous voguions maintenant entre deux murailles de deux ou trois cents pieds de hauteur, murailles si abruptes, si nettement tranchées, qu'on eût

dit que le sabre de Roland avait passé par là (1). Quelques bouquets d'arbres tapissaient cependant ces rochers volcaniques; mais pourquoi le feuillage de ces arbres frissonnait-il secrètement agité? Pourquoi, au milieu du clair bassin dans lequel leur front se mirait, une pierre tombait-elle soudain, lancée par une main invisible? *Monos!* disaient nos bateliers. — Comment, *Monos?* — des singes? Mais avec l'avantage d'une pareille situation il n'est pas d'ennemis méprisables. Des singes, du haut de ces falaises, auraient défié toutes les armées de Rama. Nous aurait-on conduits dans une vallée de Roncevaux? Nos craintes heureusement ne tardèrent pas à s'évanouir. Les pierres qui de temps en temps venaient troubler le calme miroir du fleuve ne nous étaient pas adressées. Le peuple singe ne songeait qu'à faire des ronds dans l'eau; il ne s'était point armé pour repousser une invasion. Le soleil allait pénétrer dans cette large fissure comme au fond d'une caverne, quand nous nous décidâmes à battre en retraite. Emportés par un courant rapide, nous franchîmes sans accident les barrières que nous avions dépassées, et, après avoir erré quelque temps dans les bois, nous revînmes à Pagsanjan chercher un gîte pour la nuit.

Nous avions atteint l'extrémité orientale du lac de Bay. Le moment était venu de rétrograder vers Manille. Notre plan de campagne fut bientôt arrêté. Il fut convenu que nous suivrions le bord méridional du lac, sans jamais perdre de vue les pirogues qui portaient nos bagages. Au point du jour, nous prîmes congé de nos hôtes, à la bienveillance desquels nous dûmes l'avantage de pouvoir nous rendre à Santa-Cruz dans un *birlocho*. A Santa-Cruz, nous retrouvâmes nos pirogues. Le ciel était orageux, et les vents d'est semblaient disposés à fraîchir. Nos bateliers firent l'emplette d'une natte, l'attachèrent à deux bambous et se promirent de laisser désormais à la brise le soin de nous conduire. Il leur fallut quelque temps pour tailler et ajuster leur voile. Ce délai nous permit de parcourir le village.

Santa-Cruz renferme une population plus considérable que Pagsanjan. La *cabecera* a la physionomie grave d'une ville officielle; Santa-Cruz présente l'aspect affairé d'une cité marchande. Les maisons sont entassées l'une sur l'autre, les bords de la rivière sont couverts de pirogues : on reconnaît à ces signes un des principaux débouchés de la province. Les rues d'ailleurs diffèrent peu de celles des faubourgs de Manille : c'est toujours la même foule désœuvrée qui les remplit. Son coq dans les bras, l'Indien traîne ses pas nonchalans dans la poussière ou demeure accroupi sur le seuil de sa porte. Ce qui nous frappa le plus à Santa-Cruz, ce fut le gazon de sensitives qui bordait une partie des rues. Avant même que notre pied eût foulé ce moelleux tapis, la chaste plante avait replié et fermé ses feuilles. Nous avions trouvé là

(1) On peut voir près du cap Saint-Martin, quand on se rend de Marseille à Gibraltar, la montagne que ce héros trahi par Angélique fendit d'un seul coup de sabre.

une distraction inespérée, et je m'accuse, pour ma part, d'avoir bien passé huit ou dix minutes à voir frissonner ces bordures de *mimosa pudica*. Nos pirogues cependant étaient prêtes à mettre à la voile; nous allions nous embarquer, quand un Indien, dont le regard soupçonneux suivait depuis une demi-heure tous nos mouvemens, se rapprocha de nous et parut disposé à mettre obstacle à notre départ jusqu'au moment où nous l'aurions suivi chez le *gobernadorcillo*. Le malheureux *alguacil* nous prenait probablement pour des Anglais, et on sait que les Anglais sont toujours à la veille d'envahir la colonie; mais nous avions en poche de quoi calmer les scrupules du plus féroce agent de police : *Que no se los molesten!* De par la reine d'Espagne et les autorités de Pagsanjan, alguazil, ne nous molestez pas!

Sur les bords du lac de Bay, on ne compte que trois propriétés d'une certaine étendue : la Jala-Jala, que nous venions de visiter, un vaste domaine appartenant aux dominicains, dont la gestion est confiée à des frères lais, et la ferme de Calauan, dans laquelle le patriotisme et l'esprit ingénieux de don Iñigo d'Assaola ont voulu faire l'essai d'une grande exploitation agricole. Nul homme dans les Philippines ne jouissait d'une réputation mieux méritée de bonne grace et de bienveillance que don Iñigo d'Assaola. Nous pensâmes qu'il ne nous refuserait point un gîte pour la nuit, et nous combinâmes nos mouvemens pour arriver à Calauan avant le coucher du soleil. Si l'on contourne les bords du lac, on rencontre à chaque pas des ruisseaux qui débouchent dans ce grand réservoir. En dépassant de deux milles environ la ferme de Calauan, nous devions trouver la rivière de Bay, dans laquelle entreraient facilement nos pirogues, et d'où nous pourrions gagner à pied ou à cheval la propriété de don Iñigo. La brise nous favorisa dans cette traversée. En moins de trois heures, nous eûmes franchi les neuf milles qui séparent Santa-Cruz de la rivière qui donne son nom au lac de Bay. Le village, bâti sur les bords de ce ruisseau fangeux, était en ce moment envahi par les fièvres. La majeure partie des habitans semblait avoir le frisson. Nous avions établi notre campement au milieu d'un jardin pour laisser aux ardeurs du jour le temps de s'apaiser, quand un jeune métis des Philippines découvrit notre retraite et voulut nous entraîner jusqu'à sa demeure. Il fallut céder à d'aussi vives instances. Des nattes furent étendues sur le parquet de bambou, et jusqu'à quatre heures du soir nous écoutâmes dans un demi-sommeil les histoires de notre hôte. A quatre heures, le *gobernadorcillo* était parvenu à rassembler des poneys en nombre suffisant pour notre troupe et pour notre escorte. Nous dîmes adieu au village de Bay, et partîmes au galop pour la ferme de Calauan.

La plaine que nous traversions avait dû présenter un magnifique coup d'œil quand les rizières ondoyaient au moindre souffle de la brise; mais la moisson était faite, et de grandes meules de *palay*, s'é-

levant comme des *cairns* calédoniens ou des *tumuli* grecs au milieu des champs déboisés, variaient seuls l'uniformité de l'horizon. Nous avions encore une heure de jour devant nous, quand nous arrivâmes à la ferme de Calauan. C'était le moment où l'on achevait la récolte des cannes à sucre. Ces superbes roseaux tombaient de toutes parts sous les faucilles; des buffles au front déprimé, à l'œil terne, à la lèvre pendante, véritable emblême de l'abrutissement ou de la résignation, parcouraient la plaine, et traînaient d'un pas lent les gerbes renversées jusqu'au moulin dont un cours d'eau rapide mettait la roue en mouvement. Don Iñigo avait besoin de présider lui-même à ces importans travaux; aussi fut-ce au milieu des plus graves occupations d'un planteur que nous le surprîmes : je n'ai point en ma vie rencontré une plus verte et plus joyeuse vieillesse que celle du riche propriétaire de Calauan. Don Iñigo avait consacré des capitaux considérables à l'exploitation de cet immense domaine. Le succès était loin d'avoir répondu à ses efforts, et sa gaieté n'en avait point été altérée. Don Iñigo était de ces hommes que la mélancolie ne saurait atteindre, dont l'égalité d'ame défie *the slings and arrows of outrageous fortune.* La rumeur publique nous avait appris les persécutions qu'avait values à ce charmant vieillard son prétendu scepticisme, les mécomptes que lui avait attirés sa confiance. Ses lèvres n'en avaient gardé aucun fiel; son cœur même en avait perdu le souvenir. Don Iñigo nous accueillit avec ce calme bienveillant qui ne trahit ni l'effort ni la surprise. Sa réception fut celle de l'Arabe qui voit l'étranger entrer dans sa tente, et n'a besoin que d'un geste pour l'inviter à prendre sa part du plat de *couscoussou.* Aimable patriarche, qui souriait à toutes les misères de la vie, et s'amusait de l'ingratitude et de la mollesse de ses Indiens, comme un père des malices de ses enfans!

Nous passâmes près d'une heure à voir la canne s'écraser sous les meules, à suivre le jus qui coulait à flots et que des Indiens transvasaient d'une cuve à l'autre. Le liquide verdâtre s'épaississait et se purifiait à chaque passage. Du dernier fourneau, il passait dans les formes où une croûte épaisse recouvrait bientôt le sirop cristallisé. Distraits par le curieux spectacle de ces opérations, nous atteignîmes sans nous en apercevoir l'heure du souper. En rentrant à la ferme, don Iñigo y trouva de nouveaux convives. Des Français, des Anglais, des Allemands se trouvèrent ce jour-là réunis à la même table. La ferme de Calauan était l'oasis où tous les voyageurs venaient fatalement aboutir. Il fallut trouver des lits pour ce flot de touristes. Aux Philippines, la chose est plus facile qu'ailleurs : une natte en un coin, un oreiller, s'il s'en trouve, et les devoirs de l'hospitalité sont remplis; mais la conscience de don Iñigo s'accommodait mal de la *costumbre del païs,* et, pendant une partie de la nuit, nous vîmes ce bon vieillard, qui avait

voulu céder à ses hôtes sa propre chambre, rôder autour des dormeurs, interroger leur sommeil et s'inquiéter de leur bien-être, sans songer qu'il leur avait suffisamment sacrifié le sien.

Nous avions promis à don Iñigo de lui donner une journée tout entière. Aux premières clartés de l'aube, chacun abandonna les douceurs de sa couche, se hâta d'avaler une tasse de chocolat écumeux, et, le fusil sur l'épaule, se dirigea vers les bois qui couvrent les premières pentes de la montagne et abritent sous leur ombre une vaste plantation de café. Nous n'avions point encore pénétré sous des voûtes aussi grandioses. Mille arbres touffus et toujours verts s'élançaient au-dessus des buissons chargés de baies écarlates. Rien dans cette nature vivace ne rappelait l'Europe; les oiseaux avaient d'autres chants, le feuillage même avait un autre murmure; tout était étrange, tout était nouveau, et la nouveauté est un grand attrait. Pendant que les Indiens répandus dans la plaine battaient les grandes herbes et poussaient les sangliers vers la lisière du bois, j'avais atteint les bords du ruisseau qui donne la vie à cette belle propriété. La rive que je suivais formait la limite des défrichemens; sur la rive opposée s'étendait à perte de vue une forêt vierge. Des troupes de singes gambadaient au milieu du feuillage, ou sautaient de branche en branche pour aller se perdre dans la sombre épaisseur du bois. Je ne m'arrachai pas sans regret à ce magnifique spectacle pour rejoindre le gros des chasseurs.

La chasse avait fait peu de progrès. Les sangliers bourraient les chiens et refusaient de sortir de leur fourré. D'un autre côté, les Anglais, qui avaient pris leur poste à l'un des angles du bois, inspiraient des inquiétudes sérieuses à leurs compagnons. *Esos Ingleses*, disaient les fils du pays (*los hijos del païs*), ces Anglais sont gens à prendre un homme pour un sanglier. Aussi les plus intrépides n'avançaient-ils dans le bois qu'en se couvrant à chaque pas par le tronc d'un arbre. Un Indien envoyé à la découverte avait rencontré les hérétiques assis à terre *con los piès tendidos*, les jambes étendues. Aux yeux d'un Tagal, qui ne s'assied jamais que sur ses talons, cette posture insolite était une circonstance à noter. Enfin don Iñigo arriva, et, quand il apprit où en étaient les choses, il jura qu'il aurait raison de l'opiniâtreté des marcassins. C'était au milieu d'un marais tout couvert de longs roseaux desséchés que les sangliers faisaient tête aux chiens et aux Tagals. A un mille à la ronde, don Iñigo fit mettre le feu aux herbes. L'incendie ne tarda guère à se propager. La flamme, la fumée, le craquement des roseaux qui éclataient comme des artifices obligèrent les sangliers à sortir de leur bauge. Malheureusement toutes les issues n'avaient pas été gardées : la plupart des hôtes du marais s'échappèrent de droite et de gauche, et une laie monstrueuse tomba seule sous les coups d'un officier anglais qui l'avait attendue *con los piès tendidos*.

Le soir même, nous quittâmes la ferme de Calauan; nos pirogues suivaient déjà le bord du lac pour aller nous attendre au village de *los Baños*. Nous avions préféré traverser la plaine à cheval. Une source d'eau thermale avait jadis donné quelque importance à la paroisse de *los Baños;* cette source est aujourd'hui négligée. La piscine, bâtie sur le bord du lac, tombe en ruines, et les habitans de *los Baños* n'ont plus rien qui les dédommage du spectacle des sites désolés qui les entourent. Un religieux de l'ordre de saint François est chargé de desservir cette misérable cure. Depuis onze ans, il vit dans ce désert; sa seule distraction est de relire les actes des apôtres franciscains aux Philippines et de recueillir de nouvelles observations à l'appui du système historique qui veut faire descendre les Tagals des Hébreux, parce que les Tagals s'accroupissent pour manger et conservent encore, malgré les défenses de l'église, la pratique juive de la circoncision.

Nous ne passâmes qu'une nuit au village de *los Baños*. Le lendemain, avant le point du jour, nous nous retrouvions sur le lac. Grace au vent d'est, nous espérions arriver à Manille le jour même. Une journée de trente-cinq milles n'était rien pour nos pirogues depuis qu'elles avaient arboré à Santa-Cruz leur petite voile de natte. Avant le coucher du soleil, nous avions franchi la bouche méridionale du Passig, et minuit n'avait pas sonné, que, prêts à rentrer à bord de *la Bayonnaise*, nous pouvions secouer la poussière de nos pieds sur le quai de Binondo.

III.

Cette première campagne nous avait laissé entrevoir l'avenir agricole des Philippines, mais elle nous avait aussi montré l'industrie européenne aux prises avec la mollesse et l'inconstance des Indiens. Si l'on avait pu s'enrichir en exploitant ce sol toujours prêt à porter de nouvelles moissons, M. Vidie et don Iñigo en auraient trouvé le secret. Nous avions donc emporté de notre voyage dans la province de la Laguna la conviction que le temps des grandes spéculations n'était pas venu pour les Philippines, qu'il fallait se résigner pendant de longues années encore aux procédés imparfaits et aux produits insuffisans de la petite culture. Ce qu'on pouvait demander au gouvernement, c'était d'établir à ses frais, ou du moins sous son patronage, des centres de fabrication, où chaque Indien apporterait sa récolte et profiterait, sans y songer, de toutes les économies et de tous les progrès réalisés par la science. Une intervention plus directe de la part de la métropole dans la culture coloniale semblait ne devoir entraîner que des sacrifices inutiles. Toute idée d'amélioration, qu'on ne l'oublie point, vient fatalement se heurter aux Philippines contre les ménagemens qu'exige la population. Voulez-vous tracer un nouveau

chemin, jeter un pont sur le torrent, réparer une route qui s'effondre? il vous faut avoir recours aux corvées : l'appât du plus riche salaire ne vous donnerait pas un travailleur. On ne réforme pas en un jour et des habitudes séculaires et la nature même de tout un peuple. Le gouvernement espagnol ne cèdera point à des impatiences qui pourraient compromettre le repos de la colonie, le code des Indes ne cessera pas d'être la base de sa politique; mais, dès aujourd'hui, toutes les influences dont il dispose devraient tendre peut-être, avec plus d'ensemble et plus d'énergie, à développer chez le paysan tagal le besoin et le goût du travail. C'est surtout au clergé que ce vœu s'adresse, car ce n'est qu'à la voix du clergé que l'Indien se montrera docile: les conseils de l'alcade ont besoin de recevoir de la bouche du curé leur consécration.

Si nous n'avions visité que la province de la Laguna, nous n'eussions pu apprécier par nous-mêmes toute l'étendue de la puissance que possède encore le clergé aux Philippines, car nous n'avions pénétré cette fois que dans l'humble presbytère du pauvre franciscain de *los Baños*. Un nouveau voyage nous conduisit dans les provinces de Batangas et de Bulacan : après avoir vu dans ces riches provinces des villages de quarante mille hommes dont un moine était encore, comme aux premiers jours de la conquête, le véritable souverain, il ne nous fut plus permis de mettre en doute la haute position et la prépondérance morale des ordres religieux dans les Philippines.

Quand nous entreprîmes cette seconde expédition, nous avions eu le temps d'acquérir de nombreuses et puissantes protections à Manille. M. Forth-Rouen, devenu encore une fois l'hôte de *la Bayonnaise*, nous couvrait d'ailleurs du prestige qui devait s'attacher, dans une colonie espagnole, au nom du représentant de la France. Aussi les lettres de recommandation et les attentions aimables ne nous manquèrent pas. Nous ne partîmes point de Santa-Anna, comme au mois de mars 1848, dans de simples pirogues : nous eûmes, pour traverser le lac de Bay, une belle chaloupe de la douane, une *falua*, montée par vingt rameurs, et couverte d'un riche tendelet dont les rideaux de soie bleue flottaient au vent. Le lendemain matin, nous étions à l'entrée de la rivière de Calamba, et des pirogues venues à notre aide nous débarquaient sur la plage. Un bon curé indien, dont nous troublâmes la sieste, nous reçut de son mieux dans son presbytère; le *gobernadorcillo* obtint par voie de réquisition un certain nombre de poneys, et nous fîmes route pour Santo-Tomas. Notre visite avait été annoncée aux habitans de ce village par une estafette expédiée de Calamba. A la porte du couvent nous attendait le curé; une douzaine d'Indiens armés d'ophicléides et de trombones saluèrent notre arrivée par une joyeuse fanfare. Dès que nous eûmes mis pied à terre, le *padre* don José Garcia nous in-

troduisit dans son presbytère, qui, suivant la coutume, confinait à l'église. Ce presbytère était la seule maison en pierres du village. Au milieu des cabanes de bambou dans lesquelles vivait dispersée une population de six ou sept mille ames, cet édifice semblait le château féodal dont les créneaux dominaient jadis la commune. Le couvent est en effet le palladium du village tagal. Qu'une troupe de bandits sorte à l'improviste des forêts, que les pirates de Soulou débarquent sur les côtes, et les cloches de l'église se mettent aussitôt en branle. C'est le premier devoir du curé de donner ce signal d'alarme : à l'instant, la population accourt; les murailles du couvent sont les seules qui puissent soutenir un siége. Les femmes, les enfans trouveront un asile assuré dans cette enceinte, les hommes en sortiront pour marcher à l'ennemi.

Le curé de Santo-Tomas avait été choisi dans les rangs du clergé séculier. Il y avait si peu de sang tagal dans les veines de don José, qu'on l'eût pris pour un *fils du pays* plutôt que pour un *mestizo*. Si le clergé indigène ne comptait que de pareils pasteurs, le gouvernement des Philippines n'aurait point à regretter l'influence dont les prêtres indiens ou métis disposent. Le *padre* don José joignait à une exquise urbanité un esprit vif, un jugement sûr et pénétrant, qui prêtèrent un singulier intérêt aux trop courts instans que nous eûmes l'occasion de passer dans le couvent de Santo-Tomas. Ce furent les regrettables querelles des ordres religieux et de l'archevêque de Manille qui amenèrent aux Philippines la création d'un clergé séculier. Le gouvernement d'Espartero, qui avait des raisons mieux fondées que celles de l'ancienne monarchie pour redouter l'influence des moines dans les colonies espagnoles, montra, dès son avènement, une grande tendance à favoriser ces prêtres indigènes. Une réaction que je crois salutaire eut lieu après le triomphe définitif du parti modéré en Espagne. La cure de Santo-Tomas était trop importante pour qu'on ne l'enviât point à un prêtre métis; mais l'ordre admirable, la propreté, l'apparence de bien-être qui régnaient dans cet heureux village, prouvaient assez qu'il y aurait plus de dangers que d'avantages à donner à Santo-Tomas un autre pasteur. Trouvez-vous sur votre passage les chemins bien entretenus, les rues balayées, les maisons alignées au cordeau, les Tagals mieux vêtus et plus actifs, soyez sûr que la paroisse a dans son curé un bon administrateur. Sans doute, ce n'est point le curé qui prescrit et dirige les corvées; il lui suffit de stimuler et de conduire le *gobernadorcillo*. Cet officier municipal est en même temps le despote du village et le serviteur empressé du curé. Les ordonnances coloniales recommandent aux préfets des provinces de traiter avec considération ces fonctionnaires indigènes, de les faire asseoir lorsqu'ils ont à conférer avec eux, « de tenir la main à ce que les curés ne négligent point non plus

d'offrir un siége aux premières autorités du village. » Vaines précautions! ce *gobernadorcillo* qui, renversé dans son fauteuil de rotin, écoute d'un air distrait les réclamations des *callianes* (1) qu'il vient de requérir pour la corvée, ce pacha qui joue négligemment avec son sceptre municipal, le *baston* à pomme d'argent, ne se présentera que le salacot à la main chez le curé. Il écoutera humblement ses admonestations, courbera la tête sous ses remontrances, et, s'il ose s'asseoir chez le *padre*, ce ne sera, je puis vous le promettre, que sur le bord de sa chaise.

Le *gobernadorcillo* de Santo-Tomas était un Indien jeune, actif, dont le regard annonçait plus d'intelligence qu'on n'en rencontre d'ordinaire sur ces faces lymphatiques. C'était le favori de don José, pour lequel, contrairement à l'usage, il semblait éprouver plus de sympathie que de crainte respectueuse. Le teint un peu fauve de don José rapprochait, il est vrai, les distances, et le pauvre Tagal ne se fût point trouvé si à l'aise sous le toit d'un *Castilla* (2). En face du couvent s'élevait la maison du *gobernadorcillo*, élégante chaumière entourée d'une espèce de galerie couverte. Pendant que nous rêvions appuyés sur le rebord du balcon, nous voyions entrer et sortir les *callianes* mandés à comparaître devant le tribunal du *capitan*. Le *gobernadorcillo* rendait ses arrêts avec la gravité d'un mandarin, et les exécutait sans désemparer, à l'aide de deux *alguaciles*. Je crois voir encore cet Indien qu'on étend sur un banc, et qui, maintenu dans cette position par deux officiers de justice, reçoit de la main du *capitan* je ne sais combien de coups de rotin. Croyez-vous qu'il se plaigne, qu'il s'écrie, qu'il gémisse? Pas le moins du monde. Il se relève après avoir reçu cette correction paternelle, salue et sort. Si l'Indien n'était contenu par la domination espagnole, on ne saurait croire quel abus il se ferait du rotin dans les Philippines. La race malaise a l'instinct du despotisme; dès qu'on lui confie la moindre parcelle d'autorité, elle en abuse; elle ne cède qu'à l'ascendant de la liane et n'en sait point non plus exercer d'autre. Ce ne sont point les conquérans, ce sont les Tagals qui nous ont appris ce proverbe : *Donde nace el Indio, nace el bejuco* (où naît l'Indien, le rotin pousse).

Le lac de Bay n'est point le seul cratère qui ait formé dans l'île de Luçon une mer intérieure. Entre le détroit de Mindoro et la baie de Manille, la nature a creusé le lac de Bonbon, au milieu duquel un cône volcanique fume encore. De Santo-Tomas, nous devions décrire un

(1) Les *callianes* forment la classe inférieure, la gent corvéable des villages. Sous le nom de *polos y servicios*, le code des Indes comprend toutes les corvées pour lesquelles on peut requérir la population, services personnels dont les *principales* sont exempts.

(2) *Castilla*, — Castillan, — est le nom que les Indiens donnent dans les Philippines à tous les Européens.

cercle qui traverserait ce lac, passerait par le village de Taal et le chef-lieu de la province de Batangas, situés tous deux sur le détroit de Mindoro, et qui nous ramènerait par San-José, Lipa et Tanauan, sur les bords de la Laguna. Au point du jour, la voiture du *padre* José Garcia nous conduisit à Tanauan. Le *gobernadorcillo* dormait encore. Nous frappâmes rudement à sa porte; éveillée en sursaut, croyant peut-être que les *ladrones* (1) avaient surpris le village, son excellence se hâta de mettre le nez à la fenêtre. Quand il eut reconnu les voyageurs qui lui avaient été annoncés dès la veille, il sentit sa faute et se donna tant de mouvement, qu'avant le lever du soleil nous galopions sur la route qui devait nous conduire au lac de Bonbon.

Quels délicieux sentiers nous traversâmes dans cette matinée! que la nature nous semblait belle aux premiers rayons de l'aube, aux premières fraîcheurs du jour! Nous descendions rapidement vers le lac, perdus dans des chemins creux que le manguier couvrait de ses longs rameaux. Au bord du lac, nous trouvâmes un vieux *casco* à double balancier échoué sur la plage; nous parvînmes à recruter un équipage parmi les pêcheurs du hameau de Balelig, et, favorisés par une brise de nord-est qui soufflait comme elle souffle d'ordinaire aux beaux jours de la mousson, nous atteignîmes le village de Taal vers deux heures de l'après-midi. Ce village est peut-être le plus populeux de l'île de Luçon, et le religieux augustin auquel est confiée l'administration de cette riche paroisse est un des curés les plus considérés des Philippines. Le jour même de notre arrivée à Taal, le *gobernadorcillo*, le *teniente* et les *alguaciles* s'étaient rendus dès le matin à la *cabecera* de Batangas pour y recevoir l'investiture des mains de l'alcade. Vers quatre heures du soir, ils rentrèrent dans Taal et se dirigèrent vers le couvent du *padre* Celestino. Le *gobernadorcillo*, portant le costume d'un employé des pompes funèbres, chapeau en ogive et habit à la française, s'avançait suivi de son état-major et d'un flot bruyant de populaire. En tête du cortége marchaient les violons. S'il est des gens modestes que trop d'honneurs embarrasse, ce n'est point parmi les Tagals qu'on les trouve. Je n'ai vu de ma vie contenance plus superbe, figure plus bouffie du sot bonheur de la vanité que celle de ce *capitan* indien. Il portait sa tête comme Saint-Just, et faisait la roue dans ses ridicules atours. Il traversa ainsi, toujours accompagné d'une foule nombreuse, la cour du presbytère, et gravit d'un pas solennel les marches de l'escalier. Arrivé dans la galerie du couvent, il trouva le *padre* Celestino qui l'attendait à la porte de sa chambre. Sa crête de capitan s'abaissa soudain; il s'approcha d'un air humble et s'inclina

(1) Bandits, ou plutôt Indiens marrons, qui viennent quelquefois piller les villages mal gardés. Sortis des forêts de la province de Cavite, ils avaient l'année précédente attaqué le village de Santo-Tomas.

profondément devant le curé : tous deux échangèrent en tagal quelques mots que je ne pus comprendre. J'essayai cependant d'interpréter leur pantomime : il me sembla que le *gobernadorcillo* remettait au *padre* l'insigne de ses fonctions, le *baston* qu'il avait rapporté de Batangas. Il me parut aussi que cette canne ne demeura que quelques secondes entre les mains du curé, mais qu'elle y était restée assez long-temps pour qu'on pût voir dans cette cérémonie comme une seconde investiture que n'avait pas prévue le code des Indes.

Le *padre* Celestino cachait quelque chose de la philosopie de Démocrite sous sa soutane de prêtre. Il congédia le corps municipal d'un air doucement railleur, et le *gobernadorcillo* s'en fut au son des violons rejoindre sa famille et partager avec elle ses honneurs. Aux Philippines, ce n'est point quand il se marie, c'est quand il devient *capitan* ou *teniente* que Gamache ne met plus de bornes à ses profusions. Toute la journée, le village fut en liesse : on dansait chez le *gobernadorcillo*, on buvait de la *tuba* chez les *alguaciles*. Nous descendîmes jusque sur le port, traversant de longues rues où de tous côtés on n'entendait que violons et guitares, cris de joie et chants d'amour. C'était le bonheur de l'Arcadie, la gaieté des chèvres qui ont brouté le cytise. Les Indiens ne béniront jamais assez le jour qui donna les Philippines à l'Espagne.

Nous quittâmes le village de Taal pour nous rendre à Bauan. Une population de trente-quatre mille ames a contribué à la splendeur du nouveau couvent, qui nous reçut dans son enceinte. La dévotion des Tagals n'en avait point encore posé la dernière pierre. La blancheur, l'exquise propreté de ce riant édifice contrastaient avec le caractère sombre, avec l'apparence refrognée du vieux cloître dans lequel nous étions entrés la veille. Le *padre* Manuel del Arco est cité par les *hérétiques* mêmes de Manille comme un des hommes les plus aimables et les plus gracieux que l'on puisse trouver aux Philippines. On ne saurait en effet imaginer une physionomie plus douce et plus avenante que celle qui nous accueillit à l'entrée du couvent de Bauan. Malheureusement nous étions, suivant l'expression du *padre* Celestino, *muy apurados* (1), et nous dûmes résister à tous les efforts que fit le *padre* Manuel pour nous retenir. Une voiture fut mise par sa bienveillance à notre disposition, le postillon tagal enfourcha son poney, et nous roulâmes vers Batangas.

Si nous n'eussions parcouru dans l'île de Luçon que la route de Taal à Batangas, nous n'aurions pu manquer de nous faire une idée fort exagérée de la prospérité des Philippines. Une campagne admirablement cultivée, des chemins sans une seule ornière, des habitans bien vêtus, doux, affables, mettant un genou en terre dès que passait notre

(1) Pauvres, gênés par le temps.

carrosse, tous les signes du plus grand bien-être et de la plus exacte discipline répandus sur la face de ce délicieux pays, nous auraient inspiré une confiance sans bornes dans l'avenir des possessions espagnoles. Les autres parties des Philippines répondront peut-être un jour aux traits de ce tableau; mais pendant long-temps encore la province de Batangas, celles de Tondo et de Bulacan, que nous nous préparions aussi à visiter, ne seront qu'une heureuse exception dans l'île de Luçon. La province de la Laguna, avec ses beautés pittoresques et ses terrains en friche, représente plus fidèlement que ces portions privilégiées du territoire l'état actuel des Philippines.

Nous avions été chaudement recommandés à l'alcade de Batangas, et ce fut à la porte de la préfecture que notre *birlocho* vint s'arrêter. La fortune ne pouvait nous envoyer une plus heureuse rencontre que celle de l'alcade de Batangas, administrateur aussi distingué qu'aimable et courtois *caballero*. Nous avions déjà puisé de précieuses notions sur le gouvernement local des Philippines dans les entretiens bienveillans des amis que nous comptions à Manille; ici nous trouvions le rare avantage d'écouter des leçons que nous allions voir mettre en pratique. Vers deux heures de l'après-midi en effet arrivèrent à Batangas les officiers municipaux de San-José, de Lipa, de Rosario, de toute la partie orientale de la province. L'alcade les reçut en notre présence, leur rappela les devoirs qu'ils avaient à remplir, et, distribuant à chacun les insignes de ses fonctions, remit à l'un le *baston* à pomme d'argent, à un autre une canne plus simple, à tous *el bejuco*. « *Toma!* disait-il en passant devant le front des *alguaciles*, prends ce rotin et ne t'en sers que pour la gloire de l'Espagne et le bonheur de tes compatriotes! »

En quittant la *cabecera* de Batangas, il nous sembla que nous connaissions mieux les Philippines. Nous serrâmes affectueusement la main de don José Paëz y Lopez, et, comblés par l'aimable alcade de mille attentions, nous partîmes dans sa voiture pour San-José et Lipa, où nous trouvâmes un gîte. Nous étions arrivés sur un plateau élevé où l'air vif et pur nous faisait oublier que nous étions sous les tropiques. Pour regagner la rivière de Calamba, à l'entrée de laquelle nous attendait notre chaloupe, le chemin le plus direct et surtout le plus facile devait nous ramener, par Tanauan, à Santo-Tomas. C'est en descendant de Lipa vers Tanauan que nous vîmes la route bordée non plus de rizières, mais de champs de blé. La vue de cette production des climats tempérés ramena nos pensées vers l'Europe : quand reverrions-nous nos fertiles guérets, nos heureuses campagnes? Quand pourrions-nous respirer l'air natal et ne plus voir qu'en souvenir ces contrées si fécondes et si belles, mais moins belles encore que la France? Les Philippines sont peut-être le seul point de la zone torride

où la culture du blé ait pu réussir. Il ne faut point chercher d'autre exemple de la variété des produits qu'on pourrait demander à ce sol inépuisable. L'île de Luçon peut rendre la Chine et l'Europe tributaires de son industrie agricole; elle se passerait aisément de leur secours.

Le curé de Santo-Tomas nous accueillit comme des amis qu'on a craint de ne plus revoir. Nous avions été un événement dans sa vie paisible et uniforme. Il avait inscrit dans la nôtre une dette de reconnaissance. A sa voix, quand nous le quittâmes, le *gobernadorcillo* et les *alguaciles* saisirent leur salacot couronné du bouton d'argent et enfourchèrent leurs poneys. Nous fûmes accompagnés par cette escorte jusqu'aux confins de la paroisse. Arrivés au poteau qui en marquait la limite, les autorités de Santo-Tomas laissèrent aux officiers municipaux de Calamba l'honneur de nous escorter à leur tour. Comme la renommée, nous avions grandi en voyageant. Chacun de nos pas soulevait autour de nous un cortége; les femmes, les enfans se pressaient sur le seuil des portes; les singes accouraient du fond de la forêt pour nous voir. Nous fîmes une rentrée splendide dans Calamba. Le frère lai auquel les dominicains ont confié le soin de gérer leur domaine ne voulut point laisser au pauvre curé indien le soin de nous recevoir. Son urbanité ajouta de nouvelles obligations à celles que nous avions contractées déjà. Quand le soleil reparut sur l'horizon, les rivages de Calamba étaient loin de nous, et le soir même nous arrivions à Manille.

Nous avions visité les provinces qui s'étendent au sud et à l'est de la capitale. Il nous restait à parcourir celles qui se développent vers le nord, entre la grande chaîne des montagnes de Luçon et le bord de la baie de Manille. Ces provinces méritaient à elles seules une nouvelle expédition. Ici, plus de *bancas*, plus de *faluas* de la douane, mais d'honnêtes *birlochos* qui franchissaient les fleuves sur des ponts de bambou et roulaient avec la rapidité d'un wagon sur un chemin de fer. Cette dernière tournée, qui nous conduisit à travers les provinces de Tondo et de Bulacan, ne nous montra point seulement d'admirables campagnes : elle nous fit connaître le plus haut degré de félicité et de bien-être auquel, si je ne me trompe, puisse atteindre la race malaise. Dans la province de Tondo, la population est peut-être trop agglomérée, les nombreux et florissans villages qu'elle renferme ne sont pour ainsi dire que des faubourgs de Manille. Dans les campagnes de Bulacan, on se croirait transporté aux jours de l'âge d'or. Les plaines sont couvertes de moissons, la moindre case est entourée d'un verger, et partout cependant la population se repose. Vous ne voyez que les fruits du travail, vous n'en pouvez saisir l'effort. Les sauvages dans leurs îles fécondes sont souvent décimés par la famine : un ouragan renverse leurs arbres à pain, déracine ou frappe de stérilité leurs cocotiers; ils ont à subir les cruautés superstitieuses de leurs chefs. Le

Tagal vit exempt de ces dangers à l'ombre de l'autorité européenne. Il paie d'un peu de soumission et d'un impôt que quelques arbres fruitiers plantés à la porte de sa case lui permettent d'acquitter la sécurité qu'on lui assure et la prévoyance que l'on a pour lui. Au moment où l'alcade de Bulacan nous accueillait avec une affabilité et une courtoisie dont les officiers de *la Bayonnaise* conservent encore le souvenir, les *gobernadorcillos* arrivaient de toutes parts chargés du produit de cette taxe indulgente. Le son argentin des piastres, que de nombreux employés étaient occupés à compter et à recevoir, s'alliait bien avec l'apparence opulente des villages que nous venions de traverser, avec l'aspect des campagnes que nous avions sous les yeux. Au-delà de Bulacan et jusqu'au village de Malolos, la route n'est qu'un jardin. Vous voyagez sous une voûte de verdure. Le cocotier et l'aréquier marient leurs palmes au-dessus de votre tête, le bananier et l'oranger dominent de leur vert feuillage les haies d'hibiscus. Ce sont les Moluques, mais avec plus de bonheur, plus de gaieté répandus sur la physionomie de la population.

Il faut bien se l'avouer : le bonheur de l'Indien s'achètera toujours un peu aux dépens des profits de la métropole. Il existe cependant un moyen d'augmenter les revenus de l'état sans accroître les charges des peuples; ce moyen, les bons gouvernemens en ont seuls le secret. L'essor des Philippines n'eût point été paralysé par les ménagemens excessifs dont on usait envers les indigènes, qu'il l'eût été par le défaut de contrôle de l'autorité centrale et par la mauvaise gestion des agens détachés dans les provinces. Heureusement, depuis qu'elle a su terminer sa guerre civile, l'Espagne a vu sensiblement s'améliorer ses mœurs administratives. La monarchie de Philippe V aspire à revivre, et chaque jour nous apporte un nouveau gage de sa renaissance. C'est là un des faits les plus considérables de notre époque, un fait dont la politique moderne ne semble pas tenir assez de compte. Pour reprendre le rang qu'elle occupait jadis dans le monde, l'Espagne n'a pas, comme l'Italie, des miracles à demander à la Providence. Son unité politique est constituée; elle possède, avec d'immenses colonies encore inexploitées, une industrie naissante et des populations retrempées par dix années de guerre. Aucun élément de prospérité ne lui a été refusé. Qu'une administration probe et désintéressée lui vienne en aide, et l'Espagne sera bien vite à la hauteur de ses destinées nouvelles, trop heureuse si elle rencontrait beaucoup de dévouemens aussi intelligens et aussi purs que celui de l'homme éminent qui remplissait, pendant notre séjour à Manille, les fonctions de gouverneur-général des Philippines.

Le général Claveria, sorti du corps de l'artillerie, avait fait partie de l'armée de Navarre. La grande guerre pendant les derniers troubles s'était concentrée dans le nord de l'Espagne : la réputation militaire

du général Claveria ne se fonda point dans de sanglantes escarmouches, mais dans des batailles rangées et de savantes campagnes; son renom, sans avoir l'éclat qui s'attachait ailleurs aux audacieuses entreprises des chefs christinos ou carlistes, fut celui d'un officier courageux et capable. C'était aux Philippines que l'attendait une gloire plus solide et plus durable. Des réformes importantes ont marqué le gouvernement qu'il exerça pendant une période de quatre années, de 1846 à 1850. Un expédition dirigée contre les pirates de Balanguinguy a couronné ces utiles travaux d'un beau trophée militaire. Le général Claveria eut, il est vrai, dans les derniers temps de son administration, un auxiliaire qui avait manqué à ses prédécesseurs. La vapeur vint favoriser ses projets de réforme et seconder son courage. Les courans qui règnent dans l'archipel, les brises faibles et inconstantes n'avaient point permis, avant 1848, d'établir des communications régulières entre les divers groupes des Philippines. Les alcades des Bisayas et de Mindanao ne recevaient qu'à de longs intervalles les ordres de Manille. On devine à combien d'abus cet isolement avait dû donner naissance. La piraterie, qui désolait les côtes, se perpétuait, comme la mauvaise gestion des alcades, à l'abri de cette funeste impuissance des navires à voiles. Les *pros* des Illanos trompaient aisément la poursuite des chaloupes canonnières, et, retranchés au centre des coraux de Balanguinguy, les pirates, dont l'archipel de Soulou était le lieu de recel, avaient repoussé, en 1845, une expédition considérable. En quelques mois, la vapeur a tranché toutes ces difficultés. Depuis l'arrivée du *Sébastien del Cano*, de *la Reine de Castille* et du *Magellan* sur les côtes de Luçon, un courrier visite régulièrement les îles de Zebù et de Panay. Les alcades, surveillés de plus près, ont perdu leur indépendance et secoué leur mollesse. En même temps, les féroces habitans de Balanguinguy ont vu le canon foudroyer leurs palissades et les échelles se dresser contre des murs qu'ils croyaient imprenables. La piraterie a été vaincue dans un de ces combats corps à corps qui rappellent les prouesses des anciens chevaliers et les hauts faits du *Romancero*. Même avant l'expédition récente de Soulou, c'en était fait de l'existence des pirates dans les Philippines; leur premier échec avait été mortel. La reine Isabelle a voulu ajouter au nom de Claveria le titre de comte de Manille. Jamais récompense ne fut mieux méritée. L'administration du général Claveria a inauguré une ère nouvelle dans les Philippines. Le général Urbistondo, pour assurer le bonheur et la sécurité des populations indigènes, n'a plus qu'à marcher sur les traces du comte de Manille. Il s'est déjà montré sur le champ de bataille le digne émule de son prédécesseur. Le combat de Soulou peut servir de pendant à celui de Balanguinguy. Dans cette affaire, où le général Urbistondo commandait en personne, ce n'est pas seulement la piraterie qui a reçu un dernier coup, ce sont les intrigues

de l'Angleterre qui ont été frappées au cœur. La pensée politique qui avait présidé à l'occupation de Laboan entraînait comme conséquence le protectorat de Soulou. Les Anglais auraient eu de cette façon un pied dans les possessions espagnoles, et l'autre dans les Indes néerlandaises. C'est au général Urbistondo que revient l'honneur d'avoir prévenu par son énergie une fatale complication.

L'irritation et la défiance qu'inspirent au gouvernement de Manille les menées des agens anglais sont faciles à comprendre. Plus les Philippines ont acquis de prix aux yeux des Espagnols, plus ils craignent qu'on ne leur en dispute un jour la possession. Ces ombrages sont encore une des causes qui entravent dans ces colonies lointaines l'extension des relations commerciales. Le port de Manille est le seul dont l'accès soit permis aux navires étrangers; c'est sur ce marché que se concentre tout le commerce extérieur des Philippines. Le chiffre des échanges, importations et exportations réunies, n'y dépasse pas 36 millions de francs, et, malgré des droits assez élevés, les recettes de la douane représentent à peine, année moyenne, 1,200,000 ou 1,500,000 fr. C'est ailleurs qu'il faut chercher la principale source des revenus coloniaux. Une estimation modérée en porte le chiffre à près de 30 millions. Le monopole du tabac figure dans cette somme pour 19 millions; le vin de coco pour 4; l'impôt direct et les fermes des jeux ne représentent pas, réunis, plus de 5 millions. Le budget colonial a été estimé, avec l'achat du tabac, à 16 milions. La métropole devrait donc recevoir chaque année des Philippines un excédant de 14 millions; mais l'Espagne a escompté d'avance les bénéfices de son établissement. De nombreux salaires, des pensions considérables sont portés à la charge du trésor de Manille; des traites, pour une valeur de 3 ou 4 millions, sont tirées de Madrid sur le crédit colonial. Les fabriques de la Péninsule reçoivent chaque année des Philippines 2 ou 3 millions de kilogrammes de tabac, qui représentent en Europe une somme de 5 ou 6 millions. Je ne sais si l'excédant net des recettes s'est jamais élevé à 3 ou 4 millions de francs. Ces questions de chiffres sont d'ailleurs secondaires : ce sont moins les ressources présentes que l'avenir des Philippines qu'il s'agit de constater. Cet avenir s'ouvre à peine; les progrès seront lents, mais on peut les tenir pour assurés. L'Espagne possède dans les mers de Chine plus qu'une colonie, elle possède une province espagnole. Sa domination a été fondée dans ces contrées lointaines par la prédication religieuse : elle s'y perpétue par des bienfaits. L'ambition de l'Angleterre ne prévaudra pas contre elle.

E. Jurien de la Gravière.

HILDA

OU

LE CHRISTIANISME AU CINQUIÈME SIÈCLE.[1]

V.

Tandis que Lucius, emporté par son coursier de Thessalie, poursuivait les sangliers à travers la forêt qui retentissait des cris de sa meute laconienne; tandis que Capito se rendait auprès des rhéteurs, occupé de l'effet que produiraient ses périodes sur la docte assemblée où il était attendu, Macer pressait le pas des esclaves qui, tout ruisselans de sueur, portaient sa litière vers la ville. De vagues et accablantes rumeurs, arrivant de plusieurs côtés à la fois, n'avaient pas tardé de confirmer les paroles d'Hilda. Macer était parti sur-le-champ pour Trèves, après avoir fait à la hâte convoquer la curie. Il mettait un grand empressement à remplir ses fonctions municipales; c'était la seule activité qui lui fût permise, et, malgré ses mécontentemens, il saisissait avec ardeur toutes les occasions de déployer quelque autorité dans sa ville. Les ambitieux se plaisent toujours à l'exercice du pouvoir, même d'un pouvoir qu'ils méprisent.

Arrivé dans le lieu où se réunissaient les décurions, il ne trouva que les moins considérables d'entre eux, ceux à qui leur condition inférieure ou leur caractère timide ne permettait pas de se soustraire à cette corvée municipale, dont, à cette époque de désorganisation politique, tous ne subissaient le poids qu'à regret. Ses émissaires envoyés à la recherche des membres absens du collége curial en amenèrent

(1) Voyez la livraison du 1er juillet.

quelques-uns dont l'indifférence égoïste pour les affaires publiques cédait à la crainte de déplaire au duumvir. Quand ils furent rassemblés à grand'peine, Macer les instruisit du danger qui les menaçait et prononça un discours bref et énergique sur la nécessité d'aviser sans délai à la défense de la cité menacée par les Barbares. Il ne vit sur tous les visages qu'une consternation muette et un morne découragement. Les plus riches étaient agités d'une terreur qu'ils ne cherchaient pas à déguiser, en songeant à leurs trésors et à leurs palais qui allaient peut-être devenir la proie des Francs. Les plus misérables montraient une résignation stupide; leur regard fixe et terne semblait dire qu'ils étaient indifférens à toutes les calamités et à tous les désastres, que le fisc ne leur avait laissé presque rien à perdre, et qu'une existence triste et opprimée, remplie de vexations et d'inquiétudes, n'était pas un bien qu'ils fussent très jaloux de conserver.

Cependant, quelques-uns des décurions influens s'étant un peu remis de leur premier trouble, la délibération commença, confuse et pleine d'avis contradictoires ou insensés. Aucun de ces hommes n'était préparé à l'événement terrible, aucun ne l'avait prévu. Celui qui était chargé de veiller à la défense de la cité, pressé de questions, avoua qu'il avait entièrement négligé l'objet de ses fonctions. Une partie des fossés avaient été comblés dans des intentions d'agrément ou d'utilité privée. La plupart des tours dont les murailles étaient flanquées tombaient en ruines. Le malencontreux édile confessa même en rougissant avoir soustrait à une portion de murailles qui bordait l'extrémité de ses jardins ce qu'il lui fallait pour bâtir un portique. C'est ainsi que chacun, au lieu de veiller à la conservation de l'état, en tirait à soi les débris.

Pris au dépourvu, les infortunés décurions ne savaient que résoudre. L'un conseillait d'acheter la paix des Barbares. Cette motion, inspirée par la misérable politique qui depuis cent ans perdait l'empire, excita une violente rumeur dans l'assemblée. On parla pour et contre avec vivacité, selon que la peur était plus forte que l'avarice, ou l'avarice plus forte que la peur. D'autres proposèrent gravement d'envoyer une députation à l'empereur pour qu'il préservât des Barbares la Rome des Gaules, ne réfléchissant pas que les Barbares n'auraient peut-être pas la patience d'attendre qu'on eût rassemblé des forces contre eux à Milan ou à Constantinople. On trouvait plus facile de chercher l'abri lointain du manteau impérial que de préparer sur les lieux une résistance énergique. C'est que l'organisation municipale, dont le pouvoir avait fait un odieux moyen de tyrannie, était sans vigueur; on avait usé l'instrument, faussé le ressort, brisé le levier.

La discussion, s'étant graduellement animée, finit par devenir extrêmement bruyante. Ce n'était pas un zèle sérieux pour le bien public

qui dictait tant d'impétueux discours; c'était l'emportement de la discussion et l'entêtement d'opinions une fois émises qu'on attaquait et défendait avec un puéril acharnement. Au milieu du tumulte, peu à peu les décurions s'éclipsèrent. Un intérêt plus puissant que celui des affaires publiques les appelait à l'amphithéâtre, où l'on devait donner un combat de bêtes et de gladiateurs. Bientôt Macer se trouva seul; il haussa les épaules avec mépris en voyant sortir le dernier de ses collègues. « Il n'y a plus de gouvernement romain, il n'y a plus de société romaine, dit-il; allons dans ma famille, où du moins toute tradition d'ordre et de discipline n'est pas anéantie; allons surveiller mes esclaves et revoir mon fils. »

Cependant l'amphithéâtre se remplissait d'une foule inquiète; chacun s'y rendait autant pour apprendre des nouvelles dans ce lieu de réunion générale que pour obéir à l'indomptable passion que les Romains conservaient pour les sanguinaires divertissemens de l'arène. On s'abordait en se demandant si les Francs étaient proches, s'il était vrai qu'ils se fussent montrés sur telle hauteur, qu'ils eussent brûlé tel village; puis, au milieu de ces alarmes, on en venait insensiblement à parler des jeux qui allaient commencer. L'un vantait un lion amené de la province d'Afrique et qui était célèbre pour avoir déjà dévoré vingt hommes; l'autre opposait à ces éloges ceux d'un Barbare qui, dans une même journée, avait combattu successivement dix Bructères sans être vaincu; chacun prenait fait et cause pour le lion ou pour le gladiateur. Les esprits s'échauffaient par la discussion; on en venait aux injures, et l'on oubliait dans les vaines querelles le sérieux danger qui menaçait; puis un survenant rendait à l'assemblée ses terreurs, dont elle était bientôt distraite par les apprêts du spectacle et par son impatience de le voir commencer. Cette impatience était plus vive encore et plus furieuse que de coutume, car cette fois il s'agissait d'écarter des craintes importunes par des joies bruyantes, et la foule se précipitait vers ces joies avec le double emportement de la cruauté et de la peur. Les magistrats de la cité, consternés d'un péril qu'ils ne savaient comment conjurer, hésitaient à donner le signal des jeux; mais le cri — les bêtes! les bêtes! — retentissant toujours avec plus de violence, il fallut bien s'y résoudre. On tira les animaux féroces de leurs loges souterraines et l'on plaça en face d'eux un certain nombre d'esclaves condamnés. Ils étaient sans armes et ne purent faire aucune défense; cependant il y eut quelque plaisir à voir les animaux affamés s'élancer sur leur proie, la déchirer et la traîner dans le sang. Ce fut comme un prélude aux scènes de carnage qui allaient suivre, comme un avant-goût de l'égorgement des gladiateurs, principal objet de la fête.

Ici le spectacle fut encore interrompu. Les gladiateurs amenés dans l'arène pour la première fois refusèrent de combattre. La plupart

étaient des Francs qui avaient été surpris et faits prisonniers dans une expédition récente. Le bruit de l'approche de leurs frères avait pénétré jusqu'à eux; ils lisaient leurs progrès sur les fronts épouvantés des employés de l'amphithéâtre; ils contemplaient avec joie l'attitude inquiète des magistrats et jusqu'à la fiévreuse ardeur du peuple. Immobiles, ils semblaient chercher de l'œil la flamme de quelque signal allumé sur les montagnes et prêter l'oreille à des rumeurs lointaines; puis ils se couchèrent au milieu de l'arène, promenant des regards farouches sur les spectateurs. La multitude, furieuse de voir ainsi différer ses plaisirs, indignée de la désobéissance inaccoutumée de ces gladiateurs, qui se faisaient attendre pour mourir, leur prodigua la menace et l'outrage. Les huées, les sifflets retentirent, et, de la colline à laquelle étaient adossés les gradins de l'amphithéâtre, on fit pleuvoir sur eux des pierres, du sable et de la boue. Le Barbare ne sut jamais supporter l'opprobre. Les Francs se levèrent d'un même bond : les deux troupes qui devaient combattre l'une contre l'autre, et qui s'étaient réunies, se séparèrent, et, frappant sur leurs boucliers, s'apprêtèrent au combat; mais, au moment de le commencer, on les vit, entraînées toutes deux par un mouvement inattendu, s'élancer l'une vers l'autre, et chaque gladiateur saisir et serrer la main de son adversaire, puis reculer de quelques pas pour revenir fondre sur lui. Cette mêlée fut terrible. Les Barbares semblaient transportés d'une joie sauvage et d'une rage désespérée; ils semblaient dire : « Combattons et mourons; cette fois, nous serons vengés. » Jamais gladiateurs ne s'étaient heurtés plus rudement. Le peuple était transporté. Son ivresse sanguinaire redoublait avec l'ivresse belliqueuse des combattans; eux et lui étaient comme enveloppés d'un vertige de sang, et ne s'apercevaient pas que la nuit approchait. Soudain des bruits terribles furent entendus, et l'on vit dans le crépuscule une bande de Francs courir sur les hauteurs qui dominaient l'amphithéâtre. Les préposés à l'office des jeux s'enfuirent, le peuple se leva tout entier sur les gradins, pâle et muet d'effroi. Les Francs de l'arène, cessant leur combat, répondirent par un cri aux cris que leurs frères poussaient dans la montagne; s'élançant par-dessus les barrières, qu'on ne gardait plus, ils se ruèrent dans le *podium*, place d'honneur réservée aux magistrats, et commencèrent à les égorger. En ce moment, le ciel, que brunissaient les premières ombres du soir, s'éclaira de lueurs sinistres: c'étaient les reflets que jetait Trèves incendiée. A cet aspect, le peuple, arraché à la consternation par le désespoir, voulut s'échapper; mais les Francs avaient mis le feu à l'amphithéâtre et l'entouraient. Alors se confondirent les gémissemens lamentables des citoyens, les cris de guerre des Barbares et les hurlemens des bêtes féroces, qui brûlaient dans leurs souterrains ou bondissaient au travers du feu. Au bout de quelque temps, tous ces bruits avaient cessé. Les

Francs se précipitaient vers la ville pour la piller, et l'on n'entendait plus dans l'amphithéâtre que le craquement des colonnes qui se fendaient ou le pétillement de la flamme calcinant les cadavres écrasés sous les ruines.

Dans l'église cathédrale de Trèves se passait une scène bien différente. Quelques chrétiens véritables s'y étaient rassemblés, avec leurs femmes et leurs enfans, pour y célébrer une dernière fois l'office divin. Les voix de ces chrétiens et le chant des prêtres s'élevaient alternativement vers le ciel avec le calme accoutumé. On n'eût pu reconnaître la présence du danger qu'à l'accent encore plus recueilli, à l'expression encore plus fervente de la prière. Par momens, les flammes de l'incendie brillaient à travers les vitraux de la basilique, et un jour sinistre tombait d'en haut sur les fronts inclinés des fidèles; on entendait d'horribles cris, qui ne les faisaient point tressaillir; seulement ils se serraient toujours davantage autour de leur évêque. Maxime se tenait debout au pied de la chaire épiscopale, d'où il était descendu pour être plus près de ses fils dans le péril. A quelque distance, Priscilla, entourée des saintes femmes et des vierges tremblantes, tantôt levait avec ardeur les yeux vers le ciel, tantôt les tournait vers l'évêque avec une tendresse pleine de respect et mêlée d'une horrible inquiétude. Les mères approchaient leurs enfans des pieds de Maxime, et l'une d'elles avait caché le sien sous la robe épiscopale, tant l'évêque, qui dans la vie commune était le père et le juge de la communauté chrétienne, semblait, dans le désastre universel, être encore son dernier protecteur et son dernier refuge.

Maxime était saisi d'une profonde douleur en contemplant autour de lui tout ce peuple destiné à la servitude ou à la mort, et parmi ce peuple celle qu'il avait nommée son épouse et qu'il nommait maintenant sa sœur bien-aimée devant Dieu. Il rassembla toute l'énergie de son ame pour soutenir ses frères à ce triste moment. La religion seule pouvait trouver quelques paroles dans une telle extrémité. Maxime éleva les yeux et les mains vers le ciel pour en faire descendre sur lui les forces dont il avait besoin; puis, s'adressant aux fidèles d'une voix triste, mais affermie par la foi, il leur dit ces simples paroles: — Frères bien-aimés, le temps des épreuves est venu; il a plu au Dieu très bon de nous éprouver par de grandes misères, moindres pourtant que nos péchés et que son amour. Il importe que nous ne murmurions point contre la peine qu'il plaît au Seigneur de nous infliger, de peur que nos ames ne perdent le fruit de notre châtiment et qu'il ne nous ait été envoyé en vain. Souvenons-nous de la constance des saints martyrs de la foi, et sachons comme eux attendre la mort avec fermeté. Si Dieu juge à propos de nous retirer de ce monde, voudrions-nous y rester contre son désir? L'enfant que son père appelle à lui refuse-t-il d'obéir à sa voix? Et d'ailleurs, ajouta Maxime avec un accent

mélancolique, est-il si doux de vivre dans ces temps déplorables? Dans ces temps proches de la fin, où tout se dissout et se brise, où l'empire est envahi par les Barbares, où l'église est déchirée par les hérésies, ne vaut-il pas mieux se coucher au pied des marches de l'autel pour se relever avec les saints? Heureux, mes frères, ceux qui, après s'être beaucoup aimés, meurent ensemble dans le Seigneur! — Et l'évêque ne put s'empêcher de jeter un regard du côté de Priscilla, qui écoutait dans un ravissement céleste ces dernières paroles de Maxime. — Mais, hélas! nous pouvons être séparés par la mort ou par l'esclavage; si ce sort nous est réservé, que Dieu nous fasse la grace d'en supporter la cruelle amertume! — Ici la voix de Maxime faiblit visiblement; il reprit avec un grand effort : — Mes frères, nous allons communier ensemble pour la dernière fois et nous donner le baiser de paix, qui sera le baiser d'adieu; mais auparavant nous devons prier pour les malheureux infidèles, qui, dans leur ignorance, attirent de plus en plus sur eux le fléau de la colère céleste. Redites après moi la prière que je vais adresser à Dieu, et prononcez-la du plus profond et du plus vrai de votre cœur. « Mon Dieu, aie pitié de nos ennemis, et sauve ceux qui désirent notre sang! »

Ces paroles d'une charité sublime, répétées par toute cette assemblée dévouée à mourir, montaient vers les voûtes de l'église comme un encens pacifique; ensuite tous les assistans s'approchèrent avec recueillement pour recevoir la communion, et chacun, après l'avoir reçue, embrassait le saint évêque. La solennité lugubre de la circonstance fit oublier à Maxime un peu de sa sévérité accoutumée, et quand Priscilla, humble et rougissante, se présenta devant lui, il posa en présence des fidèles ses chastes lèvres sur le front de sa compagne.

En ce moment, quelques zélés néophytes entrèrent avec précipitation dans l'église par une porte secrète. — Mon père, s'écrièrent-ils en tombant aux pieds de Maxime, les Barbares vont venir, tu peux leur échapper encore. Suis-nous à travers les détours du souterrain qui conduit jusqu'à la Moselle; là, une petite barque t'attend, et, à la faveur de la nuit... — Mes enfans, dit en souriant Maxime, est-ce ainsi que vous venez tenter votre évêque? N'avez-vous pas lu dans l'Évangile que c'est le pasteur mercenaire, et non pas le bon pasteur, qui abandonne son troupeau à l'heure du danger? Mais l'offre de votre zèle charitable ne sera pas perdue : je vous confie ma sainte sœur Priscilla, conduisez-la dans un couvent du midi de la Gaule; qu'elle y prie pour nos ames, si nos ames doivent paraître aujourd'hui devant Dieu!

Maxime n'avait pas achevé de prononcer ces paroles, que Priscilla s'était précipitée à ses pieds, et, les baignant de larmes, le conjurait de ne pas la repousser loin de lui en ce moment. — Frère vénérable, lui disait-elle, tu es aussi mon père, mon pasteur : ta fille, ton ouaille

soumise ne peut te désobéir et te résister; mais permets-moi de mourir ici avec mes sœurs et avec toi. Dieu ne nous commande point cette séparation; sois miséricordieux comme lui. Oh! grace, Maxime, fais grace à Priscilla! — Il y avait une expression passionnée dans ces paroles par lesquelles une pauvre femme éplorée suppliait qu'on lui permît de mourir, et Maxime hésitait à la contrister par un refus.

En ce moment, un jeune lévite couvert de sang entra dans l'église: c'était un orphelin qui avait perdu ses parens quinze ans plus tôt à la prise de Cologne, et qu'avaient adopté Maxime et Priscilla. Maxime fondait les plus grandes espérances sur ce jeune homme, déjà remarquable par l'ardeur de sa piété et la fougue de son éloquence. Il avait traversé les hordes de Barbares, et, blessé légèrement, il venait rejoindre ses parens adoptifs pour mourir avec eux. En le voyant paraître, Priscilla, comme par une inspiration subite, s'écria : — Voilà celui qu'il faut sauver, voilà celui qui sera un jour une des palmes de l'église! Sa langue sera une de ces langues de feu qu'allume l'Esprit saint pour éclairer et embraser les cœurs! Mon père, laissez-moi mourir avec vous, et conservez Salvien! — Eh bien! dit Maxime, vaincu par l'ardente prière et l'accent prophétique de Priscilla, qu'il soit fait selon le généreux désir de ma sainte sœur! Que le jeune espoir de l'éloquence chrétienne vive pour édifier et orner l'église par sa parole, et nous, vieux et inutiles serviteurs de Dieu, soyons unis par la gloire et par la félicité du martyre!

Salvien, à son tour, ne voulait pas s'éloigner de ses frères; mais cette fois Maxime éleva la voix avec une imposante autorité, et le jeune lévite n'osa pas résister à cette voix puissante. Après avoir reçu en sanglotant la bénédiction épiscopale de Maxime et la bénédiction maternelle de Priscilla, il s'apprêtait à sortir par la porte secrète. Tout à coup, avant d'en franchir le seuil, il s'arrêta, et, comme saisi de l'esprit de Dieu, il s'écria d'une voix tonnante: Eh bien! oui, je pars, puisque mon père vénérable l'ordonne ainsi; moi dont le berceau a été trempé de sang, moi qui aujourd'hui encore ai senti dans ma chair le fer des Barbares, je vivrai, si le Seigneur le veut ainsi, pour flageller de ma parole les chrétiens déchus, dont les péchés ont fait couler ce sang, ont suscité ces Barbares. Je dirai les corruptions de l'église, je raconterai les turpitudes de la société romaine, et l'on comprendra pourquoi Dieu livre le monde aux hordes féroces de l'aquilon! O mon Dieu! quand leur fureur renverse tes temples et immole tes saints, on ne peut s'expliquer tes voies, et les faux sages, nourris des traditions de la philosophie païenne, nous disent : Où donc est la providence de votre Dieu? Cette providence, ô insensés! elle remplit le ciel et la terre, elle gouverne le désordre apparent du monde comme elle règle les tempêtes; elle éclate dans le mal comme dans le bien; elle brille dans la foudre comme dans le soleil; c'est elle qui est allée chercher les Bar-

bares pour vous punir; c'est elle qui leur a donné le courage et la force, et à vous la lâcheté et l'impuissance. Il lui plaît de s'entourer de mystère et d'ombre; mais je la découvre et la salue dans la nuit qui l'enveloppe, ainsi que le pilote découvre et salue à l'horizon ces feux sauveurs qui ne s'allument que dans les ténèbres.

Comme Salvien achevait de proclamer cette grande idée de la Providence, qu'il devait célébrer si éloquemment dans ses écrits, et tandis qu'on l'entraînait vers la porte secrète du sanctuaire, les Francs inondaient l'église, vers laquelle leur cupidité, distraite d'abord par de nombreux objets, s'était enfin dirigée. A leur tête bondissait un jeune Barbare à l'œil candide et farouche, aux longs cheveux blonds et flottans jusqu'à la ceinture. Gundiok était le chef d'une bande de Francs qui habitait une partie reculée de la forêt Hercynienne, et qui s'était trouvée moins que les tribus plus avancées en contact avec les Romains. Gundiok était le Barbare pur, sans aucune atteinte de la civilisation, c'est-à-dire quelque chose qui tenait à la fois de l'homme et de la bête sauvage. Arrivé au milieu de l'église, il se trouva face à face avec Maxime. Celui-ci, debout au milieu des chrétiens agenouillés, les bras étendus sur leur tête pour les bénir et les protéger, regardait le jeune chef avec une sécurité intrépide et une compassion presque affectueuse. Cette expression du noble visage de l'évêque étonna Gundiok; il s'arrêta un moment comme pour tâcher de comprendre; mais cette impression fut rapide et fugitive, et ne fit que traverser l'ame du Barbare. Sa férocité naturelle reprit bien vite le dessus, et, poussant un rire sauvage, il leva sa framée sur l'évêque. A ce signal, le massacre commença. Quand Maxime vit que les chrétiens qui l'entouraient étaient livrés à une mort inévitable, il se pencha sur eux, et, serrant avec force tous ceux qu'il put attirer sur son cœur, le digne pasteur mourut avec joie en les embrassant.

Quand Priscilla avait vu le fer se lever sur Maxime, elle s'était élancée vers lui; blessée mortellement, elle vint tomber à ses pieds, tandis qu'il respirait encore; Maxime, soulevant une main mutilée, lui montra le ciel et expira. Alors Priscilla se glissa timidement à ses côtés; elle osa placer sa tête sur la poitrine de son époux, et mourut en bénissant Dieu, qui le lui avait enlevé dans la vie pour le lui rendre dans la mort et dans l'éternité.

Après avoir pillé l'église de Trèves, les Francs de Gundiok, conduits par l'odieux Bléda, se dirigèrent vers la demeure des Secundinus. Tout y était dans le plus grand désordre : les esclaves francs étaient allés rejoindre leurs frères; le reste avait fui, car les Barbares prenaient les esclaves comme les autres portions du mobilier domestique. Pourquoi Macer aurait-il cherché à fuir? Il ne pouvait emporter avec lui ses grandes propriétés territoriales, l'importance qu'elles lui donnaient, les chances qu'elles ouvraient à son ambition pour son fils.

Quand tout avenir se fermait devant lui, il lui était indifférent d'être égorgé près de son foyer par les Barbares; assis dans son atrium, il les attendait d'un air impassible, se comparant intérieurement aux sénateurs romains attendant sur leurs chaises curules les Gaulois maîtres du Capitole.

Pour Capito, dont l'arrivée des Francs avait brusquement dérangé les divertissemens littéraires, il semblait ne rien concevoir à ce qui se passait autour de lui. Il était comme un homme réveillé en sursaut, et dont les premières paroles continuent un rêve interrompu. Tantôt il lisait des phrases du discours de Glabrio et de son propre panégyrique; tantôt, ramené par quelque circonstance au sentiment de la calamité présente, il y faisait de classiques allusions en récitant des vers du second livre de l'Énéide sur la prise de Troie. La frayeur avait troublé ses idées, mais elle n'avait pu lui en donner de nouvelles. Lucius, négligemment renversé sur quelques coussins aux pieds de Macer et tenant un glaive magnifiquement orné, attendait le moment de défendre son père, et c'est tout au plus si la terrible situation où il se trouvait l'empêchait de sourire en entendant les exclamations mythologiques et les citations incohérentes de Capito.

Gundiok, suivi de ses Francs, se précipita dans l'atrium, et s'élança vers Macer, qui demeura immobile. En un clin d'œil, Lucius fut debout, et para de son glaive le coup destiné à son père. L'arme brillante se brisa dans sa main sous le coup terrible de l'arme barbare. Gundiok sourit, regarda fixement Lucius, et fut frappé de l'intrépidité tranquille et insouciante du jeune Romain, qui avait osé opposer à sa force une si fragile défense. Ce courage lui plut, et il lui prit fantaisie d'épargner Lucius et sa famille. Un signe de protection avertit les Francs; quelques-uns s'emparèrent des trois Secundinus, et, tandis que leurs compagnons se dispersaient dans l'habitation pour la piller, ils emmenèrent avec eux les captifs; des esclaves qu'on avait surpris cachés dans quelque coin de l'habitation furent entraînés avec leur maître. Bléda marchait parmi les Francs qu'il avait guidés. Hilda, échappée par miracle au massacre des chrétiens dans l'église de Trèves, vint volontairement se joindre à la petite troupe qui, d'un pas rapide et silencieux sous la conduite des Barbares, s'avançait vers les montagnes.

VI.

Après quelques jours d'une marche pénible, les Francs arrivèrent aux confins de la forêt Hercynienne. Les traces de la vie barbare, mêlée à quelques rudimens et à quelques débris de civilisation, donnaient à ce pays une physionomie singulière. Ici l'on voyait des portions vierges de la forêt, formées de chênes séculaires, de sapins gigantesques; là, des espaces libres dans lesquels on avait employé le feu pour abattre

les troncs, et où subsistaient des vestiges de défrichement et les restes d'une culture essayée un moment et bientôt abandonnée par l'inconstance barbare. Au centre, une vaste enceinte palissadée renfermait les troupeaux de la tribu et les produits variés du pillage. Çà et là dans les clairières, au bord des marais, s'élevaient des huttes mobiles couvertes de branchages ou de roseaux dans lesquelles se trouvaient quelques instrumens d'une industrie imparfaite, et tandis que des chariots servaient encore de demeure à ceux qui conservaient le plus fidèlement la simplicité des aïeux, des masures grossièrement bâties attestaient, chez quelques autres, le désir d'imiter les habitations sédentaires des Romains.

Les Francs établis dans cette contrée avaient fait la guerre au service de l'empire. Les hauteurs imprudentes et l'avarice mal entendue de l'administration romaine les avaient rejetés dans les forêts, et ils gardaient, au sein de leur existence actuelle, quelques habitudes de leur première condition. Ils affectaient de reproduire certains usages militaires de l'empire; presque tous avaient parmi leurs armes, outre la framée et l'épieu germain, la pique ou le glaive du légionnaire. Les termes latins du commandement leur étaient restés, très altérés, il est vrai, par la rudesse de leur prononciation. Enfin les vices des Romains s'étaient entés sur leurs propres vices. Rien n'est pire qu'un Barbare civilisé à demi.

C'était surtout chez leur chef Viriomar que ces prétentions étaient marquées et souvent risibles. Affublé, par-dessus sa tunique franque, d'un baudrier romain usé par le temps, il portait un casque de centurion dont le cimier avait été brisé, et, dans les jours solennels, il s'attachait des sandales qui gênaient un peu l'agilité naturelle de sa marche. Il ne parlait jamais des Romains qu'avec mépris et colère; mais il aimait beaucoup à en parler, à raconter qu'il avait été passé en revue par l'empereur Valens et avait monté la garde devant la tente de l'empereur Gratien. Du reste, intempérant comme un Barbare et débauché comme un Romain, il alliait les instincts brutaux des races sauvages aux débordemens raffinés des générations corrompues.

Les prisonniers furent momentanément confiés aux Francs de Viriomar. La bande de Gundiok, aussitôt l'expédition terminée, était partie pour une grande chasse qui devait durer plusieurs semaines. Les premiers jours furent employés, par Viriomar et les siens, à se partager les objets précieux enlevés pendant le pillage de Trèves, et à vider dans de longs banquets quelques-uns des tonneaux de vin de la Moselle, qui provenaient de ce pillage. Pendant ce temps, on fit peu d'attention aux captifs. On les avait enfermés dans la grande enceinte centrale avec les bestiaux dérobés, en attendant qu'on prononçât sur leur sort, qu'on décidât quels seraient leurs travaux et leurs maîtres.

Macer était toujours morne et silencieux; Capito commençait à s'accoutumer à sa situation nouvelle; il se comparait à Ovide exilé chez les Gètes, et voulait, comme lui, apprendre la langue des Barbares pour composer dans cette langue des vers qui ne pourraient manquer de les charmer. Lucius trouvait un secret plaisir dans la bizarrerie de cette aventure, dans la nouveauté des objets qui l'environnaient et du genre d'existence qui s'ouvrait devant lui. Indifférent à tout, il ne regrettait rien; dégoûté de tout, une situation si extraordinaire rendait à son ame quelque énergie. Il retrouvait, pour sa destinée qu'il avait depuis long-temps délaissée, un intérêt au moins de curiosité. Couché sur des monceaux de riches étoffes ou de tapis précieux, débris de ce butin dont lui-même faisait partie, il aimait à fermer les yeux et à voir passer devant son souvenir les scènes si différentes qu'il avait traversées; il se retrouvait tour à tour dans les écoles d'Athènes, dans les rues bruyantes d'Alexandrie, passant la mer, abordant en Gaule, à Massalie, enfin voguant doucement avec les siens sur les eaux de la Moselle éclairée par la lune, puis rentrant dans la demeure de ses pères, au milieu d'un peuple d'esclaves. Ici, le candide visage d'Hilda lui apparaissait éclairé par la joie céleste du martyr. Il s'arrêtait à contempler la jeune fille telle qu'il l'avait aperçue tout à coup sous les arbres de la forêt, tandis qu'il invoquait une révélation subite pour éclairer son ame troublée. Il croyait entendre encore les paroles pleines de foi, de douceur et d'une certaine tendresse qu'avait prononcées la chrétienne. Il avait remarqué, avec un sentiment de joie et d'admiration, qu'elle était venue volontairement partager la captivité de ses maîtres. Séparé du monde, enfoui dans les bois de la Germanie, son imagination n'avait pas d'autre objet qu'Hilda, et bientôt Hilda la remplit tout entière.

Pour la jeune fille, depuis qu'un même sort avait établi entre elle et ses anciens maîtres l'égalité de la servitude, loin de mettre avec eux dans ses rapports plus de familiarité qu'auparavant, elle se montrait au contraire plus docile esclave que jamais. L'humilité de sa condition ne coûtait plus rien à sa fierté native, depuis qu'elle l'avait embrassée volontairement, croyant que son devoir était de rester fidèle au malheur de ceux à qui Dieu l'avait donnée. Peut-être l'attrait qu'elle ressentait pour le jeune Romain, et dans lequel elle ne voyait qu'un vif désir de sa conversion, rendait-il plus facile à la chrétienne le parti que lui imposait sa conscience; car, sans ce motif religieux auquel se mêlait à son insu un mouvement de tendresse humaine, Hilda eût été bien combattue par les sentimens qu'avait fait naître en elle ou plutôt qu'avait réveillés l'aspect de la vie sauvage et de la forêt natale. En mettant le pied sous les ombrages des solitudes hercyniennes, en se voyant entourée des hommes de sa race, en entendant le langage qui avait été celui de ses premières années, la jeune Franque avait

éprouvé un ébranlement subit et une agitation violente : la fibre barbare avait frémi dans son sein ; elle avait été prise par momens d'un immense désir de s'échapper, de s'enfuir, de courir sur la mousse, comme une biche légère, pour aller boire à la source où, enfant, elle buvait avec ses sœurs et ses frères, pour aller se suspendre aux branches du vieux chêne qui avait ombragé la cabane paternelle; puis elle pensait que cette cabane avait été brûlée avec ses sœurs et sa mère, que ses frères s'étaient égorgés dans l'amphithéâtre de Trèves, et les colères du sang se rallumaient dans ses veines. Priscilla ni Maxime n'étaient plus là pour calmer ces émotions ardentes; mais la douce figure de Lucius venait se placer entre Hilda et les Romains qu'elle allait maudire et peut-être quitter; Hilda leur pardonnait et ne partait point.

Ce réveil des affections de la famille et de la patrie, agissant de concert avec l'ardeur de sa foi, qui tendait toujours à se communiquer et à se répandre, produisit encore un autre effet sur l'ame d'Hilda : elle lui inspira un désir pressant de faire entendre la parole de Dieu à ses frères. La bande de Gundiok était une portion de sa propre tribu; elle avait même reconnu le jeune chef, qui était un de ses parens, et avec lequel elle avait joué, dans son enfance, sous les vieux arbres de la forêt : c'était lui surtout qu'elle désirait sauver. Elle se faisait une grande joie d'arracher son propre sang à l'empire du démon. Bien que Gundiok lui eût apparu dans l'église de Trèves au milieu des chrétiens égorgés, elle ne désespérait pas de réussir à le toucher; elle avait une confiance sans bornes dans la grace toute-puissante de Dieu; elle se souvenait que Maxime et les fidèles avaient prié pour le salut de leurs ennemis, et il lui semblait que le souhait d'une si admirable charité devait être exaucé. Elle n'avait pas dans les Francs dégénérés de Viriomar la même confiance, et, malgré la férocité plus grande de Gundiok et des siens, elle regrettait presque leur absence; mais les prisonniers ne devaient guère tarder à se retrouver sous leur empire.

Voici ce qui se passa pendant que dura cette absence. Viriomar, malgré la hauteur qu'il affectait envers ses captifs, n'était pas insensible à la vanité de leur montrer qu'il parlait la langue latine, qu'il connaissait les usages et les mœurs des Romains. Il les faisait amener devant lui pour se donner le plaisir de pérorer en leur présence, et de les étonner par tout ce qu'il savait ou croyait savoir de l'état dans lequel se trouvaient les armées, les forteresses, les provinces, et même des intrigues un peu anciennes auxquelles, sous Gratien, il avait pris une part obscure. Lucius et Capito, par des raisons diverses, ne prêtaient à ces discours qu'une oreille distraite et indifférente. Macer les écouta d'abord avec un silencieux dédain, mais bientôt il crut découvrir dans cette faiblesse de Viriomar une chance dont il pourrait pro-

fiter; il conçut l'espoir secret de parvenir à dompter le Barbare en flattant ses prétentions, de dominer ainsi son esprit grossier et vain tout ensemble, et, caché derrière lui, de jouer un rôle, ce rôle que depuis jouèrent en grand plusieurs Romains auprès de différens chefs, Léonce sous Eurik, et sous Théodorik Boëce et Cassiodore.

Une fois cette nouvelle perspective offerte à son incurable ambition, Macer marcha de ce côté avec toute l'ardeur de son ame et toute la souplesse de son caractère. En peu de temps, d'habiles flatteries et un art prudent de se faire valoir auprès du maître, sans offenser son orgueil, eurent donné au Romain un certain ascendant sur Viriomar. Son plan était d'amener ce chef à prendre de l'empire sur les tribus voisines, en introduisant parmi elles le plus possible la discipline et l'organisation romaines. Par ce moyen, Viriomar jetterait les fondemens d'une puissance qui pourrait devenir redoutable, et il serait en mesure de fonder un établissement considérable sur la frontière. Macer ne reculait point devant la pensée de conquêtes faites aux dépens de l'empire, au contraire il rêvait déjà un royaume franc qui comprendrait une portion de la Gaule, et qu'il gouvernerait par l'entremise du chef, dont il serait le ministre. Ce plan n'était point entièrement insensé : moins d'un siècle plus tard, Clovis devait le réaliser et au-delà; seulement l'heure n'avait pas sonné, et l'homme n'était pas venu. Tout ce qui arrive en ce monde a été anticipé par la pensée : il n'est pas d'événement que des hommes inconnus n'aient pressenti, et que des tentatives obscures n'aient devancé.

En voulant suivre les avis de son nouveau conseiller, Viriomar ne tarda pas à mécontenter ceux qui l'entouraient. Il tenta d'établir dans la cour sauvage que formaient autour du chef germain ses compagnons, qui furent plus tard ses leudes et ses fidèles, une imitation grossière de l'étiquette impériale. Un tronc d'arbre, recouvert de lambeaux d'étoffe volés dans le pillage de Trèves, servait de trône à cette majesté barbare. A certaines heures seulement, elle permettait de soulever les peaux de bêtes qui, en guise de rideaux de pourpre, fermaient sa tente; elle choisissait ceux qu'elle admettait à ses festins ou à ses jeux. Enfin Viriomar commençait à parler d'un tribut fixe au lieu des dons volontaires qu'il recevait des guerriers, afin de pouvoir, disait-il, entreprendre une expédition dont les résultats fussent plus importans et plus durables que ceux de toutes les incursions passagères tentées jusqu'alors. Quelques-unes de ces ames propres à la servitude, comme elle en trouve partout où elle se montre, se prêtèrent aux projets de Viriomar et de Macer; mais le plus grand nombre leur résista opiniâtrement : ceux-ci conçurent une aversion profonde pour le Romain, qu'ils regardaient comme l'instigateur de mesures détestées. N'étant pas certains de l'emporter sur lui, ils résolurent d'attendre le retour

de Gundiok et de ses Francs, bien assurés de trouver dans cette bande si pure de tout contact avec la civilisation romaine l'horreur qu'ils ressentaient eux-mêmes pour tout ce qui lui ressemblait.

Bléda, qui, après avoir guidé les Francs, les avait suivis pour ne rien perdre de la misère de son ancien maître, et pour ne pas manquer une occasion d'accroître cette misère, s'il était possible, Bléda avait contribué par ses discours à irriter la horde de Viriomar, et, quand il sut que celle de Gundiok approchait, il alla au-devant d'elle. Il lui fut facile d'irriter la colère de ce chef et de ses principaux guerriers, en leur montrant dans Macer un rusé Gallo-Romain qui, leur esclave, travaillait à les asservir. Gundiok s'avança terrible à la tête de sa troupe peu nombreuse, mais formidable, et que vinrent grossir les mécontens de la troupe de Viriomar : tous ensemble représentaient la barbarie dans son intégrité; ceux qui étaient restés auprès de Viriomar, la barbarie qui s'essaie gauchement à la civilisation. Les premiers devaient avoir l'avantage; en effet, ils intimidèrent par leur résolution des adversaires indécis : ils réclamaient leurs prisonniers et leur butin. Viriomar voulut, pour leur imposer, s'entourer à leurs yeux de sa dignité récemment apprise; ils rirent de ses efforts maladroits. Il voulut les amuser et les tromper par les expédiens d'une diplomatie novice; mais bientôt, impatienté de ces lenteurs, Gundiok, poussant un grand cri, fendit d'un coup de framée la porte de l'enceinte où les prisonniers étaient renfermés, et, s'y précipitant, fit main basse sur eux et sur le butin. En un clin d'œil, ils furent séparés. Gundiok entraîna Lucius. Capito fut le jouet de quelques mécontens, qui, bien à tort, le soupçonnaient d'avoir eu aussi de l'influence sur Viriomar. Pour Macer, objet principal de la haine commune, on le livra à Bléda, qui demanda cette récompense de son zèle et promit, avec un affreux sourire, qu'on ne se repentirait pas de lui avoir donné le Romain à tourmenter. — Maître, tu es habile, lui dit-il d'un ton ironique, tu connais les lettres; sais-tu ce qu'on a écrit sur mon front? Tiens, regarde, lis, c'est... vengeance! — Heureusement pour Lucius, il n'entendit pas ces paroles; il ne vit pas qui s'était emparé de son père. Au moment où Gundiok l'entraînait lui-même, le père et le fils se jetèrent un rapide et sombre regard; chacun semblait dire à l'autre qu'ils ne se reverraient plus et qu'ils ne leur restait plus qu'à mourir.

Lucius fut conduit dans une partie beaucoup plus reculée de la forêt. Ici il n'y avait aucune trace de culture et presque aucun vestige d'habitation. De vastes pâturages au milieu de bois immenses, de petites cahutes de bergers, de grandes multitudes de vaches, de brebis, de porcs et de chevaux, voilà tout ce que l'œil pouvait apercevoir dans ces déserts de verdure. Lucius fut chargé de veiller à la garde de quelques chevaux qui paissaient dans une vallée profonde et au penchant des collines qui la cernaient. Laissé seul dans ce ravin si lointain, si

perdu, au cœur des impénétrables forêts de la Germanie, il pouvait à peine comprendre ce qui lui était arrivé. Pendant quelque temps, ses pensées furent trop vagues et trop confuses pour être bien douloureuses; mais bientôt se dissipa l'étourdissement où l'avaient jeté son brusque enlèvement et sa translation rapide à travers des solitudes inconnues, et, comme on sent la souffrance à mesure qu'un membre blessé se refroidit, il sentit l'horreur de sa situation à mesure que son esprit agité se calmait. Alors il songea à son père livré à des travaux pénibles pour sa vieillesse, exposé à des traitemens intolérables pour son orgueil. Loin des petites circonstances qui pouvaient par momens mettre entre eux quelque froideur, la nature parla seule, et les entrailles de Lucius furent déchirées à la pensée de son vieux père souffrant le froid, la faim, ou accablé d'humiliations par les Barbares. Il donna un regret sincère au pauvre Capito, si peu préparé par la frivolité de sa vie aux graves infortunes. Lui-même il avait fui depuis long-temps les pensées sérieuses; à défaut des croyances qui soutiennent, il avait cru par sa légèreté pouvoir éviter les maux réels. Maintenant qu'une réalité terrible était venue le frapper, il était contre elle sans armes. Assis dans son palais d'Alexandrie ou à la table opulente de son père, il pouvait railler agréablement les opinions et les travers des hommes; ce désenchantement avait son charme, cette amertume avait sa douceur; mais quelle parole railleuse trouverait-il dans son isolement, en présence de labeurs ignobles ou de grossiers outrages? Contre de tels maux il n'y avait pas de distraction possible. Des convictions morales auraient pu seules les faire supporter, et toutes les convictions avaient été déracinées par le doute dans l'ame de Lucius. Le doute a une apparence de grandeur et de force tant que la vie est facile; mais douter du malheur lorsqu'il vient est impossible; il est funeste de ne pas croire à autre chose quand on est forcé de croire à lui. Alors il n'y a plus qu'à mourir, et c'est le parti que prit froidement Lucius. Il choisit un lieu commode, abrité par un beau chêne, d'où l'on avait une perspective agréable et pittoresque; il tira de son doigt son anneau, s'assura que le poison était toujours là, et, délivré de toute inquiétude, il se coucha sur la mousse pour se recueillir dans un sentiment de volupté et savourer par la pensée la mort avant de la goûter.

En ce moment solennel pour les ames les plus légères, Lucius éprouva une impression étrange: il lui semblait sentir le vieux monde romain expirer avec lui; il s'abandonnait avec charme à cette illusion, et, fermant les yeux, il s'absorbait dans la pensée de la destinée universelle s'affaissant au sein du vide infini avec sa propre destinée. Seule, l'image d'Hilda flottait dans ces ténèbres. Quand il rouvrit les yeux pour saluer une dernière fois, à la manière antique, la lumière du jour avant de la quitter, il vit la jeune chrétienne debout devant lui et qui le regardait.

— Ah! s'écria-t-il, quelle que soit la divinité qui t'envoie, jeune fille, que ce soit Libera, la compagne mystique du Bacchus infernal, celle qui délivre les ames des morts et les initie à l'immortalité; que ce soit le Dieu que tu sers ou celui que j'adore, l'aveugle hasard, sois la bienvenue à mon heure suprême; je m'endormirai plus doucement du dernier sommeil si tu es près de moi, et si, comme Tibulle le disait à Délie, — mourant, je tiens ta main de ma main défaillante!

— Il ne faut pas mourir, dit Hilda d'un ton ferme, il faut croire!

— Croire? reprit Lucius avec un sourire; le moment est bien choisi! Il me semble que les Barbares brûlent les églises aussi bien que les amphithéâtres. Le christianisme ne semble pas devoir tenir devant eux mieux que l'empire.

— La religion de Jésus-Christ ne périra point comme la puissance des hommes; et d'ailleurs, ajouta vivement Hilda, si les Barbares triomphent, pourquoi le Christ ne les aurait-il pas appelés? pourquoi ne recevraient-ils pas le don de la foi? Moi aussi je suis une Barbare, et pourtant je l'ai reçu de la bonté divine. O noble Lucius, si je pouvais faire passer dans ton ame la certitude et la paix qui remplissent la mienne! si tu pouvais dire un mot, pousser un soupir, verser une larme! Mais je suis une esclave d'un esprit grossier; je ne trouve pas les paroles qu'il faudrait. Malheureuse! je ne puis rien pour te sauver!

— Et d'où vient en toi, étonnante jeune fille, un si vif désir de mon salut? dit Lucius surpris et charmé de la véhémence d'Hilda.

— N'es-tu pas le maître qu'il a plu au Seigneur de me donner, et n'as-tu pas été pour moi un maître bon et charitable? Mon vénérable père Maxime, qui maintenant, à côté de ma sainte mère Priscilla, me regarde du sein de la gloire céleste, ne m'a-t-il pas recommandé de lui ramener son fils Lucius? Ah! si tu étais resté dans ton opulent prædium, au sein de ta famille, riche, heureux selon le siècle, j'aurais pu me contenter de prier en silence pour toi, attendant patiemment l'heure où il plairait à la grace divine de te toucher; mais aujourd'hui je te vois captif, séparé de tous les tiens; tu ne peux attendre, tu as besoin de Dieu! Si tu tardes à te tourner vers lui, tu voudras mourir, car j'ai surpris ton dessein, et moi, Lucius, entends-tu, je ne veux pas que tu meures et que tu sois damné.

— Tu veux que je vive, Hilda? dit Lucius avec impétuosité. Ah! je vivrai si tu peux m'aimer. Vois-tu, il n'y a plus ici de maître et d'esclave, il n'y a plus qu'une belle jeune fille et un jeune insensé qui a jeté sa vie à toutes les folies humaines et qui n'a jamais possédé une heure de félicité; mais cette heure toujours attendue et jamais trouvée, tu peux la lui donner, Hilda. Précipité dans une condition intolérable, il allait s'en délivrer par la mort, quand tu as paru, et maintenant que tu es là, qu'il a entendu le son de ta voix, qu'il contemple ta beauté, il ne veut plus mourir, il demande à ta pitié de le sauver.

Oh! ici, loin des hommes, dans ces profondes forêts, sous ces noirs ombrages, unis par l'amour, nous goûterions d'indicibles voluptés; l'incertitude de notre existence les rendrait plus vives. La mort est l'aiguillon qui fait sentir la vie. Ton ame est forte, Hilda, tu ne craindrais pas un bonheur plein de périls; tu saurais mourir avec joie dans les bras de ton amant.

Hilda était saisie d'un grand trouble et d'une profonde tristesse. Cette passion violente allait remuer au fond de son cœur celle qu'à son insu elle éprouvait pour Lucius, et en même temps elle souffrait amèrement de la différence de leurs sentimens et de leur amour. Elle eût voulu lui révéler avec le christianisme l'amour que le christianisme inspire et sanctifie; mais la chaste jeune fille ne trouvait point de paroles pour répondre au discours qui la faisait rougir. Elle se contenta de dire à Lucius avec émotion et gravité : — Je suis venue ici pour chercher le chef des Francs; je voulais adoucir ton sort et celui des tiens: adieu, j'ai hâte de l'aller trouver; tu me contrains à te servir en t'évitant.

Lucius, humilié par ces fières paroles d'Hilda, lui dit avec amertume : — Ne t'occupe pas de ma destinée; va, laisse-moi mourir; tu es une froide Germaine, une austère chrétienne; tu ne sais pas aimer.

Hilda, qui allait s'éloigner, se retourna vers Lucius. — Ah! pauvre Lucius, dit-elle avec vivacité, tu ne connais ni les Germains ni les enfans du Christ. J'ai été élevée dans ces bois où nous sommes; j'ai entendu raconter à ma mère tout ce que mon vaillant père avait fait pour l'obtenir; j'ai vu ma sœur aînée attendre son fiancé absent pour une expédition périlleuse; j'ai surpris les battemens de son cœur, que sa fermeté comprimait. Chez les Germains, le jeune guerrier et la jeune fille se choisissent librement et ne se quittent plus; ils partagent les mêmes fatigues, les mêmes dangers; on a vu même l'épouse suivre l'époux dans les combats et dans la mort. Parmi vous, je le sais par les discours des esclaves, les jeunes filles achètent à grands frais un époux qui les relègue dans les gynécées et les y délaisse pour des danseuses ou des joueuses de flûte; le mariage peut se briser par un caprice. Les Barbares sont plus près que vous de la sainteté du mariage chrétien, et les chrétiens, Lucius, leur loi est tout amour.

— Oui, la charité universelle! dit Lucius avec mépris; il est précieux sans doute d'être l'objet d'un sentiment qui embrasse le genre humain tout entier!

— Lucius, reprit Hilda, le Christ ne défend point que nous portions à quelqu'un de nos frères une affection plus tendre. Oh! si tu avais vu ma mère Priscilla saintement embrasser son époux expirant, tu ne douterais pas qu'une chrétienne pût aimer. Une chrétienne, Lucius, peut avoir horreur du péché, et cependant avoir mis tout son cœur dans la pensée de sauver une ame choisie entre mille; elle peut

s'être sentie attirée vers un infidèle presque avant de le connaître, et depuis n'avoir pas eu d'autre désir, d'autre occupation, d'autre but de ses prières et de ses larmes, que de le gagner à Dieu et de le dérober à l'enfer; elle peut l'avoir suivi dans l'esclavage et jusqu'au fond des solitudes, pour le rendre à la liberté des enfans de Dieu, pour le ramener dans la cité céleste; elle peut en être venue à ce degré de faiblesse d'écouter trop long-temps des discours qu'elle n'aurait pas dû entendre, de ne pouvoir s'arracher d'auprès de lui, de craindre qu'il ne veuille mourir, de lui dire pour l'en détourner ce qu'elle ne devrait pas lui dire : que, s'il mourait dans son infidélité, elle craindrait pour elle-même le désespoir et le blasphème. Oh! oui, elle peut faire tout cela, la pauvre chrétienne indigne : est-ce donc ne pas aimer?

Lucius vaincu se prosterna devant Hilda comme un croyant se prosterne devant une sainte, et lui dit : — Pardonne à un misérable, pardonne! Jamais une de mes paroles n'offensera tes oreilles. Je m'efforcerai de triompher de mon cœur et de t'aimer comme un chrétien.

— Et tu vivras?

— Je vivrai, puisque tu le commandes... à moins, ajouta-t-il, qu'un outrage... Dans ce cas, je ne te promets rien, et en revenant demain tu ne trouverais qu'un cadavre.

Hilda frissonna. — Lucius, lui dit-elle, j'ai un dessein : je veux te réunir à ton père et à ton oncle; je veux te garantir, ainsi qu'eux-mêmes, de tout mauvais traitement et de toute insulte, et Dieu bénira ce dessein, afin qu'après que j'aurai fait tout cela pour toi, tu fasses pour moi quelque chose et te convertisses à lui.

— Ah! mon cœur est dans ta main, tu peux le tourner où il te plaît, dit Lucius; mais par quel moyen crois-tu agir sur les hommes farouches au pouvoir desquels nous sommes tombés?

— Ne connais-tu pas l'empire des femmes sur mon peuple? Et puis, dans cette forêt, je suis la fille d'un chef illustre, le sang de Marcomir. Dieu m'est témoin que je ne m'enorgueillis point de cette naissance qui devait me fermer les portes de la vie éternelle. Si ce n'est pour servir mes anciens maîtres, je ne veux être que la pauvre Hilda, l'humble esclave des Secundinus, en tout ce qu'ils me commanderont de permis.

— Esclave chez mon père, ici fille d'un chef illustre! dit Lucius avec douleur. Nous sommes toujours séparés!

— Eh bien! Lucius, dit Hilda en s'éloignant, crois à ce que je crois, et je ne serai plus pour toi l'esclave ni la Barbare, je serai avec toi en Jésus-Christ.

En quittant Lucius, Hilda se hâta d'aller chercher Gundiok. Il aiguisait en ce moment sa framée. Autour de lui, quelques guerriers étaient assis sous un chêne, et un vieux chanteur aveugle hurlait un chant sauvage. Le cœur plein d'un double désir, celui d'obtenir du

chef farouche ce qu'elle souhaitait en faveur des Secundinus et aussi de faire luire à ses yeux la première aurore de la foi chrétienne, la jeune Franque s'avança d'un pas ferme à travers les guerriers, qui la regardaient avec surprise. Elle s'arrêta tout près de Gundiok, et, le souvenir de sa première enfance lui revenant tout à coup, elle lui dit d'une voix grave, où l'on sentait un attendrissement mélancolique : — Gundiok! Gundiok! te souviens-tu du jour où tu aiguisas ta première framée sous le chêne qui couvrait la cabane de Marcomir?

Ces mots prononcés dans sa langue par une voix qu'il lui semblait vaguement reconnaître, ce nom du chef de sa tribu retentissant tout à coup à ses oreilles, émurent fortement le jeune Barbare. Il leva la tête, et attacha son œil bleu et perçant sur la blonde vierge qui se tenait debout devant lui.

— Qui es-tu? lui dit-il en la considérant avec une curiosité pleine d'étonnement.

— Je suis la plus jeune des filles de Marcomir, la seule qui vive. Sais-tu encore le nom d'Hilda?

A ce nom, un souvenir soudain brilla comme un éclair dans les yeux du Barbare. L'égorgement de Marcomir et de sa famille les enflamma de colère, mais une sorte de charme vint se mêler à leur expression irritée, tandis qu'il les promenait rapidement sur Hilda. Gundiok contemplait comme une apparition la dernière fille de ce chef illustre, au sang duquel il était fier d'appartenir.

— Ainsi la fille de Marcomir, dit-il avec un grincement de dents, a été l'esclave des Romains!

— Oui, reprit Hilda avec douceur, il a plu au Dieu tout-puissant de me réduire à cette condition misérable. Et elle ajouta d'une voix forte, en levant les yeux au ciel : Oh! que mes misères et mes larmes ne peuvent-elles obtenir de ce Dieu le salut des hommes de ma race, et combien je serais heureuse à ce prix d'endurer de nouveau les oppressions et la servitude!

— La fille des Francs croit au Dieu des Romains? dit Gundiok; l'esclavage a abaissé son cœur.

— Ce n'est pas le Dieu des Romains seulement, Gundiok, c'est le Dieu et le père de tous les hommes. Il n'est pas comme ces divinités prétendues, ces orgueilleux démons à qui les Romains élevaient des autels, et qui ne favorisaient qu'une race, la race de vos ennemis : il aime toute race et toute tribu, il veut être béni en toute langue; c'est pour toutes les nations qu'il a donné son fils. O Francs, vous rachetez le meurtre par le prix du sang; c'est par son sang que Dieu a racheté le monde!

Tandis qu'Hilda tâchait ainsi de faire arriver l'idée sublime du Dieu sauveur à ces intelligences grossières en cherchant dans leurs idées ce qui pouvait les y conduire, elle fut interrompue par le chantre

aveugle, dépositaire des antiques traditions communes aux peuples germaniques, et que celui-ci conservait, bien qu'altérées. — Ma fille, lui dit-il, le vieil aveugle est le dernier scalde de sa tribu; il ne sait qu'un petit nombre de chants anciens; il ne connaît que confusément l'origine antique de son peuple. Après lui, les Franks de Marcomir pourront dire à peine ce que croyaient leurs pères; mais le vieux scalde sait cependant encore quelque chose de la croyance des aïeux : il sait que les armées venues de loin, en marchant avec le soleil, adoraient le soleil qui les avait conduites, comme un guerrier ennemi des mauvaises puissances; qu'elles adoraient un autre dieu terrible dont le marteau est la foudre. Pour nous, nous avons oublié le nom de ces grandes divinités, mais nous connaissons ceux des esprits qui habitent les arbres et les rochers, nous leur portons des victimes, nous promenons en leur honneur des flambeaux et nous allumons dans la nuit sacrée les brandons sur la montagne; enfin nous révérons avec terreur quelque chose d'invisible et de muet dans la profondeur de ces bois. Pourquoi donc viendrait-on nous apporter de nouveaux dieux? Pourquoi la fille de Marcomir viendrait-elle dans la forêt natale faire entendre des paroles nouvelles à l'oreille de son peuple?

—Parce que la fille de Marcomir est dévorée de l'amour de son peuple, parce qu'elle ne peut, quand la lumière a lui pour elle, le laisser dans les ténèbres. Oui, vieillard, tu l'as dit, les anciens chants s'oublient, les vieux souvenirs périssent; par là, Dieu prépare la voie à des enseignemens nouveaux; par là, il amène le moment où, ne croyant plus aux mensonges périssables, il vous faudra bien croire à l'éternelle vérité! Ce moment approche, ajouta-t-elle avec un accent prophétique; les yeux de beaucoup de ceux qui vivent le verront. Alors vous ne croirez plus, comme nos pères, que le soleil et la foudre soient des divinités : vous croirez à celui dont la main allume chaque jour le soleil et dont la foudre est le marchepied. Alors vous irez encore sous les vieux arbres, au pied des rochers, au bord des fontaines; mais ce ne sera plus pour invoquer les démons qui les habitent, ce sera pour honorer les esprits bienheureux qui les protégent. Alors vous adorerez encore avec trouble quelque chose d'invisible et de muet dans la profondeur des bois; seulement vous saurez que c'est la majestueuse présence de Dieu.

Le langage inspiré d'Hilda, le soin qu'elle prenait, comme le firent tous les premiers missionnaires du christianisme, de rattacher autant qu'il était possible la foi nouvelle aux croyances populaires des nations germaniques, produisirent une certaine impression sur ceux qui l'entouraient. Ils recueillaient avec curiosité ces paroles qu'ils ne comprenaient pas entièrement. La beauté d'Hilda aidait à l'effet de son discours, et en sa présence les plus jeunes des guerriers surtout

sentaient le pouvoir de ce je ne sais quoi de divin que les Germains reconnaissaient dans le génie des femmes. On s'écriait : C'est une magicienne, c'est une *Vola*, c'est une prophétesse! Gundiok, dominé tour à tour par son mépris pour tout ce qui tenait aux Romains et par le charme magique qu'exerçaient la parole et la présence d'Hilda, éprouvait, dans les profondeurs de son ame, comme une sourde lutte entre des impulsions violentes et confuses. Cette lutte ne se trahissait que par l'inquiétude farouche de son regard. Enfin le vieux scalde, irrité de l'empire qu'Hilda semblait prendre sur les guerriers, empire dont il était averti par leurs brusques clameurs, et qu'il ne pouvait concevoir parce qu'il ne la voyait point, le vieux scalde, dans son dépit, jeta sa harpe contre terre pour la briser; mais Hilda la releva sur-le-champ, et, se rappelant que dans son premier âge elle avait fait résonner sous ses doigts le simple instrument de son pays, elle se mit à accompagner de quelques accords pénétrans un beau cantique de saint Ambroise. Les Barbares étaient comme fascinés par le regard, par les traits, par la voix de la jeune chrétienne. Ces paroles dont ils ne comprenaient pas le sens, mais auxquelles la foi prêtait son émotion contagieuse, mêlées aux vibrations de la harpe nationale, les remuait d'une manière étrange, comme plus tard les discours latins de saint Bernard enflammèrent pour la croisade les paysans de l'Allemagne, qui n'entendaient pas la langue du prédicateur.

Gundiok, assailli par les souvenirs de son enfance et de sa famille, que le son de la harpe avait évoqués, et gagné par l'émotion de ceux qui l'entouraient, regardait avec une sorte de ravissement stupide l'enthousiasme surhumain dont s'illuminait la radieuse figure d'Hilda, et une émotion indicible gravait cette naïve et céleste figure dans le cœur étonné du Barbare. Jetant sa framée contre le tronc d'un arbre où elle s'enfonça profondément, il s'élança vers Hilda et lui dit : Fille de Marcomir, tu es mon sang; que veux-tu de moi?

En ce moment, Hilda comprit que Dieu maîtrisait par elle l'ame de ce lion, et sur-le-champ, voulant profiter de l'ascendant qui lui était donné, elle demanda que les trois Romains qui avaient été ses maîtres lui fussent livrés. — Cela est juste, dit Gundiok, bien loin de se douter de la généreuse intention d'Hilda; qu'ils soient tes esclaves, en dédommagement de tes parens que tu as perdus! Dès ce moment, tous trois t'appartiennent, et si quelqu'un portait la main sur les esclaves de la fille de Marcomir, ma framée fendrait sa poitrine comme elle a fendu le tronc de cet arbre. — Et il retira avec effort l'arme terrible du chêne, qu'elle avait entamé jusqu'au cœur.

Hilda ressentit une grande joie en entendant les paroles de Gundiok, et adressa intérieurement d'ardentes actions de graces à Dieu, qui semblait vouloir bénir tous ses desseins. Elle était remplie du

double espoir de sauver Lucius et d'amener les hommes de sa tribu à partager sa foi. Pour ce jour, elle n'avait rien à leur dire de plus; il fallait laisser l'impression qu'elle avait fait naître produire ses fruits avec l'aide de la grace, avant qu'une autre circonstance lui fournît l'occasion de faire un pas de plus vers une conversion complète; puis, elle était pressée d'aller chercher Macer, pour le soustraire aux persécutions de Bléda et le ramener dans les bras de son fils. Elle se hâta donc de quitter les Francs émerveillés et comme frappés de stupeur, écoutant encore les paroles pour eux étranges, les chants et la harpe de la chrétienne, long-temps après qu'elle avait disparu à travers les chênes de la forêt.

VII.

Hilda avait fait quelques pas à peine quand elle rencontra Capito, qu'une troupe de Francs suivaient avec des rires bruyans et de brutales clameurs. Les mauvais traitemens avaient achevé de déranger la faible raison du malheureux rhéteur, déjà troublée par un déplacement subit et un changement complet de toutes ses habitudes. Les Francs auxquels il était livré s'étaient aperçus qu'il avait l'intention de chanter dans leur langue, et, se faisant un cruel divertissement de sa folie, ils avaient placé entre ses mains la harpe d'un de leurs poètes, et lui avaient ordonné de s'en servir et de chanter pendant leurs repas. Le pauvre insensé, chez lequel la vanité littéraire survivait à la raison, s'était efforcé avec joie d'obéir à ses maîtres. Ceux-ci l'avaient enivré avec la liqueur fermentée qui leur tenait lieu de vin, et, dans cet état, après l'avoir accablé d'hommages dérisoires et de grossiers outrages déguisés sous les formes du respect, ivres eux-mêmes, ils le promenaient en triomphe comme un chantre inspiré; Capito marchait au milieu d'eux sa harpe à la main et affublé d'un vêtement bizarre. Une couronne de chêne était sur sa tête. Égaré par l'ivresse et par la folie, abusé par un reste de stupide orgueil, il se croyait entouré d'admirateurs; au milieu des moqueries, des insultes, il conservait sur ses lèvres l'imperturbable sérénité d'un niais et béat sourire.

Hilda ressentit une tristesse profonde en voyant où la manie de ce qu'il appelait le culte des muses avait conduit leur misérable adorateur. Elle adressa en sa faveur quelques paroles aux Francs, qui, malgré leur emportement, s'arrêtèrent au nom de Gundiok, et laissèrent le rhéteur seul avec Hilda. Elle voulut alors le décider à la suivre; mais, la regardant avec colère, il lui reprocha d'avoir éloigné de lui ses disciples. Mêlant dans son délire à ce dépit du moment le souvenir de son ancienne irritation contre les livres chrétiens, dont Hilda avait préféré la lecture à celle de ses propres œuvres, il s'écria : — Que les

dieux te maudissent, jeune fille impie qui viens troubler Orphée tandis que, par les sons de sa lyre, il adoucissait des hommes farouches, semblables aux premiers nés de la race mortelle qui se nourrissaient de glands! Sibylle funeste, périssent tes oracles menteurs et tes doctrines profanes, par lesquelles, si elles triomphaient, serait anéantie la gloire des lettres! Dangereuse sirène, je n'écouterai point ta voix, je fermerai mes oreilles à tes discours, comme fit le sage Ulysse; j'irai rejoindre mes élèves dociles, mes enfans chéris, qui me traitent comme un hôte aimé de Jupiter, qui placent dans mes mains la lyre d'or et me font chanter dans leurs banquets ainsi que le roi des Phéaciens faisait chanter le divin Phemius.

Et, tirant des sons discordans de la harpe qui s'était dérangée sous ses doigts, moitié chantant, moitié déclamant des vers, mélange grotesque de mots latins et de mots inintelligibles, le malheureux Capito s'éloigna d'un pas chancelant. Bientôt des rires lointains mêlés à d'ironiques applaudissemens apprirent à Hilda qu'il avait rejoint son auditoire, et qu'il était de nouveau le jouet des Barbares.

Hilda ne pouvait s'attacher à ses pas et s'emparer de lui malgré lui-même; elle comprit en soupirant que désormais rien n'avait prise sur son délire, et que l'idée fixe qui avait dominé sa vie, devenue en ce moment une folie complète, opposait une barrière invincible à tout espoir d'améliorer son sort ou de sauver son ame. Enfoncé dans la stérile étude et voué à l'impossible reproduction du passé, il avait fermé ses yeux à toute idée, à toute lumière nouvelle, et sa raison, usée par un labeur impuissant, s'abîmait au sein du néant qu'elle avait choisi. Hilda reprit sa route, se dirigeant du côté où elle espérait rencontrer le frère de Capito. Tout à coup elle se trouva face à face avec Bléda, et, en le voyant seul, elle frémit pour elle et pour Macer. En deux mots, elle apprit au Hun ce que Gundiok avait décidé touchant les captifs, et lui demanda ce qu'il avait fait du sien. Bléda, en entendant l'ordre du chef redouté, exprima par son regard un mélange de mécontentement et de bassesse. On eût dit un chien farouche auquel le bâton levé a fait abandonner sa proie, et qui se retire en rampant avec un grognement sourd. — Tu peux prendre le Romain, dit-il, puisqu'il t'appartient; mais je crois que tu auras quelque peine à le trouver, ajouta-t-il avec un sourire de satisfaction féroce, car je le cherche avec ardeur depuis ce matin. Il s'est échappé pendant mon sommeil, et, pour que je n'aie pu découvrir sa trace, il faut qu'il se soit enfoncé dans la portion la plus épaisse de la forêt, dans la Vallée-Noire, là où ceux qui chassent l'uroch et le sanglier peuvent eux-mêmes pénétrer difficilement. Puisqu'il devait m'être enlevé, je me réjouis qu'il ait pris ce chemin, car il ne peut manquer d'y mourir de faim, s'il n'est dévoré par les bêtes de proie. Je regrette seulement de ne pas le voir

mourir. — Et il se retira en jetant à Hilda un de ces regards qui, malgré la forte trempe de son ame, la faisaient toujours frissonner.

Pour elle, elle marcha rapidement vers le lieu que les paroles du Hun lui avaient indiqué. Arrivée au bord de la Vallée-Noire, elle vit devant ses pieds se creuser un vaste enfoncement encombré de rochers, de troncs d'arbres, de broussailles et de grandes herbes dont la hauteur dépassait la taille humaine. Aucun bruit ne sortait de ce gouffre de sombre verdure; une brume épaisse, éclairée par un jour blafard, se traînait lourdement à la cime muette des arbres, et sous un ciel grisâtre quelques milans tournoyaient silencieusement dans les airs. La jeune fille, animée par la charité chrétienne et aussi par la pensée de Lucius, plongea courageusement dans l'affreuse vallée, se frayant un chemin à travers tous les obstacles avec l'instinct de sa race et le souvenir de ses premières habitudes. Bientôt, à certains signes qu'une Barbare seule pouvait reconnaître, elle découvrit que quelqu'un avait passé récemment par le lieu où elle se trouvait. Son cœur battit d'espoir en voyant que les branches avaient été écartées et même brisées en différens endroits, que la mousse avait été foulée, que la fange portait l'empreinte récente de pas fugitifs. En suivant ces vestiges, elle parvint à un amphithéâtre de rochers qui s'élevait au centre de la vallée, et là elle trouva Macer assis sur un quartier de granit. Le Romain semblait absorbé dans une morne méditation. En entendant le bruit des pas d'Hilda, il tressaillit, tourna de son côté la tête avec effroi, puis, voyant qu'elle venait seule, il reprit son attitude de rêverie sombre et son air de froide impassibilité.

— Seigneur Macer, dit Hilda en s'approchant, votre humble esclave vient vous enlever aux poursuites de l'impur Bléda et vous conduire auprès de votre fils.

— Je n'ai pas besoin du secours de mes esclaves, reprit le vieux patricien sans tourner la tête vers celle qui lui parlait. Quant à Bléda, je ne retomberai pas vivant entre ses mains, et, pour mon fils, je n'ai que faire de le revoir : le spectacle de nos maux serait une misère de plus pour tous deux; il vaut mieux souffrir seul.

— Autrefois le seigneur Macer aimait son noble fils; peut-il refuser maintenant d'aller vers lui?

— Oui, j'aimais mon fils, murmura Macer à demi-voix et se parlant à lui-même plutôt qu'il ne s'adressait à Hilda, je l'aimais quand je voyais en lui l'héritier opulent du nom illustre des Secundinus s'élevant aux honneurs, à la puissance; mais l'esclave Macer n'a rien à dire au pâtre Lucius.

— Le noble Macer n'est point esclave, dit Hilda. Le chef des Francs, touché par Dieu sans doute, a abandonné à la pauvre Hilda le sort de ses maîtres, et ils seront aussi libres dans la forêt Hercynienne qu'ils l'étaient dans le prædium de Trèves.

Macer fut frappé d'un étonnement qui ressemblait à l'admiration. — Et que fait à la jeune Franque, dit-il, le sort de ceux qu'elle a dû maudire dans sa servitude? D'ailleurs cette liberté indigente et méprisée, sous la protection d'une esclave, à quoi serait-elle bonne?

— La jeune Franque n'a jamais maudit ceux à qui Dieu l'avait donnée; chaque jour, elle a prié pour eux le Seigneur. En ce moment, elle le prie encore de décider l'illustre Macer à ne pas refuser cette chance de salut qui s'offre à lui. Qui sait si elle ne pourra pas un jour, avec l'aide céleste, tirer lui et les siens de cette solitude et les ramener dans sa patrie?

— Y a-t-il encore pour moi telle chose qu'une patrie? dit Macer d'un ton de plus en plus sombre. La Gaule est ouverte aux Barbares, l'empire s'écroule, la puissance romaine s'en va! Et quand je retournerais sur les bords de la Moselle, qu'y trouverais-je? Mes possessions ravagées, mes habitations dévorées par l'incendie, mes esclaves dispersés. Moi, un Secundinus, rentrer en Gaule pour y mener la vie d'un mendiant! Non, par Hercule! Esclave, laisse-moi, j'ai résolu de mourir ici.

Désolée d'entendre ces paroles, car elle songeait à la douleur de Lucius, si elle retournait vers lui sans son père, et tremblant qu'en revenant tous deux vers Macer ils ne le trouvassent plus vivant, Hilda se mit à genoux devant son ancien maître, et lui dit avec une émotion pénétrante : — Mourir! le seigneur Macer n'est-il pas chrétien?

— Non, je ne suis pas chrétien, répondit le vieux Romain avec colère; non, je ne l'ai jamais été. Je n'ai jamais cru à ces superstitions nouvelles, à ces rêveries des Juifs qui ont abaissé les ames et qui ont affaibli l'empire. Une seule joie dans la condition misérable à laquelle je suis réduit, la seule chose qui me console d'être ici perdu dans les forêts de la Germanie, c'est de pouvoir enfin me dépouiller d'un faux respect que la prudence me commandait, et de pouvoir dire tout haut à la face du ciel : Je ne suis pas chrétien! Opprobre sur les chrétiens et sur le Christ!

— Et qu'es-tu donc? dit Hilda, qui, en entendant ce blasphème, ne put consentir à laisser outrager même par son ancien maître ce qu'elle adorait. Le sage Macer peut-il croire aux fables païennes?

— Je ne crois point aux fables païennes, je ne crois point aux mensonges dont le patriciat de Rome amusait la plèbe ignorante, je ne crois point aux amours de Mars et de Vénus, je méprise les terreurs de l'Achéron, je n'imagine point que les ames des morts aillent errer sur les bords fabuleux du Styx ou du Léthé; mais je regrette ces croyances utiles que la sagesse de nos pères avait forgées pour le peuple, je m'indigne qu'on les ait remplacées par une religion insensée qui permet aux mendians et aux esclaves de se croire en possession des choses divines, qui enhardit une fille franque née pour servir à discourir sur ces choses devant son maître, comme si elle était une prê-

tresse initiée aux mystères ou une docte amie de la sagesse, comme si, au lieu d'être une Barbare sans lettres, elle était la savante Eustochie que les chrétiens ont fait mourir à Bordeaux! Je m'indigne contre moi-même d'en venir, tant est grand le désordre universel, à lui répondre, au lieu de lui ordonner le silence qui convient à son origine et à sa condition abjecte!

Hilda s'était relevée; le regard fixé vers la terre, elle écoutait avec calme et avec douleur les paroles pleines d'endurcissement et d'outrages que Macer proférait; elle sentait avec une affliction profonde que sa conviction ne pouvait entamer ce cœur défendu par le triple airain de l'orgueil; elle était pénétrée d'une vive compassion pour cette opiniâtreté inflexible, elle était remplie d'un immense désir de fléchir et de sauver cette ame qui se raidissait contre le salut; elle ne pouvait se résoudre à quitter le père de Lucius dans cette position désespérée. Se recueillant dans une ardente prière et dans un dernier effort, elle lui dit : — Foule aux pieds ton esclave, Macer, mais daigne l'entendre encore un moment. Écoute : tu as été pour moi un maître sévère; un jour, sans l'intervention de mon père Maxime, tu allais faire imprimer sur mon front la marque du feu. Aujourd'hui tu es livré à ces Barbares que tu regardais mourir dans l'amphithéâtre, et moi j'ai retrouvé les miens, je suis libre dans ces forêts. Comment se fait-il donc que tout à l'heure j'étais prosternée à tes pieds, te suppliant de vivre? Comment se fait-il que je sois venue ici te chercher à travers les rochers et les marécages, sans craindre, faible jeune fille, la morsure des serpens ou la dent des bêtes féroces, pour te délivrer de tes ennemis, pour t'arracher à un odieux persécuteur, pour te ramener vers ton fils? Ah! il y a là quelque chose qui doit t'étonner et que tu dois ne pas comprendre. Eh bien! ce qui a fait faire ces choses étranges à une pauvre pécheresse, c'est ma foi, c'est mon Dieu; c'est ce Dieu qui est aussi le tien, et que tu voudrais renier! Ce Dieu qui est mort pour nous deux (pardonne-moi de dire *nous*) veut se servir de moi pour te préserver de la mort du corps et de celle de l'ame. Tu me méprises avec raison : je ne suis rien, comme tu dis, qu'une Barbare. Méprise-moi, outrage-moi, n'écoute pas mes vains discours : Dieu je l'espère, parlera mieux à ton cœur; mais, au nom de ton fils, ne le plonge pas dans une désolation sans remède! Je ne te demande point de céder à mes paroles : ordonne seulement à ton esclave de te conduire hors d'ici, ordonne-lui de te sauver.

Malgré sa dureté impitoyable, Macer ne put s'empêcher d'être de nouveau frappé de surprise en voyant ce zèle de la charité; mais, sa fierté reprenant bientôt le dessus, il se sentit humilié de cette vertu qui, partie de si bas, osait prétendre à le protéger, et il se contenta de dire froidement à Hilda : — Esclave, je t'ai déjà commandé de te re-

tirer. Mon intention est de mourir de faim en ce lieu, comme fit le sage Diagoras; si tu m'importunes encore par tes discours, je me briserai devant toi la tête contre ce rocher.

Hilda consternée se retira en silence; mais elle ne pouvait s'éloigner brusquement de Macer. Elle s'agenouilla à peu de distance, derrière de grands arbres qui la cachaient, et pria pour lui avec une vivacité que redoublait son amour pour Lucius. Macer était toujours à la même place et dans la même attitude, assis sur un rocher et immobile comme lui, présentant l'image de l'orgueil romain pétrifié. Tout à coup un bruit se fit entendre dans le feuillage; c'était un élan qui fuyait un loup-cervier. Macer tressaillit. — C'est Bléda, s'écria-t-il; il ne m'aura pas. — Et, comme il l'avait dit à Hilda, il heurta sa tête contre le rocher avec tant de force, qu'au bout de peu d'instans il expira. Hilda s'élança en le voyant tomber; quand elle arriva près de lui, il n'existait plus. La tête de Macer était fracassée et sanglante; mais son visage conservait l'expression de dureté stoïque et de hauteur froide qu'il avait eue jusqu'au dernier moment.

Hilda couvrit à la hâte le cadavre de mousse et de feuillage, prononça sur lui une rapide et fervente prière, puis courut trouver Lucius. Que ce moment eût été doux pour elle, si elle avait eu seulement à lui dire qu'il n'était plus l'esclave de Gundiok! Mais il fallait lui annoncer aussi qu'il n'avait plus de père. L'affreuse nouvelle foudroya Lucius. Il y a dans la douleur que cause la perte d'un père quelque chose de poignant et d'aigu qui manque à d'autres douleurs. On se sent atteint dans la source de sa vie; il semble qu'un lien de chair se rompt au plus profond de notre être; on se sent déraciné et blessé comme d'un coup de hache au cœur. S'il en est ainsi, même quand la mort ne brise qu'un rapport de famille entre deux ames du reste à peu près étrangères l'une à l'autre, qu'est-ce donc, hélas! quand celui qu'on perd était l'ami le plus tendre et le plus passionné de son fils?

Macer n'avait jamais été un tel père pour Lucius; cependant celui-ci ressentit un déchirement affreux dans ses entrailles en apprenant qu'il était désormais orphelin. Durant sa longue absence, il lui était souvent arrivé de passer bien du temps, à ce qu'il lui semblait, sans souci et sans mémoire du foyer paternel; mais, en dépit de lui, son imagination s'y reportait et s'y reposait toujours. Alors l'image de son père lui apparaissait vague et lointaine. Il y avait toujours au fond de son cœur un secret désir d'aller plus tard soigner les dernières années du chef de famille en cheveux blancs. Depuis qu'ils étaient tous deux réduits en captivité, la tendresse filiale de Lucius avait redoublé, car le malheur développe toutes les affections sérieuses. En outre il y avait dans le genre de mort de Macer quelque chose d'atroce et de soudain qui en accroissait l'horreur. Lucius, malgré la présence d'Hilda, fut

donc tout entier d'abord au malheur affreux qui l'accablait; le jeune et frivole Romain, qui traitait dédaigneusement la vie et la mort, tomba comme atteint d'un coup subit sur la mousse de la forêt en poussant des gémissemens inarticulés et en versant un torrent de larmes.

Hilda, entraînée par sa vive tendresse, que fortifiait encore sa douleur, osa soulever de terre la tête du malheureux Lucius et la poser sur son épaule. Penchée sur lui, elle laissa passer ainsi les premières convulsions du désespoir; puis, quand il put parler, quand il se mit à se reprocher tous ses torts envers son père, ses longs oublis, ses résistances fréquentes, des soins négligés, des paroles amères, et jusqu'au temps perdu par l'absence, elle s'efforça de le défendre contre lui-même et d'excuser des fautes qu'il s'exagérait dans l'emportement du repentir. Mêlant insensiblement quelques paroles de religion aux consolations qu'elle lui prodiguait, elle lui parla de ce qu'il pouvait faire pour réparer ce qu'il déplorait et pour retrouver ce qu'il avait perdu; elle lui disait, inspirée par l'enthousiasme, par sa tendresse, et par le souvenir des discours de Maxime et de Priscilla : Oui, si tout finissait par la mort, il faudrait mourir avec ceux qu'on aime, il faudrait imiter les hommes de mon peuple, qui brûlent avec un guerrier vaillant tout ce qui l'a aimé et servi dans ce monde, car la pensée des maux qu'ont soufferts ceux qui ne sont plus, et surtout des torts qu'on a eus envers eux, serait une torture constante et une affliction irréparable; mais s'ils vivent, — et comment, nous chrétiens, n'aurions-nous pas ce sentiment, qui est si puissant chez mes frères les Barbares au milieu des ténèbres de leur ignorance? — s'ils vivent ceux que nous pleurons, oh! alors nous pouvons nous prosterner devant eux et leur demander grace, nous pouvons penser qu'ils nous entendent, qu'ils nous pardonnent, et ne pas mourir de douleur. Ton père, Lucius, a besoin lui-même de miséricorde; mais il est dans le sein de la miséricorde infinie, comme disait Priscilla de ceux qui mouraient dans l'erreur; maintenant, sans doute, il voit la lumière à laquelle il fermait les yeux; il te voit aussi, il voit tes larmes, ton repentir. Ah! Lucius, ne la sens-tu pas enfin la vérité sans laquelle on ne saurait vivre, surtout quand on souffre? Tu as trop besoin de croire pour pouvoir douter. N'est-il pas vrai, quand on est bien malheureux, ne pas croire, ah! c'est impossible!

Lucius ne put tenir contre l'irrésistible accent avec lequel la voix bien-aimée appelait son cœur à la foi; il crut, ou plutôt, dans l'exaltation de la douleur et de l'amour, il lui sembla qu'il croyait comme Hilda; il lui sembla que cette vérité qu'il avait cherchée si long-temps venait d'éclore subitement dans son cœur et qu'elle n'en sortirait plus. Hilda le conduisit au lieu où elle avait laissé le cadavre de Macer. Tous deux creusèrent ensemble la fosse où ils le déposèrent; tous deux prièrent ensemble sur la terre fraîchement remuée. Dès ce moment, il y

eut entre ces ames rapprochées de si loin un pacte saint, une union tendre et sacrée, fondée sur une communauté de prière et d'espérance. Dès ce moment aussi, une vie nouvelle commença pour Lucius. Cette ame blasée avait besoin, pour renaître, des fortes secousses qui venaient de l'ébranler. Desséchée par le doute et les voluptés, elle ne pouvait se raviver que par la foi et l'amour. Ce qu'il y avait d'extraordinaire dans sa situation et dans celle d'Hilda, ce renversement des rapports sociaux au sein desquels il avait vécu, cette esclave qui était devenue l'arbitre de sa destinée et le guide de sa croyance, cette vie consumée dans la solitude après tant d'années passées au centre de la civilisation grecque et romaine, — toutes ces choses jetaient l'imagination de Lucius dans une sorte d'égarement qui lui permettait à peine de réfléchir sur le changement qui s'était opéré en lui. Il se laissait aller avec bonheur au sentiment de cette existence étrange née, comme tant d'autres non moins bizarres, de la grande subversion sociale qui s'accomplissait alors, et qui devait bouleverser toutes les positions, confondre tous les rangs, mêler toutes les races, et, par cette fusion immense, préparer l'unité des peuples modernes.

Deux soins partageaient et remplissaient la vie d'Hilda, celui de propager de plus en plus les semences de la foi chrétienne, surtout parmi les femmes de sa tribu, et celui de consoler et d'affermir Lucius. Le lieu où ils se réunissaient d'ordinaire était le lieu où tous deux ensemble avaient rendu à Macer les derniers devoirs et où une simple pierre plantée par eux marquait sa tombe. Quand le temps eut un peu adouci la douleur de Lucius, c'est là qu'il aimait à se trouver avec Hilda. Elle lui avait enseigné un sentier de chasseurs qu'elle avait découvert et par lequel il se rendait chaque jour auprès du tombeau paternel. Là, parmi les rochers qui occupaient le centre de la Vallée-Noire, l'ame de Lucius se retrempait au sein de cette forte nature. Étendu sur ces rochers, lui pour lequel autrefois il n'y avait pas de duvet assez moelleux, il attendait la venue d'Hilda. Le moment où il la voyait paraître illuminait son ame d'un rayon de joie, et tous deux passaient de longues heures dans des entretiens pleins de douceur et de tristesse.

Depuis qu'Hilda l'avait vu naître sincèrement à la foi, elle évitait de faire régner uniquement la religion dans ces entretiens; elle ne voulait point fatiguer le néophyte qu'elle avait ramené. Changeant de rôle, elle devenait un auditeur attentif, tandis que Lucius lui expliquait, en souriant parfois d'une ignorance naïve qui l'enchantait, tout ce qu'il pouvait lui faire comprendre de ce monde auquel elle était étrangère. Il éprouvait un grand charme à lui raconter les événemens et les aventures de sa vie : les plus ordinaires prenaient un aspect de nouveauté et de merveilleux en se réfléchissant dans l'imagination

ignorante de la Barbare, et par là ces souvenirs acquéraient un plus vif intérêt aux yeux de Lucius lui-même. Son esprit, lassé des redites infinies qu'il trouvait dans les livres et les discours des hommes, se reposait et se rajeunissait délicieusement au spectacle de cette ame neuve et de cette pensée ingénue qui s'épanouissait librement sous son regard. Hilda, de son côté, jouissait avec délices du bonheur de voir s'ouvrir à son intelligence ces perspectives nouvelles que l'amour éclairait de sa lumière; elle questionnait Lucius sur toutes choses pour avoir le plaisir de l'entendre répondre et pour se sentir à chaque réponse plus rapprochée de lui. Ainsi ces deux êtres que le destin avait faits si différens se développaient et se complétaient l'un l'autre : Lucius donnait à Hilda la maturité et la science, Hilda rendait à Lucius la jeunesse et la vie.

Unis par l'ame, vivant uniquement l'un pour l'autre dans la solitude, il était impossible qu'ils n'éprouvassent pas le besoin de confondre entièrement leur destinée. Lucius, subjugué par l'angélique nature d'Hilda, osait à peine laisser paraître à ses yeux une passion dont chacun de leurs entretiens solitaires augmentait l'ardeur. De jour en jour il souffrait davantage de tous les mouvemens qu'il réprimait. Pour Hilda, il lui semblait qu'elle ne désirait rien autre chose que de passer ainsi toute sa vie. Depuis que Lucius croyait comme elle, ses sentimens ne lui inspiraient plus aucune inquiétude; mais, accoutumée à examiner son ame et à sonder sa conscience devant Dieu, elle ne tarda pas d'apercevoir avec confusion que les agitations contenues de Lucius, sans la gagner, ne lui étaient pas indifférentes, et qu'elle trouvait un sensible plaisir à les causer. Sa droiture naturelle et l'éducation morale que le christianisme lui avait donnée lui firent sentir le danger que l'innocence de son ame l'eût empêchée de comprendre. Cette découverte mit dans son maintien, dans son langage, dans toutes ses manières, un embarras dont Lucius s'aperçut et dont s'accrurent les émotions qu'il ressentait. Un jour, il ne put les contenir, et, voyant Hilda épouvantée de leur violence, il osa lui ouvrir toute son ame et parler d'un mariage chrétien, d'une sainte union pour la vie et pour l'éternité. Hilda était bouleversée en l'écoutant. Les paroles de Lucius et l'indicible bonheur qu'elles lui causaient achevèrent de déchirer les derniers voiles qui pouvaient encore lui cacher la nature des sentimens de son cœur. Être la compagne bénie de ce noble Lucius qu'elle avait aperçu comme un ange protecteur du fond de sa servitude, puis au salut duquel elle s'était dévouée avec un zèle dont le motif lui avait d'abord caché le caractère, de Lucius que la Providence avait amené avec elle dans un vallon de la Germanie pour qu'elle achevât de gagner à Dieu cette ame qu'elle aimait, c'était pour Hilda une félicité miraculeuse sur laquelle elle n'avait jamais osé arrêter sa pensée.

Lucius, éperdu d'amour, la pressait de répondre. Pleine de trouble, elle balbutia quelques mots de différence de rangs, de maître et d'esclave; mais Lucius lui ferma la bouche en lui disant : — C'est moi, Hilda, qui suis maintenant ton esclave. C'est toi qui es libre et maîtresse dans ces forêts. Nous avons changé de condition. Le monde, ajouta-t-il en souriant, semble vouloir faire comme nous, et l'empire passer aux Barbares. Hilda, tu m'as conservé la vie, tu m'as ouvert le ciel; j'ai besoin de toi pour la vie et pour le ciel. — Hilda était de plus en plus troublée. — Et qui, dans cette solitude, bénirait l'union de deux chrétiens? dit-elle en rougissant. — Il faut fuir, Hilda, s'écria Lucius; il faut fuir ensemble. Tu me guideras à travers les détours de cette forêt, qui est ta patrie, et moi je te protégerai contre les animaux farouches ou contre les Barbares; procure-moi un arc ou un javelot, et je te nourrirai de ma chasse. Nous pêcherons le poisson des torrens, nous cueillerons les fruits des arbres sauvages. Marchons ensemble à travers ces solitudes en nous tenant la main; nous vivrons comme Maxime et Priscilla, jusqu'à ce que nous trouvions un prêtre chrétien qui fasse de nous deux époux chrétiens.

Hilda voyait mieux que Lucius toutes les difficultés de cette fuite; mais les obstacles et les dangers ne pouvaient rien sur ce cœur intrépide; bravés avec Lucius, ils étaient pour elle pleins de douceur. Un seul motif combattait dans son esprit le plan de Lucius, c'était le désir de convertir sa tribu. Elle se reprochait de laisser le champ avant la moisson; elle craignait que Dieu ne la punît de cet abandon, et que la punition ne s'étendît à Lucius. En même temps, elle sentait qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre pour eux, et qu'après un pareil entretien ils ne pouvaient plus demeurer comme par le passé. Il fallait s'unir ou se séparer, et se séparer, était-ce possible?

Une pensée, qu'elle ne communiqua pas à Lucius, tira Hilda de ces perplexités. Le jour où elle avait apparu à Gundiok sous le chêne, la harpe du vieux scalde à la main, Gundiok avait été frappé subitement de la beauté d'Hilda; il avait ressenti une impression pour lui nouvelle en l'entendant parler et chanter en inspirée, au milieu des Francs étonnés et ravis. Jusqu'à cette heure, le cœur de Gundiok n'avait battu que pour la chasse et la guerre. On sait qu'un jeune Germain eût rougi de faire attention aux femmes avant l'âge de vingt ans, et d'offrir à une jeune fille de sa nation une main qu'il n'eût pas trempée plusieurs fois dans le sang de ses ennemis. Une chaste jeunesse disposait ces peuples aux attachemens profonds. L'amour de Gundiok fut soudain et violent, comme tous les sentimens qui venaient assaillir les ames des Barbares, et peu de jours avant celui où eut lieu entre Hilda et Lucius l'entretien que je viens de raconter, Gundiok, ayant par hasard rencontré la chrétienne, avec l'impétuosité de

son caractère et de sa race, lui avait offert brusquement de venir dans sa cabane pour y être l'épouse du chef de leur tribu, de celui qui, comme elle, avait dans les veines du sang de Marcomir. Hilda lui avait répondu : — Gundiok, tu es le dernier rejeton de ma famille, et ta sœur Hilda désire ardemment pour toi le plus grand des biens; le jour où elle te verrait, fier Sicambre, courber docilement la tête sous le joug glorieux de la foi chrétienne, elle rendrait de ferventes actions de graces au Dieu qui aurait touché ton cœur; mais elle ne songe point à s'unir, par une alliance illustre, au noble chef de sa tribu : elle ne veut être que la fiancée du Christ. — Hilda était sincère en parlant ainsi, nulle pensée d'union terrestre n'était encore entrée dans son ame virginale. En même temps l'affection qu'elle éprouvait pour Lucius, et dont elle n'avait pas démêlé le caractère, l'éloignait de tout projet pareil, et lui faisait croire qu'elle passerait sa vie uniquement vouée à Dieu.

L'amour et la fierté sauvage de Gundiok avaient été blessés profondément du refus d'Hilda, et, depuis cet entretien, il avait évité sa présence; seulement elle avait cru s'apercevoir qu'il épiait de loin ses pas, et, le jour où elle se rendait près de Lucius, elle avait rencontré le jeune chef avec Bléda. Tous deux s'étaient éloignés en la voyant paraître, mais elle avait cru entendre comme un sourd rugissement de colère s'échapper de la poitrine de Gundiok.

Dans cette situation, qui l'effrayait vaguement pour Lucius, il lui sembla que cette fuite qu'il lui proposait était un moyen indiqué par la Providence pour le sauver des dangers qui le pouvaient menacer, et cette idée, qui s'empara vivement de son esprit, put seule la décider à s'éloigner des siens avant que leur conversion fût plus avancée. Elle se dit que la jalousie de Gundiok et la haine de Bléda seraient des obstacles puissans à sa prédication évangélique, et pourraient peut-être compromettre le succès qu'elle avait déjà obtenu. Tout cela n'était que trop vraisemblable, et d'ailleurs elle avait besoin de croire qu'il en était ainsi pour pouvoir écouter Lucius sans remords. Elle céda donc à ces réflexions, et consentit à partir avec lui, se confiant en Dieu et le priant intérieurement d'achever l'œuvre commencée par elle. La joie que Lucius fit éclater à ses pieds, quand il eut entendu sa réponse, acheva de lui ôter toute incertitude.

Dès-lors il ne fut plus question entre eux que d'assurer leur évasion et de vaincre les difficultés qu'elle présentait. Une fois décidée, Hilda, appelant à son secours les ressources que lui fournissait sa connaissance des lieux et de la vie barbare, forma tout le plan de la fuite et indiqua à Lucius toutes les mesures qui pouvaient l'assurer. Elle éprouvait un indicible bonheur à conduire l'œuvre de cette délivrance, et lui n'était pas moins heureux d'être délivré par Hilda, de sentir bri-

ser ses fers par les mains de cet ange sauveur qu'il adorait. Bientôt son imagination, insouciante des périls et disposée toujours à se tourner vers des perspectives riantes, eut franchi les limites de la forêt Hercynienne, et le transporta de l'autre côté du Rhin. Il se voyait déjà rendu à la société des hommes; son séjour chez les Barbares lui apparaissait dans le passé comme un épisode de sa vie errante, comme un voyage aventureux d'où il avait rapporté un trésor sans prix, et, s'élançant dans l'avenir, il choisissait l'asile de son bonheur. Ce n'était pas à Trèves, ravagée par les Francs, où il n'eût trouvé que les vestiges de l'habitation de son père, où le souvenir de l'ancienne condition d'Hilda eût été pénible pour tous deux. En outre, durant son long séjour en Grèce et en Asie, il avait pris l'habitude de vivre sous un soleil plus brillant que celui de la Gaule. Nulle ville dans ses voyages ne l'avait séduit et attaché autant que la ville de Rome, déjà abandonnée pour Constantinople et peu habitée, mais brillante encore à ce moment, avant qu'Alaric et Genséric y eussent passé, radieuse de l'éclat de ses temples aux toits dorés, embellie par ses jardins magnifiques et le retentissement de ses mille fontaines. Il disait à Hilda : « Nous habiterons une maison modeste sur la cime déserte de l'Aventin; nous nous promènerons au bord du Tibre; je te raconterai l'histoire merveilleuse de Rome avant que cette histoire finisse et que Rome succombe; je te montrerai les lieux où s'est vingt fois décidé le sort du monde, et où il ne se décidera plus. J'aime Rome parce qu'elle est délaissée; elle me plaît à cause de sa grandeur et de sa tristesse, et puis nous oublierons avec délices tout souvenir de la puissance romaine pour nous entretenir de la Germanie et de la Gaule. Nous nous rappellerons ensemble cette vallée où nous sommes; nous parlerons de la forêt Hercynienne au pied du Capitole. »

Alors Hilda, pour qui Rome était le lieu de la captivité de saint Paul et du martyre de saint Pierre, interrompant cette peinture de la cité païenne, lui demandait des détails sur les basiliques des apôtres, sur les reliques des martyrs, sur les sépultures des catacombes, dont elle savait confusément l'existence par les récits de quelques esclaves venues d'Italie. Elle se faisait une grande joie de vivre sur une terre aussi sanctifiée. Elle se voyait unie à Lucius par l'évêque de Rome, dont Priscilla lui avait parlé comme du grand évêque : le salut de Lucius et le sien lui en semblaient plus assurés. Plus heureuse que lui, parce qu'elle était plus fermement croyante, elle savourait en idée la félicité d'un amour éternel.

Enfin il fallut s'arracher à cet enivrement céleste. Avant de se séparer pour la dernière fois, Lucius et Hilda convinrent de se retrouver le lendemain avant l'aurore à l'entrée du chemin qui conduisait dans la Vallée-Noire. Hilda, suivant la coutume germaine, tendit la

main à Lucius, qui, avec un geste passionné, serra cette main sur son cœur. Il ne pouvait quitter la jeune fille et la contemplait avec un ravissement inexprimable, tandis qu'elle baissait les yeux à terre, s'efforçant de vaincre son trouble par la prière et ne trouvant plus de mots pour prier. Tout à coup un bruit qui se fit entendre à quelques pas d'eux tourna leurs regards de ce côté. Deux hommes sortirent du bois touffu qui les entourait : c'étaient Gundiok et Bléda.

Bléda s'était aperçu de la passion jalouse du chef franc, et, concevant l'espoir de se venger à la fois d'Hilda et d'un Secundinus, il avait attisé cette passion par ses discours. Depuis plusieurs jours, il les observait tous deux à leur insu, et il avait révélé à Gundiok leurs entretiens prolongés dans la Vallée-Noire. Il lui avait appris que là était la tombe de Macer, et l'avait amené pour les observer, pensant que ce qu'il apercevrait de leur innocent amour ne pourrait manquer d'enflammer sa colère. Un hasard funeste avait servi Bléda, et il avait eu la joie de voir une affreuse colère se peindre sur le front du terrible chef, à mesure qu'il lui traduisait dans sa langue les discours d'Hilda et ceux de Lucius. Leur projet de fuite avait mis le comble à la rage de Gundiok. Enfin, quand il les avait vus se prendre la main en se regardant avec amour, hors de lui, il s'était élancé du bois où il était caché. D'un bond, il vint tomber à quelques pas de Lucius, pâle de fureur, lançant des regards semblables à ceux d'une hyène qui fond sur le chasseur, brandissant de la main droite sa framée et tenant de la gauche un javelot, suivant l'usage de sa nation. Lucius le regardait avec une intrépidité qui semblait le défier encore. Ces deux jeunes hommes, beaux et fiers tous deux, mais d'une beauté et d'une fierté différentes, demeurèrent quelques instans face à face et immobiles, ne pouvant se rien dire, car l'un n'entendait pas la langue de l'autre, mais exprimant tous deux par le regard la haine et l'orgueil. Hilda épouvantée levait les yeux au ciel, dans une attente pleine d'angoisse. Gundiok, qui eût voulu insulter par ses paroles le Romain avant de le frapper, s'élança sur la tombe de Macer, et la foula aux pieds devant lui. Lucius ne pouvait recevoir un outrage plus sensible à sa piété filiale et à son orgueil de patricien. Furieux de son impuissance à rendre injure pour injure, il parvint à mettre tant de mépris dans son regard, et dans sa bouche muette une telle expression d'insulte, que Gundiok le comprit. Aussitôt sa framée vint frapper Lucius et le fit rouler à ses pieds. A cette vue, Hilda redevint un instant la femme barbare, la lionne des forêts : elle se précipita sur Gundiok pour le déchirer. Gundiok, après avoir lancé sa framée, s'était mis en défense, par habitude, en présentant le fer du javelot, dans l'attitude d'un Frank se préparant au combat. Le mouvement d'Hilda avait été si prompt, qu'avant que Gundiok eût pu retirer son javelot,

le fer était entré dans le corps de la jeune fille, qui, blessée mortellement, alla tomber près de Lucius.

Bléda, craignant le désespoir de Gundiok, s'enfuit plein de peur et de joie. Quand Hilda sentit le froid du fer dans sa poitrine, l'élan de fureur qui l'avait possédée un moment s'arrêta. Son sang qui coulait rafraîchit son ame et la calma. Sûre maintenant de mourir avec Lucius, sûre de célébrer avec lui dans le ciel les noces sans fin, elle ne ressentait plus aucun désir de vengeance, elle était radieuse d'espérance, et se penchant vers lui : — O mon Lucius, lui dit-elle, ce n'est pas en ce monde que nous devions être unis, c'est dans le sein de notre père céleste. Qu'il soit béni, Lucius, de nous faire mourir ensemble! Peut-être, Lucius, si nous étions restés sur la terre, tu te serais repenti un jour d'avoir épousé la pauvre esclave, la grossière Barbare; mais dans le ciel il n'y a plus ni maître, ni esclave, ni Romain, ni Barbare; il n'y a plus que des ames qui s'aiment au sein de Dieu. Allons donc ensemble avec joie nous aimer à jamais dans le ciel; donne-moi ta main, ô mon époux bien-aimé, et dis-moi que tu crois, ainsi que moi, qu'après nous être endormis dans notre couche sanglante, nous allons nous réveiller parmi les chants des anges! — Et Hilda mourante souriait à Lucius avec une merveilleuse douceur, et la sérénité de la foi se confondait dans son regard avec l'ivresse de l'amour.

L'agonie du jeune Romain n'était pas si douce, car sa foi était loin d'être aussi assurée : c'était une exaltation passagère qui lui avait fait illusion sur sa croyance. Son ame, accablée par la douleur, s'était tournée vers une espérance qui le consolait; mais cette ame, durant toute une vie dominée par les influences païennes, avait reçu trop profondément l'empreinte de la mollesse et de l'incrédulité pour pouvoir embrasser facilement la foi du Christ. L'amoureux Lucius, en écoutant Hilda, avait cru entendre la voix de Dieu, mais il avait besoin du bonheur terrestre pour croire aux joies célestes. Perdre Hilda au moment où il allait la posséder était un coup de la destinée qui le rejetait dans le désespoir. Cependant l'accent irrésistible des paroles d'Hilda mourante agissait sur lui. Ce qui se passa alors dans cette ame flottante et partagée, nul ne le saura jamais. Lucius, attachant son regard passionné sur Hilda, semblait faire effort pour croire à force d'aimer. Enfin quelque chose parut se décider en lui et triompher. « Je crois, dit-il en fermant les yeux, je crois au Dieu d'Hilda, » et il ne les rouvrit plus.

Quand elle eut vu mourir Lucius, Hilda se mit à prier Dieu d'une voix défaillante, lui demandant pardon de son dernier mouvement de colère, et implorant la grace de ne pas beaucoup attendre pour rejoindre son bien-aimé.

Pendant ce temps, Gundiok la regardait avec égarement. Son ennemi était mort, il était vengé, et devant lui était couchée sur la terre

cette belle Hilda, la compagne de son enfance, l'ornement de sa tribu, la seule femme qui lui eût fait sentir l'amour, une femme qui avait été pour lui l'objet d'une adoration presque superstitieuse. C'était lui qui l'avait frappée et l'avait couchée ainsi dans son sang. Il fut pris d'un mouvement subit de rage contre lui-même.

— Hilda, dit-il, je me tuerai.

— Ne meurs pas, Gundiok, dit Hilda, et ne perds pas ton ame.

— Mais si je meurs, j'irai avec toi, dit Gundiok.

— Non, dit Hilda, car tu ne crois pas au Christ. Moi, je suis heureuse, je vais auprès de lui; mais toi, je te plains, car je te laisse sous l'empire du démon.

— Tu me plains! dit Gundiok.

— C'est que je suis chrétienne, reprit Hilda.

Gundiok la regardait avec une admiration stupide. Une idée soudaine le frappa : — Et moi, si j'étais chrétien!

Hilda sembla se ranimer. L'espoir de convertir le chef de sa tribu, et par lui sa tribu tout entière, fit briller ses yeux mourans d'un éclat extraordinaire.

— Si tu étais chrétien, dit-elle, nous nous retrouverions, Gundiok, dans la gloire céleste.

Et, rassemblant un reste de forces, elle se mit à le supplier d'écouter cette voix qui parlait à son cœur, et, au nom de son sang qu'il avait versé, elle l'adjura, lui, le meurtrier de celui qu'elle aimait, d'embrasser la foi chrétienne pour être sauvé. Certes jamais la religion de Jésus-Christ ne remporta sur une ame un plus grand triomphe. Hilda pouvait parler ainsi à Gundiok, parce qu'elle savait qu'elle allait rejoindre Lucius.

Gundiok, éperdu d'étonnement en présence de ce miracle de la charité, entraîné par le désir de retrouver Hilda au-delà du tombeau, hésitait, en proie à une lutte violente. Cette lutte ne pouvait durer long-temps dans une intelligence grossière, mais énergique, qui ne concevait qu'une idée de la foi, mais qui alors la saisissait fortement. Tourmenté par une agitation puissante, il répétait : — Chrétien, moi, chrétien!

— Hâte-toi, dit Hilda d'une voix faible et avec une ineffable joie; hâte-toi, car je vais mourir.

A cette voix, à ce sourire, Gundiok tomba devant elle à genoux en s'écriant : Je suis chrétien!

J.-J. AMPÈRE.

LES ÉTATS-UNIS

EN 1852.

CARACTÈRES ET TENDANCES DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE.

I. — *Travels in the United-States, etc., during* 1849 *and* 1850, by the lady Emmeline Stuart-Wortley; 3 vol. in-8°, London, Richard Bentley, 1851.

II. — *Notes on North America*, by James Fw. Johnston; 2 vol. in-8°, Edinburgh and London, William Blackwood, 1851.

III. — *A Glimpse at the great Western Republic*, by lieutenant-colonel Arthur Cunynghame; London, Richard Bentley, 1851.

IV. — *A Ride over the Rocky mountains to Oregon and California*, by the honorable Henry J. Coke; London, Richard Bentley, 1852.

De tous les spectacles que présente aujourd'hui l'univers, il n'en est pas de plus intéressant et, dans un certain sens, de plus inquiétant que le mobile et bruyant panorama qui s'étend de la frontière du Canada à la frontière du Mexique, et que l'arrivée de chaque paquebot vient faire passer devant nos yeux. Le temps n'est plus où les États-Unis n'étaient pour l'Europe qu'un spécimen accompli du gouvernement démocratique. Ce pays, qui, depuis sa formation, était resté exclusivement américain, dont les intérêts ne touchaient en rien aux nôtres, qui était pour nous un sujet d'études, la représentation sensible et vivante de certaines théories abstraites, la preuve de ce que peut l'esprit humain travaillant dans un certain sens et avec un certain but, sort maintenant de la solitude dans laquelle il s'était renfermé, et de l'indifférence apparente avec laquelle il avait toujours considéré les questions qui se débattent hors de son territoire. Main-

tenant il s'agite pour entrer à son tour dans les affaires du monde, et s'inquiète de la politique des autres nations, comme si elle lui portait ombrage ou atteinte. Ce n'est point seulement l'ardeur républicaine qui pousse en avant les Américains, c'est une ardeur bien plus fatale, l'ardeur du sang et du tempérament propre aux peuples jeunes, à laquelle vient se joindre la convoitise égoïste et raffinée des nations vieillies. A cette ardeur ainsi compliquée de sauvagerie et de civilisation, le pressentiment obscur et fatidique d'une grande mission providentielle vient ajouter tout ce qu'il peut développer d'ambition nationale et d'instincts religieux. Il faut maintenant aux Américains le retentissement au dehors, l'ivresse du succès, le respect des nations, et, à défaut de ce respect, leur crainte. Pour arriver à ce but, tous les moyens leur seront bons; ils ont d'abord le prestige de leurs institutions, l'exemple de réussite démocratique qu'ils ont donné au monde. Si ce prestige moral, comme cela est visible aujourd'hui, vient à s'éclipser, il reste la puissance matérielle : trente millions d'hommes ont toujours du poids dans les affaires de l'univers. La puissance de l'argent qu'ils accumuleront et gagneront à tout prix remplacera pour eux tout ce qui leur manque du côté du respect moral, de la considération qu'une existence séculaire, une vieille civilisation et les bienfaits répandus sur le monde par un travail traditionnel ont acquise aux états du continent européen. Dans le langage de leurs représentans et de leurs publicistes perce un double sentiment : la joie d'être à l'abri de tout danger, et en même temps le désir de rencontrer des adversaires. Ils sont taquins, sans être ouvertement et décidément hostiles; ils cherchent partout des ennemis, et leur grand désespoir est de s'avouer qu'ils n'en ont pas. En un mot, ils veulent faire quelque chose, ils ne savent pas bien précisément quoi; mais le hasard et l'occasion sont des dieux complaisans qui ne manquent jamais de favoriser les gens de bonne volonté et les caractères décidés à tout oser.

Il est temps enfin de dissiper une fausse opinion qui s'est implantée parmi nous dès le XVIIIe siècle, de renoncer à juger les États-Unis d'après leur constitution, et de les juger au contraire d'après le tempérament et le caractère de leurs habitans. Il est temps pour l'Europe de cesser de se faire une Amérique de convention. Il n'a pas manqué, il ne manque pas encore parmi nous d'abstracteurs de quintessence tout prêts à démontrer que la cause de la prospérité croissante de l'Amérique consiste dans cet arrangement légal, dans cette combinaison politique qui s'appelle constitution des États-Unis. De là hymnes et dithyrambes en l'honneur de la philosophie du *Contrat social* et de la raison humaine. L'expérience et les faits démontrent aujourd'hui que la cause première de la grandeur des Américains est leur origine protestante, et que leur tempérament et leur *humeur* sont des auxiliaires plus puissans pour leur progrès que leur constitution. Qu'est-ce que

cette constitution si vantée, et dont avec l'effronterie de l'ignorance on n'a pas craint de présenter l'exemple à la France? Cette constitution fut un compromis ayant pour but de rapprocher et de grouper des hommes qui ne pouvaient avoir aucune répugnance à être unis par les mêmes liens politiques, puisqu'ils étaient unis déjà par les mêmes liens moraux. Dans un des discours qu'il prononça l'an dernier durant son voyage dans l'état de New-York, M. Daniel Webster disait admirablement : « Avant l'établissement de la constitution, il n'existait entre les diverses colonies aucun lien politique, mais la langue anglaise était leur langue commune, Shakspeare et Milton étaient leur propriété commune; la Bible et la religion du Christ étaient l'objet de leur commune adoration. Voilà les liens qui les unissaient. » Rapprochées par les croyances et par les souvenirs, atteintes dans les mêmes intérêts, il n'en coûta rien aux diverses colonies pour s'unir politiquement. La constitution ne leur demanda le sacrifice d'aucune de leurs habitudes, d'aucune de leurs coutumes; elle ne fut pas faite pour donner aux états des garanties les uns contre les autres. En s'unissant, les Américains ne se sont rien demandé et ne se sont rien sacrifié. Il en est des fondateurs de la république comme de la constitution; on ne cesse de se récrier sur leur douceur, leur tolérance, leur humanité, et, en vérité, comment auraient-ils pu avoir d'autres vertus que celles-là, eux qui n'avaient rien à demander à leur peuple, et à qui leur peuple ne demandait rien? Ils ont joué le seul rôle qu'il leur fût possible de jouer, celui de secrétaires de la pensée publique. La république n'est pas une conception qui leur fût personnelle, elle existait sous leurs yeux, non reconnue légalement encore; ils n'avaient rien à fonder, ils n'avaient qu'à proclamer l'évidence. Si, avec ce rôle modeste à remplir, Washington, Franklin et Adams eussent été des tyrans et des dictateurs, c'est qu'ils auraient eu de grandes dispositions naturelles à le devenir. Qu'on cesse donc de parler comme d'une œuvre de génie de la fondation de la république américaine, car jamais fait plus simple ne s'est accompli sous le soleil. D'un autre côté, nos absolutistes ne manqueront pas d'attribuer les fautes et les entreprises aventureuses ou injustes des Américains à cette même constitution, à cette même forme de gouvernement que nos républicains présentent comme la mère de tous leurs succès passés et de leur prospérité présente; mais les fautes des États-Unis ne prouveront pas plus contre la république que leur prospérité ne prouve en sa faveur. Il n'y a aucune conséquence politique à tirer de ces fautes et de ces succès : les uns et les autres doivent être rapportés au tempérament, aux vertus du sang, aux qualités de la race. Les États-Unis nous présentent tout simplement le spectacle d'une Angleterre populaire; ils nous montrent la race anglo-saxonne débarrassée des entraves traditionnelles, de tous les liens infiniment multipliés qui enchaînent l'homme dans les vieilles civili-

sations, même les plus libérales. La race anglo-saxonne se retrouve là dans son état primitif et avec son énergie originelle. Pour s'en convaincre, il suffit d'interroger successivement, comme nous voudrions le faire ici, les instincts et les mœurs de la société américaine.

I. — RAPPORTS DE L'ANGLETERRE ET DE L'AMÉRIQUE.

Les affinités nombreuses qui existent entre les deux branches principales de la race anglo-saxonne n'ont point encore été peut-être assez remarquées. Il est aisé de démontrer qu'en Angleterre comme aux États-Unis, la société repose sur les mêmes données morales, sur les mêmes principes appliqués d'une manière différente, mais non pas si différente au fond qu'on pourrait le croire au premier abord. Aucun publiciste n'a encore indiqué profondément, à notre avis, la différence qui sépare ces deux nations de toutes les nations du monde. Dans un écrit publié récemment, M. le comte de Fiquelmont, cherchant à donner des motifs à sa haine de l'Angleterre, a mis le doigt sur le caractère véritable de ce pays en l'accusant d'être en contradiction avec tous les autres peuples, et d'avoir poussé à la république tandis que les autres nations poussaient à la monarchie. Jamais observation plus profonde n'a été faite sur la politique de l'Angleterre. — Le monde aujourd'hui, écrivent ou plutôt écrivaient chaque jour nos révolutionnaires, marche vers la démocratie. — Rien n'est plus vrai; mais comment y marche-t-il? Il y marche par deux systèmes qui sont aussi différens l'un de l'autre que le pouvoir absolu d'un seul l'est du pouvoir absolu du plus grand nombre. L'Angleterre et je ne craindrais pas de dire l'Amérique marchent à la démocratie par la liberté et l'individualisme; les nations continentales marchent à la démocratie par l'égalité et la monarchie. Les deux traditions nettement tranchées sont en présence l'une de l'autre et se disputent l'empire.

On étonnerait peut-être nos radicaux en leur disant que l'empereur de Russie représente la démocratie comme toutes les constituantes du monde ne la représenteront jamais, et pourtant rien n'est plus vrai. Ce qui se passe chez nous a pu dessiller leurs yeux et leur apprendre où est la véritable tradition démocratique. Les rois de l'Europe aujourd'hui ne représentent point autre chose que la démocratie couronnée, protectrice de l'égalité, dominatrice des individualités aristocratiques de tout genre. La vaillante et féodale Pologne, la vaillante et féodale Hongrie, domptées et subjuguées par l'alliance des empereurs et des masses populaires, témoignent, par leurs malheurs, de cette tendance, comme la destruction deux fois répétée de la monarchie des Stuarts, par l'alliance de l'aristocratie et du peuple, témoigne de la tendance contraire. Cette manière de comprendre la démocratie est propre à tous les peuples latins et d'origine romaine, propre à tous les peuples

qui, malgré leur origine, ont été depuis long-temps élevés dans l'autorité et qui ont reçu d'une manière ou d'une autre par le saint empire comme l'Autriche, par Byzance et Pierre-le-Grand comme la Russie, par Frédéric et Voltaire comme la Prusse, les traditions de l'empire romain et des peuples latins. Le système contraire est représenté par l'Angleterre et l'Amérique. Là domine l'aristocratie, c'est-à-dire l'individualité humaine dans toute sa liberté, sans entraves, mais sans protection, se protégeant elle-même, se gouvernant elle-même, sans autre guide que la conscience, sans autre maître que Dieu, ennemie des symboles et des intermédiaires en matière de religion et de gouvernement, ennemie de tout ce qui n'est pas essentiellement individuel, libre et consenti, et par-dessus tout ennemie des forces anonymes, des grandes armées et des grandes machines administratives à la manière romaine, ces deux admirables instrumens de compression et de gouvernement. Dans les autres nations, la démocratie consiste à empêcher cette domination de l'individu, à arrêter ce développement naturel et à établir un niveau tyrannique. Elle a pour but de contrarier autant que possible la liberté dans son essence quand ce n'est pas dans ses effets, et dans ses effets quand ce n'est pas dans son essence. En Angleterre et en Amérique, au contraire, la liberté est estimée comme le seul bien auquel doivent être sacrifiés tous les autres, comme le principe de la société, et plus encore, comme le principe même de la vie, comme la preuve même que l'homme a une ame et une destinée, comme l'instrument non-seulement du bonheur temporel, mais du salut éternel, comme la faculté qui fait de l'homme un être capable de produire des actes toujours nouveaux et toujours féconds, au lieu d'être asservi à des fonctions toujours les mêmes, toujours mécaniques et stériles. Enlevez la liberté à un Anglo-Saxon, et il ne saura plus bien s'il est un homme ou une bête.

La démocratie entendue ainsi est donc en opposition complète, en guerre ouverte avec la démocratie de notre continent; elle se rattache à une tout autre tradition, à la pure tradition barbare, germanique et féodale. Les deux traditions sont bien nettement tranchées, et on peut suivre dans l'histoire leur double développement parallèle; une seule chose les couronne l'une et l'autre et leur est commune, c'est le christianisme, et encore leur manière de l'interpréter est aussi différente que leur manière de comprendre la société et le gouvernement. D'une part, catholicisme, gouvernement romain, monarchie, dictature, égalité; de l'autre, féodalité, protestantisme, république, liberté : telles sont les diverses manifestations de ces deux civilisations opposées. Il ne se peut rien trouver de plus contraire et de plus antipathique. Long-temps ces deux civilisations ont marché parallèlement; aujourd'hui voilà qu'elles se rencontrent avec le même mot sur les lèvres, et, prétendent-elles, avec la même tendance. L'une et l'autre

parlent de démocratie et même quelquefois de république; elles s'étonnent et restent stupéfaites en face l'une de l'autre en voyant combien diffère leur manière de prononcer le moderne *shiboleth* qui s'appelle démocratie; elles n'en sont encore qu'à l'étonnement, mais déjà perce la défiance, et l'heure inévitable approche où elles commenceront la lutte la plus sérieuse qui se soit livrée dans le monde, si sérieuse qu'il faudra que, pour que l'une vive, l'autre disparaisse; cela est fatal comme les lois de la pesanteur et de la lumière. Il ne peut y avoir ni accord ni trêve entre l'humble, l'obéissant, le timide esprit d'égalité et l'impérieux, l'aristocratique esprit de liberté.

Nous marcherons au-devant d'une objection qu'on ne manquerait pas de nous faire : l'égalité existe en Amérique, elle est passée dans les mœurs et reconnue dans les lois. Oui, sans doute; seulement ce que les Américains entendent par ce mot d'égalité est justement l'inverse de ce que nous entendons. L'égalité, aux États-Unis, n'est que l'arme de la liberté, son moyen de défense et de sécurité; ce que nous entendons par égalité n'est guère autre chose que le nivellement. L'égalité, aux États-Unis, peut s'interpréter ainsi : j'entends n'être pas plus gêné que mon voisin dans les entreprises qu'il me plaira de tenter; j'entends avoir le droit de braver les mêmes hasards, d'oser autant et plus que lui, de donner une aussi libre carrière à mes facultés, d'acquérir autant que lui et plus que lui, si cela m'est possible, et je défends qu'aucun intermédiaire vienne se placer entre nous deux pour le protéger lui contre moi et moi contre lui. Comprendre ainsi l'égalité, c'est, on le voit, laisser simplement le champ libre à la liberté, à la concurrence, à la guerre; c'est transporter la politique de neutralité des relations internationales dans les relations de la vie civile; c'est en un mot donner aux libertés individuelles en lutte ce qu'on appelle dans la langue politique américaine *fair play* (beau jeu, libre jeu), et les laisser montrer la valeur relative de leurs forces. Ce n'est pas ainsi que nous entendons l'égalité; ce mot implique toujours chez nous une pensée de protection d'abord et par suite la nécessité d'un intermédiaire et d'un souverain juge, qui, sous le nom de dictateur, de roi, d'état, intervient pour prévenir, arrêter, punir, contrarier les empiétemens des individus les uns sur les autres. Ces deux manières différentes de comprendre l'égalité ont deux résultats nécessairement opposés et ennemis : l'une, la nôtre, nous conduit à admettre que les facultés de l'individu ne lui appartiennent pas, mais appartiennent à la société, que ses services, ses talens ne lui constituent aucun *droit*, aucun *privilége*, et qu'il remplit tout simplement une *fonction* en exerçant ses talens; l'autre conduit les Anglo-Saxons à considérer l'exercice de ces talens comme constituant un droit, et les services rendus comme constituant un privilége auxquels personne n'a la puissance de porter atteinte. On pourrait appeler cette égalité l'aristocratie ato-

mistique, l'aristocratie non plus concentrée dans quelques grandes familles, mais éparpillée sur un territoire immense et incarnée dans le plus pauvre laboureur et dans le plus humble artisan.

Ce n'est point pour faire un vain parallèle historique que nous avons tiré cette ligne de séparation entre les deux civilisations. D'une part, nous avons voulu montrer combien cette démocratie était naturellement opposée à nos instincts et à nos tendances; de l'autre, nous avons voulu indiquer un fait qui déjà se prépare sourdement, et dont l'accomplissement tardera moins peut-être qu'on ne pourrait le supposer : l'union des deux grandes fractions de la race anglo-saxonne, de l'Angleterre et de l'Amérique. Il n'y a pas, à l'heure qu'il est, dans les deux pays, de tendance plus marquée que celle-là; une sorte de pressentiment d'un danger prochain et qui chaque jour s'avance pousse l'un vers l'autre ces deux grands peuples en dépit des anciennes rivalités, des passions populaires, des ambitions égoïstes. Sans doute les États-Unis seraient bien aises d'ajouter les noms des colonies anglaises du nord aux noms des états qui composent déjà leur territoire, sans doute l'Angleterre serait bien aise de conserver pour elle seule le commerce du monde et la domination des mers; mais ces deux grands pays sentent dans l'air de l'avenir qu'un même danger les menace dans leur puissance, et même dans leurs instincts, leur religion, leur indépendance. Bon gré mal gré, ils se rappellent qu'ils parlent la même langue, professent le même culte. A mesure que les États-Unis se civilisent, ils se découvrent de plus en plus des ressemblances singulières avec l'Angleterre; à mesure que l'Angleterre se démocratise, elle se sent plus de sympathie pour ses frères d'outre-mer. Cette union, vaguement prophétisée depuis long-temps, s'accomplit en fait de jour en jour. Unies par la communauté d'origine, ces deux nations le sont aussi par la communauté de tendances, de sorte que tout ce que l'une accomplit profite à l'autre. L'abrogation des vieilles lois de navigation et des lois sur les céréales n'a guère servi qu'à l'Amérique, et tout progrès accompli par l'Amérique dans les arts mécaniques ne sert guère qu'à l'Angleterre, car elle seule est en mesure de s'en servir et d'en profiter immédiatement. Il y a donc entre les deux pays un échange rapide, immédiat, presque instantané, de leurs progrès respectifs. L'audace des Anglo-Saxons d'outre-mer étonne et effraie toutes les nations; l'Angleterre seule ne s'en étonne pas, car, si rapide que soit l'accroissement des États-Unis, cette rapidité est égalée par l'accroissement que, depuis soixante ans, ont pris les districts manufacturiers de l'Angleterre et de l'Écosse. New-York, depuis soixante ans, s'est élevé, il est vrai, de 60,000 à 400,000 habitans; mais Glasgow, dans le même espace de temps, s'est élevé de 77,000 à 367,000 habitans, et Birmingham de 73,000 à 300,000. M. Johnston, l'auteur des *Notes on North America*, le prouve par des chiffres authentiques. Si la jeune Amérique se vante

de l'augmentation rapide de ses manufactures à peine à leur naissance, ce sont des bras anglais qui remuent les machines. L'accroissement des manufactures de l'Amérique n'a pas restreint ni limité les marchés anglais. La manie d'exalter à tout propos les États-Unis existe en Angleterre comme dans tous les pays du continent; seulement, tandis que nous, par exemple, lorsque nous exaltons les États-Unis, nous prononçons involontairement notre condamnation, les Anglais ne font que reconnaître leurs propres qualités, et lorsque les Américains se vantent de battre les Anglais, ils ne font qu'exprimer un désir d'émulation qui est une simple jalousie de famille. « C'est le lien du sang et du langage qui donne naissance à ce sentiment, dit M. Johnston, aussi bien que le désir de surpasser ce qu'il y a chez nous d'excellent. Ils parlent exactement d'après le même principe qui pousse nos *mécontens* anglais à ne voir de perfection que dans les villes, les institutions et les campagnes de l'Amérique du Nord. *Nos mécontens, tout en exprimant ce sentiment, ne consentiraient jamais à émigrer dans aucune contrée européenne ni à corriger nos institutions d'après les modèles du continent.* Ce n'est que le bonheur d'hommes de notre propre sang que nous jugeons supérieur au nôtre. »

Ces derniers mots sont significatifs et résument parfaitement tout ce que nous avons dit sur la différence qui sépare ces deux peuples de tous les autres et sur leur étroite ressemblance. La civilisation européenne répugnerait, M. Johnston le déclare, à un Anglo-Saxon, et ce fait suffit pour montrer de quelle importance est l'Amérique pour l'Angleterre. Quoique les États-Unis soient à bien des égards une nation rivale, l'insuccès de la grande expérience républicaine des États-Unis serait pour l'Angleterre plus fatale que la perte de quelqu'une de ses riches colonies. Les États-Unis confirment l'Angleterre dans ses principes et dans sa foi politique. Au moment où ces principes sont partout proscrits sur le continent après avoir été déshonorés et détestablement appliqués par des ignorans, des fous et des scélérats, au milieu de l'affaissement des nations et de l'universel abandon des principes de liberté, l'Angleterre, si elle pouvait douter d'elle-même, n'aurait qu'à tourner les yeux vers l'Amérique : elle y verrait réussir et prospérer non-seulement ses principes, mais l'exagération même de ses principes. M. Johnston fait très bien sentir cette influence morale de l'Amérique sur l'Angleterre, influence qui l'engage à rester dans son isolement et à ne pas prendre exemple sur le continent, à ne pas se laisser effrayer par les malheurs de l'Europe et à considérer ces malheurs comme impuissans à la frapper; il fait très bien comprendre aussi cette sorte d'entente franc-maçonnique qui existe entre les deux peuples, qui fait qu'eux seuls se comprennent bien mutuellement. La plupart des événemens qui se passent en Amérique sont pour nous

des énigmes; nous comprenons difficilement le caractère, les mœurs, la politique américaine : ce n'est qu'en nous plaçant en dehors de nous-mêmes que nous pouvons les comprendre; si nous essayions de les juger avec notre nature propre, nous n'y parviendrions jamais. Pour un écrivain ou un homme politique anglais, toutes ces difficultés n'existent point.

Au sein des classes populaires, l'union dont nous parlons est depuis long-temps accomplie. Grace à l'émigration, il n'y a guère dans les trois royaumes de famille de paysan et d'artisan, même de famille des classes moyennes inférieures, qui n'ait quelqu'un des siens parmi les colons américains et les ouvriers des manufactures de New-York ou de Boston. L'Amérique est ainsi rattachée à l'Angleterre non-seulement par les liens du sang en vertu de leur commune origine, mais en quelque sorte par les liens de la famille, par les plus puissans et les plus doux sentimens, qui établissent un échange perpétuel de souvenirs et d'affections entre les deux nations. Le peuple anglais, habitué à un gouvernement libéral, mais aristocratique, retrouve en Amérique son gouvernement libéral sans prépondérance oligarchique; il s'y trouve tout-à-fait à l'aise, et il y est pour ainsi dire plus chez lui, plus *at home* que dans sa propre patrie. Rien ne fait mieux comprendre l'identité des deux peuples que la rapidité avec laquelle se propagent en Angleterre les folies que l'on pourrait supposer essentiellement américaines. Le mormonisme compte de nombreux adeptes parmi les ouvriers des villes manufacturières, et la colonie des mormons, chassés de toutes les villes en Amérique, s'est accrue, dans ces dernières années, d'un grand nombre d'émigrans anglais venus exprès d'Angleterre pour aller se joindre à cette secte bizarre. D'un autre côté, la contre-partie du mormonisme, la secte des *shakers*, qui, tout aussi extravagante que la secte des mormons, est en revanche douce et mystique, est arrivée en Amérique toute fabriquée d'Angleterre, grace aux songes d'une certaine Anne Lee de Manchester, qui, au siècle dernier, reçut, par inspiration divine, la mission d'aller en Amérique pour y proclamer sa révélation. Dans les classes supérieures de la société, dans les classes politiques, lettrées et commerçantes, l'antagonisme subsiste encore, et l'union est plus lente à s'accomplir. Les classes politiques craignent naturellement pour l'Angleterre, les classes commerçantes craignent pour leurs intérêts, et les lettrés, s'autorisant de l'aveu et des plaintes que les écrivains d'Amérique leur envoient sur la grossièreté et la barbarie des Américains, se raillent d'un pays où rien n'est soumis au contrôle d'une minorité éclairée. Toutefois le ton railleur et l'indignation des voyageurs anglais d'il y a dix ou douze ans commence à être remplacé par la déférence, l'admiration et l'impartialité. Les récits de miss Martineau et de Charles Dickens sont depuis long-temps passés

de mode, et l'on ne retrouve dans les voyages nouveaux ni le même esprit ni le même ton. Les savans et les gens du monde, les élégantes ladies elles-mêmes qui visitent l'Amérique, en reviennent pleins d'admiration, et s'efforcent de faire partager au public leurs sentimens pour leurs cousins d'outre-mer. Tel est l'esprit qui a inspiré les livres de sir Charles Lyell le géologue, de M. Alexandre Mackay, mort tout récemment, de M. Johnston, professeur d'agriculture à Édimbourg, et de lady Emmeline Stuart Wortley. Aux États-Unis, il s'est formé une sorte de parti anglais qui demande une union plus étroite avec l'Angleterre, en se fondant sur la plupart des raisons que nous avons données. Personne n'a été un plus ardent promoteur de cette alliance que le dernier président, le brave général Taylor. Tous les voyageurs qui l'ont visité s'accordent à reconnaître les sentimens de concorde qui l'animaient. « Nous parlâmes de la Grande-Bretagne, raconte M. Johnston, et des bienfaits de l'union entre les deux nations.—Si l'Angleterre et les États-Unis s'accordent, dit-il, les deux pays peuvent maintenir la paix du monde. » Lady Emmeline Stuart Wortley le visita aussi; il lui parla de l'établissement de la ligne de paquebots connue sous le nom de ligne Collins, et il ajouta : « Le voyage deviendra ainsi de plus en plus rapide, et j'espère que l'Angleterre et l'Amérique, par ce moyen, seront bientôt tout-à-fait voisines. — Le plus tôt sera le mieux, monsieur, répondis-je de tout mon cœur. Il s'inclina et sourit. — Nous sommes le même peuple, continua-t-il, et il est bon que nous nous voyions le plus souvent possible. — Oui, et ainsi tous les vieux et détestables préjugés s'évanouiront. — Je l'espère, répondit-il, et ce sera à l'avantage de tous les deux. »

Comment cette alliance ne s'accomplirait-elle pas? Lorsque l'on considère attentivement le caractère américain, on s'aperçoit que le patriotisme des *Yankees* n'est au fond qu'un patriotisme de tête. Les Anglais et les Américains sont les deux races les plus nomades et cependant les moins cosmopolites de la terre. Pour eux, franchir l'espace n'est qu'un jeu; mais ils ne se laissent nulle part entamer par les qualités des peuples qu'ils visitent : ils gardent intacts leurs vices et leurs vertus. Les Anglais se sentent, en quelque lieu qu'ils se trouvent, attachés de cœur à la patrie absente, et chacun d'eux pourrait répéter la réponse de Fox au premier consul. Les Américains ont poussé ce nomadisme jusqu'aux dernières limites, si bien que, lorsqu'on s'informe à un *Yankee* de l'état de sa santé, il répondra invariablement : « En mouvement, monsieur; — *moving, sir.* » Mais nulle part on n'observe chez eux cet amour intime et profond de la patrie; leur patriotisme est un patriotisme de famille, de sang; c'est la croyance à la supériorité de leur race. Quant à l'Amérique, elle n'est pour eux qu'un moyen de puissance et de richesse, qu'une *exploitation*. Dans ce patriotisme, les hommes sont tout, le pays ne compte pour rien. De là le caractère

particulier des États-Unis, qui ont encore aujourd'hui une physionomie de colonies en quelque sorte. La mère-patrie pour les Américains est toujours l'Angleterre, et les descendans des *pilgrim fathers* sont comme leurs ancêtres des émigrés sur une terre étrangère.

Cette union de plus en plus étroite est la tendance la plus récente et la plus curieuse des tendances américaines actuelles, et c'est pourquoi nous avons voulu l'indiquer avant qu'elle ne soit devenue décidément un fait accompli. Il est facile de voir quelles en seront les conséquences dans cette crise immense qui enveloppe le monde entier, et dont le vague sentiment fait que toutes les nations, à l'heure qu'il est, se rangent en bataille, s'attirent mutuellement, se rapprochent ou se séparent selon leurs affinités naturelles, leurs affinités de race, de croyances, d'instincts, au lieu de se rapprocher et de se séparer comme autrefois selon les chances de perte ou de gain, selon les calculs des joueurs d'échecs diplomatiques et selon les caprices des gouvernemens.

II. — L'ÉMIGRATION.

L'émigration aux États-Unis vient en appui à notre thèse; elle atteint aujourd'hui son point culminant, et il ne semble guère possible que le chiffre des émigrations dépasse dans l'avenir le chiffre des dernières années. Que n'a-t-il pas été dit touchant le mélange des races aux États-Unis, mélange produit par l'émigration? Rien n'est plus faux. Ce mélange est, en vérité, peu de chose, comme on va le voir, et si le sang anglo-saxon se renouvelle, ce n'est point par l'infusion d'un sang étranger, mais d'un sang puisé à ses propres veines. Les émigrans ne viennent pas, comme on pourrait le croire, de toutes les nations du monde indifféremment; la plupart sont Anglais, les autres sont des Germains ou des Scandinaves. Nous avons la statistique exacte de l'émigration durant les années 1848 et 1849 : depuis, les chiffres ont pu s'élever encore peut-être, mais à coup sûr les élémens de l'émigration n'ont pas changé. 189,176 Européens ont émigré aux États-Unis en 1848, 220,607 en 1849. Décomposons ces deux résultats, afin de connaître le chiffre qui revient à chaque nation. L'Angleterre a fourni 23,062 émigrans en 1848, l'Irlande 98,061, l'Écosse 6,415, l'Allemagne 51,973; la Hollande, la Norvége et la Suède, trois pays de chétive dimension et d'une faible population, en ont fourni 2,932, et la France. ce pays qui regorge d'habitans, ce pays où les citoyens s'entretuent parce qu'ils ne peuvent plus y vivre, prétendent-ils, fournit un chiffre inférieur à ces derniers petits pays, soit 2,734 émigrans. En 1849, le chiffre s'était encore élevé : l'Angleterre a fourni 28,321 émigrans, l'Irlande 112,591, l'Écosse 8,840, l'Allemagne 55,705; le chiffre de la Hollande, de la Norvége et de la Suède a monté des deux tiers, 6,754; le chiffre de la France est resté stationnaire, ou, pour mieux dire, a

encore baissé, 2,683. A l'exception des Irlandais, qui d'ailleurs, selon M. Johnston, ne sont pas tous de pur sang celtique, les émigrans, on le voit, sont tous de race germanique : peu de sang celtique, peu de sang latin, peu ou point de sang slave. Ainsi les Américains se recrutent parmi toutes les nations alliées et sœurs; les diverses branches de la grande race barbare qui a renouvelé le monde, — Germains, Saxons, Scandinaves, depuis si long-temps désunis ou ennemis sur le sol de notre Europe, assouplis par la discipline et par la tradition, ou isolés du continent, comme les Anglais, — se rencontrent sur ce terrain commun pour s'unir de nouveau, et, qui sait? pour partir de là peut-être et renouveler le monde encore une fois.

Partout les instincts particuliers de chacune de ces races s'effacent pour laisser prédominer leurs instincts communs. Une fois débarqués et relégués dans le *far west*, les émigrans essaient bien de conserver encore leurs mœurs et leurs habitudes, ils résistent avant de se laisser absorber par l'esprit général du pays, et s'efforcent de rester Irlandais, Allemands ou Norvégiens en Amérique; ainsi les Allemands cherchent à s'assembler et à former comme un peuple particulier dans la Pensylvanie et l'Ohio, les Hollandais sur les rives de l'Hudson. Vains efforts! il leur faut devenir Américains. Les Anglo-Saxons les plient à leur joug et leur impriment le cachet américain. Ils arrivent avec un grand fonds d'ignorance et n'ont d'autre connaissance des institutions républicaines que le sentiment que leur en donne une grande bonne volonté démocratique; il leur faut donc des guides et des instituteurs, d'autant plus que, pendant les longues années nécessaires pour s'établir, pour se procurer une honnête aisance et mettre leurs fermes en bon état, ils ont, remarque M. Johnston, peu de loisir et par conséquent peu d'inclination à se mêler des affaires politiques du pays. Ainsi, pour le dire en passant, les États-Unis évitent providentiellement ce fléau qui mine la liberté dans les contrées européennes, la participation des pauvres et des ignorans aux affaires publiques. Les émigrans ne se mêlent donc aux affaires politiques du pays que lorsqu'ils ont acquis une certaine aisance qu'ils se donnent eux-mêmes et une certaine instruction qui leur est donnée par l'exemple des habitans du pays. Les Américains s'emparent d'eux et les rompent à leurs habitudes. Pauvres et illettrés, les émigrans n'ont parmi eux que peu ou point d'hommes appartenant à des professions libérales : les états du nord se chargent de leur en fournir; ils envoient dans l'ouest leurs hommes de loi, leurs médecins, leurs ministres des différens cultes, leurs journalistes, leurs banquiers, leurs marchands. L'ouest est un débouché pour leurs produits moraux et leurs professions libérales d'abord, et ensuite c'est un atelier pour l'assainissement des marais démagogiques et la purification des eaux boueuses qui leur arrivent d'Europe. Comme l'émigration est continuelle et que le nombre des nouveaux citoyens s'accroît toujours,

c'est une éducation qu'il faut toujours recommencer, et par là les Américains du nord et du sud conservent leur influence et leur prépondérance; ils sont les maîtres de toutes les positions officielles et non officielles de l'ouest, les maîtres des *caucuses* et des *meetings*, des écoles et des églises, des cours de justice et de la presse. Ainsi l'émigration accroît les forces de l'Union, et, grace à l'énergie et à l'habileté des Américains, elle est impuissante à lui nuire. Socialement et matériellement, c'est une grande force : elle fournit d'excellens mineurs, des défricheurs infatigables, d'aventureux récolteurs d'or en Californie et d'admirables chasseurs, également capables de bien ajuster un loup ou un Indien; politiquement, son influence est peu de chose. Au sein du désert, où ils se rendent par essaims, les émigrans se trouvent soumis tout naturellement à la race anglo-saxonne, et dans les villes où leurs réunions et leur agglomération sont beaucoup plus dangereuses, à New-York et à Philadelphie par exemple, les Américains emploient les moyens les plus énergiques, non pour dissoudre et disséminer leurs bandes, réunies ordinairement dans les mêmes quartiers, ce qui serait difficile et illégal, mais pour leur faire sentir leur supériorité et en quelque sorte pour rester leurs maîtres. Là, le préjugé, l'orgueil national, la brutalité impérieuse des Américains, s'en mêlent, et de fréquentes collisions s'engagent entre les émigrans et les habitans du pays. Nous lisions, il y a quelques mois, le récit d'une de ces rixes qui seraient mieux nommées des combats, car le conflit s'engage entre des populations entières. Ce combat, qui se passait à Hoboken entre les Américains soutenus par les Irlandais et les Allemands soutenus par les Hollandais, nous transportait en esprit à ces guerres des temps antiques où les Hébreux, par exemple, luttaient contre les tribus des Philistins et des Ammonites pour préserver l'arche sainte des outrages d'idolâtres qui appartenaient à la même race d'hommes qu'eux-mêmes, ou aux premiers combats de la Grèce héroïque et de Rome contre les tribus latines. Ici, en Amérique, l'arche sainte, la cité, la patrie qu'il faut préserver des atteintes des tribus encore barbares de l'émigration, c'est la race établie dans le pays, c'est la race anglo-saxonne.

L'émigration, outre les bras et les forces matérielles qu'elle prête à l'Union, lui donne et lui donnera de plus en plus une force morale qui commence déjà à se faire sentir et qu'on ne remarque pas assez. Dans notre temps, où les masses ont été remuées jusque dans leurs dernières profondeurs sur tout le continent, où elles ont mis l'état en danger et n'ont été réprimées qu'à grand'peine, où le sentiment de la souffrance est si vif et où chacun supporte ses misères avec plus de difficulté qu'autrefois, dans ce temps où le *mal-être* n'est plus simplement une douleur, mais un fardeau intolérable, — un pays qui offre de si merveilleuses facilités pour l'emploi des bras et l'acquisition du sol a dû naturellement attirer les regards de tous les malheureux de

nos sociétés modernes. Dans notre temps en outre, le sentiment de la patrie s'est fort effacé grace à deux causes : d'abord à un désir de bonheur qui fait dire plus ou moins à chaque homme : *Ubi bene, ibi patria*, et qui fait moralement de chaque malheureux un exilé dans son propre pays; — ensuite aux guerres civiles engendrées par ces mêmes désirs qui ont rempli de ressentimens pour leurs concitoyens et d'indifférence pour leur pays tous ceux qui en ont été victimes, tous les vaincus, et en même temps tous ceux qui, sans y avoir pris part, se sentent atteints par les mesures rigoureuses dont il a fallu user et enveloppés dans les mêmes défiances. Les États-Unis sont donc pour tous les Européens malheureux la vraie patrie, l'Eldorado désiré. De là l'influence prodigieuse et qui s'accroît sans cesse, la fascination qu'exercent les États-Unis sur tous les pauvres, tous les indigens et tous les proscrits de la terre. Pour peu qu'on y regarde, on s'aperçoit que cette influence, née des circonstances critiques dans lesquelles notre Europe est engagée, tend à diviser le monde, non plus géographiquement en Europe et en Amérique, mais moralement en deux parties : l'une où tout semble malheur, souffrance, guerre et tyrannie; l'autre où tout semble bonheur, travail, paix et liberté. Elle crée ainsi une rivalité politique redoutable entre l'Europe et l'Amérique, rivalité qui ne fait que commencer. Le philosophe, pour qui l'existence de deux ou trois générations n'est pas même un point dans l'infini des siècles, peut apprendre par cet exemple combien la grandeur des états est due à des circonstances singulières et à des causes temporaires. Assurément, lorsque les États-Unis seront aussi peuplés que l'Europe et avant même qu'ils aient vécu autant de siècles que les états continentaux, les mêmes maux, les mêmes souffrances, les mêmes désordres et les mêmes nécessités de gouvernement se produiront. Les populations malheureuses qui partent pour aller en Amérique se débarrassent de leur misère, cela est vrai, mais elles ne savent pas que leurs descendans seront probablement aussi malheureux qu'elles ont pu l'être elles-mêmes. Ce bonheur et cette aisance générale dureront l'espace de quelques générations tout au plus : c'est bien quelque chose sans doute pour ceux qui en auront joui; mais, dans l'histoire de l'humanité, cela passera inaperçu. Quoi cependant! l'émigration attirée par cette perspective de bonheur aura suffi pour fonder la puissance des États-Unis et pour jeter le germe de sociétés nouvelles : — providentiellement c'est assez. L'émigration ne sert pas seulement à fonder la puissance de l'Amérique, elle sert aussi à retremper les races corrompues de l'Europe. Ce bonheur, qui matériellement ne sera pas transmis aux descendans de ces émigrans, produira pourtant des effets moraux salutaires. Dans un pays où le prix d'un acre de terre est moins élevé que le prix donné pour la satisfaction d'un vice, où cet acre de terre est moins cher qu'une bouteille d'alcool, il suffit, pour

que l'individu s'enrichisse et devienne propriétaire, qu'il retranche de temps à autre quelques satisfactions à ses vices et à ses habitudes sensuelles. L'ambition prend insensiblement chez les émigrans le dessus sur leurs anciennes habitudes et leurs mœurs; la démoralisation fait place peu à peu au travail, à l'économie; la nécessité de la persévérance établit dans ces nouvelles mœurs une sorte de tradition, et, au bout de quelques années, ce sont des populations nouvelles ayant un autre caractère, une manière d'entendre la vie qu'elles doivent aux circonstances imprévues dans lesquelles elles se sont trouvées, à la nature des relations nouvelles qu'elles ont dû nouer avec les habitans du pays, à l'originalité des lieux et des paysages, manière de vivre qui, transmise à leurs descendans et façonnée par le temps, passera de ces huttes et de ces fermes des prairies de l'ouest dans de vastes cités, et deviendra la loi et la sagesse de nations futures. Cette moralisation rapide des races européennes démoralisées et corrompues, devenues sauvages au sein même de la civilisation, s'observe jusque chez le plus avili et le plus dégradé des peuples, chez les Irlandais, dont la Grande-Bretagne ne peut venir à bout, et qui, transportés en Amérique, tout en gardant leurs qualités naturelles, se débarrassent facilement de leur abjection, et font d'aussi bons fermiers, d'aussi excellens aventuriers que les Américains eux-mêmes.

L'émigration aura pour les États-Unis de bien autres conséquences encore, et dès aujourd'hui on peut prévenir les états européens que cette foule d'exilés volontaires sera d'ici à quelques années la force militaire véritable de l'Amérique du Nord. Quand les Yankees auront besoin de commettre quelque injustice, soit afin d'échapper à leurs difficultés intérieures, comme on l'a vu dans l'affaire du Texas et dans la guerre du Mexique, soit pour accroître le nombre des états et étendre leur domination, les remuantes populations de l'ouest ne leur manqueront pas; les expéditions sans cesse tentées contre Cuba en sont une preuve. De long-temps l'Union ne possédera une armée régulière permanente comme les armées régulières de notre Europe, mais elle possédera et elle possède déjà une armée irrégulière. Dans quelques années, il est facile de voir qu'elle aura à son service une armée de trois ou quatre millions d'aventuriers propres à tout faire, capables de tout, peu scrupuleux sur le choix des moyens, une masse abondante et pressée de poitrines à livrer aux balles et de têtes à faire casser pour la satisfaction de son ambition. Les sentimens de rancune ou de haines que nourrissent naturellement les émigrans contre leurs anciennes patries servent merveilleusement déjà l'audace et la propagande des Américains; plus tard, ils leur serviront de moyens de conquête. Ce n'est encore là qu'un résultat éloigné; mais il y en a d'autres plus actuels et plus sensibles : l'émigration a pour effet non-seulement de défricher les prairies, mais encore et bien plus d'accroître les popu-

lations urbaines. J'entends beaucoup parler de la rapide fondation des villes en Amérique et de leur multiplication : cette rapidité est moins grande qu'on ne le croit, le nombre des villes qui se fondent est même peu considérable, si l'on considère les immenses territoires que possède l'Union; mais les villes déjà existantes tendent à prendre un accroissement formidable. Telles sont les villes de l'état de New-York, les villes des états de l'ouest entre mille, et, pour prendre un exemple, Chicago, la capitale des prairies. Il y a quelques années à peine, les loups hurlaient autour des maisons éparses bâties sur les bords de l'Illinois, et maintenant ces maisons se sont multipliées de telle sorte que Chicago compte à peu près de vingt-deux à vingt-cinq mille habitans. C'est surtout dans l'ouest que cet accroissement est le plus sensible; pourquoi? Le lieutenant-colonel M. Arthur Cunynghame, qui, dans sa rapide excursion à travers les États-Unis, a su saisir parfaitement la cause de bien des singularités, nous en fait très bien sentir les raisons. Autrefois les émigrans se rendaient dans la prairie un peu au hasard; sans s'inquiéter beaucoup de la valeur des terres qu'ils achetaient et de leur position, ils allaient au meilleur marché, et prenaient le lot de terre qui leur coûtait le moins d'argent. Bientôt pourtant ils s'aperçurent qu'isolés, loin des villes, ils se trouvaient sans secours, sans soutiens, sans débouchés pour leurs produits, et que le bon marché, au lieu de les enrichir, les ruinait. Aussi recherchent-ils davantage aujourd'hui les lots qui sont situés à peu de distance des villes, bien que le gouvernement les leur fasse payer un prix beaucoup plus élevé. Ce rapprochement des populations agricoles tend naturellement à accroître les villes par l'importance qu'il leur donne. Quels résultats aura pour l'avenir politique de l'Union cet agrandissement rapide des villes? cela est facile à prévoir. A mesure que la démocratie se concentrera dans les villes, le pouvoir passera des populations agricoles aux populations urbaines, et par conséquent l'état devra se transformer. Dans notre Europe, cet accroissement des villes a fait tomber l'aristocratie féodale et a donné naissance à la démocratie; aux États-Unis, il pourrait bien avoir le résultat opposé et faire passer forcément l'état du régime démocratique illimité à un régime plus restreint et à une sorte d'aristocratie civile et militaire.

L'influence que l'émigration exerce sur l'accroissement de la richesse aux États-Unis a bien aussi son importance. Tous les petits pécules amassés lentement dans la vieille Europe pour fuir la misère viennent se dépenser aux États-Unis. Le voyage de New-York et de Buffalo au *far west*, le séjour forcé dans les villes, l'achat des objets de première nécessité, le prix payé à l'état pour l'achat de la terre, dépouillent rapidement l'émigrant de ses faibles économies, et la plupart du temps il arrive au lieu de sa destination dans l'ouest les poches complétement

vides; heureusement qu'une fois établi, il n'a plus besoin, pour vivre, que d'énergie et de bonne volonté. Ces épargnes, ces petites fortunes que dépensent les émigrans ou qu'ils apportent aux États-Unis sont donc, pour l'Amérique, un capital acquis sans fatigues, sans frais aucuns, un bénéfice net; l'Amérique est pour ainsi dire la légataire universelle de tous les pauvres de l'Europe, et, non contente de bénéficier ainsi des ressources des émigrans, elle trouve encore le moyen de s'enrichir à leurs dépens, en spéculant sur leur travail et en exerçant une foule de petites industries que l'on qualifierait chez nous du nom d'usure. M. Cunynghame en cite quelques exemples trop curieux pour n'être pas rapportés. A Chicago, le voyageur rencontra un spéculateur qui avait fait sa fortune en prêtant aux fermiers d'alentour à 1 pour 100 par mois, et encore n'avançait-il pas de l'argent, mais du papier, c'est-à-dire son propre crédit. Quelquefois l'emprunt se fait de la manière suivante : un cultivateur, un émigrant a entre les mains une somme suffisante pour affermer une terre, mais non pour l'acheter; un *Yankee* rapace et habile se présente et achète cinquante acres de prairie au gouvernement pour la somme de 62 dollars et demi; puis il vend la terre à ce même cultivateur, qui s'engage par contrat à la lui payer, au bout de trois ans, au prix de 2 dollars et demi l'acre, ce qui, comme on le voit, représente pour le prêteur un assez beau bénéfice. Si tout va bien, l'emprunteur se rachètera; mais, s'il lui arrive par malheur un accident, il aura perdu son temps, son travail, les capitaux qu'il aura employés en constructions et en défrichemens. Quant au prêteur, il ne peut manquer de faire de beaux bénéfices : si l'emprunteur le paie, son capital se trouve avoir été placé au taux honnête et productif de 30 pour 100; s'il ne le paie pas, il garde la terre et il se trouve par conséquent propriétaire, pour une somme insignifiante, d'une ferme bien bâtie, bien cultivée, en plein rapport, au lieu d'une terre inculte et sauvage qu'il avait achetée. Ces sortes d'emprunts, excellens pour les Américains au courant de toutes les finesses de leurs concitoyens, sont mortels pour l'émigrant; plus d'un s'y laisse prendre néanmoins, et s'y ruine sans autre avantage que d'avoir travaillé pour ses nouveaux compatriotes et de les avoir aidés à s'enrichir.

Nous n'abandonnerons pas ce sujet si intéressant de l'émigration sans signaler un phénomène extrêmement curieux, et qui influe profondément sur les relations entre les deux sexes, sur le mariage et la société civile. Qu'on veuille bien ne pas sourire et se rappeler que, dans les choses les plus sérieuses comme dans les plus futiles, il y a toujours, en Amérique, une veine comique qui s'introduit bon gré mal gré. Ici nous laisserons M. Johnston exposer dans son langage d'économiste ce fait singulier. « Depuis deux cents ans, un courant d'émigration plus ou moins puissant, composé en grande partie d'indivi-

dus appartenant au sexe masculin, a coulé d'Europe en Amérique. Aussitôt qu'ils sont établis, ces hommes cherchent des compagnes, et, comme les femmes sont rares, elles sont grandement recherchées, et l'on s'épuise auprès d'elles en hommages et en galanterie. Aujourd'hui même, dans un temps où les facilités pour traverser la mer sont plus grandes et où l'émigration par familles est plus fréquente qu'autrefois, la disproportion entre le nombre des hommes et celui des femmes est énorme. Ainsi l'émigration aux États-Unis, durant les dernières années, se composait, pour les deux sexes, des chiffres respectifs suivans : année 1847, hommes, 138.939; femmes, 99,357; — année 1848, hommes, 136,198; femmes, 92,892; — année 1849, hommes, 179,253; femmes, 119.915. La différence entre l'émigration des hommes et celle des femmes est de 142,150 pour le résultat total. Ces émigrans deviennent des aspirans aux mains des Américaines, qui, généralement, préfèrent prendre leurs époux parmi leurs compatriotes. Lorsque les émigrans se dispersent sur les terres américaines, les femmes non mariées qui se trouvent parmi eux se voient déjà engagées dans les liens du mariage dès leur débarquement : aussi la rareté du sexe féminin s'accroît-elle à mesure qu'on s'avance vers l'ouest ainsi que la valeur à laquelle les femmes sont estimées; mais, dans le *far west*, elles atteignent un prix énorme (*famine price*, nous n'osons traduire). Là existe véritablement le paradis des femmes. »

En d'autres termes, et pour nous servir du vocabulaire de M. Johnston, la *demande* est plus forte que l'*offre*. Faut-il attribuer à cette disette de femmes le respect dont le sexe féminin est entouré aux États-Unis? Faut-il ne voir dans cette courtoisie dont les rudes Américains sont prodigues (envers les femmes seulement) qu'un sentiment analogue à celui que nous éprouvons pour un objet rare? M. Johnston a l'air de le penser; nous aimons mieux, pour notre part, attribuer ce respect à d'autres causes. Quoi qu'il en soit, les femmes, aux États-Unis, forment une véritable aristocratie; elles dominent sur la société; ce sont elles qui la forment et y introduisent l'élégance et la politesse; elles sont l'objet d'un véritable culte, et les indépendans *Yankees*, qui ne s'inclinent que devant la Bible et qui frémissent à la seule pensée d'un maître, se courbent apprivoisés devant leurs femmes et leurs filles, qui, connaissant leur pouvoir, en usent et souvent en abusent selon la nature capricieuse de leur sexe. Les divorces sont aussi plus fréquens dans l'Amérique du Nord que partout ailleurs, et ne doivent être attribués en grande partie qu'aux caprices féminins et à l'extrême faiblesse de l'opinion publique, si tyrannique pourtant en Amérique. Il arrive très souvent que des états entiers et leurs législateurs prennent parti dans une affaire de divorce. M. Johnston en cite de curieux exemples. Pendant que le voyageur était à Boston, il arriva qu'un certain M. Lawrence,

habitant de cette ville, fit imprimer dans les journaux qu'à l'avenir il ne paierait plus les dettes de sa femme. La dame ainsi outragée était d'une famille considérable du Kentucky. « C'est une insulte au Kentucky tout entier, dit avec chaleur un habitant de ce dernier état qui se trouvait à table à côté de M. Johnston, et nous verrons bientôt ce qui en résultera. » En effet, quelque temps après, la législature du Kentucky, en réponse à l'insulte du mari fatigué des prodigalités de sa femme, promulgua une loi portant que le refus par un époux de payer les dettes de son conjoint serait à l'avenir considéré comme un motif de divorce. Depuis les temps des guerres de Messénie, on n'avait rien vu de pareil. Cette toute-puissance des femmes est tyrannique, capricieuse, et produit souvent des résultats excentriques; mais en même temps il est facile de voir qu'elle est une digue contre la barbarie et un lien d'association chez un peuple où les tendances à l'extrême indépendance et à l'isolement moral sont poussées jusqu'à la dernière limite, où le respect et la déférence sont encore confondus avec la servilité. La tyrannie de l'opinion publique et la toute-puissance des femmes sont les deux forces morales qui assouplissent et contiennent le caractère indomptable et l'humeur sauvage des Américains.

III. — TENDANCES RELIGIEUSES.

Nous n'avons que peu de chose à dire sur le progrès intérieur de ce pays : c'est un progrès de nature tout industrielle. On sait ce que les Américains sont capables de faire dans tous les emplois matériels de l'énergie humaine : *rail-ways*, canaux, *steamers*, marine marchande, télégraphes électriques, ingénieux mécanismes de tout genre, défrichement des terres. Leur activité, ou, pour mieux dire, leur célérité tient du prodige. Le progrès est réel; pourtant il a un défaut, il est précipité et fiévreux. Tout ce qu'ils font est précaire et n'a pas de stabilité : leurs chemins de fer sont pour ainsi dire provisoires; leurs terres et leurs fermes ne sont point des établissemens, mais des sortes de caravansérails, des lieux de passage où l'on récolte un gain à la hâte et qu'on abandonne aussitôt après. La trop grande richesse du sol leur est une occasion non de paresse, mais de nomadisme et de vagabondage. On songe moins à cultiver une terre et à la mettre en bons rapports qu'à l'épuiser pour lui faire rendre tout ce qu'elle peut donner. L'agriculteur ne s'attache pas à la terre; lorsqu'il a tari la première fécondité d'un champ, il trouve plus avantageux de passer à un autre. Il en est de même dans toutes les autres professions. L'homme essaie de toutes les carrières et se transporte de l'une à l'autre avec une facilité et une inconstance sans égales. Il est *lawyer*, journaliste, *clergyman*, magistrat tour à tour. De même, pour les croyances religieuses,

il ne reste pas, comme en Angleterre, obstinément attaché à une secte : selon sa croyance du moment et le progrès de son esprit, il est catholique, puis unitaire, puis méthodiste, et tout cela sans transitions. Ce nomadisme, ce vagabondage énergique est un des caractères des États-Unis, et il est le stimulant, l'aiguillon de leur progrès; il le précipite, mais un jour il pourrait bien être une cause de ruine et de désordres. Les Américains ont de la persévérance; mais il leur manque la vertu corrélative de la persévérance, la patience; il leur manque cette lenteur nécessaire à l'accomplissement des grandes choses, lenteur qui conserve la fraîcheur de l'ame tout en accroissant ses forces, qui empêche l'énervement et la fièvre, lenteur qui est la vertu du peuple russe par exemple et qui le rend si redoutable. Cette précipitation qui pousse toujours au lendemain et qui rejette la veille dans un oubli complet est aujourd'hui une des sauvegardes de l'Union; elle l'empêche de trop s'acharner après les difficultés, et elle évite ainsi les querelles intestines, car l'Union serait dissoute depuis long-temps, si les Américains avaient voulu résoudre d'une manière définitive la question de l'esclavage. Néanmoins ce nomadisme est un vice réel, et il est, selon nous, après l'esclavage, le plus grand fléau de l'Union. Si l'esclavage est le dissolvant de l'Union, le nomadisme est l'obstacle à l'organisation de la société : il sert au progrès matériel et nuit au progrès moral; il empêche la formation des habitudes, des mœurs, de l'attachement aux choses, des relations suivies entre les hommes, et c'est pourquoi les États-Unis marchent toujours sans s'organiser, pourquoi ils s'agrandissent sans pouvoir passer de l'état d'une confuse agglomération d'hommes à celui de peuple et de nation.

Laissons ce sujet, et abordons-en un autre plus important, d'une importance plus morale. De toutes les tendances actuelles des États-Unis, il n'en est pas de plus intéressantes que les tendances religieuses. Le protestantisme traverse une crise mal observée, plus mal jugée encore, à notre avis, même par les hommes qui d'ordinaire sont les plus froids et les plus sagaces. Les hardiesses, les anomalies du caractère américain étonnent un philosophe européen, mais sans le troubler ni le confondre. Il n'en est pas ainsi de la religion. La moitié des voyageurs, soit indifférence ou scepticisme, soit qu'ils ne le comprennent point en réalité, expliquent très mal l'état religieux de ce pays; l'autre moitié, par effroi, par piété sincère ou par tout autre motif religieux, sent renaître ses préjugés européens à ce spectacle de sectes qui s'annihilent les unes par les autres, et qui dépassent en nombre les états et les territoires déjà si nombreux de l'Union. C'est le seul point sur lequel M. Johnston manifeste des craintes; il exprime hautement sa frayeur de voir l'*infidélité*, — comme on dit en Angleterre de toute opinion morale en dehors du christianisme, — devenir générale en Amérique. Il est

certain qu'en séparant la période actuelle de l'avenir qu'elle prépare, ces craintes sont fondées. Le protestantisme en Amérique tend de plus en plus à abattre l'esprit de secte pour arriver à une sorte de catholicisme mal défini que nous appellerons tout simplement du nom de *théisme chrétien.* La religion du docteur Channing, la philosophie d'Emerson, la théologie de Théodore Parker, ne sont point, comme on pourrait le croire, de purs caprices de rationalistes protestans, de pures inspirations individuelles et des fantaisies de métaphysicien; ce ne sont point des faits isolés, mais la manifestation éclatante des tendances des esprits et des sectes elles-mêmes, qui abdiquent les unes entre les mains des autres, et sont pleines de bonne volonté pour s'absorber mutuellement. Les sectes en Angleterre ont une persistance qu'elles n'ont pas en Amérique; cela tient à une seule cause, au maintien de l'église anglicane comme religion d'état. Chacune des sectes qui se trouve par ce fait même exclue du pouvoir, et à laquelle on ne reconnaît aucune importance officielle, dont l'état fait semblant de ne pas connaître l'existence, veut prouver qu'elle existe bien réellement, et que, si elle n'a pas d'influence officielle, elle en a une plus importante, qu'elle régit les consciences et les cœurs. La rivalité et l'émulation s'en mêlent non moins que le fanatisme, et toutes les sectes entrent en lutte et font la chasse aux consciences humaines avec une ardeur qui serait moindre peut-être s'il n'existait pas de religion d'état. Mais, dans l'Union américaine, l'état n'a point d'église officielle; toutes les sectes sont également en dehors de la protection du gouvernement, et se soutiennent par leurs seules ressources et par les contributions de leurs coreligionnaires. Cette indifférence de l'état entraîne inévitablement une conséquence : c'est que les sectes sont forcées, bon gré mal gré, d'être tolérantes. Si les fidèles les abandonnent, elles ne peuvent s'en prendre à l'état et à la religion officielle; si leurs doctrines sont *en baisse,* elles ne peuvent s'en prendre au principe de la liberté religieuse, qui est le leur et dont elles jouissent. Alors, chose étrange, on voit des sectes (et qui dit secte dit obstination cependant) reconnaître que peut-être elles se trompent et le publier, avouer que si les fidèles les abandonnent, c'est que sans doute leurs doctrines n'apaisaient point leurs doutes et ne pouvaient les satisfaire. L'université fondée par les baptistes du Rhode-Island est en pleine décadence; « c'est sans doute, écrit un des soutiens de cette université, le docteur Wayland, que nous n'avons pas su donner au public l'éducation qu'il demandait. *Nous n'avons pas connu l'article principal, le genre de marchandises intellectuelles que demande le marché moral de ce temps-ci.* »

Les opinions religieuses sont donc, on le voit, devenues de simples opinions comme les opinions politiques, comme les opinions sur les tarifs et le libre échange, qu'on peut changer selon le progrès du

temps, les inspirations de la conscience. Quand un chrétien de n'importe quelle communion avait des doutes autrefois, il s'efforçait de les surmonter, il implorait la grace et l'appelait par la prière et l'abstinence; les États-Unis ont inventé un nouveau moyen d'apaiser les angoisses intérieures : si vous avez des doutes, changez de culte; si votre nouveau culte ne les apaise pas, passez à un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous ayez trouvé la paix. Il en est résulté tout simplement que les Américains ont épuisé tous les genres de scepticisme religieux sans tomber pourtant dans le scepticisme rationaliste et philosophique, car la préservation du christianisme dans les pays protestans calvinistes a tenu beaucoup à une seule cause : c'est que les écoles philosophiques ont été représentées dans ces pays par des églises et des cultes. Les Américains sont arrivés, de doute en doute et d'église en église, au dernier doute possible, et enfin il a bien fallu s'arrêter sous peine de cesser d'être chrétien. Le Christ est-il Dieu? Si vous admettez sa divinité, quand bien même vous porteriez l'examen sur tous les autres mystères, vous ne cessez pas d'être chrétien; si vous la rejetez, le christianisme lui-même est renversé, car c'est là le point qui ne peut varier, la pierre fondamentale et éternelle. L'esprit de liberté des Américains, uni à leur esprit protestant, a trouvé son idéal religieux dans la secte aujourd'hui prépondérante de l'Union, la secte des unitaires. La divinité du Christ étant exceptée, tous les autres mystères doivent être soumis à l'examen, tous les dogmes peuvent être soumis sans danger aux interprétations individuelles, tous les faits et récits des deux Testamens doivent être regardés comme des mythes et des allégories sacrées, comme les figures des réalités surnaturelles : telle est la doctrine des unitaires, doctrine aussi large que possible, comme on le voit, et qui essaie d'établir un compromis entre l'esprit rationaliste contemporain et l'esprit chrétien de leurs pères, entre la révélation et la raison. Cette doctrine peut se résumer ainsi : le Christ a révélé la vérité aux hommes pour qu'ils l'interprétassent en esprit et en vérité; les hommes n'auraient pu découvrir la vérité, mais ils peuvent la comprendre; que celui qui veut adorer le Christ en esprit s'efforce donc de le comprendre! Cette doctrine est si bien appropriée au caractère américain, qu'elle se répand avec une rapidité singulière; toutes les autres sectes, baptistes, méthodistes, viennent se fondre dans celle-là, abdiquent et abjurent, et, quand elles n'abdiquent pas, s'efforcent d'introduire le plus d'unitarisme qu'elles peuvent dans leurs rites et leurs liturgies particulières.

Voilà donc le commencement d'une révolution religieuse, le commencement d'un catholicisme protestant, dont la fin évidente doit être et sera très probablement l'absorption de toutes les sectes en une seule. Un seul principe indiscutable, toutes les opinions religieuses légitimées,

c'est en ces termes que se résume la doctrine de cette secte audacieuse; mais ce n'était pas assez, et à leur tour ont paru les universalistes, qui tendent à absorber les unitaires, comme les unitaires tendent à absorber les autres sectes. Déjà très puissans, ils comptent dans les divers états douze cents églises, sept cents ministres et soixante mille communians; ils dominent surtout dans les états les plus civilisés. Leur doctrine est un compromis qui ressemble singulièrement à la constitution des États-Unis : elle ne tient aucun compte de la vérité ou de l'erreur des dogmes et des principes des autres sectes pas plus que la constitution ne s'inquiète de la justice ou de l'injustice des institutions propres à chaque état. Ils ont parmi eux des membres de toutes les sectes qui s'accordent sur la nécessité de l'union entre tous les hommes, quelle que soit leur doctrine; les différentes sectes ne sont, d'après eux, que des délimitations purement arbitraires de la vérité, des classifications et des séparations purement temporelles, qu'on peut indifféremment adopter; les doctrines de telle secte ne font point des élus, et les doctrines de telle autre des réprouvés, comme on l'a trop long-temps pensé. Une seule chose est nécessaire pour acquérir la vie éternelle, c'est une vie morale sur cette terre. Nous serons tous sauvés, les uns plus lentement, les autres plus rapidement, selon le degré de notre vertu et la sainteté de nos inclinations; chacun ira frapper aux portes du ciel avec les inclinations qu'il aura eues pendant sa vie, et il sera jugé et récompensé selon l'idéal de bonheur qu'il se sera formé. On voit, par ce simple exposé, d'où cette doctrine est sortie; elle est le résultat des deux sectes les plus étranges qu'ait enfantées le protestantisme, l'unitarisme et le swedenborgianisme. Tout ce qui se rapporte à l'union des sectes et à l'inutilité de leurs doctrines se rattache à l'unitarisme; les opinions sur la vie future et le salut appartiennent aux swedenborgiens.

Ainsi, de déduction en déduction, les sectes protestantes arrivent à cette conclusion, que leur séparation obstinée pourrait bien avoir sa source dans un mauvais penchant du cœur humain, que cette séparation est fort arbitraire et inutile, et qu'il serait plus religieux de s'unir. Il s'agit de trouver un point commun sur lequel les sectes puissent raisonnablement s'accorder. Pour le moment, comme on le voit, elles se contentent d'un vague théisme. Cette tendance à l'unité morale dans un pays aussi libre que les États-Unis est un fait à méditer; l'indifférence de l'état en matière de religion est ici un moyen de rapprochement entre les citoyens; la tolérance sert non à conserver sa foi intacte à chaque individu, mais à le dégoûter de sa croyance, à lui faire sentir son isolement. La guerre, les hostilités, l'intolérance, rapprochent les hommes d'une même communion, mais la tolérance dissout cette association passionnée; et, sous prétexte d'établir la paix,

elle réalise à la lettre le mot de Tacite : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.* La liberté religieuse n'est donc qu'un instrument entre les mains de Dieu pour rétablir l'unité et faire cesser les divisions qui, depuis si long-temps, existent dans la famille humaine; car la tolérance, en abattant les barrières qui séparent les hommes, en mêlant tous les idiomes, tous les dialectes, établit une universelle confusion qui ne peut se terminer que par un de ces deux phénomènes, ou une universelle indifférence, un universel dégoût entraînant un véritable anéantissement moral, ou une résurrection du sentiment religieux et une unité nouvelle établie sur une entente cordiale et sympathique, sur les espérances et les instincts qui sont communs à tous les hommes. C'est là que tendent manifestement les sectes aux États-Unis. Quant à ce théisme, qui n'est autre chose que la séparation du monde spirituel et du monde temporel, nous ferons remarquer qu'il fait également, bien que sous une forme différente, le fonds des croyances religieuses en Russie. Là aussi le monde spirituel est séparé du monde temporel, non par l'esprit de liberté civile qui distingue les Américains, mais par la toute-puissance de l'autorité civile. « Votre royaume n'est pas de ce monde, dit l'empereur à l'église officielle russe, et mes peuples ne doivent obéissance qu'à moi seul, » comme les unitaires et les universalistes disent aux sectaires : « Dieu n'est d'aucune secte, et les fidèles n'adorent point Dieu en suivant les rites et les liturgies qui vous sont particuliers. »

Il y a deux siècles, lorsqu'il écrivait l'*Histoire des Variations*, Bossuet, effrayé de l'audace de l'esprit d'examen, n'assignait point de bornes aux folies que pouvait engendrer l'ame humaine; il ne voyait devant lui qu'un horizon indéfini et reculant sans cesse, peuplé de chimères sans cesse renaissantes, de sectes sans nombre, de dogmes bizarres; il croyait à la toute-puissance du délire. L'état actuel du protestantisme ne répond pas tout-à-fait à ses prévisions. En ce moment, l'esprit humain, dans tous les pays protestans, est à la recherche de l'unité; rien n'égale la rapidité avec laquelle le protestantisme a épuisé l'esprit de secte; il a rendu à l'humanité ce service signalé, de faire parcourir à l'esprit de l'homme tous les systèmes sans sortir du christianisme; il lui a fait côtoyer le rationalisme, il lui a fait épuiser jusqu'à la lie la coupe de la liberté religieuse. Partout aujourd'hui les ames qui trouvaient un sombre bonheur dans la recherche libre de la vérité et que l'isolement moral n'effrayait pas, qui se contentaient pour leur pensée de quelques compagnons réunis sous une dénomination commune, sentent le froid qui les gagne et les formules de leurs doctrines qui les étouffent. Les sectaires désabusés demandent de l'air, de la lumière; ils tendent une main sympathique à leurs adversaires de la veille; ils cherchent à rentrer dans le sein de la famille humaine, au lieu de cher-

cher à l'attirer, comme ils faisaient naguère, dans leurs temples étroits. Ce sentiment d'une unité spirituelle, ou, si nous osons nous exprimer ainsi, cet instinct d'une communion universelle explique le mouvement qui s'accomplit dans le monde entier : il nous aide à comprendre le langage de plus en plus catholique des luthériens allemands, les doctrines des puséyistes en Angleterre, les tendances des unitaires et des universalistes en Amérique, les doctrines singulières communes à toutes les races slaves et cherchées dans l'Évangile de saint Jean, les progrès accomplis par les swedenborgiens dans tous les pays protestans. Il rend compte aussi de l'accroissement rapide des catholiques aux États-Unis. Très nombreux déjà dans les états même d'origine puritaine, comme le Massachusetts, où ils ont trente-cinq églises, ils dominent dans certains états du nord et surtout dans ceux qui avoisinent la frontière du Canada. Les catholiques sont un élément de dissolution pour la religion protestante; ils sont aussi un puissant instrument de propagande et de civilisation pour les États-Unis. Ce sont les catholiques du Canada qui demandent avec le plus d'instances à être annexés aux États-Unis, espérant par là obtenir dans le congrès une prépondérance qui a manqué jusqu'à présent à leur religion. Néanmoins la propagande catholique, sauf le cas que nous venons de signaler, ne se fait pas d'une manière politique, elle suit les mœurs du pays et s'empare des faits qui lui sont les plus favorables. Désertant les états où la civilisation est triomphante, elle va chercher la barbarie, suit les traces des émigrans dans la prairie, et s'adresse surtout aux populations européennes. Le catholicisme s'est installé au sein du désert, au bord des grands fleuves, dans la vallée du Mississipi par exemple; il y a établi ses églises, ses hôpitaux, ses congrégations, et là, au milieu du silence et de la solitude, il attend patiemment l'arrivée des émigrans. Il devance les populations et reçoit les nouveaux barbares à mesure qu'ils arrivent.

Cependant, malgré ces désirs et ces aspirations vers l'unité morale perdue, l'esprit de secte résiste; il s'efforce, soit par des nouveautés, soit par des concessions aux mœurs ou même aux passions du siècle, de conserver son empire sur l'esprit des Américains; mais la tactique est grossière, elle se borne à combattre le courant des esprits, en s'appuyant sur des passions qui n'auront qu'un jour de durée. L'esprit de secte est réduit manifestement aux abois, ses dernières tentatives le prouvent. Qu'est-ce que le mormonisme, par exemple, cette faction odieuse et bizarre, sinon une tentative pour perpétuer l'esprit de secte en l'accommodant aux goûts du jour? Le mormonisme ne recule devant aucune des passions contemporaines; il pousse le fanatisme religieux jusqu'à la folie, afin de pouvoir l'accorder avec les passions révolutionnaires; il érige en lois, en maximes et en pratiques la licence des mœurs,

afin de pouvoir s'entendre avec la corruption moderne; il pousse le patriotisme jusqu'au point d'admettre une seconde révélation spécialement faite pour l'Amérique, jusqu'à admettre un Christ américain, afin de pouvoir mieux s'entendre avec le patriotisme et l'esprit national des Américains; il donne à toutes ses pratiques une tournure utilitaire et mercantile, afin de se faire écouter d'un siècle avant tout positif et matérialiste, et il aboutit à une sorte de mahométisme protestant qui, au lieu d'attirer la foule, fait chasser ses évangélistes de tous les états de l'Union et n'inspire que le dégoût et la colère. Le mormonisme est la dernière tentative mémorable de l'esprit de secte; toutes les autres excitent la pitié et sont frappées au coin de l'imbécillité. Ne sachant quelle chose nouvelle inventer, n'ayant plus en lui ni inspiration ni génie, il s'adresse aux choses extérieures, crée des temples de forme bizarre et des liturgies ridicules. Ce n'est plus le temple qui est construit pour les fidèles, mais les fidèles qui sont enrôlés pour remplir le temple. La dernière secte dont nous ayons eu connaissance est fondée tout entière sur une bizarrerie d'architecture : c'est la secte des *davidites*, établie à Sharon, sur la frontière du Canada, et fondée par un certain David Wilson, quaker dissident. « Ils ont élevé deux édifices singuliers, dit un journal de New-York : l'un est une imitation du temple de Jérusalem; il est large de soixante pieds carrés et haut de vingt-quatre pieds; au-dessus du temple se trouve une galerie pour les musiciens, et au-dessus de cette galerie un clocher en forme de tour. L'intérieur du temple est soutenu par douze colonnes; sur chacune est inscrit en lettres d'or le nom d'un des douze apôtres; entre ces douze piliers il y en a quatre autres où sont écrits les noms des quatre vertus, foi, espérance, charité, amour. Les quatre piliers renferment chacun un cabinet semblable à une pagode chinoise. Le temple est illuminé le premier vendredi de septembre..... Enfin, chose importante et à noter, ajoute le journal de New-York, leur sagesse se manifeste par le choix qu'ils ont fait d'une des portions les plus fertiles de la contrée pour s'y établir. » Ainsi des formes matérielles et extérieures, des singularités, voilà tout ce que l'esprit de secte peut inventer aujourd'hui. Il est frappé de paralysie et d'impuissance; il ne s'en relèvera pas.

Nous ne voulons pas tirer de conclusions de tout ce que nous venons d'exposer à propos du mouvement religieux, c'est assez d'avoir indiqué ses tendances actuelles; mais on ne saurait trop observer, surveiller et suivre d'un œil attentif les évolutions singulières de l'esprit humain à notre époque. Ces tendances bizarres prophétisent des révolutions auxquelles s'attendent ceux-là seuls qui savent que les destinées du monde ne sont pas renfermées dans l'enceinte d'une seule ville et entre les mains de quelques hommes politiques ou prétendus tels. Le monde, à l'heure qu'il est et plus que jamais, est gros d'événemens de toute

sorte, et, parmi ces événemens, ceux qui concernent la religion s'annoncent comme devant être les plus nombreux, les plus caractéristiques et les plus saisissans.

IV. — MŒURS DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE.

Quelques pages ne sauraient suffire à résumer les faits étranges que les voyageurs ont recueillis sur les mœurs des États-Unis et les réflexions que ces faits suggèrent naturellement. Mistress Trollope, miss Martineau, Charles Dickens, ont fait jadis des livres, et d'assez gros livres, où le côté seul des mœurs était examiné; les nouveaux voyageurs, malgré leur bonne volonté d'être, qui strictement géologue, qui agriculteur, ne peuvent s'empêcher de remplir la moitié de leurs volumes d'anecdotes excentriques, de bons mots, de traits de caractère. S'il est difficile de résumer tant de faits, il est plus difficile encore de les grouper et d'imprimer l'unité à ce résumé, tant sont contradictoires, disparates, changeans, tous ces épisodes et tous ces traits des mœurs américaines. Tel fait paraît extrêmement curieux, mais il n'a aucun rapport de parenté avec aucun autre, il ne semble avoir aucune relation avec les mœurs générales du pays; les mœurs de tel état ne sont pas celles de tel autre, les habitudes varient avec une rapidité singulière. Il n'y a pas encore de manière de vivre formée aux États-Unis, mais des essais, des combinaisons, des tentatives. La vie morale, jusqu'à présent, y marche avec lenteur, et cette lenteur n'est que le résultat de la précipitation et du progrès rapide de la vie matérielle.

Il est curieux d'observer en Amérique comment les mœurs se forment en vertu du principe politique et moral qui régit les populations et qui fait le fondement des états. Ici l'individu triomphe, et la liberté est le principe politique dominant; les mœurs et les habitudes se règlent d'après ce principe, et n'ont d'autre cause que la nécessité de résister à la tyrannie individuelle, ou de donner une juste satisfaction aux exigences, un champ libre aux entreprises de chacun. Cet esprit de liberté, de personnalité envahissante et farouche, ne pourrait qu'engendrer la guerre et l'anarchie, s'il s'obstinait résolûment dans ses prétentions; mais la nécessité le force d'abdiquer et de céder une partie de ses prétentions. De la liberté individuelle naît l'esprit d'association, qui engendre à son tour le despotisme de l'opinion publique. L'individu a contre lui des multitudes entières; enveloppé et serré de tous côtés par ce despotisme invisible, il est forcé de se soumettre ou de succomber. Les victimes de l'opinion publique sont innombrables aux États-Unis, et, comme cette tyrannie n'en est encore qu'à ses débuts, dans quelques années elle aura donné au monde un martyrologe d'un nouveau genre; dans le pays même de la liberté la plus illimitée, nous

verrons apparaître des confesseurs et des martyrs de la liberté. Déjà perce chez tous les esprits élevés ce sentiment de dédain et de colère contre les multitudes et les faux jugemens de l'opinion publique. Tout ce qu'il y a d'aristocratique dans la nature humaine se révolte contre la domination des masses et leur refuse le droit de lui commander; mais à leur tour les multitudes répondent à l'individu qu'elles sont forcées de se défendre, et qu'il arrivera malheur à ceux qui ne se soumettront pas à leurs arrêts. On peut déjà compter le nombre de ces victimes et de ces martyrs singuliers. Nous ne citerons que les intraitables mormons chassés d'état en état et forcés de se retirer au sein du désert après avoir vu leur chef massacré, et le brave Lovejoy traqué comme une bête fauve, puis assassiné dans le sud pour avoir voulu prêcher contre l'esclavage. Cette tyrannie ne s'exerce pas toujours d'une manière aussi directe; elle se contente parfois de proscrire et de faire le vide autour de l'individu en révolte contre elle; le pauvre conteur Edgar Poë fut, dit-on, une des victimes de ce sourd despotisme. Malheur à l'individu qui s'avise d'avoir d'autres idées que les idées admises, qui portera dans la société un autre esprit que l'esprit de cette société, qui s'avisera d'avoir d'autres vices que les vices des multitudes!

Cette liberté individuelle non réglée engendre tout ce que les Américains ont de bonnes et de mauvaises qualités, l'énergie, la confiance en soi, la ruse, la curiosité. De même que l'opinion publique lutte contre l'individu, l'individu, à son tour, lutte contre l'opinion publique, et comme la lutte serait naturellement inégale, il se garde bien d'affronter ouvertement cette puissance absolue; il use de moyens détournés, il interroge, il espionne, il ruse, il tâte le terrain sur lequel il doit s'engager. Aussi rien n'est-il importun, au dire de tous les voyageurs, comme la curiosité américaine. Cette curiosité ne provient pas, comme la nôtre, d'un amour des nouveautés, des habitudes sociales, de la vivacité de l'imagination; elle ne porte pas sur des choses d'un intérêt général et neutre, sur les affaires politiques, sur la littérature ou sur l'histoire des personnes absentes. Ce n'est ni de la vivacité d'esprit, ni de la médisance comme chez nous. Non, cette curiosité est directe, brutale; elle s'adresse à la personne présente, espionne ses goûts, tâte son caractère. Parmi toutes les anecdotes que nous racontent les nouveaux voyageurs, nous en prenons une au hasard, qui fera juger de la ténacité et de l'infatigable obstination de cette curiosité d'un nouveau genre. A la Jamaïque, M. Henri Coke, occupé à digérer son dîner et à faire ses préparatifs de départ, rencontre un *Yankee* dans une salle d'auberge. « Bonjour, monsieur, bonjour, commença-t-il en me regardant de la tête aux pieds avec un regard calculateur (*calculating glance*), vous venez d'Amérique, je présume? — Non, monsieur, non. — Vous êtes récemment arrivé dans ce pays-ci, monsieur?

— Oui, monsieur, tout récemment. — Ah! ah! d'Angleterre sans doute, natif de Londres, monsieur? — Oui, monsieur, je suis Anglais, mais non pas natif de Londres. — Officier dans l'armée, monsieur? — Non, monsieur, non, je n'appartiens pas à l'armée. — Ah! dans le commerce peut-être? — Non, monsieur, non, je voyage pour mon plaisir. — Ah! c'est fort agréable, fort agréable. Vous n'avez pas beaucoup visité l'île, je présume? — Non, pas beaucoup. — Vous êtes allé dans l'est, monsieur? — Oui, monsieur, j'ai voyagé dans l'Inde. — Ce n'est pas cela, monsieur, j'entends l'autre côté de l'île. — Ah! très bien; oui, je reviens justement de Saint-Thomas. — De quel côté, monsieur, s'il n'y a pas d'indiscrétion? — Golden-Grove, etc. » Ni la froideur, ni même le silence ne peuvent débarrasser le patient d'une telle curiosité importune. Le mieux est d'y satisfaire en imitant le questionneur, de répondre avec ruse et d'employer le mensonge. Si les théories des casuistes ont jamais été légitimes, c'est à coup sûr chez un tel peuple, car il peut arriver naturellement telle occasion où il soit honnête de mentir. Une guerre sourde des individus les uns contre les autres résulte de ce despotisme de l'opinion et de ces ruses que l'on est forcé d'employer pour se défendre, se faire excuser, se faire accepter. Aux États-Unis, la liberté est entière; mais en même temps, contradiction frappante, chacun est obligé de maintenir ses droits pour ainsi dire à la force du poignet, et l'on n'a point de peine à s'expliquer le mot d'un fonctionnaire américain à lord Carlisle : « L'Amérique est de tous les pays du monde celui où il y a le moins de misère et le moins de bonheur. » L'homme matériellement y est à l'abri du malheur, mais moralement il est soumis à une surveillance et, nommons la chose de son vrai nom, à un espionnage de tous les instans.

Que l'homme ne soit pas naturellement bon, qu'il soit tyrannique par instinct, nous n'en avons jamais douté; mais que ceux qui, très nombreux parmi nous, croient à la bonté innée de la nature humaine jettent les yeux sur le pays le plus libre de la terre. Là chacun s'efforce d'être un tyran et de faire subir sa domination. Il n'y a pas de tyrannie officielle par la raison que tout fonctionnaire dépend du suffrage universel. Personne en Europe n'est timide comme un administrateur, un fonctionnaire, un juge américain. Perpétuellement saisis de la crainte de perdre leur position, ils rendent leurs arrêts non selon la justice, mais selon l'opinion; ils administrent selon les convenances du public : leurs oreilles et leurs yeux ne sont employés qu'à regarder et à écouter ce que disent et font les électeurs. Il n'en est pas de même des fonctionnaires des administrations particulières, des compagnies financières, des entreprises individuelles; ceux-ci ne redoutent pas le suffrage universel, et ils ne manqueront jamais de faire sentir leur domination, de sorte qu'un conducteur de chemins de fer, un employé de

bureau, peut être plus tyrannique, s'il lui en prend envie, qu'un magistrat ou que le président lui-même. M. Arthur Cunynghame eut plusieurs fois l'occasion de s'en apercevoir; un jour surtout, à une des stations de chemin de fer, l'employé chargé de recevoir le prix du voyage, après avoir examiné les deux *bank notes* que lui présentait M. Cunynghame, les retourne et s'écrie : « Vous êtes un rusé compère, en vérité un rusé compère. — Je répondis que je ne doutais pas qu'il ne possédât, lui aussi, la finesse habituelle à ses compatriotes.— Il répéta encore sa première expression, et ajouta : On ne m'y prendra pas, c'est un faux billet. — Faux ou non, répondis-je, je l'ai reçu du dernier de vos collègues à qui j'ai eu affaire... Quelques-uns des conducteurs des *rail ways*, placés, s'imaginent-ils, dans une position supérieure, prennent les manières de petits despotes. Il serait impossible de faire comprendre à un Européen bien élevé le ton de dédaigneuse insolence avec laquelle ils traitent les passagers; il est rare qu'ils daignent répondre à vos questions. » Cette grossièreté, propre aux Américains des classes populaires, qui croiraient déroger s'ils s'exprimaient avec politesse, provient simplement de la crainte qu'ils ont de se donner des maîtres, de sorte que, de peur d'être tyrannisés, ils préfèrent tyranniser autrui. La plus légère réprimande, le conseil le plus doux, la domination la plus naturelle, prennent une importance singulière, et les Américains croient sans cesse y voir un commencement et un désir de despotisme. Cette crainte, qui éveille à chaque instant les susceptibilités démocratiques, redouble la grossièreté et la brutalité des mœurs, et empêche des relations plus douces de se former. La soupçonneuse égalité produit parfois entre les supérieurs et les subalternes, les maîtres et les domestiques, les relations les plus singulières.

Il est difficile d'obtenir des domestiques les marques habituelles et extérieures de respect que nous exigeons d'eux en Europe : la logique démocratique réduit souvent au silence le maître assez audacieux pour exiger respect et politesse. « Un gentleman de Boston, rapporte M. Johnston, me raconta qu'ayant engagé un valet de ferme, il le trouva parfait sur tous les points, hormis un seul : c'est que, toutes les fois qu'il entrait dans sa chambre, il gardait invariablement son chapeau sur la tête. — Jean, lui dit-il un jour, vous gardez toujours votre chapeau lorsque vous entrez dans ma chambre. — Eh bien! monsieur, est-ce que je n'ai pas le droit de le garder? — Oui, certainement. — Eh bien! si j'en ai le droit, pourquoi ne le garderais-je pas? — Il était assez difficile de répondre. Aussi, après un moment de silence, le maître reprit finement : — Eh bien! Jean, combien voulez-vous d'augmentation à vos gages pour ôter votre chapeau lorsque vous entrerez chez moi? — Mais, monsieur, cela mérite considération. — Eh bien! prenez la chose en considération et donnez-moi une réponse demain matin.

Le matin arrive. — Eh bien! Jean, dit le maître, avez-vous réfléchi à l'augmentation de gages que vous pouvez demander pour me tirer votre chapeau? — Oui, monsieur, cela vaut bien un dollar par mois. — C'est conclu, Jean, vous aurez un dollar par mois. » Ainsi il n'y a pas d'autre moyen de calmer ces inquiétudes et ces arrogances démocratiques que l'argent. Aux États-Unis, on achète le déférence et la politesse comme on achète le pain et les étoffes : les unes sont des denrées matérielles, les autres des denrées morales, voilà toute la différence. Le rusé gentleman de Boston s'y prit très bien, avec finesse et comme il convient à un *Yankee;* mais ne vous avisez pas de vous y prendre autrement que lui avec vos domestiques, sans quoi il vous arriverait ce qui arriva à un certain colonel Talbot dont lady Stuart Wortley nous raconte l'histoire. « Un matin, le colonel appela son domestique pour lui apporter de l'eau chaude afin de se raser. Le domestique ne répondit pas, et, après avoir appelé en vain, le colonel Talbot, se souvenant que plusieurs fois cet homme avait manifesté son mécontentement, en conclut avec raison qu'il était parti. Quelques années après, comme le colonel Talbot appelait pour demander de l'eau chaude, voilà que le coquin entre, un vase à la main, et se met en mesure de reprendre ses fonctions de domestique, comme s'il n'était parti que depuis une heure. Il ne fit pas allusion à ce qui était arrivé, ni le colonel non plus. » Cette anecdote en rappelle une autre toute semblable à la mémoire de lady Stuart, mais celle-là a un caractère beaucoup plus grave. Un père, ayant commandé à son fils, alors enfant, d'aller chercher une bûche, et n'ayant pas trouvé ses ordres bien exécutés, fouetta l'enfant, qui prit sa course et que l'on ne revit plus. Trente ans après, comme le vieux père se chauffait près de son foyer, il voit entrer un soir son fils armé d'une bûche gigantesque. Le vieux gentleman regarda tranquillement, examina la bûche, puis, la jetant au feu: — C'est bien là une bûche comme je vous avais ordonné de l'apporter; mais vous avez mis le temps véritablement pour remplir mes ordres!

Ainsi, aux États-Unis, la tyrannie démocratique est exercée même par les êtres qui chez nous sont réputés des êtres faibles; la tyrannie des femmes, des enfans, des domestiques n'a pas de bornes, et nous pouvons à peine nous faire une idée des ménagemens infinis que les Américains emploient pour échapper aux ressentimens de ces êtres capricieux et irritables. Les hommes se font peur les uns aux autres, ils se regardent avec défiance, et cette frayeur est accompagnée d'une prévoyance extraordinaire, prévoyance qui s'étend jusqu'aux suppositions et aux hypothèses les plus improbables. M. Johnston raconte qu'un jeune enfant d'une douzaine d'années, employé chez un de ses amis d'Amérique à faire les commissions, venait souvent lui apporter des papiers ou des livres. Pendant que M. Johnston répondait aux lettres

de son ami, l'enfant regardait sans façon les livres et les papiers qui étaient sur la table, les lisait, puis, se mettant devant la glace, arrangeait ses cheveux et faisait sa toilette. D'abord M. Johnston s'amusa à le voir faire; mais à la fin ce jeu finit par l'ennuyer, et alors il lui fit observer que dans son pays les petits garçons ne se donnaient point tant de liberté. « Je racontais cette anecdote à une dame, ajoute le voyageur, qui me dit : — Mais n'avez-vous pas eu peur d'adresser de tels reproches à cet enfant? Il peut être un jour président de la république. — Eh bien? — Eh bien! alors il pourrait vous faire beaucoup de mal. »

Ce sont en effet des personnages redoutables que ces petits *Yankees* de douze à quinze ans, tels qu'ils nous sont décrits par tous les voyageurs, qui entrent dans une maison de banque ou dans une manufacture de New-York et de Boston, accrochent leur chapeau, posent leur canne dans un coin, tirent gravement leurs gants, placent leur lorgnon à l'œil, sifflent un air d'opéra, donnent leur opinion sur le talent de Jenny Lind, puis tirent un carnet de leur poche et concluent des affaires pour plusieurs millions. La crainte et la vénération les entourent; ce que les Américains admirent, c'est la possibilité de richesse, de succès, de puissance qui est en eux; ce sont les germes inconnus, ce sont les élémens dont ils redoutent les effets ultérieurs. Lorsque l'enfant est devenu homme, alors l'adoration cesse; l'enfant était redoutable, il pouvait être président de la république : l'homme l'est beaucoup moins une fois qu'il a donné la pleine mesure de ses facultés; il est probable qu'il ne sera jamais président. La tyrannie des femmes égale, si elle ne la dépasse, celle des enfans; seuls, les enfans et les femmes jouissent de la liberté en Amérique; eux seuls n'ont rien à redouter; ils sont gâtés, adulés, adorés; leurs caprices sont des lois, et leur *veto* a plus d'autorité certainement que le *veto* du président sur le congrès. Aussi faut-il voir le ton dédaigneux avec lequel les enfans et les femmes parlent de la servilité des femmes anglaises et des jeunes Européens. « Lorsque je voudrai me marier, disait un colon de l'ouest à M. Johnston, j'irai chercher une femme au Canada; quand je rentrerai, je trouverai un bon souper et un bon feu, tandis que, si je prenais une Américaine, elle me dirait en me voyant rentrer : « Jean, va chercher de l'eau, fais bouillir la marmite. »

Que de telles mœurs bouleversent les relations de la famille, il est permis de le supposer. Il existe peu de liens entre les hommes en Amérique, mais il en existe encore moins entre les parens, les êtres du même sang. Habitués à ne compter que sur eux, dressés par leurs pères à n'avoir confiance qu'en leur énergie, les enfans prennent leur volée aussitôt que l'adolescence est arrivée, comme l'oiseau lorsqu'il a pris ses plumes, et les parens les voient partir sans plus de souci que

les oiseaux, lorsque leurs petits sont devenus grands. Ni les pères ni les enfans ne se plaignent. La destinée de chacun semble être de courir les aventures, et au fond nul peuple n'a autant en lui de ce qui compose l'aventurier : peu d'attachement aux hommes et aux choses, la haine de l'état stable, l'amour du hasard, de la chance, la pensée que des relations trop intimes, des relations douces et modestes sont nuisibles à la vigueur et au succès de l'homme. Les Américains cherchent le succès en effet et non pas le bonheur, ou, pour mieux dire, ils mettent le bonheur dans le succès.

Dans le spectacle que nous présentent en ce moment les États-Unis, qu'avons-nous vu? Un état, une société, une religion, des mœurs, une manière de vivre nettement déterminés? Rien de tout cela : des accidens, des phénomènes, des tendances. L'Amérique est le pays des faits, des phénomènes par excellence, et c'est là ce qui rend l'étude de ce pays si intéressante pour le philosophe et le politique. Là, oubliant toutes les théories, on voit les faits se grouper, s'arranger, prendre forme et couleur, s'harmoniser du mieux qu'ils peuvent, se solidifier en quelque sorte et donner naissance à d'autres faits; on voit comment les choses de ce monde ne se gouvernent point par logique abstraite, mais par affinités naturelles, attractions et répulsions; on voit qu'elles ne marchent pas en ligne droite et par succession, mais qu'elles se forment par superposition, amalgame, fermentation et génération. On assiste à un spectacle moral analogue au spectacle physique qu'a présenté la lente formation des îles de l'Océan Pacifique par l'union, l'assemblage et l'amoncèlement successifs des madrépores et des autres insectes pierreux de l'océan. C'est là ce qu'il faut chercher aux États-Unis, c'est là ce qu'il faut étudier, au lieu d'aller y chercher des constitutions. Il n'y a pas de société aux États-Unis, mais des commencemens de société; il n'y a pas de gouvernement, mais des qualités politiques innées et instinctives; il n'y a pas de religion bien établie, mais de grands souvenirs religieux et des instincts bibliques; il n'y a pas de manière de vivre, mais des essais et des tentatives de mœurs et de vie sociale. Voilà l'Amérique : encore une fois, elle est le pays des phénomènes, un chaos qui se débrouille lentement, et qui en a pour plusieurs siècles avant d'avoir trié ses élémens sans nombre, mais qui, tel qu'il est, plein de lave ardente, de matières fécondantes et de gaz enflammés, n'en est pas moins puissant et dangereux pour les autres nations de la terre. Que l'Europe y prenne garde, si elle ne veut pas être tombée dans la barbarie, avant même qu'il se soit écoulé le temps nécessaire pour que l'Amérique soit civilisée!

ÉMILE MONTÉGUT.

PEINTRES

ET

SCULPTEURS MODERNES

DE LA FRANCE.

PRADIER.

Né à Genève en 1790, Pradier fut destiné par sa famille à la profession de graveur, comme son frère aîné, à qui nous devons plusieurs planches plus remarquables par le caractère que par le maniement du burin. Il me suffit de citer *Virgile lisant le sixième livre de l'Énéide*. A coup sûr, il est facile de signaler bien des traces de gaucherie dans cette gravure, et pourtant il y a lieu de croire que l'auteur de la composition n'en est pas mécontent. M. Ingres pouvait trouver sans peine un interprète plus habile, mais il devait désespérer de rencontrer un interprète plus docile, plus fidèle, et je pense qu'il a bien fait de s'en tenir à M. Pradier. Le statuaire que la France vient de perdre, et dont je vais essayer de caractériser le talent, montra de bonne heure une passion très vive pour le dessin. M. Denon, homme d'esprit et de goût, dont les livres n'apprennent pas grand'chose, mais qui avait beaucoup vu et savait discerner le vrai mérite, se prit d'affection pour James Pradier encore enfant, et le plaça dans l'atelier de Lemot. Les lecons d'un tel maître n'étaient pas de nature à féconder l'esprit de ses élèves.

Les sculptures qu'il a exécutées pour le Louvre et la statue équestre d'Henri IV démontrent clairement qu'il n'a jamais deviné, jamais entrevu la suprême beauté. Cependant, quelle que fût la sécheresse de sa manière, quelle que fût l'indigence de ses idées, il ne manquait pas d'une certaine adresse dans le maniement de l'ébauchoir et du ciseau, et je crois que Denon agissait sagement en plaçant Pradier chez Lemot; car les statuaires du consulat et de l'empire, dont les noms sont presque oubliés aujourd'hui, mais que nous pouvons juger par leurs œuvres, ne comprenaient guère mieux que Lemot le but de l'art qu'ils pratiquaient, et ne le surpassaient pas dans la partie matérielle, dans le métier. Confié aux soins de Chaudet ou de Cartelier, il est probable que Pradier n'eût pas fait des progrès plus rapides que dans l'atelier de Lemot.

Au bout de quelques mois, il avait gagné l'amitié de son maître par son ardeur au travail et son aptitude singulière pour l'imitation du modèle. A peine âgé de vingt-deux ans, il concourut pour le grand prix de Rome et obtint une médaille d'or. L'année suivante, son bas-relief d'*Ulysse et Néoptolème* lui ouvrait les portes de l'Italie. Ainsi, à vingt-trois ans, l'élève de Lemot allait se trouver en présence des chefs-d'œuvre de l'art antique. C'était là sans doute un grand bonheur pour Pradier, une occasion féconde qu'il a su mettre à profit. Nous devons regretter qu'avant d'interroger les musées du Vatican et du Capitole, les galeries des Offices et du palais Pitti, il n'ait pas reçu les leçons d'un maître plus savant et plus habitué à la méditation, capable en un mot de lui inspirer le goût et la passion de l'originalité. Lemot pratiquait la sculpture plutôt avec la persévérance d'un homme industrieux qu'avec l'ardeur d'un homme épris de la forme et qui veut lutter de grace et d'élégance avec les artistes grecs. Il enseignait patiemment ce qu'il savait, mais son savoir n'allait pas très loin. Quant à la partie purement intellectuelle de son art, il ne s'en préoccupait guère, et je ne m'étonne pas que Pradier, en quittant l'atelier de Lemot, ait attaché plus d'importance au travail de la main qu'au travail de la pensée. C'était la conséquence nécessaire des leçons qu'il avait reçues. Pour tenter une autre voie, pour rendre à la pensée l'importance qui lui appartient, pour soumettre l'ébauchoir et le ciseau à la seule volonté vraie, c'est-à-dire à la volonté préconçue, il eût fallu réagir violemment contre les habitudes du maître, et c'était, pour un jeune homme de vingt-trois ans, une tâche bien difficile. Cependant la lecture des poètes avait développé en lui un goût fort vif pour les temps héroïques de la Grèce, et l'on pouvait espérer que ce goût, excité par les chefs-d'œuvre de l'art antique, se traduirait plus tard en méditations, en compositions lentement conçues; on pouvait croire que la poésie le mènerait à la pensée, comme la peinture et la statuaire le

menaient à la forme. Malheureusement, à peine arrivé en Italie, Pradier oubliait la lecture des poètes pour se livrer tout entier à la pratique de son art; à peine si, vers la fin de la journée, il feuilletait encore d'une main distraite les pages qui l'avaient enivré pendant les premières années de sa jeunesse. Il copiait avidement, et souvent avec un rare bonheur, tout ce qu'il voyait; mais sa prédilection l'entraînait plutôt vers les œuvres sorties de la main de l'homme que vers les œuvres créées par la main de Dieu. Il étudiait plus volontiers les statues et les bas-reliefs que le modèle vivant. Il s'attachait à graver dans sa mémoire les lignes choisies par les artistes d'Athènes et de Rome, et ne songeait pas à se demander la raison de leur choix. Quant à la nature, s'il lui arrivait de la consulter, c'était plutôt pour l'exécution d'un morceau que pour l'expression d'un sentiment. En un mot, il est permis d'affirmer que de vingt-trois à vingt-huit ans, c'est-à-dire avant de soumettre ses œuvres au jugement de la foule, Pradier a mis la partie plastique de son art bien au-dessus de la partie intellectuelle. Son espérance, son ambition n'était pas de traduire sous une forme élégante une pensée personnelle, d'offrir aux yeux quelque chose de nouveau, une œuvre originale qui ne réveillât aucun souvenir : plus modeste dans ses prétentions, il se contentait déjà de combiner avec adresse, de réunir, en les transformant légèrement, les différens mérites qui recommandent les statues placées au Vatican. C'était renoncer de bien bonne heure à la moitié de la tâche. D'ordinaire les jeunes artistes rêvent des œuvres complètes, et, s'il ne leur est pas donné de les accomplir, le seul souvenir de leurs espérances, de leurs aspirations, suffit parfois pour les maintenir dans une région supérieure. S'ils ne peuvent pas faire tout ce qu'ils ont voulu, tout ce qu'ils ont tenté, la grandeur seule du but qu'ils ont entrevu nourrit dans leur esprit une activité féconde. L'espérance est le privilége de la jeunesse, et lorsque les années, en s'accumulant, nous conseillent de chercher plus près de nous l'objet de nos vœux, c'est encore le souvenir de l'espérance à laquelle nous avons renoncé qui soutient, qui renouvelle notre énergie.

Pradier semble avoir échappé à la loi commune : son esprit ne paraît pas avoir connu la jeunesse. De 1813 à 1818, il était ce que nous l'avons vu de 1830 à 1852; pensionnaire de l'école de Rome, il ne portait pas plus haut son ambition que dans la pleine maturité de son talent. De quarante à soixante-deux ans, il voulait ce qu'il avait voulu de vingt-trois ans à vingt-huit ans, rien de plus, rien de moins. Les années n'avaient pas attiédi son ardeur, car, pour me servir d'une expression vulgaire, il n'avait jamais été possédé du démon de son art. Il faisait mieux, plus habilement, plus sûrement, plus rapidement ce qu'il voulait faire; mais la pratique assidue de sa profession n'avait ni

rétréci ni élargi l'horizon de sa pensée. Habitué de bonne heure à imiter les œuvres qu'Athènes et Rome nous ont léguées, il avait fini par ne plus comprendre l'importance de l'invention. Pour lui, l'imagination n'était pas une partie intégrante, une partie nécessaire de la statuaire, et je pourrais même ajouter qu'il comprenait dans cette pensée les trois arts du dessin. Inventer! à quoi bon? Pourquoi courir les aventures? pourquoi se mettre à la poursuite de l'inconnu? Les anciens n'ont-ils pas laissé des modèles dans tous les genres? N'ont-ils pas tenté toutes les voies, traité tous les sujets vraiment dignes d'attention? Ramenée à sa plus simple expression, réduite à sa formule la plus précise, c'est là, si je ne m'abuse, la doctrine de Pradier, car cette doctrine se retrouve dans toutes ses œuvres. Il est vrai que dans les vingt dernières années de sa vie il s'est préoccupé de la nature plus souvent que dans les vingt années précédentes, il est vrai qu'il s'est plus d'une fois efforcé de reproduire jusqu'aux moindres détails de la réalité; mais lors même qu'il réussissait à copier fidèlement le modèle, ce n'était pas dans l'imitation littérale qu'il fallait chercher la clé de son œuvre. Ce n'était pas l'amour de la réalité qui l'inspirait, ce n'était pas l'étude du modèle qui lui dictait le choix du mouvement et des lignes. Un esprit vigilant retrouvait sans peine l'origine et le type de l'œuvre que Pradier venait de signer. L'imitation de la réalité, loin d'ajouter à cette œuvre un prix nouveau, en troublait l'harmonie; car les mouvemens et les lignes étant dérobés à la Grèce, la main ou le bras, la cuisse ou l'épaule, copiés d'après les modèles qui se rencontrent sous le ciel de la France, s'accordaient rarement avec la volonté de l'artiste grec. Tout en applaudissant à l'habileté singulière du statuaire français, les hommes clairvoyans étaient forcés de condamner la réunion violente de l'idéal et de la réalité. Ainsi l'amour ardent qu'il avait conçu pour la nature dans le dernier tiers de sa vie n'avait pas changé les habitudes de son esprit; la doctrine qui présidait à ses travaux était demeurée ce qu'elle était lorsqu'il vivait dans l'étude exclusive du passé. Il essayait de greffer la nature sur l'antique, mais ne songeait pas à tenter la voie périlleuse de l'invention : à son insu ou à bon escient, il obéissait toujours à la même formule.

Il n'aimait pas Michel-Ange et s'en vantait comme d'un trait de sagesse. Il ne voyait dans les admirables figures de la chapelle des Médicis à Florence que des œuvres dangereuses pour ses élèves, et n'hésitait pas à blâmer la plupart des moulages faits en Italie par les soins du gouvernement français. Et je ne parle pas ici légèrement, d'après des on dit plus ou moins contestables; ce que je raconte, je l'ai entendu plus d'une fois. *L'Aurore, le Crépuscule, le Jour* et *la Nuit*, placés aujourd'hui dans une salle de l'École des Beaux-Arts, n'avaient aucune valeur aux yeux de Pradier. Il allait même jusqu'à traiter de

maniérés ceux qui avouaient leur admiration pour ces personnages allégoriques si puissamment conçus et traités dans un style si élevé. Il répétait volontiers que Michel-Ange avait corrompu le goût et qu'il fallait se défier de ses ouvrages. Cette opinion, qui nous étonne dans la bouche d'un artiste éminent, n'est d'ailleurs pas nouvelle : elle s'est déjà produite en France plus d'une fois. La plupart des statuaires qui mènent de front l'enseignement et la pratique de leur art croient faire preuve d'un goût pur en affectant pour Michel-Ange un dédain superbe. Ils s'imaginent que l'amour de la Grèce ne peut se concilier avec l'amour de la renaissance. Ils espèrent donner plus d'autorité à leurs leçons en proscrivant l'étude du maître florentin. Or tous ceux qui ont pris la peine d'examiner cette question savent à quoi s'en tenir sur cette prétendue incompatibilité de la Grèce et de la renaissance. Pour ma part, je crois fermement que le culte le plus sincère pour le génie de Phidias se concilie très bien avec l'étude de Michel-Ange. Il est facile de relever des fautes de goût dans les œuvres du statuaire florentin : il ne faut pas une grande sagacité pour apercevoir tout ce qu'il y a de singulier dans le costume de son *Moïse;* mais ces fautes de goût disparaissent devant la grandeur de la conception. Pradier, en refusant son admiration au législateur hébreu exécuté pour le tombeau de Jules II et placé aujourd'hui dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, loin de prouver l'excellence de son goût, prouvait tout simplement l'étroitesse de sa pensée. J'ajoute qu'il me paraît difficile de sentir toute la valeur de l'art grec quand on nie d'une manière absolue la valeur de l'art florentin : le *prisonnier* que nous avons au Louvre peut être étudié sans danger, et ceux qui ne l'aiment pas n'ont aucune raison d'aimer les Parques d'Athènes.

Heureusement Pradier avait la passion du travail, et ceux qui le voyaient à l'œuvre oubliaient volontiers les erreurs de son esprit. Il taillait le marbre avec une habileté rare et n'imitait pas ses confrères, qui abandonnent au praticien les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la besogne. C'était plaisir de le voir, le ciseau à la main, faisant voler le carrare en éclats. Il ne croyait pas sa tâche achevée quand le mouleur avait reproduit son modèle : il prenait le maillet des mains du praticien, quand son travail était arrivé aux trois quarts, et se réservait ainsi la faculté de corriger dans le marbre les fautes qu'il apercevait dans le plâtre; la plupart des statuaires de notre temps se privent de cette ressource précieuse. Dès que leur modèle est livré au praticien, ils regardent leur travail comme terminé. Quand ils touchent au marbre, ce n'est pas avec le ciseau et le maillet, mais avec la prêle. Au lieu de tailler le marbre d'une main hardie, ils se contentent d'enlever quelques onces de poussière et polissent la figure que le praticien vient d'achever. Pradier n'était pas seulement un ar-

tiste éminent, c'était aussi un excellent ouvrier. S'agissait-il de percer un trou, de couper un tenon, il n'appelait personne à son aide et faisait lui-même ce que tant d'autres font faire. Cette manière de procéder lui assurait une grande supériorité, car elle lui permettait de modifier sa première pensée et de recommencer avec le ciseau ce qu'il avait fait avec l'ébauchoir.

Un des traits caractéristiques de Pradier était la prétention d'avoir sondé la mythologie grecque et de l'expliquer d'une manière nouvelle. Je me souviens de l'avoir entendu exposer ses projets à cet égard. Il venait achever un groupe de *Nessus et Déjanire*, et relisait un passage des *Métamorphoses*. Il nous dit, en fermant le livre : « Je composerai d'après Ovide une suite de dessins, et je donnerai en même temps le sens symbolique de toutes les *Métamorphoses;* c'est un travail qui n'a jamais été fait, et je suis peut-être le seul qui peut le bien faire; les littérateurs n'y entendent rien. » Et il le croyait comme il le disait. Il se figurait que la mythologie grecque n'avait jamais été commentée d'une manière sérieuse. Les travaux de Creuzer étaient pour lui comme non avenus. Les prétentions philosophiques de Pradier étaient d'autant plus singulières, qu'il n'avait jamais eu le goût de la réflexion. Il avait lu les poètes, mais seulement pour la pratique de son art; la nature de son esprit ne le portait pas vers l'analyse des symboles. Tout ce qui ne s'adressait pas directement aux yeux n'avait pas pour lui grande importance. Aussi, quand il voulait tenter l'explication de la mythologie, il arrivait souvent aux conclusions les plus étranges, et personne ne songeait à s'en étonner. Ses amis lui pardonnaient ce travers inoffensif.

Il y avait dans son caractère une mobilité que les années ne pouvaient effacer. A cinquante ans, il avait encore toutes les habitudes de la jeunesse. Rien n'était changé dans son langage. Ne pas s'apercevoir de la fuite du temps est sans doute un précieux privilége. A ne considérer que le bien-être et le contentement, il est certain que l'insouciance est digne d'envie; mais il est bien rare que l'homme habitué à ne pas tenir compte des années tire de son esprit tout ce qu'il pourrait en tirer : en s'obstinant à demeurer jeune, il arrive presque toujours à placer trop près de lui le but de son ambition; il ne comprend pas la nécessité d'agrandir sa tâche à mesure que les années s'accumulent. Pradier, je dois le dire, n'avait pas su éviter le danger que je signale : dans la pratique matérielle de son art, il n'avait plus rien à souhaiter. Eût-il vécu aussi long-temps que Titien, il n'aurait pas poussé plus loin la souplesse de l'exécution; mais, dans la partie intellectuelle de la statuaire, il n'avait fait aucun progrès. En revenant de Rome, à l'âge de vingt-huit ans, il avait sur le rôle de la pensée dans les arts du dessin les idées qu'il a gardées toute sa vie. Le spectacle de Rome

n'avait parlé qu'à ses yeux; plus tard, quand il revit l'Italie, son esprit n'avait pas mûri. Il avait encore toute sa curiosité; il n'avait pas pris le goût de la méditation : dans la pratique de son art, il n'assignait à la conception qu'un rang secondaire. Et ce n'est pas là une pure conjecture. Ses amis et ses élèves l'ont entendu plus d'une fois dire que dans une statue la tête est la partie la moins importante, la dernière dont il faille se préoccuper, — ce qui signifie que la forme est tout et que l'expression du caractère et des passions ne vaut pas la peine qu'on y songe. Aussi, toutes les fois que Pradier a voulu faire un buste, il a subi les conséquences de cette déplorable maxime. Habitué à n'étudier que la forme, n'ayant jamais pris la peine d'apprendre selon quelles lois se modifie le masque humain, toute son habileté est venue échouer devant un problème dont il ne connaissait pas les termes. Quelques amis complaisans ont loué son buste de Louis XVIII, qui ne manque pas en effet de mérite, mais qui rappelle trop clairement le buste de Vitellius. Si l'œil suffit pour étudier la forme du corps, l'œil ne suffit pas pour donner au visage l'expression qui lui convient; il faut absolument que la réflexion intervienne, et c'est pour avoir dédaigné la réflexion que Pradier n'a jamais su faire un portrait. Lorsqu'il s'agissait d'inventer une tête, il échouait plus sûrement encore; mais il entendait sans chagrin blâmer comme insignifiante, comme nulle, la tête qu'il venait d'achever, car il croyait sincèrement n'avoir négligé aucune des conditions fondamentales de son art.

Tous ceux qui ont connu Pradier savent qu'il exprimait sa pensée avec une franchise qui avait parfois l'apparence de la présomption. On pouvait ne pas lui donner raison, mais on savait du moins très nettement son opinion sur lui-même et sur les préceptes de son art. Quand il était content de son œuvre, il le disait volontiers; quand il ne partageait pas le sentiment soutenu devant lui, il le combattait avec la vivacité d'un homme de vingt ans, et ne ménageait pas les termes. Aussi, au bout de quelques semaines, chacun connaissait les idées trop souvent recueillies au hasard qu'il prenait pour des théories parfaitement déduites, et l'âpreté juvénile de son langage les gravait dans la mémoire. Ses amis évitaient de le contredire, sachant très bien qu'il ne tiendrait aucun compte des objections, et il prenait leur silence pour un signe d'approbation.

La signification des faits que je viens de rassembler n'est pas difficile à déterminer. Pradier, doué de facultés heureuses, n'a jamais compris le côté le plus élevé de son art. Passionné pour le travail, il taillait le marbre avec une sorte de fièvre, et voulait achever en quelques semaines ce qui eût demandé plusieurs mois; il ne voulait pas tenir compte du temps, et improvisait des statues : l'expression n'a rien d'exagéré pour ceux qui l'ont vu modeler. Pourvu que l'œil fût

satisfait, il était content de lui-même. Il ne s'inquiétait guère des souvenirs qu'il réveillait, et comptait trop souvent sur l'ignorance de la foule. Or, s'il y a un art au monde qui ne se prête pas à l'improvisation, c'est à coup sûr la statuaire. La forme privée du charme de la couleur, la forme réduite à elle-même ne s'élève jusqu'à la beauté vraie que par le choix sévère des lignes, et l'improvisation ne prend pas le temps de choisir. Cependant plus d'une fois Pradier a modelé dans le court espace d'une semaine une figure de six pieds, et sa main était si habile, son œil si exercé, que souvent il réussissait à séduire des juges difficiles; mais ces œuvres si rapidement conçues, exécutées avec une prestesse qui tenait du prodige, avaient grand'peine à soutenir l'analyse. Ceux qui connaissaient les principaux musées de l'Europe retrouvaient dans ces figures des mouvemens et des morceaux qu'ils avaient admirés à Rome ou à Florence, et, tout en gardant leur estime pour l'adresse du statuaire français, ils étaient bien forcés de le mettre au second rang parmi les hommes de sa profession. Qu'est-ce en effet que la main sans la pensée? L'exécution la plus étourdissante ne réussira jamais à dissimuler l'absence d'invention, et Pradier paraissait croire le contraire.

Pendant la troisième année de son séjour à Rome, l'Angleterre avait acquis les marbres du Parthénon, rapportés par lord Elgin, et Pradier partagea l'enthousiasme de Géricault pour ces débris merveilleux; mais je crois pouvoir affirmer qu'il ne les comprit pas aussi profondément que l'artiste normand. Il fut ébloui par la beauté des lignes, par la souplesse des draperies, et ne sut pas s'élever jusqu'à la pensée même de Phidias. La série entière de ses œuvres n'offre pas un groupe, une figure, je ne dis pas qui puissent se comparer aux débris du Parthénon, mais qui semblent inspirés par l'étude approfondie de l'art grec. Le statuaire à qui Périclès confia l'exécution du temple de Minerve demandait pour produire du temps et du repos. C'était dire assez clairement qu'il ne confondait pas l'improvisation avec l'invention. Du temps et du repos, c'est-à-dire la faculté de délibérer avant de mettre la main à l'œuvre, de revoir, de corriger, d'anéantir s'il le fallait ce qu'il jugeait indigne d'être soumis au jugement des Athéniens. Pradier, malgré son admiration pour Phidias, n'a jamais suivi cette méthode lente et laborieuse. Il ne demandait ni temps ni repos; il voulait bien faire, mais surtout faire vite, et oubliait que le Parthénon n'avait pas été improvisé.

Un de ses derniers projets, une de ses dernières espérances était d'élever un monument à la mémoire de Puget dans sa ville natale. C'était là certes un sujet capable d'échauffer son imagination. L'avouerai-je pourtant? cette pensée, excellente en elle-même, est une inconséquence dans la vie de Pradier, car il ne s'agit pas ici d'un travail com-

mandé par la ville de Marseille, mais d'un travail proposé par l'artiste lui-même. Or le talent de Puget n'a rien à démêler avec le talent de Pradier. Non-seulement le statuaire marseillais a plus souvent cherché l'énergie que la grace, mais il s'est montré dans toutes ses œuvres indépendant, personnel, et, tout en admirant les monumens de l'art antique, il ne s'est jamais cru obligé de les copier. Entre le sculpteur marseillais et le sculpteur genevois, il n'y a pas même une ombre de parenté. Aussi j'ai peine à comprendre pourquoi Pradier a voulu honorer la mémoire de Puget. Il y avait une manière bien simple de prouver son respect pour ce beau génie, c'était de recommander ses ouvrages à ses élèves. Or tous ceux qui ont connu Pradier savent très bien qu'il s'en est toujours tenu à l'étude de l'antique, et qu'il ne voyait pas de salut hors de cette voie. En rapprochant son enseignement de son projet en l'honneur de Puget, je suis forcé de voir dans cette dernière pensée une inconséquence qui touche à l'hérésie. Ou son enseignement était souverainement sage et menait droit à la vérité, et dans ce cas un monument élevé par ses mains à la mémoire de Puget compromettait l'autorité de ses leçons; ou Puget mérite d'être étudié, même après les anciens, et dans ce cas il fallait recommander ses œuvres comme une nourriture salutaire. Si j'insiste sur ce point, c'est pour mieux montrer tout ce qu'il y avait de léger, de mobile dans le caractère de Pradier.

Le moment est venu de parler de ses œuvres. Pour donner plus de clarté à mon jugement, je les diviserai en trois séries : figures païennes, figures chrétiennes, sculpture monumentale. En parlant successivement de ces trois séries, il ne me sera pas difficile de prouver que Pradier, très habile à traiter les sujets païens, n'a jamais montré qu'un talent très insignifiant dans les sujets chrétiens, et que la sculpture monumentale ne convenait pas à la nature de son esprit. En appréciant l'ensemble de ses travaux, je ne me dissimule pas que j'aurai à combattre bien des opinions accréditées depuis long-temps. Je ne crois pas qu'il occupe dans l'histoire de l'art français la place considérable qu'on a voulu lui assigner. Si je me trompe, il sera bien aisé de me redresser, car les œuvres de Pradier sont assez nombreuses pour que la discussion puisse s'engager sur un terrain solide. Pour ma part, je ne comprends pas la rigueur appliquée aux hommes morts depuis quinze ou vingt siècles et l'indulgence réservée aux hommes que nous coudoyons ou qui sont morts depuis quelques semaines. A mon avis, la plus sûre manière d'honorer les contemporains, c'est de les traiter comme les anciens, c'est de juger l'œuvre achevée hier près de nous comme l'œuvre achevée du temps de Périclès ou d'Alexandre, de Sylla ou de Jules César.

On a dit que Pradier était le dernier des païens, et cette manière de

le caractériser n'est pas absolument dépourvue de justesse. Cependant il ne faudrait pas croire que cette qualification soit à l'abri de tout reproche. Oui, sans doute, Pradier était païen par la nature habituelle de ses travaux; mais il ne comprenait des croyances païennes que le côté voluptueux. Son ébauchoir modelait Vénus plus volontiers que Minerve, Diane ou Junon. Or, quelle que fût la prédilection de l'antiquité pour la beauté du corps, il y avait même parmi les païens des hommes qui rêvaient quelque chose de supérieur au plaisir des yeux; l'apothéose des passions n'était pas toute la mythologie. Pradier n'a vu dans les traditions religieuses de la Grèce qu'un hymne au bonheur des sens. C'est pourquoi, lors même que je l'accepterais comme le dernier des païens, je ne trouverais en lui qu'une expression très incomplète des traditions païennes. Si le paganisme, en effet, se montre frivole et sensuel dans les poésies connues sous le nom d'Anacréon, il est austère dans Pindare; chez Homère, les habitans de l'Olympe ne manquent pas de majesté. Pour se dire, pour être vraiment le dernier des païens, il faudrait accepter la partie sérieuse aussi bien que la partie puérile des croyances grecques. La Minerve d'Athènes et le Jupiter olympien n'étaient pas inspirés par une pensée frivole. Si l'artiste chargé d'offrir aux yeux l'image de ces divinités eût compris la foi païenne comme la comprenait Pradier, il ne fût jamais venu à bout de cette double tâche.

Si Pradier n'a pas été païen dans l'acception la plus sérieuse du mot, il a rendu à la sculpture un incontestable service : il l'a popularisée. Ce n'est plus maintenant un art réservé au petit nombre; grace à Pradier, la foule aime aujourd'hui la sculpture. Si elle n'en comprend pas encore tous les secrets, elle est du moins disposée à se laisser initier; c'est un grand pas de fait. La foule, une fois éprise des statues de Pradier, ne s'arrêtera pas là. Peu à peu, je l'espère, son éducation esthétique se complétera. Elle ne tardera pas à sentir que le plaisir des yeux n'est pas le seul que le marbre puisse nous donner. Devenue plus savante, il n'est pas impossible qu'elle détourne ses regards des œuvres de Pradier pour les porter plus haut. Quoi qu'il arrive, nous devrons au sculpteur genevois la popularité de son art parmi nous. Désormais il ne sera plus permis d'en parler comme d'un arcane. La sculpture occupera le public comme la peinture et la poésie. C'est un service éclatant dont le souvenir mérite d'être conservé. Je reviens aux figures païennes de Pradier, à la plus belle partie de ses travaux; comme elles sont très nombreuses, je ne m'attacherai qu'aux plus importantes.

Il y a vingt et un ans, Pradier exposait son groupe des *Trois Graces*, placé aujourd'hui à Versailles, et ce groupe, dont plusieurs parties se recommandent par une rare élégance, marquait une première déviation de la ligne tracée par l'art antique. Ce n'est pas, à Dieu ne plaise,

que je conseille aux statuaires l'imitation servile de l'antiquité: je ne comprends pas l'art sans l'indépendance; mais, lorsqu'il s'agit de traiter un sujet emprunté à la mythologie grecque, il est toujours sage d'interroger la Grèce sur l'attitude, sur le caractère des figures dont le groupe doit se composer. Or, c'est là précisément ce que Pradier paraît avoir négligé. Je me rappelle très nettement l'accueil fait à ses *Trois Graces*. Ceux qui ne connaissaient que le groupe de Canova, beaucoup trop vanté assurément, mais dont la disposition symétrique ne pouvait manquer de séduire les esprits frivoles, admiraient à l'envi la réalité que Pradier avait su mettre dans tous les morceaux; ils vantaient son empressement et son habileté à reproduire les moindres détails de la nature, et, si la tâche de l'art se réduisait à l'imitation pure, je ne pourrais que m'associer à leurs louanges. Quant aux hommes plus éclairés qui avaient étudié le groupe des *Trois Graces* conservé dans la sacristie de la cathédrale de Sienne et le même sujet traité par Germain Pilon, ils s'apercevaient avec regret que Pradier venait de violer une des premières lois de son art: la chasteté. Tous ceux en effet qui ont médité sur les lois de la statuaire savent très bien qu'une des premières conditions de la nudité absolue est de s'adresser à la pensée et non d'exciter l'ardeur des sens. Canova, dans sa *Vénus* qui se voit au palais Pitti, n'a tenu aucun compte de cette condition; aussi sa *Vénus* n'est qu'une grisette bien portante. La *Vénus de Milo*, souverainement belle, excite l'admiration sans éveiller le désir. Dans *les Graces* de Pradier, la beauté proprement dite semble complétement négligée : l'auteur a voulu faire les Graces jolies et désirables. Si l'on consent à se placer à ce point de vue, d'ailleurs très mesquin, il est certain que *les Graces* de Pradier sont un groupe très digne d'étude : rarement le ciseau a transcrit avec une telle fidélité les détails de la nature; mais, si l'on veut juger ce groupe d'après les lois de la statuaire, on est forcé de n'y voir qu'un ouvrage d'un mérite secondaire. Ce n'est pas là un groupe digne de figurer dans une galerie; c'est une fantaisie gracieuse dont la place est marquée dans un boudoir. Vainement me citera-t-on, pour absoudre Pradier, l'exemple de Guglielmo della Porta, dont les figures, admirées dans leur nudité, ont dû être voilées pour ne pas éveiller dans l'ame des fidèles des pensées profanes : l'argument, loin de me convertir, me confirmerait dans ma croyance, car la beauté vraie n'a rien à démêler avec le trouble des sens. Si les figures de Guglielmo della Porta placées dans la Tribune de Saint-Pierre eussent été vraiment belles, elles n'auraient détourné personne de la prière, et le pape n'eût pas commandé de les voiler. Je dirai la même chose des *Graces* de Pradier. Si, au lieu d'être jolies et quelque peu mignardes, elle nous charmaient par l'harmonie, par la pureté des lignes, personne ne songerait à les regarder d'un œil curieux, comme les esclaves exposées dans les bazars d'Orient.

Le *Cyparisse* restera comme une des œuvres les plus gracieuses de Pradier. Le corps du jeune pâtre est un modèle de jeunesse; il faut remonter jusqu'à la Grèce pour trouver un torse aussi délicat, des membres aussi fins, aussi habilement modelés. Le mouvement du corps s'accorde à merveille avec l'action que l'auteur a voulu représenter. Qu'est-ce que le sujet? Peu de chose assurément. Toutefois, sous le ciseau de l'artiste, ce sujet en apparence si insignifiant a pris de l'importance. Un berger qui courbe une branche pour offrir une baie à son cerf favori, il n'y a sans doute là rien qui éveille l'imagination; mais Pradier a traité toutes les parties de ce beau corps avec tant de soin et de hardiesse que le spectateur oublie le sujet pour ne penser qu'à l'exécution; or l'exécution mérite les plus grands éloges. Ce n'est pas l'élégance froide et symétrique de l'Apollon du Belvédère, c'est la jeunesse du Bacchus connu sous le nom d'Apolline. Les plans musculaires de la poitrine et des membres accusent le premier épanouissement de la virilité. Je regrette d'avoir à condamner la tête de Cyparisse comme absolument dépourvue d'expression. Rien dans le visage n'indique la pensée du personnage, ni regard dans les yeux ni sourire sur les lèvres. Il est évident que l'auteur a dépensé toute son habileté, tout son savoir dans l'achèvement du torse et des membres; puis, l'heure venue de donner une tête à ce beau corps, au lieu de chercher dans la nature un type qui s'accordât avec le sujet, il a pris le premier venu parmi les masques accrochés aux murailles de son atelier. Il avait consulté le modèle vivant pour le torse et les muscles, il s'est contenté d'estamper la tête sur un masque moulé. Il ne faut vraiment pas une grande sagacité pour apercevoir la faute que je signale. La poitrine et les bras ont tant de réalité, les contractions musculaires sont indiquées si nettement, qu'il n'est pas permis d'y voir l'œuvre pure du souvenir : c'est un ensemble de morceaux exécutés d'après nature. Quant aux traits du visage, il n'y en a pas un qui s'accorde, je ne dis pas seulement avec le caractère du sujet, mais avec le caractère du corps. Des pommettes au menton, il n'y a qu'un seul plan. Je suis tenté de croire que Pradier, pour la tête de son *Cyparisse*, n'a pas même choisi une bonne épreuve et s'est contenté d'une épreuve surmoulée. C'est une négligence singulière et qui ne peut être passée sous silence.

Depuis quelques années, les figures païennes de Pradier se sont multipliées avec une rapidité qui n'a pas laissé au public le temps de se reconnaître. Le charme de l'exécution a été poussé si loin dans tous ces sujets empruntés à la mythologie, qu'il s'est rencontré à peine quelques esprits assez attentifs pour comparer l'œuvre à l'idée. Il me semble que le moment est venu de juger Pradier comme nous jugeons les morts illustres. Quoiqu'il ait quitté la terre depuis six semaines à peine, nous pouvons parler de lui en toute liberté. Si ce n'est pas en effet un

sculpteur complet, il nous offre des qualités assez précieuses, assez solides pour défrayer la discussion. *Vénus et l'Amour* ont enchanté presque tous les visiteurs du Louvre, et si je pouvais effacer de ma mémoire tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai étudié depuis vingt ans, je donnerais volontiers raison à la multitude. Il serait difficile de modeler avec plus de grace et de morbidesse les figures d'Aphrodite et d'Eros. Par malheur, nous possédons au Louvre un marbre charmant qui représente *Vénus accroupie*, et Pradier s'est borné à le copier. Quant à l'Amour signé du nom du statuaire français, il n'est pas plus nouveau que sa mère. Les pierres gravées et les camées nous en offrent des modèles sans nombre. Est-ce à dire que le groupe de *Vénus et l'Amour* soit une œuvre sans mérite? Telle n'est pas ma pensée. Parmi les hommes de notre temps, très peu seraient capables de copier la *Vénus accroupie* du Louvre aussi habilement que Pradier. Toutefois la critique doit faire ses réserves lorsqu'il s'agit d'apprécier les œuvres d'un artiste éminent : elle doit traiter les figures comprises et confondues dans une commune admiration comme les affineurs traitent les lingots soumis à l'analyse et faire le départ entre l'or pur ou l'invention et l'imitation ou le cuivre. Il nous importe peu que le groupe de *Vénus et l'Amour* soit taillé dans le fût d'une colonne de Paros. Pour nous, la seule question sérieuse est de savoir si ce groupe appartient à Pradier ou à ceux qui l'ont précédé dans la carrière. Or, sans vouloir me prononcer sur l'originalité du marbre que nous possédons au Louvre, je puis affirmer du moins que Pradier en a copié fidèlement, servilement toutes les lignes. On dirait qu'il a compté sur l'ignorance de la foule, et je regrette d'avoir à confesser que la foule lui a donné raison. Bien que le Louvre soit accessible à tous les curieux, bien que chacun puisse contempler à loisir la *Vénus accroupie*, l'œuvre de Pradier fut accueillie par la foule comme une œuvre nouvelle. La présence de la *Vénus accroupie* à Paris même ne diminue en rien le mérite du groupe français, abstraction faite du passé; mais tous les hommes éclairés reconnaîtront qu'elle atténue singulièrement les applaudissemens prodigués à l'auteur.

Le groupe de *la Bacchante et le Satyre*, placé aujourd'hui, je crois, dans la galerie du prince Anatole Demidoff, je suis presque honteux de le dire, est conçu d'après une donnée parfaitement absurde, comme le chœur de M. Ponsard dont je parlais il y a quinze jours. Plusieurs pierres gravées nous offrent, linéairement du moins, le groupe exécuté par M. Pradier; mais il n'était jamais venu à la pensée d'un homme nourri dans la mythologie païenne d'imaginer un satyre aux prises avec une bacchante. L'absurdité mythologique une fois écartée, il faut rendre pleine justice au talent du statuaire. Le corps de la prétendue bacchante, qui sans doute est une hamadryade, nous ravit

par sa beauté singulière. Quant au satyre, bien qu'il rappelle trop fidèlement une figure placée dans le jardin de la villa Ludovisi, je reconnais volontiers qu'il exprime à merveille la concupiscence. Tout le corps de la jeune fille est rendu avec une rare élégance, et le corps du satyre respire une virilité exubérante. C'est là sans doute un mérite très digne d'attention, mais qui ne saurait pourtant fermer nos yeux à l'évidence. Le groupe de *la Bacchante et le Satyre*, je ne dirai pas très sagement conçu, mais très habilement copié, absurde quant à la donnée supposée par le statuaire français, très remarquable assurément sous le rapport de l'exécution, ne pourra jamais marquer la place de l'auteur parmi les artistes qui ont fait de la pensée leur plus chère volupté. C'est une œuvre purement sensuelle; ce n'est pas une œuvre conçue selon les conditions fondamentales de la statuaire. Que les artistes ne s'y trompent pas, les sujets représentés dans le musée secret de Naples, excellens pour l'ignorance, méritent à peine l'attention des connaisseurs. On y compterait tout au plus deux ou trois peintures où la lubricité n'a pas tué l'élégance; le reste ne vaut pas même un regard. *La Bacchante et le Satyre* de Pradier ne sont pas capables de fonder la renommée d'un artiste nouveau; signés d'un nom déjà connu, ils ne peuvent en augmenter la splendeur.

La *Phryné* a réuni de nombreux suffrages, et certes il y a dans cette œuvre des parties qui justifient l'admiration populaire. Cependant il ne faudrait pas en exagérer la valeur. Bien que le caractère du personnage se prête à toutes les fantaisies, il ne faudrait pas accepter comme parfaite la courtisane que Pradier a offerte à nos regards. J'admets volontiers, et comment ne l'admettrais-je pas? que *Phryné* se complaise dans une attitude lascive, puisqu'elle vivait de sa beauté, mais je ne saurais comprendre pourquoi toutes les parties de son corps ne sont pas du même âge, pourquoi le ventre a cinq ans de plus que la poitrine, pourquoi les bras sont plus jeunes que les cuisses, pourquoi, en un mot, la partie supérieure du corps exprime la virginité, tandis que la partie inférieure exprime la maternité; c'est un caprice que les juges les plus indulgens ne sauraient amnistier.

La Poésie légère, très applaudie, et qui certes méritait de l'être, envisagée sous le rapport de l'exécution, ne résiste pas à l'analyse dès qu'on veut s'occuper de la nature même du personnage. Qu'est-ce en effet que la poésie légère? Nous connaissons la poésie épique, la poésie dramatique, la poésie lyrique, et les théoriciens complaisans ont ajouté à cette liste déjà complète la poésie didactique. La poésie légère est une invention toute moderne, dont les Grecs n'ont jamais entendu parler. Bernis, Voisenon, Grécourt, sont les disciples de cette muse nouvelle. Je pardonnerais de grand cœur à Pradier d'avoir cherché dans le marbre le type de la poésie légère, s'il eût consenti à tenir compte

de son sujet; mais sa *Poésie légère* est une danseuse et rien de plus. Le musée de Nimes, qui la possède aujourd'hui, devrait la baptiser du nom de Terpsichore, car c'est le seul nom qui lui convienne. Est-ce une figure nouvelle? Je ne puis consentir à le croire, car les merveilles d'Herculanum et de Pompéi, bien que travesties par la gravure, nous offrent plus d'une fois le type de la poésie légère tel que l'a conçu Pradier. On peut voir dans le musée Borbonico une trentaine de danseuses parmi lesquelles Pradier n'a eu que l'embarras du choix. Reste la question de l'exécution, et je proclame avec plaisir que les diverses parties de cette figure se recommandent par une réalité saisissante. Le corps est généralement beau; mais je suis pourtant forcé de le juger comme je jugeais tout à l'heure le corps de la *Phryné*. Toutes les parties n'ont pas le même âge. On dirait que l'auteur, désespérant de trouver dans la jeunesse et la virginité des traits capables d'exciter la convoitise des vieillards, est descendu jusqu'à la transcription des détails que l'âge mûr possède seul, mais qui charment les accusateurs de Suzanne. C'est là sans doute un triste commentaire que je voudrais pouvoir m'interdire; malheureusement, j'ai beau suivre le conseil donné par un sage de la vieille Grèce, j'ai beau tourner sept fois ma langue avant d'ouvrir la bouche, je ne trouve pas pour ma pensée une forme plus discrète et plus indulgente. J'admire l'exécution de *la Poésie légère;* qui pourrait en effet en contester la souplesse et l'élégance? mais je ne puis accepter cette figure comme l'image d'une muse, car les muses étaient vierges, et toutes les parties de leur corps gardaient le caractère de la jeunesse.

La *Flora* ou *le Printemps* soulève les mêmes objections que *la Poésie légère*. C'est la même finesse d'exécution et la même lasciveté dans les détails. La *Flora* n'est pas jeune des pieds à la tête. La partie supérieure du corps nous éblouit par sa fraîcheur et sa grace. Quant à la partie inférieure, je n'en puis dire autant. Non-seulement le ventre n'est pas jeune, mais les hanches ont un développement que la virginité n'a jamais connu, et les malléoles sont engorgées comme au temps de la grossesse. De la part de Pradier, qui avait étudié l'aspect du corps à ses différens âges, je ne m'expliquerais pas une pareille bévue, si je ne connaissais pas sa passion pour la popularité. Il savait le public français incapable de goûter la statuaire conçue d'après les lois fondamentales de l'art, et par une condescendance que je comprends, mais que je n'excuse pas, il s'est adressé aux sens au lieu de s'adresser à la pensée. Les applaudissemens qu'il a recueillis n'entament pas ma conviction, car, sans vouloir attribuer à mon jugement une autorité souveraine, ce qui serait de ma part une ridicule présomption, je n'ai jamais tenu compte du succès. Je connais trop bien la part de l'ignorance et du mensonge dans les ovations auxquelles j'ai assisté

pour me laisser désarmer ou convaincre par le bruit des battemens de mains.

L'*Atalante*, encore plus vivement applaudie que *la Poésie légère*, doit exciter une répugnance plus obstinée chez tous les esprits qui comprennent les devoirs de la statuaire. Il y a certainement dans l'exécution de cette figure une habileté infinie. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de rendre avec plus de fidélité les détails que la nature offre à nos yeux. Comparez cette figure aux sujets de même genre traités par les Grecs, et vous comprendrez l'intervalle immense qui sépare la statuaire pure et fidèle à sa mission de la statuaire fourvoyée, se proposant comme but suprême le réveil des sens engourdis. Dans l'*Atalante*, Pradier, malgré sa connaissance profonde de l'harmonie linéaire, s'est attaché surtout, je pourrais dire exclusivement, à la reproduction des plis de la peau. Ce qu'il a voulu nous offrir, ce qu'il nous a offert, ce n'est pas une jeune fille rivale de Diane par l'agilité, mais une fille désirable, qui ne puisse être contemplée sans trouble et sans ardeur. Est-ce là le but de la sculpture? Je ne le pense pas, car tous les grands ouvrages du ciseau antique se recommandent par la chasteté. Toutefois, pour être juste, je dois reconnaître que l'*Atalante* occupe dans la série des œuvres de Pradier un des rangs les plus élevés, car nulle part l'auteur n'a montré un talent plus remarquable pour l'imitation de la réalité. Il y a tel morceau qui pourrait se comparer aux peintures de Rubens. Si le sculpteur genevois ne possède pas comme le peintre de Cologne la faculté d'agrandir, d'idéaliser son modèle, il peut du moins lutter avec lui pour la fidélité. Le torse et les membres d'Atalante ne laissent rien à souhaiter sous le rapport de la vie. Le regard, en se promenant sur ce beau corps, compte les battemens du cœur et les frissons de la chair. Pour l'art réaliste, c'est à coup sûr un triomphe éclatant; mais pour l'art qui prétend relever de la Grèce, qui voit dans l'école attique le dernier mot du génie humain, que signifient les applaudissemens prodigués à l'*Atalante*? N'est-ce pas tout simplement une couronne offerte à l'apostasie? Jamais un Grec n'eût conçu, n'eût exécuté une telle figure : tous les débris recueillis sur le sol d'Athènes, depuis les marbres jusqu'aux terres cuites, sont empreints d'un caractère incontestable de chasteté. Les élèves de Polyclète et d'Agéladas auraient cru se dégrader en assignant à la statuaire le rôle d'une courtisane, et je crois qu'ils avaient raison.

J'arrive aux deux figures que chacun peut voir en traversant les Tuileries, et qui marquent nettement les limites du talent de Pradier dans la sculpture païenne. Le *Phidias* et le *Prométhée* sont l'expression suprême de son talent. Dans ces deux figures, il a montré tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il pouvait, tout ce qu'il savait. Il y a certainement dans la figure de Prométhée une rare habileté. Bien que cette

figure ne réalise pas pour moi l'idéal créé par Eschyle, bien qu'elle manque de noblesse et n'exprime pas la protestation d'un esprit hardi et dévoué contre la tyrannie de Jupiter, je reconnais volontiers qu'il y a dans ce morceau un talent de premier ordre. Il demeure bien entendu que je parle de l'exécution seulement. Les membres frémissent sous l'étreinte des chaînes; les muscles des cuisses et des bras se contractent sous l'action de la colère. Par malheur, autant le corps est éloquent, autant le visage est muet. Ici nous retrouvons la doctrine de Pradier dans toute sa crudité. La tête pour lui n'était qu'un accessoire, et dans son *Prométhée* il l'a bien prouvé; le torse et les membres expriment le sujet; la tête seule ne dit rien, et ne semble pas prendre part aux douleurs du personnage. Pour tous ceux qui ont lu Eschyle, c'est un parti singulier, et que rien ne peut excuser. Il est évident que Pradier, malgré ses prétentions à l'intelligence des symboles de la mythologie, n'avait jamais lu Eschyle avec fruit, c'est-à-dire n'avait jamais médité après l'avoir lu; car, s'il eût médité, il n'eût jamais donné à Prométhée l'expression vulgaire qui gâte toute sa composition. Son *Prométhée* n'est rien de plus qu'un homme vigoureux garrotté sur un rocher. Quant à trouver dans cette figure le personnage immortalisé par Eschyle, j'y renonce. Pradier n'aimait pas assez les idées sérieuses pour se nourrir de la lecture d'Eschyle. Sophocle même ne lui convenait pas. Euripide seul s'accordait avec ses habitudes. Aussi je ne m'étonne pas qu'il ait échoué en traitant le sujet si difficile de Prométhée, car, pour traiter un pareil sujet, il faut s'élever au-dessus des impressions quotidiennes. Contracter habilement le deltoïde et le biceps, c'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas assez pour trouver dans le marbre la figure de Prométhée. Pradier ne paraît pas même avoir entrevu la difficulté de la tâche qu'il s'était proposée. Son *Prométhée* n'accuse pas l'effort; c'est une œuvre incomplète, mais spontanée. Ce n'est pas le héros d'Eschyle, c'est un athlète garrotté qui se débat sous l'étreinte des chaînes, et le sujet réduit à ces proportions mériterait les plus grands éloges. Il n'y a pas, en effet, une partie du corps qui ne révèle une science profonde. Si ce n'est pas la personnification du type célébré par Eschyle, c'est du moins un homme énergique, le torse et les membres sont rendus avec une habileté rare, et j'aurais mauvaise grace à ne pas louer l'exécution de cette figure.

Quant au *Phidias*, il mérite assurément les plus grands éloges, si l'on veut consentir à oublier le sujet. Toutes les parties de cette figure sont traitées avec un soin capable de désespérer les artistes rompus depuis long-temps à toutes les ruses de leur métier. Pour peu qu'on se souvienne du sujet, l'admiration décroît singulièrement. Quand on pense qu'il s'agissait de représenter l'ami de Périclès et d'Ictinus, le

créateur du Parthénon, c'est-à-dire le type le plus élevé de l'artiste grec, on demeure confondu. Phidias, dont les deux plus beaux ouvrages nous ont été enviés par le temps, que nous connaissons cependant par des ruines précieuses, et qu'il nous est donné d'estimer sans témérité, Phidias, dans l'histoire grecque, se place entre Apelles et Polygnote, et Pradier lui a prêté les traits d'un praticien. Il est impossible de deviner sur son visage l'élévation habituelle de sa pensée. Vainement Plutarque et Pausanias nous ont dit que Phidias avait conversé avec les dieux : Pradier ne tient aucun compte de ce double témoignage, il ne voit dans le créateur du Parthénon qu'un ouvrier solidement bâti, qui d'une main puissante équarrit le Paros. La draperie est rendue avec une grande souplesse, et je la louerais sans restriction, s'il ne s'agissait pas de Phidias. Je la trouve mesquine, malgré sa souplesse, quand je songe que j'ai devant moi l'immortel statuaire à qui nous devons *Cérès, Proserpine, les Parques, Thésée, l'Ilissus* et *les Chevaux d'Hypérion*. Un homme qui vivait dans le commerce familier d'Homère, dont la pensée habitait l'Olympe, devait garder dans la manière même d'ajuster son manteau une grace et une majesté dont Pradier n'a pas tenu compte. Ainsi le *Phidias* placé aux Tuileries n'est pas pour moi une œuvre complète. Nulle part l'auteur n'a montré sous une forme plus éclatante toute l'étendue, toute la variété de son savoir, mais nulle part non plus il n'a révélé d'une façon plus précise toute l'insuffisance de sa pensée. Quand il s'agit de représenter Homère, Sophocle ou Phidias, le talent d'exécution ne suffit pas : il faut quelque chose de plus. La réflexion est de première nécessité, et l'artiste le plus habile, s'il traite la réflexion avec dédain, ne réussira jamais à exprimer dignement le génie de ces trois hommes privilégiés. Le *Phidias* de Pradier, brisé, enfoui à vingt pieds sous terre, retrouvé après cinquante ans d'oubli, exciterait, je n'en doute pas, l'admiration unanime de tous les connaisseurs; mais, si par malheur la tête n'était pas perdue, leur admiration s'attiédirait bien vite, car autant le torse et les membres sont traités avec soin, autant la tête est vulgaire et indigne du personnage. Je me souviens d'avoir vu dans l'atelier de Pradier, à l'Institut, un peintre éminent dont le goût sévère est justement révéré. Il regardait le modèle en terre du *Phidias*, et Pradier attendait son jugement. Après une demi-heure de contemplation, le peintre se leva sans dire mot : il ne voulait pas blâmer et n'osait applaudir. Tous ceux qui ont étudié Phidias comprendront son silence.

La *Sapho* exposée cette année au Palais-Royal est la dernière œuvre de Pradier. Malgré le crêpe qui la recouvre depuis la mort de l'auteur, je ne saurais l'accepter comme une œuvre antique. Ce n'était pas la première fois que Pradier essayait de représenter l'amoureuse Lesbienne. Deux fois déjà il avait tenté cette tâche épineuse. Nous avons

de lui une *Sapho* en bronze et une *Sapho* faite d'ivoire et d'argent. La dernière tentative n'est pas plus heureuse que les deux premières. La *Sapho* que nous avons vue cette année n'est qu'une figure habilement drapée, mais parfaitement insignifiante. Les deux bras offrent une ligne qui n'a rien de séduisant; les deux mains jointes sur le genou n'ont rien à démêler avec le désespoir. Quant aux vagues qui viennent baigner les pieds de l'amante désespérée, il faut pour les admirer une ignorance plus qu'ordinaire; il faut avoir oublié que Sapho, dédaignée par Phaon, se précipita dans la mer du haut de la roche de Leucade. Si la mer eût baigné ses pieds quand elle songeait à se défaire de la vie comme d'un fardeau importun, le repentir eût été facile; à quelques pas du rivage, Sapho aurait pu renoncer au suicide et oublier l'amour pour la gloire : le rocher de Leucade ne lui permettait pas d'abandonner la mort pour la vie. Son parti une fois pris, dès qu'elle essayait de le réaliser, il n'y avait pas de retour possible, et c'est là ce qui donne au suicide de Sapho un caractère désespéré. Le tableau de Gros, bien que théâtral, s'accorde du moins avec la nature du sujet. S'il manque de noblesse et de simplicité, il représente l'accomplissement d'une volonté irrévocable. On peut blâmer dans le tableau de Gros la physionomie de l'héroïne; on ne peut contester au peintre le mérite d'avoir respecté la tradition. Dans la *Sapho* de Pradier, je ne trouve rien de pareil : je ne vois dans cette figure qu'une femme ennuyée, aussi étrangère au désespoir qu'à la joie. La tête ne dément pas l'ennui exprimé par l'attitude. La *Pénélope* de M. Cavelier avait été couronnée deux ans de suite; Pradier a refait à sa manière la *Pénélope* de M. Cavelier, dont le modèle se trouve au musée du Capitole : c'est à ces termes très modestes que se réduit le triomphe de *Sapho*.

Ainsi, dans les sujets purement païens, Pradier n'a pas toujours montré une intelligence pleinement pénétrée de l'étendue de sa tâche. Plus d'une fois il a traité légèrement les thèmes qu'il avait choisis. Depuis *les Graces* jusqu'à *Sapho*, depuis *Atalante* jusqu'à *Prométhée*, depuis *Cyparisse* jusqu'à *Phidias*, il lui est arrivé trop souvent de méconnaître la tradition et de l'offenser à son insu. Il ne comprenait pas le côté sérieux des légendes païennes, et croyait que la beauté matérielle suffit à l'expression de ces légendes. La visite silencieuse dont j'ai parlé tout à l'heure à propos de Phidias a dû lui prouver qu'il s'était trompé. Quant à moi, bien que je professe pour ses œuvres une admiration sincère, je ne puis m'empêcher de signaler tout ce qu'il y a d'incomplet et d'insuffisant dans les figures mêmes qui s'accordaient le mieux avec la nature de son goût et de ses études : c'est, à mon avis, la meilleure manière de prouver la sincérité de mon admiration.

Dans les sujets chrétiens, Pradier n'a rien fait qui mérite une étude

attentive. Le juger d'après ces œuvres, ce serait se montrer sévère jusqu'à la cruauté. Je ne parle pas de plusieurs statues insignifiantes exécutées pour l'église de Saint-Roch et qui ne soutiendraient pas l'analyse. Je ne veux discuter que deux ouvrages qui ont été soumis au jugement du public assez récemment, *le Mariage de la Vierge* et *le Christ sur les genoux de Marie. Le Mariage de la Vierge,* qui se voit aujourd'hui à la Madeleine, n'a été pour l'auteur qu'une pure espièglerie. Si l'expression paraît sévère, je prie les hommes compétens de comparer l'œuvre de Pradier au prix donné par l'état. *Le Mariage de la Vierge,* tel que l'a conçu Pradier, est une composition parfaitement insignifiante. Avec la meilleure volonté du monde, il est impossible d'y découvrir la trace d'une pensée. Il est évident que pour l'auteur le groupe de Marie, de Joseph et du grand-prêtre était une question de draperie. Du moment que le nu n'était pas permis, le sujet prenait un rang secondaire, et, dans la manière dont il a traité *le Mariage de la Vierge,* Pradier n'a que trop prouvé sa conviction. Cependant l'état fournissait le marbre et donnait quarante mille francs pour l'exécution du modèle. C'était certes un prix très convenable. Eh bien! Pradier, considérant *le Mariage de la Vierge* comme un sujet indigne de son talent, l'a modelé en quelques semaines et n'a produit qu'une œuvre nulle. L'amitié la plus complaisante ne pourrait signaler dans ce groupe un morceau qui se puisse comparer aux œuvres païennes de l'auteur. Marie, Joseph et le grand-prêtre sont parfaitement vulgaires. Il serait impossible de deviner chez Marie l'exaltation mystique, chez Joseph l'aveugle soumission, chez le grand-prêtre l'accomplissement d'un devoir mystérieux prescrit par les prophètes. C'est une réunion de trois figures dont la forme est à peine indiquée. Pradier n'a pas compris que *le Mariage de la Vierge* offrait au statuaire comme au peintre le sujet d'une composition émouvante. Il n'a tenu aucun compte de l'admirable tableau placé dans la galerie Brera et s'est débarrassé à la hâte de cette besogne, dont il ne devinait pas l'importance. Quant au *Christ adulte sur les genoux de la Vierge,* il avait à soutenir une comparaison plus redoutable encore. Michel-Ange a traité ce thème difficile, et son œuvre se voit aujourd'hui dans la première chapelle à droite, en entrant dans la basilique de Saint-Pierre. Le groupe de Pradier laisse le spectateur parfaitement indifférent. Le corps du Christ ne porte pas les traces de la souffrance; quant à la Vierge, il serait difficile de découvrir sur son visage les signes d'un profond attendrissement, d'une compassion douloureuse pour son fils crucifié. C'est un sujet manqué. Les détails où l'habileté se révèle n'ont pas assez d'importance pour dissimuler la réalité de l'échec.

J'arrive à la sculpture monumentale, où Pradier s'est essayé plus d'une fois. Les Renommées placées sur les deux impostes du grand arc de l'Étoile ne manquent certainement pas d'élégance, et cependant

elles laissent beaucoup à désirer pour la précision des formes. L'œil le plus attentif découvre à grand'peine ce qu'il a devant lui. La Muse comique et la Muse sérieuse de la fontaine Molière ne sont et ne seront jamais qu'une débauche de talent. Qui pourrait nier la souplesse prodigieuse des draperies? Qui oserait assigner à ces deux masques vulgaires un sens déterminé? Qui pourrait voir dans ces deux femmes à l'attitude provoquante la Muse de la comédie et la Muse du drame, la personnification des deux pensées qui se sont révélées par *les Femmes savantes* et par *le Misanthrope*? Pour peu qu'on prenne la peine de les étudier, il est impossible de ne pas découvrir dans ces deux figures deux types de lorettes; c'est une double méprise sur laquelle je ne veux pas insister. Les figures de la fontaine de Nîmes ne sont pas mieux conçues que les deux Muses de la fontaine Molière, et je renonce à les analyser. Quant aux douze Victoires exécutées par Pradier pour le tombeau de Napoléon, il m'est impossible de les passer sous silence, car ces Victoires, soit par leur destination, soit par le prix du travail, commandent l'attention la plus sévère. Or, j'ai regret de le dire, ces figures sont indignes du nom qui les a signées. Je me rappelle encore l'étonnement et l'indignation de Drölling en présence de ces Victoires. « Nous n'avons, me disait-il, qu'une seule manière d'exprimer notre opinion, c'est de déclarer qu'elles ne sont pas de Pradier. Lui attribuer de tels ouvrages serait faire injure à son talent. » Et en effet l'avis de Drölling prévalut. La commission nommée pour l'examen des travaux et de la comptabilité décida d'une voix unanime qu'elle n'acceptait pas les Victoires du tombeau comme l'œuvre de Pradier. Comment croire que l'homme à qui nous devons tant de compositions ingénieuses ait conçu ces figures si complétement dépourvues de caractère? Et pourtant j'ai vu les esquisses de ces figures. C'étaient des esquisses et non des modèles, et je conçois très bien que le praticien n'ait pas réussi à les quadrupler; car, lorsqu'il s'agit de l'emploi du compas, il faut des modèles et non des esquisses. Quand on pense que le prix de ces Victoires s'élève à deux cent quarante mille francs, on se demande comment ces ébauches ont pu être acceptées. Si Pradier n'eût jamais signé que des œuvres pareilles, son nom ne laisserait aucune trace dans la mémoire de ses contemporains, et la postérité ne le connaîtrait pas. Il avait pour modèles les Victoires du temple d'Érecthée, que nous possédons à l'École des Beaux-Arts, et pourtant il n'en a tenu aucun compte. Il nous a donné des figures qui n'ont rien à démêler avec la sculpture monumentale. Le silence, en pareil cas, équivaudrait au mensonge; c'est pourquoi je ne me tais pas.

Si maintenant j'essaie de marquer la place de Pradier dans l'histoire de l'art français, ma tâche ne sera pas difficile. Dans l'exécution, c'est un homme de premier ordre; dans la conception, c'est un homme

sans importance. Ingénieux, élégant, lorsqu'il touche aux sujets païens, sans valeur lorsqu'il touche aux sujets chrétiens, au-dessous de lui-même lorsqu'il aborde la sculpture monumentale, il comptera pourtant parmi les artistes éminens de notre pays, car plusieurs de ses ouvrages rivalisent de pureté avec les plus beaux débris de la Grèce, et c'est là un privilége dont nous devons lui tenir compte. Pour prétendre au premier rang, il lui manquait un don précieux, un don que rien ne peut remplacer, l'invention. Toutefois l'exécution arrivée à de certaines limites excite en nous une admiration si vive, que nous devenons volontiers indulgens pour l'œuvre même qui ne se recommande pas par la nouveauté. On ne peut pas dire que Pradier ait mis au monde une idée qui lui appartienne, on ne peut pas dire qu'il ait mis son ciseau au service d'une volonté personnelle. Depuis le pavillon de l'Horloge au Luxembourg jusqu'à l'imposte du grand arc de l'Étoile, il n'a jamais rien inventé dans le sens le plus élevé du mot; mais il a poussé si loin l'exécution, qu'il mérite d'être cité après Jean Goujon et Puget. Je ne voudrais le comparer ni à l'auteur de la *Diane* ni à l'auteur du *Milon*, car Jean Goujon et Puget ont exprimé des pensées personnelles; mais Pradier, pour l'exécution, peut lutter avec ces deux artistes éminens, et, parmi les hommes de notre temps, j'en sais bien peu qui méritent un pareil éloge. Je ne crains pas que mes conclusions paraissent trop sévères. Le talent de Pradier est un des plus charmans que j'aie connus, et je me plais à le louer dans la limite de mes convictions. Il possédait souverainement la partie matérielle de son art; quant à la partie intellectuelle, je crois et je dois dire qu'il l'a toujours négligée. Il estimait la forme et dédaignait la pensée; or, c'est par la pensée que l'homme arrive à marquer sa place dans l'histoire, c'est par la pensée qu'il se sépare nettement de ceux qui l'ont précédé. Pradier, en réduisant son art au maniement du ciseau, en négligeant l'expression des passions, a fait fausse route; il n'a pas conquis le rang auquel il pouvait prétendre, auquel du moins j'aurais voulu le voir prétendre. Peut-être son intelligence n'était-elle pas capable de méditations profondes, peut-être l'enfantement d'une idée nouvelle était-il au-dessus de ses forces : je n'ai pas la prétention de résoudre ces questions délicates. Je me contente de résumer mon opinion sur l'ensemble des œuvres de Pradier. Par la pensée, il s'absorbe dans la Grèce, car il n'a rien inventé; par l'exécution, il se rapproche de ses maîtres, et serait admis dans leurs rangs glorieux, s'il n'eût méconnu le caractère dominant de son art : la chasteté.

GUSTAVE PLANCHE.

LA JEUNESSE

DE

MADAME DE LONGUEVILLE.

III.

AMOUR DE COLIGNY POUR Mme DE LONGUEVILLE. — SON DUEL AVEC LE DUC DE GUISE. — UNE NOUVELLE INÉDITE DU XVIIe SIÈCLE.

Voilà donc Mlle de Bourbon mariée le 2 juin 1642. « Ce lui fut une cruelle destinée : M. de Longueville étoit vieux, elle étoit fort jeune et belle comme un ange. » Ainsi s'exprime sur ce mariage Mademoiselle, fidèle interprète de l'opinion contemporaine (1).

Henri II, duc de Longueville, descendait de ce fameux comte de Dunois, dont le nom est lié à celui de Jeanne d'Arc dans les grandes guerres de l'indépendance, sous Charles VII. Il était fils de Henri d'Orléans, premier du nom, prince souverain de Neufchâtel et Valengin, homme de guerre digne de ses ancêtres, qui porta à la Ligue un coup mortel par la victoire de Senlis. Sa mère était Catherine de Gonzague, fille de Louis de Nevers, père de Marie de Gonzague, reine de Pologne, et d'Anne de Gonzague, la princesse palatine. Né en 1595, Henri II avait d'abord épousé Louise de Bourbon, fille du comte de Soissons, grand-maître de France, morte en 1637, et dont il avait eu Marie d'Orléans, Mlle de Longueville, qui, ayant vingt-cinq ans, en 1650, au milieu de la Fronde, y joua aussi un certain rôle, et finit par épouser le duc de Nemours, frère de celui qui avait été tué par le duc de Beaufort. Ainsi, quand le duc de Longueville prit une seconde femme en

(1) *Mémoires*, édition d'Amsterdam, 1735; t. Ier, p. 45.

1642, il avait quarante-sept ans, et il lui apportait pour belle-fille une personne presque de son âge, d'un caractère tout différent du sien, assez belle, spirituelle, mais dépourvue de toute sensibilité, qui devint bientôt le censeur de sa belle-mère et son ennemie dans le sein de la famille, et jusqu'auprès de la postérité dans les mémoires aigrement judicieux qu'elle a laissés sur la Fronde.

Le duc de Longueville était un vrai grand seigneur. Il était galant et brave, libéral jusqu'à la magnificence, d'un caractère noble et généreux, mais faible, s'engageant aisément, se dégageant volontiers, au fond sans passion et sans ambition, et possédant tout ce qu'il faut pour briller au second rang, mais incapable du premier. Il commença par faire un peu d'opposition à Richelieu, puis il se soumit assez vite; plus tard, on le mit dans la Fronde; il partagea la captivité de ses deux beaux-frères, et, à peine hors de prison, il se raccommoda avec la cour. Naturellement sensé et modéré, il était fait pour suivre la route que ses pères lui avaient tracée, et pour servir la couronne dans de grandes charges militaires et civiles, qu'il eût fort dignement remplies. Le malheur de sa vie a été d'être presque toujours jeté par d'autres hors des voies régulières qui lui convenaient, dans des entreprises et des aventures au-dessus de sa portée, et où ses qualités parurent moins que ses défauts.

Ajoutons que M. de Longueville, de mœurs assez légères, avait eu, dans sa première jeunesse, de Jacqueline d'Illiers, devenue abbesse de Saint-Avit, près Châteaudun, une fille naturelle, Catherine-Angélique d'Orléans, qui fut successivement religieuse en différentes maisons, et mourut abbesse de Maubuisson, à l'âge de quarante-sept ans, en 1664. Déjà sur le retour, il s'était épris de la duchesse de Montbazon, qui avait fort bien accueilli cette conquête utile, et la retint, dit-on, même après le second mariage de M. de Longueville, malgré tout le mécontentement de Mme la Princesse et les reproches, souvent très vifs, qu'elle adressait à son gendre.

Il faut en convenir, il n'y avait pas là de quoi captiver le cœur et l'imagination d'une jeune femme, telle que nous avons dépeint Mlle de Bourbon. Avec ses instincts de fierté et d'héroïsme, ses délicatesses d'esprit et de cœur, ses principes et ses habitudes de précieuse, elle ne pouvait admirer M. de Longueville, et, comme elle était faite, l'admiration était pour elle le chemin de l'amour. Elle devait être blessée qu'avec ce qu'elle était à tous égards, on lui pût donner une rivale; et ce qui pouvait la blesser davantage, c'est que cette rivale, si peu digne de lui être comparée par son caractère, était la plus grande beauté du jour, en sorte que l'infidélité au moins apparente de M. de Longueville ressemblait à une préférence offensante pour ses charmes; et, nous l'avons dit, Mlle de Bourbon n'était pas seulement tendre,

elle était glorieuse et un peu coquette. Cependant, comme elle n'aimait pas son mari, sa douceur, aisément soutenue par son indifférence, la sauva de l'irritation. Seulement elle se crut autorisée à se laisser adorer en toute sécurité de conscience, et elle continua de vivre à l'hôtel de Longueville, comme elle le faisait à l'hôtel de Condé, avec la même cour de jeunes et gracieuses amies, de jeunes et brillans cavaliers (1).

Les fêtes du mariage étaient à peine terminées, que Mme de Longueville fit une petite maladie. La petite vérole, alors si redoutée, qui l'avait chassée de Chantilly, et contre laquelle elle avait fait à Liancourt des vers assez médiocres (2), l'atteignit dans l'automne de 1642, et mit en péril le charmant visage. Tout Rambouillet s'émut. La marquise de Sablé, trop fidèle à cette peur de la contagion, qui a été le ridicule de sa vie, ne put obtenir d'elle-même, malgré la tendresse la plus sincère, de soigner l'intéressante malade; mais Mlle de Rambouillet ne l'abandonna point (3), et ce fut une sorte de joie publique lorsqu'on apprit que Mme de Longueville avait été épargnée, et que, si elle avait perdu la première fraîcheur de sa beauté, elle en avait conservé tout l'éclat.

(1) L'hôtel des ducs de Longueville n'est pas du tout celui qu'après la mort de son mari Mme de Longueville acheta des d'Épernon, rue Saint-Thomas-du-Louvre, à côté de l'hôtel de Rambouillet, où elle a résidé avec ses enfans, et qui a porté son nom depuis 1664 jusqu'à la fin du XVIIe siècle. La demeure des Longueville était l'ancien hôtel d'Alençon (voyez Sauval, t. II, p. 65 et 70, surtout p. 119). Il était situé rue des Poulies, parmi les riches hôtels qui bordaient le côté droit de cette rue depuis la rue Saint-Honoré jusqu'à la Seine, et qui, avec leurs dépendances et leurs jardins, s'étendaient jusqu'au Louvre. Il était à peu près vis-à-vis la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois. Il avait à sa droite, vers la Seine, le Petit-Bourbon, qui, après avoir servi de demeure et de place forte dans Paris aux aînés de la maison de Bourbon, était devenu un bâtiment royal, une sorte d'appendice du Louvre, où le jeune roi Louis XIV donna plusieurs fois de grands bals, et dont la salle de théâtre fut prêtée à Molière pour y jouer quelque temps la comédie à son arrivée à Paris. A gauche, sur la même ligne, après l'hôtel de Longueville, venaient les hôtels de Villequier et d'Aumont, et, un peu plus rapprochés de l'église et de la maison de l'Oratoire, les hôtels de la Force et de Créqui. Quand donc, en 1663, Louis XIV, entré en pleine possession de l'autorité royale et voulant signaler son règne par de grands monumens, entreprit d'achever le Louvre et de lui donner une façade digne du reste de l'édifice, il lui fallut abattre, avec le Petit-Bourbon, une partie des hôtels de la rue des Poulies, entre autres celui de Longueville. C'était le plus ancien et le plus considérable. Il se composait d'un grand bâtiment d'entrée, d'une vaste cour, de l'hôtel proprement dit et d'immenses jardins. Ceux de nos lecteurs qui désireraient s'assurer de l'exactitude de ces détails n'ont qu'à jeter les yeux sur l'excellent plan de Gomboust, qui représente admirablement le Paris du XVIIe siècle, en 1652.

(2) Voyez notre dernier article, livraison du 15 juin, p. 1044-1047.

(3) Il est vraiment inconcevable qu'une femme d'autant d'esprit que Mme de Sablé ait poussé la peur de la maladie et de la contagion aussi loin que le témoignent tous les auteurs contemporains, Voiture, Tallemant, Mademoiselle, etc. Sa faiblesse en cette occasion et la fidélité de Mlle de Rambouillet nous sont attestées par plusieurs lettes inédites de ces deux dames, que nous trouvons à la bibliothèque de l'Arsenal dans les papiers de Conrart, in-4o, t. XIV.

Ce sont les propres paroles de Retz (1), et le galant évêque de Grasse, Godeau, les confirme par les complimens alambiqués en manière de sermon qu'il adresse à ce sujet à Mme de Longueville (2).

Pendant cette indisposition, M. de Longueville n'était pas auprès de sa femme. Le cardinal de Richelieu venait de l'envoyer prendre le commandement de l'armée d'Italie à la place du duc de Bouillon, l'aîné de Turenne, qui, compromis dans l'affaire du grand-écuyer Cinq-Mars, avait été arrêté par ordre du cardinal à la tête de son armée, conduit de Cazal à Lyon au château de Pierre-Encise, et se trouva encore très heureux de racheter sa vie par l'abandon de sa place forte de Sédan.

L'hiver de 1643 s'écoula pour Mme de Longueville dans les agréables occupations qui avaient charmé son adolescence. Elle était sans cesse au Louvre, à l'hôtel de Condé, à la Place-Royale ou à l'hôtel de Rambouillet, dont l'éclat s'accroissait chaque jour. C'était à peu près le temps de la *Guirlande de Julie*. Tallemant s'était proposé (3) d'ajouter au recueil des poésies de Voiture beaucoup d'autres pièces de l'hôtel de Rambouillet. En vérité, nous pourrions le suppléer à l'aide des manuscrits de Conrart, qui était aussi un des habitués de l'illustre hôtel. Nous puiserions à pleines mains dans ces manuscrits inépuisables, et nous n'aurions que l'embarras du choix; mais si tous ces vers peignent à merveille la société du XVIIe siècle, amoureuse de l'esprit comme de la bravoure, enivrée d'héroïsme et de galanterie, ils charmeraient peut-être médiocrement celle d'aujourd'hui, et la dernière fois nous avons mis les lecteurs de la *Revue* à une épreuve que nous n'oserions renouveler. Disons seulement que Mme de Longueville fut encore plus entourée que Mlle de Bourbon de cet encens poétique (4) un peu fade, il est vrai, mais qui rarement a déplu aux beautés les plus spirituelles. Nous avons sous les yeux des poésies de toute sorte et de toute main qui la représentent tantôt aux bals du Louvre et du Luxembourg, tantôt au Cours avec ses deux belles amies, Mlles du Vigean, tantôt suivant son mari dans

(1) Mademoiselle a beau dire, t. Ier, p. 47, que Mme de Longueville resta marquée de la petite vérole, Retz affirme le contraire. Édit. d'Amsterdam, 1731, t. Ier, p. 185: « La petite vérole lui avoit ôté la première fleur de la beauté, mais elle lui en avoit laissé tout l'éclat. »

(2) *Lettres de Mgr Godeau sur divers sujets*, Paris, 1713, lettre 76, p. 243 : « De Grasse, ce 13 décembre 1642.... Pour votre visage, un autre se réjouira avec plus de bienséance de ce qu'il ne sera point gâté. Mlle Paulet me le mande. J'ai si bonne opinion de votre sagesse, que je crois que vous eussiez été aisément consolée si votre mal y eût laissé des marques. Elles sont souvent des cicatrices qu'y grave la divine miséricorde pour faire lire aux personnes qui ont trop aimé leur teint que c'est une fleur sujette à se flétrir devant que d'estre épanouie, etc. »

(3) Tome II, p. 295.

(4) Manuscrits de Conrart, in-4o, t. XXIV, p. 647; t. XVII, p. 721; *ibid.*, p. 823.

son gouvernement de Normandie et rappelée par l'hôtel de Rambouillet (1), partout poursuivie de soins et d'hommages, et montrant partout une douceur pleine de charme, avec la nonchalance qui ne l'abandonnait guère lorsque son cœur n'était pas occupé. Et il ne l'était pas encore, ou il ne l'était qu'à la surface. Elle n'aimait point, mais elle avait distingué dans la foule de ses adorateurs Maurice, comte de Coligny, le frère aîné de Dandelot, le fils du maréchal de Châtillon, qui avait soupiré pour elle avant son mariage, et ne s'était pas retiré devant un mari de quarante-sept ans, peu jaloux, et même encore dans les chaînes d'une autre.

Il est bien surprenant que les mémoires contemporains se taisent absolument sur Coligny, sur son caractère, son esprit, sa personne. Tout ce que nous savons, c'est qu'il était un des amis particuliers de La Rochefoucauld, et surtout du duc d'Enghien (2), qui l'employa dans plus d'une négociation délicate. Nous avouons qu'un tel silence n'est guère en sa faveur; mais répondons-nous à nous-même que Coligny était jeune, qu'il n'avait pas eu le temps de se faire connaître, et qu'il a été naturellement éclipsé par son cadet Dandelot, qui succéda à son titre, et prit sa place auprès de Condé, dont il devint un des meilleurs lieutenans. Dans l'absence de tout autre document, un manuscrit de la Bibliothèque nationale, auquel déjà nous avons eu recours, nous fournit quelques détails dont nous ne garantissons point l'exactitude, mais qu'il ne nous est pas permis de négliger faute de mieux. Ce manuscrit, qui a pour auteur un M. de Maupassant, attaché au prince de Condé, nous représente Coligny comme très bien fait, sans avoir pourtant une tournure fort élégante, de beaucoup d'esprit, de beaucoup d'ambition, avec une médiocre réputation de courage, accusation étrange et tout-à-fait invraisemblable envers un Châtillon et un ami de Condé. Maupassant, prenant l'apparence pour la réalité, suppose aussi que Mme de Longueville partageait les sentimens de Coligny, parce qu'elle ne les rebutait pas, et il peint de couleurs assez romanesques les commencemens de leurs prétendues amours. Nous donnons le passage entier en l'abandonnant au jugement du lecteur (3) :

« Anne de Bourbon, duchesse de Longueville, estoit alors une des plus aimables personnes du monde, tant par les charmes de son esprit que par ceux de sa beauté. Coligny, fils aisné du maréchal de Châtillon, l'aimoit passionnément, et l'on dit qu'il estoit aimé. C'estoit un garçon de fort belle taille, mais qui avoit plustost l'air d'un Flamand que d'un François. Il avoit de l'esprit infiniment et des pensées vastes et grandes, mais on croit que sa valeur n'égaloit pas son ambition.

(1) Manuscrits de Conrart, t. X, p. 945 et 968, t. XIII, p. 340.

(2) *Mémoires* de La Rochefoucauld, collection Petitot, t. LI, p. 370 et 386.

(3) Bibliothèque nationale, *Supplément français*, n° 925.

Avant même le mariage de cette princesse, il estoit au mieux avec elle. On dit qu'il se servit d'un moyen assez fin et fort extraordinaire pour lui déclarer sa passion. Le roman de *Polexandre* (1) estoit fort à la mode et fort en vogue, mais principalement à l'hostel de Condé, qu'on regardoit alors comme le temple de la galanterie et des beaux esprits. Le duc d'Enghien lisoit ce livre à toute heure, et, y trouvant une lettre tendre et passionnée, il la montra à Coligny, pour lequel il n'avoit rien de caché. Celuy-ci sut profiter d'une occasion si favorable, et proposa au duc d'Enghien d'en faire une copie pour la mettre adroitement dans la poche de la duchesse. Il ne se passoit presque pas de jour qu'il n'y eût à l'hôtel de Condé quelque espèce de feste, et l'on y dansoit presque tous les soirs. La proposition fut acceptée, et Coligny s'estant volontiers chargé de copier cette lettre, il la donna au duc d'Enghien. Ce jour-là, tout le monde estoit paré, et la duchesse brilloit de mille rayons. Le bal commença de bonne heure, et le duc, ayant pris la main de sa sœur, exécuta aysément leur dessein. Je ne scay pas davantage, mais il y a apparence que la lettre fut lue et que la duchesse ne s'en plaignit pas. »

Pendant que les jeunes gens se livraient ainsi aux plaisirs de la galanterie, de graves événemens changeaient la face de la cour et de la France.

Richelieu était mort le 2 décembre 1642, après avoir vu Cinq-Mars monter sur un échafaud, le comte de Soissons enseveli dans sa victoire de la Marfée, et le duc de Bouillon contraint de rendre à la royauté la principauté de Sédan. A peine avait-il fermé les yeux, que ses ennemis avaient repris leurs desseins et leurs espérances. Fidèle à son ministre jusqu'après la mort, Louis XIII les contint quelque temps. Il employa Mazarin, que le cardinal lui avait donné, et continua sa politique en l'adoucissant; mais il ne lui survécut pas même une année. Le 14 mai 1643, il alla le rejoindre, laissant un roi de quatre ans, la régence aux mains d'une femme, notre frontière du Nord menacée, les factions frémissantes, et, pour soutenir le fardeau des affaires, le duc d'Orléans et le prince de Condé heureusement unis dans le conseil de régence, Mazarin à la tête du cabinet, et le duc d'Enghien à la tête de l'armée. C'en fut assez pour sauver la France.

Le duc d'Enghien reçut en Flandre, avant tout le monde, par un courrier extraordinaire, la nouvelle de la mort du roi. Il craignit que cette nouvelle n'enflât le courage des Espagnols et ne diminuât celui des Français; il prit la résolution de la cacher et de précipiter l'inévitable bataille où devaient se jouer les destinées de la patrie. Perdue,

(1) Le *Polexandre* de Gomberville parut en 1637. Ce roman eut un grand succès et en peu de temps plusieurs éditions; la meilleure et la plus complète est celle de 1645, en cinq parties, formant huit volumes.

elle introduisait l'ennemi dans le cœur du pays; mais, gagnée, elle imprimait à l'Espagne et à l'Europe entière une terreur nécessaire au début d'un règne nouveau, elle affermissait la régence d'Anne d'Autriche, elle mettait la royauté au-dessus de toutes les factions, sans compter qu'elle élevait très haut la fortune de la maison de Condé. Le duc d'Enghien soumit l'affaire au conseil des généraux, mais pour la forme, déclarant qu'il prenait sur lui l'événement, et le lendemain 19 mai, pendant que l'on portait à Saint-Denis le corps de Louis XIII, il livra la bataille de Rocroy. Elle dura une journée entière. Quelque temps compromise par le vieux maréchal qu'on lui avait donné pour le conduire, elle fut gagnée par Condé lui-même, qui n'avait pas encore vingt-deux ans, grace à une manœuvre qui révéla d'abord le grand capitaine et inaugura une nouvelle école guerrière. Condé s'était chargé, avec Gassion, du commandement de l'aile droite. Il avait confié sa gauche à La Ferté-Seneterre ainsi qu'au maréchal de l'Hôpital, qui représentait la vieille école. Il avait mis Espenan au centre avec l'infanterie, et placé la réserve entre les mains de Sirot, officier de fortune comme Gassion (1). Dirigée par Condé en personne, l'aile droite française renversa tout ce qui était devant elle et poussa vigoureusement l'ennemi. Pendant ce temps, l'aile gauche de La Ferté-Seneterre et du maréchal de l'Hôpital était fort mal traitée, ses deux commandans mis hors de combat, et, en s'ébranlant, elle menaçait d'entraîner dans sa déroute le centre, où Espenan tenait toujours ferme, mais demandait à grands cris du renfort. Un autre, avant Condé, n'eût pas manqué de revenir sur ses pas, de retraverser, dans une attitude équivoque, l'espace glorieusement parcouru, et de se porter ainsi au secours de sa gauche et de son centre, en ménageant sa réserve pour achever la victoire ou pour couvrir et réparer la défaite. Condé prit un tout autre parti. Au lieu de reculer, il avance encore; puis, arrivé à la hauteur des lignes ennemies où était placée l'infanterie italienne, wallonne et allemande, il tourne à gauche, se jette sur cette infanterie, lui passe sur le ventre, et vient fondre sur les derrières de l'aile victorieuse, après avoir fait dire à Sirot de marcher avec toute sa réserve au secours de d'Espenan et de l'Hôpital et de rétablir à tout prix le combat, ce que fit admirablement Sirot. Ainsi prise entre deux feux, l'armée ennemie céda à gauche comme à droite, et la journée fut gagnée. Mais ce n'était pas assez d'avoir délivré la France du danger présent, il fallait, en ce même jour, délivrer en quelque sorte l'avenir, en détruisant ce qui faisait la force et le prestige des armées espagnoles, la vieille infanterie vraiment espagnole, qui formait la réserve en sa qualité de

(1) Je m'appuie sur la relation donnée par Lenet, qui est à peu près celle qui fut envoyée dans le temps par les ordres du duc d'Enghien à son père, le prince de Condé. — Lenet, édit. Michaud, p. 479, etc.

troupe d'élite, et, selon les règles de l'ancienne stratégie et la politique du cabinet de Madrid, avait été précieusement ménagée et n'avait pas encore donné, c'est-à-dire était restée inutile. Elle n'eut plus qu'à mourir. Condé l'assaillit de toutes parts avec ses escadrons victorieux, avec tout ce qu'il put ramasser d'infanterie, surtout avec son artillerie, et il finit, après une mémorable résistance, par la démolir de fond en comble (1) : elle périt presque tout entière à Rocroy.

Au bruit de cette bataille, où tout était merveilleux, la jeunesse du général, la hardiesse et la nouveauté des manœuvres, la grandeur des résultats, la cour et Paris ressentirent des transports d'enthousiasme. On avait redouté les derniers désastres, et on était sauvé, et on était victorieux, et on voyait s'ouvrir devant soi une longue suite de semblables victoires que promettait un pareil début. Depuis Henri IV, la France avait eu sans doute d'excellens généraux qui connaissaient bien leur métier et avaient eu des succès en Allemagne et en Italie; mais voici qu'il s'élevait un général de vingt-deux ans qui les effaçait tous, et créait une nouvelle manière de faire la guerre où l'audace était au service du calcul, comme Descartes et Corneille, qu'on me passe cette comparaison, venaient de créer une philosophie et une poésie nouvelles, pour servir de solide fondement ou d'éclatant interprète à des sentimens et à des pensées sublimes. Rocroy répond au *Cid*, à *Cinna* et à *Polyeucte*, ainsi qu'au *Discours de la Méthode*, dans l'histoire de la grandeur française : époque incomparable que nulle autre n'a égalée, et dont n'approche pas même celle du consulat après Marengo, parce qu'au milieu de toutes ses splendeurs le consulat n'a eu ni Descartes ni Corneille!

On se figure aisément l'ivresse de l'hôtel de Condé, quand un des camarades du duc d'Enghien dans les amusemens de Chantilly et de Liancourt (2), La Moussaye, qui lui avait servi d'aide-de-camp pendant toute la journée, apporta la triomphante nouvelle. Toutes les muses de Rambouillet, grandes et petites, chantèrent les exploits de leur brillant disciple. Les drapeaux espagnols pris à Rocroy furent étalés pendant

(1) Bossuet, dans son admirable récit de la bataille de Rocroy, en a parfaitement peint la fin, la destruction de l'infanterie espagnole; mais le grand évêque n'a pas même indiqué la manœuvre qui décida du sort de la journée. Il est à regretter que Napoléon n'ait pas fait sur les campagnes de Condé le même travail que sur celles de Turenne et de Frédéric, et qu'après avoir incidemment jugé, avec la supériorité du maître, et dignement relevé la judicieuse audace qui remporta la bataille de Nortlingen, où Condé ne craignit pas d'engager la seule aile qui lui restait pour rétablir le combat, au lieu de l'employer à faire une retraite bien difficile devant la cavalerie de Jean de Vert, il n'ait pas même consacré un chapitre à l'examen de la bataille de Rocroy, qui commence la nouvelle école, et de la bataille de Lens, qui en est le chef-d'œuvre.

(2) Voyez, dans la livraison du 15 juin dernier, les vers du duc d'Enghien adressés de Liancourt à La Moussaye et à Roussillon.

plusieurs jours dans les grandes salles de l'hôtel de Condé, avant d'être transportés à Notre-Dame. Le peuple se pressait pour les contempler. Et en même temps que l'orgueil patriotique faisait battre tous les cœurs, on était ému jusqu'aux larmes en apprenant que le jeune capitaine, aussi humain et aussi pieux que brave, avait fait fléchir le genou à toute l'armée sur le champ de bataille pour remercier Dieu, qu'ensuite il avait pris soin des blessés, vainqueurs ou vaincus, comme s'ils étaient de sa propre famille, les consolant, les encourageant, leur distribuant les plus abondans secours sans jamais les humilier, et qu'il avait demandé pour ses lieutenans toutes les récompenses, ne voulant pour lui que la gloire, comme les héros des tragédies et des romans dont il était épris avec tout son siècle, le Cid, Polexandre, Cyrus. Bientôt on sut qu'après quelques jours donnés à la religion et à l'humanité, le duc d'Enghien avait repris la poursuite de l'ennemi, et qu'il était déjà sous les murs de Thionville.

La maison de Condé avait besoin de l'éclat et de la force que lui renvoyait la victoire de Rocroy pour faire face à ses propres ennemis et tirer satisfaction de l'insulte qui venait de lui être faite dans la personne de Mme de Longueville.

Il faut se faire une idée juste de la situation des affaires et de celle des partis qui se disputaient le gouvernement pour saisir l'importance d'une aventure qui en elle-même semble assez peu de chose.

Depuis la mort de Richelieu, il s'était formé une faction puissante composée de tous ceux que l'impérieux cardinal avait sacrifiés à ses desseins, qu'il avait exilés de la cour ou de la France, et qui, leur redoutable ennemi au cercueil, brûlaient de s'emparer de ses dépouilles. Ils croyaient pouvoir compter sur la reine Anne, car elle aussi elle avait été opprimée, et c'était pour son service qu'ils avaient encouru la persécution. La faveur de la régente leur paraissait donc une dette, et ils la réclamaient d'une façon qui peu à peu blessa la reine et la tourna contre eux. A mesure qu'ils perdaient du terrain auprès d'elle, Mazarin en gagnait. Il était jeune encore, beau, doux, insinuant, fidèle à la politique de Richelieu, son maître, mais la pratiquant différemment; d'un esprit moins élevé et moins vaste, n'unissant pas, comme son incomparable devancier, le génie de l'administration dans toutes ses branches à celui de la politique générale; particulièrement diplomate, mais diplomate du premier ordre, et ayant attaché son nom aux deux plus grands traités du XVIIe siècle, le traité de Westphalie et celui des Pyrénées; inépuisable en ressources et en expédiens; préférant toujours l'artifice à la violence, ménageant tout le monde, traitant avec tous les partis, aimant mieux les corrompre que d'avoir à les exterminer; s'appliquant, surtout en 1643, à pénétrer dans le cœur de la reine, comme aussi l'avait tenté Richelieu, mais possédant bien

d'autres moyens pour y réussir. Le beau cardinal réussit donc. Une fois maître du cœur, il dirigea aisément l'esprit de la reine, et lui enseigna l'art difficile de poursuivre toujours le même but, la suprématie de l'autorité royale, à l'aide des conduites les plus diverses, selon la diversité des circonstances. Dans le commencement, tout son effort fut de se maintenir et d'écarter les *importans*. On appelait ainsi les chefs des mécontens, à cause des airs d'importance qu'ils se donnaient, blâmant à tort et à travers toutes les mesures du gouvernement, affectant une sorte de mélancolie, de profondeur et de sublimité quintessenciée, qui les séparait des autres hommes. Ils régnaient dans les salons, et ils exerçaient une autorité considérable à la cour et dans tout le royaume, parce qu'ils avaient à leur tête les deux grandes maisons de Vendôme et de Lorraine.

Le duc de Beaufort, l'aîné des enfans du duc de Vendôme, était alors le vrai représentant de sa maison. Il portait fièrement le nom de petit-fils de Henri IV; il avait de la bravoure et de l'honneur. Pendant les plus mauvais jours, il avait montré une fidélité chevaleresque à la reine, qui, avant d'avoir apprécié Mazarin, penchait fort de son côté, et il l'eût peut-être emporté s'il n'eût gâté ses affaires par des prétentions excessives et une hauteur bien peu habile avec une Espagnole, qu'il fallait flatter long-temps avant de la gouverner. Il n'avait d'ailleurs aucun génie, et il eût échoué d'une façon misérable au premier rang : il n'était fait que pour le rôle qu'il a joué depuis, celui d'un héros de théâtre.

La maison de Guise épuisée ne possédait en ce moment aucun homme supérieur. Long-temps exilée, elle avait perdu en Italie son chef, Charles de Lorraine, en 1640, et, en 1639, le prince de Joinville, auquel on avait autrefois songé pour Mlle de Bourbon. A la mort de ce prince, celui de ses frères qui venait après lui était cet Henri de Guise, d'abord archevêque de Reims, puis duc de Guise, si célèbre par ses aventures, sa bravoure et sa légèreté, qui eut toutes les ambitions, forma toutes les entreprises, et ne réussit à rien, pas même à être un héros de roman, quoi qu'on ait dit. Voyez en effet, je vous prie, si c'est ici la vie d'un chevalier, d'un de nos anciens paladins, comme l'appelle Mme de Motteville (1), et s'il fit l'amour comme dans les romans, ainsi que le prétend Mademoiselle (2). Après la mort de son père et de son frère aîné, il fait sa paix avec Richelieu et revient à la cour; un an à peine écoulé, il conspire contre Richelieu avec le comte de Soissons, et il est forcé de quitter la France. Pendant qu'il était archevêque de Reims, il s'était épris de la belle Anne de Gonzague, depuis la princesse palatine;

(1) *Mémoires*, t. II, p. 108.
(2) *Mémoires*, t. Ier, p. 231.

il s'était engagé avec elle par une promesse de mariage authentique et signée (1), et lorsque Anne de Gonzague, comptant sur sa parole, fait la folie de s'enfuir pour aller le rejoindre à Bruxelles, se faisant déjà appeler Mme de Guise, elle le trouve marié à la comtesse de Bossu, dont il se lasse bientôt, et qu'il quitte à son tour pour revenir à Paris, quand Richelieu et Louis XIII ne sont plus. Là, il fait une cour bien facile à Mme de Montbazon. Un peu après, il devient éperdument amoureux de Mlle de Pons, une des filles d'honneur de la reine Anne, fort jolie et fort coquette; il veut l'épouser; il s'en va solliciter à Rome la rupture de son premier mariage, et par occasion, pour conquérir une couronne à sa nouvelle maîtresse, il court se mettre à la tête de l'insurrection de Naples. Il arrive à travers mille hasards, fait faute sur faute, déploie la valeur la plus brillante, sans aucun talent ni politique ni militaire, est fait prisonnier par les Espagnols, supplie Condé, malheureusement alors tout-puissant en Espagne, d'obtenir sa délivrance, lui promettant un dévouement à toute épreuve; et, après qu'il a retrouvé sa liberté, grace à l'intervention de Condé, au lieu de le servir comme il s'y est engagé par une déclaration publique, il l'abandonne, passe à Mazarin, prend part à tout ce qui se fait contre son libérateur, intente à cette même Mlle de Pons, dont il voulait faire une reine de Naples, un procès honteux, pour ravoir les meubles et les pierreries qu'il lui avait donnés, devient grand chambellan, et n'est bon qu'à parader dans les fêtes et les tournois de la cour, et à faire dire, quand on le voit passer avec Condé : voilà le héros de la fable à côté du héros de l'histoire; emportant avec lui au tombeau, en 1664, cette illustre maison de Guise, qui méritait de finir autrement. En 1643, à son arrivée à Paris, il était tombé dans le parti des *importans*, et il était merveilleusement fait pour être un des chefs de ce parti, car il était vain, brillant et incapable.

Les femmes occupaient une grande place dans cette Fronde anticipée du commencement de la régence.

La reine Anne avait eu autrefois pour confidentes et pour amies la célèbre duchesse de Chevreuse et Mlle d'Hautefort, devenue depuis la maréchale duchesse de Schomberg. Ces deux dames n'avaient de commun qu'une grande beauté et une disgrace courageusement supportée. Marie d'Hautefort était, avec Mme de Sablé, un des modèles de la vraie précieuse, aussi belle, aussi spirituelle, et qui avait égalé sa conduite à ses maximes. Fille d'honneur de la reine, Louis XIII avait eu pour elle cet amour platonique, alors à la mode, dont il aima aussi Mlle de Lafayette. Richelieu, après avoir essayé inutilement de la gagner,

(1) Nous avons trouvé, dans les manuscrits de Conrart, t. V, in-fol., p. 605, les pièces les plus authentiques à ce sujet.

l'avait brouillée avec son royal amant et fait exiler de la cour. La reine Anne l'avait aimée presque autant que le roi, et, aussitôt qu'elle avait été libre et maîtresse d'elle-même, elle lui avait écrit de sa main : « Venez, ma chère amie, je meurs d'impatience de vous embrasser. » Mlle d'Hautefort était accourue; mais, quand elle avait voulu parler de Mazarin comme autrefois de Richelieu, elle avait trouvé une audience moins favorable, et, n'ayant pas su s'accommoder à la situation nouvelle, ses tendresses impérieuses avaient bientôt fatigué. Mme de Chevreuse était loin de valoir Mlle d'Hautefort. Elle avait eu sa beauté, mais non pas ses vertus, et son esprit était surtout un esprit d'intrigue. Marie de Rohan Montbazon, fille du duc de Montbazon, d'un premier lit, d'abord mariée au connétable de Luynes, veuve de très bonne heure, était entrée dans la maison de Lorraine en épousant le duc de Chevreuse. Victime de sa fidélité à la reine, bannie par Richelieu, elle avait long-temps erré en Europe, et elle rapportait en France les prétentions d'une émigrée. Tout entière à la galanterie, dévouée à l'amant du jour, elle remua ciel et terre pour renverser Mazarin et mettre à sa place Châteauneuf, ancien garde des sceaux, qui passait dans le parti pour un homme d'une capacité supérieure et en état d'être premier ministre. Elle exigeait aussi une grande situation pour La Rochefoucauld, qui lui avait été plus ou moins tendrement attaché, et qui en était encore à cette sentimentalité romanesque, à la façon du duc de Guise, dont le fond est presque toujours une vanité effrénée, honteuse d'elle-même, et dont le dernier mot devait être ici, au bout des intrigues de la Fronde, le livre des *Maximes*.

Mazarin se défendait, comme nous l'avons dit, en s'insinuant peu à peu dans le cœur de la reine, et, aux attaques des maisons de Vendôme et de Lorraine, il opposait le poids des anciens partisans de Richelieu, nombreux encore et accrédités, surtout la maison de Condé, avec ses alliances et ses amitiés, les Montmorency, les Longueville, les Brézé, les Ventadour, les Châtillon. C'en était fait de Mazarin dans ces commencemens difficiles, si le prince de Condé n'était pas demeuré inébranlablement attaché à l'autorité royale. Il soutint l'incertain duc d'Orléans, qui, après avoir mis la main dans plus d'une intrigue contre Richelieu et s'être sauvé lui-même en livrant ses amis, était tenté de reprendre ses allures équivoques. M. le Prince était trop politique pour ne pas comprendre qu'il lui valait bien mieux être le puissant protecteur que l'adversaire inégal de la royauté; qu'en ce cas il fallait la défendre avec énergie, et que son rang l'élèverait toujours bien au-dessus d'un ministre, quand ce ministre n'était pas Richelieu; et si personne alors ne contestait la capacité de Mazarin, personne aussi ne soupçonnait toute sa portée. Chef du conseil et gouverneur de Paris, M. le Prince s'appliqua, de concert avec Monsieur, lieutenant général du

royaume, à déjouer toutes les trames des *importans*, et par là il s'en fit d'ardens ennemis.

Leur haine pour la maison de Condé rejaillissait à peine sur Mme de Longueville. Sa douceur dans toutes les choses où son cœur n'était pas sérieusement engagé, sa parfaite indifférence politique à cette époque de sa vie, avec les graces de son esprit et de sa figure, la rendaient aimable à tout le monde et la protégeaient contre l'injustice des partis. Mais, en dehors des affaires d'état, elle avait une ennemie, et une ennemie redoutable, dans la duchesse de Montbazon. Nous avons dit que Mme de Montbazon avait été la maîtresse de M. de Longueville; il faut la faire un peu plus connaître, car elle est un des principaux personnages du drame que nous avons à raconter.

Marie de Bretagne, née vers 1612, morte à quarante-cinq ans en 1657, était la fille aînée de cette fameuse comtesse de Vertus dont le père était La Varenne Fouquet, maître d'hôtel et serviteur très complaisant d'Henri IV. Le comte de Vertus, de l'illustre maison de Bretagne, avait épousé Mlle de La Varenne à cause de son extrême beauté, et il s'était empressé de la tirer de Paris et de l'emmener chez lui. Il n'y gagna rien, et Tallemant (1) nous a raconté de la belle comtesse une histoire galante, terminée de la plus tragique manière. La fille était digne de sa mère par sa beauté, et elle la laissa bien loin derrière elle par ses vices. Mariée en 1628 au duc de Montbazon, le père de Mme de Chevreuse, lorsqu'il était déjà vieux (2) et qu'elle était encore au couvent, elle se mit bientôt à son aise. L'esprit n'était pas son plus brillant côté, et le peu qu'elle en avait était tourné à la ruse et à la perfidie. « Son esprit, dit l'indulgente Mme de Motteville (3), n'étoit pas si beau que son corps; ses lumières étoient bornées par ses yeux, qui commandoient qu'on l'aimât. Elle prétendoit à l'admiration universelle. » Sur son caractère, tous les témoignages sont unanimes. Retz, qui la connaissait bien, en parle ainsi (4) : « Mme de Montbazon étoit d'une très grande beauté. La modestie manquoit à son air. Son jargon eût suppléé dans un temps calme à son esprit. Elle eut peu de foi dans la galanterie, nulle dans les affaires. Elle n'aimoit rien que son plaisir, et au-dessus de son plaisir son intérêt. Je n'ai jamais vu une personne qui ait conservé dans le vice si peu de respect pour la vertu. » Souverainement vaine et aimant passionnément l'argent, c'est

(1) Tallemant, t. III, p. 407.

(2) Né en 1567, mort quelques années avant sa femme, en 1654, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

(3) *Mémoires*, t. Ier, p. 46.

(4) T. Ier, p. 221. — Il en cite, ainsi que Tallemant et même Mme de Motteville, des choses incroyables. Les recueils de chansons du temps abondent en épigrammes outrageantes contre elle. Voyez le *Recueil de Maurepas* à la Bibliothèque nationale et les recueils de *Chansons historiques* de la bibliothèque de l'Arsenal.

à l'aide de sa beauté qu'elle poursuivait l'influence et la fortune. Elle en prenait donc un soin infini, et comme de son idole et comme de sa ressource et de son trésor. Elle l'entretenait et la relevait par toutes sortes d'artifices, et elle la conserva presque entière jusqu'à sa mort. Mme de Motteville assure que dans ses dernières années elle était « aussi enchantée de la vanité que si elle n'avoit eu que vingt-cinq ans (1); » qu'elle avait le même désir de plaire, et qu'elle portait son deuil avec tant d'agrément que « l'ordre de la nature se trouvoit changé, puisque beaucoup d'années et de beauté se pouvoient rencontrer ensemble. » Dix ans auparavant, en 1647, à trente-cinq ans, lorsque Mazarin donna une comédie à machines et en musique, à la mode d'Italie, c'est-à-dire un opéra, le soir il y eut un grand bal, et la duchesse de Montbazon y parut parée de perles et avec une plume rouge sur la tête, dans un tel éclat qu'elle ravit toute l'assemblée, « montrant par là que des beaux l'arrière-saison est toujours belle (2). » On peut penser ce qu'elle était en 1643, à trente et un ans.

Des deux conditions de la beauté parfaite, la force et la grace (3), Mme de Montbazon possédait la première au suprême degré; mais cette qualité étant presque seule ou tout-à-fait dominante laissait quelque chose à désirer, c'est-à-dire précisément ce qui fait le charme de la beauté. Elle était grande et majestueuse, même à ce point que Tallemant, qui exagère toujours et ment rarement, dit : « C'étoit un colosse (4). » Elle possédait tout le luxe des attraits de l'embonpoint. Sa gorge rappelait celle des statues antiques, avec un peu d'excès peut-être. Ce qui frappait le plus en sa figure était des yeux et des cheveux très noirs sur un fond d'une éblouissante blancheur. Le défaut était un nez un peu fort, avec une bouche trop enfoncée qui donnait à son visage une apparence de dureté (5). On voit que c'était juste l'opposé de Mme de Longueville. Celle-ci était grande et ne l'était pas trop. La richesse de sa taille n'ôtait rien à sa délicatesse. Un embonpoint tempéré laissait déjà paraître et retenait encore dans une mesure exquise la beauté des formes de la femme. Ses yeux étaient du bleu le plus doux; son abondante chevelure du plus beau blond cendré. Elle

(1) Mme de Motteville, t. V, p. 246.

(2) Mme de Motteville, t. Ier, p. 410.

(3) Voyez la théorie exposée dans cette *Revue* l'année dernière, 1er août 1851.

(4) T. III, p. 410.

(5) Sur la beauté de Mme de Montbazon, nous avons uni ce que disent Tallemant, t. III, p. 411, et Mme de Motteville, t. Ier, p. 146. Le lecteur peut juger de la vérité de notre description en allant voir à Versailles, dans la curieuse galerie de l'attique du nord, sous le n° 2030, un petit tableau où Mme de Montbazon est représentée en buste, vers l'âge de trente-cinq à quarante ans, avec un collier de perles, un beau front très découvert, de beaux yeux noirs, une gorge magnifique, mais le tout un peu fort et sans beaucoup de distinction.

avait le plus grand air, et malgré cela son trait particulier était la grace. Ajoutez la suprême différence des manières et du ton. Mme de Longueville était dans tout son maintien la dignité, la politesse, la modestie, la douceur même, avec une langueur et une nonchalance qui n'étaient pas son moindre charme. Sa parole était rare ainsi que son geste; les inflexions de sa voix étaient une musique parfaite (1). L'excès, où jamais elle ne tomba, eût été plutôt une sorte de mignardise. Tout en elle était esprit, sentiment, agrément. Mme de Montbazon au contraire avait la parole libre, le ton leste et dégagé, de la morgue et de la hauteur.

Ce n'en était pas moins une créature très attrayante, quand elle voulait l'être, et elle eut un grand nombre d'adorateurs, et d'adorateurs heureux, depuis Gaston, duc d'Orléans, et le comte de Soissons, tué à la Marfée, jusqu'à Rancé, le futur fondateur de la Trappe. M. de Longueville avait été quelque temps l'amant en titre, et il lui faisait des avantages considérables. Quand il épousa Mlle de Bourbon, Mme la Princesse exigea, sans être il est vrai bien fidèlement obéie, qu'il rompît tout commerce avec son ancienne maîtresse. De là dans cette ame intéressée une irritation que redoubla la vanité blessée, lorsqu'elle vit cette jeune femme avec son grand nom, un esprit merveilleux, un charme indéfinissable, s'avancer dans le monde de la galanterie, entraîner sans le moindre effort tous les cœurs après elle, et lui enlever ou partager du moins cet empire de la beauté dont elle était si fière, et qui lui était si précieux. D'un autre côté, le duc de Beaufort n'avait pu se défendre pour Mme de Longueville d'une admiration passionnée qui avait été très froidement reçue. Il en avait eu du dépit, et cette blessure saigna long-temps, c'est son ami La Châtre qui nous l'apprend (2), même après qu'il eut porté ses hommages à Mme de Montbazon. Celle-ci, comme on le pense bien, aigrit encore ses ressentimens. Enfin le duc de Guise, récemment arrivé à Paris, s'était mis à la fois dans le parti des *importans* et au service de Mme de Montbazon, qui l'accueillit fort bien, en même temps qu'elle s'efforçait de garder ou de rappeler M. de Longueville, et qu'elle régnait sur Beaufort, dont le rôle auprès d'elle était un peu celui de cavalier servant. On le voit, Mme de Montbazon disposait ainsi, par Beaufort et par Guise, comme aussi par sa belle-fille, Mme de Chevreuse, de la maison de Vendôme et de la maison de Lorraine, et elle employa tout ce crédit au profit de sa haine contre Mme de Longueville. Elle brûlait de lui nuire; elle en trouva l'occasion.

Un jour qu'elle avait chez elle une nombreuse compagnie, on ra-

(1) Villefore, p. 32.
(2) *Mémoires* de La Châtre dans la collection Petitot, t. LI, p. 230.

massa deux lettres qui n'avaient pas de signature, mais qui étaient d'une écriture de femme et d'un style peu équivoque. On se mit à les lire, on en fit mille plaisanteries, on en rechercha l'auteur. Mme de Montbazon prétendit qu'elles étaient tombées de la poche de Maurice de Coligny, qui venait de sortir, et qu'elles étaient de la main de Mme de Longueville. Le mot d'ordre une fois donné, tous les échos du parti des *importans* le répandirent, et cette aventure devint l'entretien de la cour. Voici quelles étaient les deux lettres trouvées chez Mme de Montbazon; une frivole curiosité nous les a très fidèlement conservées (1) :

I.

« J'aurois beaucoup plus de regret du changement de votre conduite si je croyois moins mériter la continuation de votre affection. Je vous avoue que, tant que je l'ai crue véritable et violente, la mienne vous a donné tous les avantages que vous pouviez souhaiter. Maintenant, n'espérez pas autre chose de moi que l'estime que je dois à votre discrétion. J'ai trop de gloire pour partager la passion que vous m'avez si souvent jurée, et je ne veux plus vous donner d'autre punition de votre négligence à me voir que celle de vous en priver tout-à-fait. Je vous prie de ne plus venir chez moi, parce que je n'ai plus le pouvoir de vous le commander. »

II.

« De quoi vous avisez-vous après un si long silence? Ne savez-vous pas bien que la même gloire qui m'a rendue sensible à votre affection passée me défend de souffrir les fausses apparences de sa continuation? Vous dites que mes soupçons et mes inégalités vous rendent la plus malheureuse personne du monde; je vous assure que je n'en crois rien, bien que je ne puisse nier que vous ne m'ayez parfaitement aimée, comme vous devez avouer que mon estime vous a dignement récompensé. En cela, nous nous sommes rendu justice, et je ne veux pas avoir dans la suite moins de bonté, si votre conduite répond à mes intentions. Vous les trouveriez moins déraisonnables si vous aviez plus de passion, et les difficultés de me voir ne feroient que l'augmenter au lieu de la diminuer. Je souffre pour n'aimer pas assez et vous pour aimer trop (2). Si je vous dois croire, changeons d'humeur; je trouverai du repos à faire mon devoir, et vous devez y manquer pour vous mettre en liberté. Je n'aperçois pas que j'oublie la façon dont vous avez passé avec moi l'hiver, et que je vous parle aussi franchement que j'ai

(1) Mademoiselle, t. Ier, p. 62 et 63.

(2) Il me semble qu'il faudrait mettre : « Je souffre pour aimer trop, et vous pour n'aimer pas assez. »

fait autrefois. J'espère que vous en userez aussi bien, et que je n'aurai point de regret d'être vaincue dans la résolution que j'avois faite de n'y plus retourner. Je garderai le logis trois ou quatre jours de suite, et l'on ne m'y verra que le soir : vous en savez la raison. »

Ces lettres n'étaient pas controuvées. Elles avaient été réellement écrites par Mme de Fouquerolles au beau et élégant marquis de Maulevrier (1), qui avait eu la sottise de les perdre dans le salon de Mme de Montbazon. Maulevrier, tremblant d'être reconnu et d'avoir compromis Mme de Fouquerolles, courut chez un des chefs du parti des *importans*, La Rochefoucauld, qui était son ami, lui confia son secret, et le supplia de s'entremettre pour assoupir cette affaire. La Rochefoucauld fit comprendre à Mme de Montbazon qu'il était de son intérêt de faire ici la généreuse, car on reconnaîtrait bien aisément l'erreur ou la fraude, dès qu'on en viendrait à confronter l'écriture de ces lettres avec celle de Mme de Longueville ; qu'il lui fallait donc prévenir un éclat qui retomberait sur elle. Mme de Montbazon remit les lettres originales à La Rochefoucauld, qui les fit voir à M. le Prince et à Mme la Princesse, à Mme de Rambouillet et à Mme de Sablé, particulières amies de Mme de Longueville, et, la vérité bien établie, les brûla en présence de la reine, délivrant Maulevrier et Mme de Fouquerolles de l'inquiétude mortelle où ils avaient été pendant quelque temps (2).

Peut-être eût-il été sage de s'en tenir là. C'était l'avis un peu intéressé du faible et prudent M. de Longueville, qui voulait ménager Mme de Montbazon, et ne croyait pas que l'honneur de sa femme eût beaucoup à gagner à un plus grand éclat. Mme de Longueville n'était pas non plus fort animée ; mais Mme la Princesse, avec son humeur altière et dans le premier enivrement des succès de son fils, exigea une réparation égale à l'offense, et déclara hautement que, si la reine et le gouvernement ne prenaient pas en main l'honneur de sa maison, elle et tous les siens se retireraient de la cour : elle s'indignait à la seule idée qu'on pût mettre un moment sa fille en balance avec la petite-fille d'un cuisinier, disait-elle, voulant parler de La Varenne, père de la comtesse de Vertus, et qui avait été maître d'hôtel d'Henri IV. En vain tout le parti des *importans*, Beaufort et Guise à leur tête, tint des assemblées, s'agita et menaça ; en vain Mme de Chevreuse, qui n'avait pas encore perdu tout crédit auprès de la reine, soutint vivement sa belle-mère : Mazarin était trop habile pour se mettre sur les bras deux ennemis à la fois, et pour se brouiller avec les Condé sans aucun espoir d'acquérir ou de désarmer les Lorrains et les Vendôme. Il tourna aisément la reine du côté de Mme la Princesse. Mme de Longue-

(1) Voyez Mademoiselle, Mme de Motteville et La Rochefoucauld.

(2) *Mémoires* de La Rochefoucauld, collection Petitot, t. LI, p. 387.

ville était allée passer les premiers momens de cette désagréable aventure à la Barre, auprès de ses chères amies, M[lles] du Vigean. La reine elle-même alla l'y voir, et lui promit sa protection. On décida que la duchesse de Montbazon se rendrait chez M[me] la Princesse, à l'hôtel de Condé, et lui ferait une réparation publique. M[me] de Motteville raconte avec beaucoup d'agrément tout ce qu'il fallut de diplomatie pour ménager et régler ce que dirait M[me] de Montbazon et ce que répondrait M[me] la Princesse. « La reine étoit dans son grand cabinet, et M[me] la Princesse étoit avec elle, qui, tout émue et toute terrible, faisoit de cette affaire un crime de lèse-majesté. M[me] de Chevreuse, engagée par mille raisons dans la querelle de sa belle-mère, étoit avec le cardinal Mazarin pour composer la harangue qu'elle devoit faire. Sur chaque mot, il y avoit un pourparler d'une heure. Le cardinal, faisant l'affairé, alloit d'un côté et d'autre, pour raccommoder leur différend, comme si cette paix eût été nécessaire au bonheur de la France et au sien en particulier. Il fut arrêté que la criminelle iroit chez M[me] la Princesse le lendemain, où elle devoit dire que le discours qui s'étoit fait de la lettre étoit une chose fausse, inventée par de méchans esprits, et qu'en son particulier elle n'y avoit jamais pensé, connoissant trop bien la vertu de M[me] de Longueville et le respect qu'elle lui devoit. Cette harangue fut écrite dans un petit billet qui fut attaché à son éventail, pour la dire mot à mot à M[me] la Princesse. Elle le fit de la manière du monde la plus fière et la plus haute, faisant une mine qui sembloit dire : Je me moque de ce que je dis. »

Mademoiselle (1) nous donne les deux discours prononcés : « Madame, je viens ici pour vous protester que je suis très innocente de la méchanceté dont on m'a voulu accuser : il n'y a aucune personne d'honneur qui puisse dire une calomnie pareille. Si j'avois fait une faute de cette nature, j'aurois subi les peines que la reine m'auroit imposées; je ne me serois jamais montrée dans le monde et vous en aurois demandé pardon. Je vous supplie de croire que je ne manquerai jamais au respect que je vous dois et à l'opinion que j'ai de la vertu et du mérite de M[me] de Longueville. » M[me] la Princesse répondit : « Madame, je reçois très volontiers l'assurance que vous me donnez de n'avoir nulle part à la méchanceté que l'on a publiée; je défère trop au commandement que la reine m'en a fait. »

On trouve dans le journal manuscrit d'Olivier d'Ormesson (2) quelques détails qui ajoutent au piquant de cette scène de comédie. Elle eut lieu le 8 août. Le cardinal Mazarin y assistait, comme témoin de la part de la reine. M[me] de Montbazon ayant commencé son discours sans

(1) Tome I[er], p. 65.
(2) Folio 22.

dire madame, Mme la Princesse s'en plaignit, et l'autre dut recommencer avec l'addition respectueuse. Un pareil raccommodement ne finissait rien, et quelques jours après la guerre recommença.

Outre la satisfaction qu'elle venait de recevoir, Mme la Princesse avait demandé et obtenu la permission de ne se point trouver en même lieu que la duchesse de Montbazon. A quelque temps de là, Mme de Chevreuse invita la reine à une collation dans le jardin de Renard. Ce jardin était le rendez-vous de la belle société. Il était au bout des Tuileries, avant la porte de la Conférence qui conduisait au Cours, c'est-à-dire à l'angle gauche de la place Louis XV, sur le terrain occupé depuis par deux de ces fossés qui jusqu'à ce jour ont gâté cette magnifique place qu'il serait si aisé de rendre la plus belle de l'Europe. L'été, en revenant du Cours, qui était la promenade du grand monde, et où les beautés du jour faisaient assaut de toilette et d'éclat, on venait se reposer au jardin de Renard, y prendre des rafraîchissemens, et entendre des sérénades à la manière espagnole. La reine se plaisait fort à s'y promener dans les belles soirées d'été. Elle voulut que Mme la Princesse y vînt avec elle partager la collation que lui offrait Mme de Chevreuse, l'assurant bien que Mme de Montbazon n'y serait pas; mais celle-ci y était, et prétendait même faire les honneurs de la collation comme belle-mère de celle qui la donnait. Mme la Princesse feignit de vouloir se retirer pour ne pas troubler la fête; la reine ne pouvait pas ne la point retenir, puisqu'elle était venue sur sa parole. Elle fit donc prier Mme de Montbazon de faire semblant de se trouver mal et de s'en aller pour la tirer d'embarras. La hautaine duchesse ne consentit pas à fuir devant son ennemie, et elle demeura. La reine offensée refusa la collation et quitta la promenade avec Mme la Princesse. Le lendemain, un ordre du roi enjoignait à Mme de Montbazon de sortir de Paris.

Cette disgrace déclarée irrita les *importans*. Ils se crurent humiliés et affaiblis, et il n'y eut pas de violences et d'extrémités qu'ils ne rêvèrent. Le duc de Beaufort, frappé à la fois dans son crédit et dans ses amours, jeta les hauts cris, et le bruit courut qu'il y avait eu un complot pour assassiner Mazarin (1). Dans ces conjonctures, le cardinal se montra le digne héritier de Richelieu. Quoiqu'il demandât surtout ses succès à la patience, à l'habileté et à l'intrigue, il n'était pas dépourvu de courage, et il sut prendre son parti. Il était déjà assez bien avec la reine, et il commençait à lui paraître nécessaire, ou du moins fort utile. Il lui représenta doucement, mais fortement, ce qu'elle devait à l'état et à l'autorité royale menacée; qu'il fallait préférer l'intérêt de son fils et de sa couronne à des amitiés convenables

(1) Voyez les *Mémoires* du temps, et surtout ceux de Campion.

peut-être en d'autres temps, mais qui étaient devenues dangereuses. Il l'emporta, et la ruine des *importans* fut décidée. Le 2 septembre, on arrêta le duc de Beaufort au Louvre même, et on le conduisit à Vincennes. On ôta le commandement des Suisses à La Châtre, ami de Beaufort. L'évêque de Beauvais, qui avait eu la confiance de la reine et s'était mis en tête de succéder à Richelieu, fut renvoyé à son église; le duc de Vendôme, ainsi que le duc de Mercœur, exilés, et Mme de Chevreuse reléguée à Tours. Ces mesures, exécutées à propos, dissipèrent le parti des *importans*. Les discordes intestines qui menaçaient le nouveau règne durent attendre des jours plus favorables. Mazarin, bientôt sans rival auprès de la reine, continua au dedans, et surtout au dehors, la politique de son prédécesseur, et la royauté, ainsi que la France, comptèrent une suite de belles années, grace à l'union des princes du sang avec la couronne, aux ménagemens habiles du premier ministre, à la prudence du prince de Condé et au génie militaire du duc d'Enghien.

Celui-ci était revenu à Paris à la fin de la campagne, après avoir pris Thionville et plusieurs autres places, et promené sur le Rhin l'armée française victorieuse. La reine l'avait reçu comme le libérateur de la France. Mazarin, qui tenait plus à la réalité qu'à l'apparence du pouvoir, lui fit dire que toute son ambition était d'être son chapelain, et son homme d'affaires auprès de la reine. De loin, le duc d'Enghien avait applaudi à tout ce qu'on avait fait, et il revenait brûlant encore pour Mlle du Vigean, et furieux qu'on eût osé insulter sa sœur. Il adorait sa sœur, et il aimait Coligny. Il connaissait et il avait favorisé sa passion. Engagé lui-même dans un amour aussi ardent que chaste, il savait que sa sœur pouvait bien n'avoir pas été insensible aux empressemens de Maurice; mais il se révoltait à la pensée qu'on lui attribuât les lettres d'une Mme de Fouquerolles, et il le prit sur un ton qui arrêta les plus insolens.

Parmi les amis du duc de Beaufort et de Mme de Montbazon était au premier rang le duc de Guise, devenu le chef de la maison de Lorraine en France. On l'avait ménagé ainsi que toute sa famille à cause de Monsieur, Gaston, duc d'Orléans, qui avait épousé en secondes noces une princesse de cette maison. Le duc de Guise était tel que nous l'avons dépeint. Il avait déjà fait plus d'une folie, mais il n'avait pas encore honteusement échoué dans toutes ses entreprises; son incapacité n'était pas déclarée; il avait tout le prestige de son nom, de la jeunesse, de la beauté et d'une bravoure portée jusqu'à la témérité. Serviteur avoué de Mme de Montbazon, il avait épousé sa querelle, sans être entré néanmoins dans les violences de Beaufort, et il était resté debout en face des Condé victorieux.

Coligny avait eu la sagesse de se tenir à l'écart pendant l'orage, de

peur de compromettre encore davantage Mme de Longueville en se portant ouvertement son défenseur; mais, quelques mois s'étant écoulés, il crut pouvoir se montrer, et, comme le dit Maupassant dans l'ouvrage inédit sur la régence que nous avons plusieurs fois cité (1), « la prison du duc de Beaufort lui ostant les moyens de tirer avec lui l'espée, il s'adressa au duc de Guise. » La Rochefoucauld s'exprime ainsi (2) : « Le duc d'Enghien, ne pouvant témoigner au duc de Beaufort, qui étoit en prison, le ressentiment qu'il avoit de ce qui s'étoit passé entre Mme de Longueville et Mme de Montbazon, laissa à Coligny la liberté de se battre avec le duc de Guise, qui avoit été mêlé dans cette affaire. » Le duc d'Enghien connut donc et approuva ce que fit Coligny. Pour Mme de Longueville, il est absurde de supposer qu'elle voulut être vengée et poussa Coligny, car tout le monde lui attribue une conduite fort modérée en opposition avec celle de Mme la Princesse. Loin d'envenimer la querelle, elle était d'avis de l'étouffer, et Mme de Motteville réfute elle-même le bruit qu'elle rapporte en disant : « La jalousie qu'elle avoit contre la duchesse de Montbazon, étant proportionnée à son amour pour son mari, ne l'emportoit pas si loin qu'elle ne trouvât plus à propos de dissimuler cet outrage. »

Maupassant est le seul qui ait élevé le moindre doute sur le courage de Coligny. Nous répétons que cette imputation isolée est dénuée de toute vraisemblance. En vérité, on peut bien supposer la bravoure dans tout gentilhomme, quand on sait dans quelles traditions d'honneur, dans quelles habitudes martiales la noblesse était élevée. Tous les Coligny naissaient militaires. Qu'eût fait un homme d'un courage équivoque parmi ces jeunes guerriers qui entouraient Condé, et dont il exigeait non pas une vaillance ordinaire, mais une audace à toute épreuve? Imagine-t-on un homme d'une bravoure douteuse adressant ses hommages à Mme de Longueville? La Rochefoucauld nous apprend la vérité et explique très bien ce qui va suivre. Coligny relevait d'une longue maladie; il était faible encore, et il n'était pas fort adroit à l'escrime. C'est dans cet état qu'il s'attaqua au duc de Guise, preuve, ce semble, bien suffisante de courage, car celui-ci se portait à merveille, et, comme tous les héros de parade, il était d'une rare habileté dans ce genre d'exercices.

Disons quelques mots des seconds qu'ils se choisirent; ils en valent la peine à tous égards. Les seconds étaient alors des témoins qui se battaient. Coligny prit pour second, et pour faire l'appel, comme on disait alors, Godefroi, comte d'Estrades, d'une bravoure froide et éprouvée. D'Estrades avait commencé à servir en Hollande sous Maurice de Nas-

(1) Bibliothèque royale, *Supplément français*, n° 925, fol. 11.
(2) *Mémoires*, p. 391.

sau. Il s'était distingué dans plusieurs semblables rencontres. Un jour, à ce que raconte Tallemant (1), se battant contre un matamore qui se mit sur le bord d'un petit fossé et dit à d'Estrades : Je ne passerai pas ce fossé; et moi, dit d'Estrades en faisant une raie derrière soi avec son épée, je ne passerai pas cette raie. Ils se battent : d'Estrades le tue. Il fut employé tour à tour et avec un égal succès à la guerre et dans la diplomatie, et devint maréchal de France en 1675. Le second du duc de Guise était le marquis de Bridieu, qui, en 1649 et 1650, ayant pris parti pour le roi, défendit admirablement une importante place forte de la frontière de Flandre contre l'armée espagnole et contre Turenne, et pour cette belle défense, où il y eut vingt-quatre jours de tranchée ouverte, fut fait lieutenant-général.

On convint que l'affaire aurait lieu à la Place-Royale, théâtre accoutumé de ces sortes de combats qu'ils avaient mille fois teint du meilleur sang. C'est aussi à la Place-Royale qu'habitaient les plus grandes dames, la fleur de la galanterie, Marguerite de Rohan, Mme de Guimenée, Mme de Chaulnes, Mme de Saint-Géran, Mme de Sablé, la comtesse de Maure et tant d'autres, sous les yeux desquelles ces légers et vaillans gentilshommes se plaisaient à croiser le fer (2). Beaucoup

(1) Tome V, p. 230.

(2) La Place-Royale, avec ses environs, était le beau quartier d'alors. Commencée en 1604 sur les ruines du palais des Tournelles par Henri IV, elle fut achevée en 1612. C'est, comme on le sait, un grand carré ou plutôt un rectangle bordé de tous côtés par trente-sept pavillons soutenus par des piliers formant une galerie qui règne tout autour de la place. Au milieu était un vaste préau divisé en six beaux tapis de gazon. Il n'y avait point encore l'agréable allée de tilleuls qu'on y a plantée depuis, ni les quatre utiles mais très mesquines fontaines qu'on y voit aujourd'hui. Au centre était la statue équestre de Louis XIII. Sur une des faces du piédestal de marbre blanc, on lisait cette inscription : « Pour la glorieuse et immortelle mémoire du très grand et invincible Louis-le-Juste, « XIIIe du nom, roi de France et de Navarre, Armand, cardinal de Richelieu, son principal ministre, a fait élever cette statue pour marque éternelle de son zèle, de sa fidé« lité et de sa reconnaissance en 1639. » Sous Louis XIV, ce beau *square* fut entouré d'une grille d'un travail excellent. Que d'événemens publics et domestiques n'a pas vus cette place, que de nobles tournois, que de duels atroces, que d'aimables rendez-vous! Quels entretiens n'a-t-elle pas entendus dignes de ceux du Décaméron, que Corneille a recueillis dans une de ses premières comédies et dans plusieurs actes du *Menteur!* Que de gracieuses créatures ont habité ces pavillons! quels somptueux ameublemens, que de trésors d'un luxe élégant n'y avaient-elles pas rassemblés! Que d'illustres personnages en tout genre n'ont pas monté ces beaux escaliers! Richelieu et Condé, Corneille et Molière ont cent fois passé par là. C'est en se promenant sous cette galerie que Descartes, causant avec Pascal, lui a suggéré l'idée de ses belles expériences sur la pesanteur de l'air. C'est là aussi qu'un soir, en sortant de chez Mme de Guimenée, le mélancolique de Thou reçut de Cinq-Mars l'involontaire confidence de la conspiration qui devait les mener tous deux à l'échafaud. En arrivant à la Place-Royale par sa véritable entrée, la Rue-Royale, du côté de la rue Saint-Antoine, on trouvait, à l'angle de droite, l'hôtel de Rohan, habité d'abord par la vieille duchesse douairière, veuve de ce grand duc de Rohan, l'un des premiers généraux et le plus grand écrivain militaire du commencement du

d'entre eux y avaient laissé leur vie. Dans le premier quart du XVIIe siècle, le duel était une mode à la fois utile et désastreuse, qui entretenait les mœurs guerrières de la noblesse, mais qui la moissonnait presqu'à l'égal des combats, et pour les causes les plus frivoles. Tirer l'épée pour une bagatelle était devenu l'accompagnement obligé des belles manières, et, comme la galanterie avait ses élégans, le duel avait ses raffinés. En quelques années, neuf cents gentilshommes avaient péri dans des combats particuliers. Pour arrêter ce fléau, Richelieu avait fait rendre au roi l'édit terrible qui punissait la mort par la mort et envoyait les provocateurs de la Place-Royale à la place de Grève. Richelieu fut inflexible, et l'exemple de Montmorency-Boutteville, décapité avec son second, le comte Deschapelles, pour avoir provoqué Beuvron et s'être battu avec lui, imprima une terreur salutaire et rendit assez rares les infractions à l'édit. Coligny brava tout; il fit appeler Guise, et, au jour marqué, les deux nobles adversaires, assistés de leurs seconds, d'Estrades et Bridieu, se rencontrèrent à la Place-Royale.

Nous pouvons donner les moindres détails du combat, grace aux divers mémoires contemporains, grace surtout à deux documens nouveaux, le manuscrit de Maupassant sur la régence et le journal inédit d'Olivier d'Ormesson.

C'est le 12 décembre au matin (1) que d'Estrades alla appeler le duc de Guise de la part de Coligny. Le rendez-vous fut pris pour le jour même, à la Place-Royale, à trois heures (2). Les deux adversaires ne firent rien paraître de toute la matinée, et à trois heures ils étaient au rendez-vous. On prête (3) au duc de Guise un mot qui répand sur cette

XVIIe siècle; à celle-ci succéda naturellement la belle et riche Marguerite, que le chevalier de Chabot captiva et épousa en 1645. A l'angle de gauche était l'hôtel de la belle duchesse de Chaulnes, une des amies de Mme de Sévigné, dont on peut voir le portrait à Versailles, et dont Bois-Robert a célébré les magnifiques appartemens. Aux deux autres coins de la place étaient, à droite, du côté de la rue des Tournelles et du boulevard, l'hôtel Saint-Géran, et à gauche, du côté de la rue Saint-Louis, l'hôtel qu'habitait Richelieu avant d'avoir fait bâtir et achever le Palais-Cardinal. Les deux galeries latérales étaient remplies par des hôtels qui n'étaient pas indignes de ceux-là. Il y avait l'hôtel de M. de Nicolaï, celui de M. des Hameaux, etc. Nous savons certainement que Mme de Sablé demeurait à la Place-Royale, ainsi que la comtesse de Maure, avec Mlle de Vandy; mais la difficulté serait de découvrir les habitans de tous les autres pavillons, et de faire ainsi une histoire exacte et complète de la Place-Royale, au moins jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Nous indiquons ce sujet d'études à quelque élève de l'École des chartes ou à quelque jeune artiste : ils y trouveraient la matière des plus fines recherches ainsi que des descriptions les plus charmantes, et une gloire modeste ne leur manquerait pas après quelques années du travail le plus attrayant. Voyez, sur la Place-Royale, Félibien, t. II, le plan de Gomboust de 1652, et la description de Sauval, t. II, p. 624, etc. On se servirait utilement de la pièce de vers de Scarron, *Adieux aux Marais et à la Place-Royale*, édit. d'Amsterdam, de 1752, t. VII, p. 29-35.

(1) C'est d'Ormesson qui donne cette date.

(2) D'Ormesson, Maupassant.

(3) La Rochefoucauld.

scène une grandeur inattendue, fait comparaître à la Place-Royale et met aux prises une dernière fois les deux plus illustres combattans des guerres de la Ligue dans la personne de leurs descendans. En mettant l'épée à la main, Guise dit à Coligny : « Nous allons décider les anciennes querelles de nos deux maisons, et on verra quelle différence il faut mettre entre le sang de Guise et celui de Coligny. » Coligny porta à son adversaire une large estocade, dit le journal de d'Ormesson (1); mais, faible comme il était, le pied de derrière lui manqua, et il tomba sur le genou. Guise alors passa sur lui et mit le pied sur son épée. Coligny, désarmé, ne voulut pas demander la vie. Guise lui aurait dit (2) : « Je ne veux pas vous tuer, mais vous traiter comme vous méritez, pour vous être adressé à un prince de ma naissance, sans vous en avoir donné sujet, » et il le frappa du plat de son épée (3). Coligny, indigné, ramasse ses forces, se rejette en arrière, dégage son épée et recommence la lutte (4). Dans cette seconde rencontre, Guise fut blessé légèrement à l'épaule (5) et Coligny à la main; mais Guise, passant une seconde fois sur Coligny, se saisit de son épée, dont il eut la main un peu coupée, et, en la lui enlevant, lui porta un grand coup dans le bras qui le mit hors de combat. Pendant ce temps, d'Estrades et Bridieu s'étaient blessés grièvement (6).

Telle fut l'issue de ce duel, le dernier, je crois, des duels célèbres de la Place-Royale. Il fit dans Paris, dit Maupassant, un fracas terrible. L'affaire fut déférée au parlement, mais les poursuites de la justice s'arrêtèrent devant le crédit de Condé, et surtout devant (7) l'état déplorable où l'on sut bientôt qu'était Coligny, le principal coupable, puisqu'il avait été le provocateur. La preuve que Coligny était d'intelligence avec Condé, c'est qu'il trouva un asile dans sa maison de Saint-Maur. Là, il languit quelque temps (8) et mourut de sa honte

(1) Fol. 28, verso.
(2) D'Ormesson.
(3) D'Ormesson, Maupassant et La Rochefoucauld.
(4) D'Ormesson.
(5) Selon d'Ormesson; Maupassant dit au côté droit.
(6) D'Ormesson, Maupassant, La Rochefoucauld, Motteville.
(7) Maupassant dit que le duc de Guise et Coligny comparurent au parlement et se justifièrent, le duc de Guise avec le plus grand succès, et Coligny de très mauvaise grace; mais d'Ormesson, si bien informé de tout ce qui se passa de son temps au conseil d'état et au parlement, n'a pas un seul mot là-dessus, et rien n'est plus invraisemblable, Coligny étant promptement tombé dans un état désespéré.
(8) La Rochefoucauld dit que Coligny mourut quatre ou cinq mois après; il faut dire quatre ou cinq jours. Voici en effet ce que nous trouvons dans le journal d'Olivier d'Ormesson, fol. 29 : « Le mardi 29 décembre me vint voir le marquis de Pardaillan et me dit que M. de Colligny estoit à Saint-Maur, et avoit pensé mourir de la gangrène qui s'étoit mise à son bras. » — « Le mercredi 30 décembre (d'Ormesson a mis par erreur janvier), « M. de Colligny estoit hors d'espérance, sa plaie ne faisant ni chair ni pus, à cause de sa mauvaise constitution naturelle. M. le duc d'Anguien y estoit allé pour le résoudre à avoir le bras coupé. »

autant que de ses blessures, désespéré d'avoir si mal soutenu la cause de sa propre maison et celle de Mme de Longueville.

Cette affaire, avec ses dramatiques circonstances et son dénoûment tragique, eut un immense et douloureux retentissement dans Paris et dans la France tout entière. Elle ranima un moment les divisions des partis, et suspendit les divertissemens et les fêtes de l'hiver de 1644 (1); elle n'occupa pas seulement les familles intéressées et la cour, elle frappa vivement toute la haute société, et demeura quelque temps l'entretien des salons. On pense bien qu'en se répandant elle se grossit de proche en proche d'incidens imaginaires. D'abord on supposa que Mme de Longueville aimait Coligny. Il le fallait pour le plus grand intérêt du récit. De là cette autre invention, qu'elle-même avait armé le bras de Coligny, et que d'Estrades, chargé d'appeler le duc de Guise, ayant dit à Coligny que le duc pourrait bien désavouer les propos injurieux qu'on lui prêtait et qu'ainsi l'honneur serait satisfait, Coligny lui aurait répondu : « Il n'est pas question de cela; je me suis engagé à Mme de Longueville de me battre contre lui à la Place-Royale, je n'y puis manquer (2). » On ne pouvait s'arrêter en si beau chemin, et Mme de Longueville n'aurait pas été la sœur du vainqueur de Rocroy, une héroïne digne de soutenir la comparaison avec celles d'Espagne, qui voyaient mourir leurs amans à leurs pieds dans les tournois, si elle n'eût assisté au combat de Guise et de Coligny. On assura donc que le 12 décembre elle était dans un hôtel de la Place-Royale, chez la duchesse de Rohan, et que là, cachée à une fenêtre, derrière un rideau, elle avait vu la terrible rencontre.

Alors, comme aujourd'hui, c'était la poésie, c'est-à-dire la chanson, qui mettait le sceau à la popularité d'un événement. Quand l'événement était funeste, la chanson était une complainte burlesquement pathétique et toujours un peu railleuse. Telle est celle-ci, qui courut toutes les ruelles, et fut réellement chantée, car nous la trouvons dans le *Recueil de chansons notées* de l'Arsenal (3) :

Essuyez vos beaux yeux,
Madame de Longueville;
Essuyez vos beaux yeux,
Coligny se porte mieux.
S'il a demandé la vie,
Ne l'en blâmez nullement;
Car c'est pour être votre amant
Qu'il veut vivre éternellement.

Après la chanson, le roman; Mme de Longueville eut aussi le sien.

(1) Mademoiselle, *Mémoires*, t. 1er, p. 74.
(2) Mme de Motteville, t. Ier, p. 201.
(3) Elle est aussi dans Mme de Motteville, *ibid.*

Un bel esprit du temps, dont le nom nous est inconnu, composa en cette occasion une nouvelle, où, sous des noms supposés, et mêlant le faux au vrai, il raconte la touchante aventure qui occupait alors tout Paris. Nous avons découvert cette nouvelle inédite du milieu du XVIIe siècle à la bibliothèque de l'Arsenal et à la Bibliothèque (1) nationale. Elle a pour titre : *Histoire d'Agésilan et d'Isménie,* c'est-à-dire histoire de Coligny et de Mme de Longueville. Elle a l'avantage d'être fort courte. Nous n'osons pourtant la donner tout entière, et nous nous bornerons à faire connaître rapidement ce petit monument de la célébrité naissante de Mme de Longueville.

Bien entendu, Isménie aime le plus tendrement du monde Agésilan, et elle l'aimait avant d'avoir été mariée à Amilcar, le duc de Longueville, par l'ordre de son père et de sa mère, Antenor et Simiane, M. le Prince et Mme la Princesse. Isménie a pour ennemie Roxane, Mme de Montbazon, jalouse de sa beauté, et ici viennent deux portraits d'Isménie et de Roxane, qui sont d'une exactitude tout-à-fait historique. « Roxane étoit piquée des louanges qu'on donnoit à Isménie de sa beauté, qui véritablement estoit des plus grandes. Ses cheveux d'un blond cendré, ses yeux bleus, la blancheur de son teint et sa taille estoient incomparables; son esprit doux, insinuant, parlant agréablement sur toutes sortes de sujets, lui donnoit l'approbation de tout le monde. Roxane, qui a une beauté et une humeur différente, n'avoit pas des approbateurs sur sa grace en si grand nombre qu'Isménie, bien que sur la beauté les esprits fussent partagés. Ses cheveux étoient bruns sur un teint blanc et uni; ses yeux noirs et bien fendus, d'où il sortoit un feu à pénétrer jusque dans les cœurs les plus insensibles; sa mine, haute et fière, la faisoit plutôt craindre qu'aimer; son esprit étoit cruel, plein de violence. Il ne falloit pas se partager avec elle. »

Voici une conversation des deux amans moins longue, grace à Dieu, que celles de l'Astrée et du grand Cyrus, mais qui a leur agréable fadeur, leur sentimentale mélancolie: «Pensive à son malheur, Isménie se promenoit le long d'un ruisseau qui arrose le bois de Mirabelle (Chantilly). Elle vit tout d'un coup sortir un homme de l'épaisseur du bois, et, pâle et défait, se jeter à ses genoux. Elle connut d'abord que c'étoit Agésilan qui lui dit : Quoi! ma princesse, m'abandonnerez-vous après tant de promesses de votre fermeté? En refusant le parti

(1) Bibliothèque de l'Arsenal, petit in-4°, coté sur le dos « *Fr. Jurisprudence.* 19 (B). » Il contient : 1° Avis donné au roy pour la réforme des abbayes et prieurés en commande; 2° Fable du lion et du renard; 3° Histoire de M. de Coligny et de Mme de Longueville. — Bibliothèque nationale, fonds Clérambault, *Mélanges*, vol. 261, in-12, comprenant une foule de chansons, les lettres de Mme de Courcelles, des lettres de diverses dames à Fouquet, et au milieu l'histoire d'Agésilan et d'Isménie. En comparant les deux manuscrits, nous y avons rencontré une foule de petites variantes de style parfaitement indifférentes.

qu'on vous offre, ne ferez-vous pas connoître à tout le monde que ma princesse a autant de fidélité que de beauté, et que sa parole est inébranlable quand elle l'a donnée? S'il vous reste encore quelque souvenir du malheureux Agésilan et des tendresses que vous aviez pour luy, donnez-luy un mois avant que d'accomplir ce mariage. Le terme est court pour une si grande disgrace qui me coûtera la vie! Agésilan, dit Isménie, Dieu sçait, si mes sentiments estoient suivis, si je serois jamais à d'autres qu'à vous! J'ay fait pour cela plus que le devoir ne m'obligeoit : j'ay résisté long-temps aux ordres d'Anténor et de Simiane. J'ay passé des jours et des nuits en pleurs de la perte que je faisois de mon cher Agésilan. Tout ce que je puis faire pour luy est de luy conserver toujours mon estime et mon amitié. Elle l'embrassa pour la dernière fois, et se retira dans le château sans attendre sa réponse. »

Agésilan désespéré va rejoindre l'armée commandée par le frère d'Isménie, Marcomir, le duc d'Enghien, et nous assistons à un récit de la bataille de Rocroy en général assez exact, à deux défauts près. L'auteur n'a pas l'air d'avoir connu la manœuvre hardie et savante qui décida la victoire, et que nous avons essayé de décrire. On se doute bien aussi qu'il donne à Coligny dans cette grande journée un rôle qu'il n'a pas eu. Dans la nouvelle, Agésilan prend la place de Gassion et commande l'aile droite, tandis que Gassion y commande la gauche et remplace Laferté-Seneterre et le maréchal de l'Hôpital; car c'est bien, je crois, Gassion qu'il faut reconnaître sous le nom d'Hilla ou Hillarius, « vieux maestre de camp, à présent (1) maréchal de camp, soldat de fortune, mais qui avoit passé par toutes les charges, ayant beaucoup de cœur et de fermeté. » Marcomir avait confié l'aile droite à Agésilan « comme étant assuré de sa fidélité et de son grand cœur. » Agésilan cherche la mort, et, selon les règles du roman, il ne trouve que la gloire, il est vrai, avec beaucoup de blessures qui expliqueront plus tard sa langueur et sa faiblesse. Entre autres exploits, il a une rencontre particulière avec Alaric, roi des Goths. Marcomir, de son côté, fait des actions extraordinaires et tue de sa main le chef de l'armée ennemie. Comme Agésilan-Coligny est mis ici à la place de Gassion, ainsi d'Estrades, ami de Coligny, est substitué, sous le nom de Théodate, au brave Sirot, qui commanda la réserve et contribua tant au succès de la bataille.

La nouvelle peint fidèlement la conduite d'Enghien-Marcomir après la victoire. « Après avoir rendu grace à Dieu d'une si grande victoire, Marcomir retourna dans son camp. Il fut légèrement blessé, eut deux

(1) *A présent* montre que la nouvelle a été composée avant la mort de Gassion, tué à Lens en 1648.

chevaux tués sous lui, et fit dans cette action tout ce qu'un bon général et un grand capitaine peut faire : il eut grand soin des blessés et il les visitoit tous les jours. » Il ne pouvait manquer de prendre un soin particulier d'Agésilan, son parent, et de Théodate; il les ramena avec lui à Lutétie, où ils reçurent toutes les louanges que leurs belles actions méritaient.

Dans la nouvelle, comme dans quelques mémoires, c'est Roxane, Mme de Montbazon, qui invente et contrefait les deux fameuses lettres pour déshonorer et perdre Isménie. Elle exige de son amant Florizel, le duc de Guise, qu'il soutienne que ces lettres sont véritables, et, ne pouvant obtenir de sa loyauté une pareille indignité, elle lui demande au moins de s'en exprimer avec doute. Florizel a la faiblesse d'y consentir; ses paroles sont promptement exagérées et envenimées, et de toutes parts le bruit s'accrédite que Florizel défend très haut la vérité de ces lettres et se déclare prêt à la soutenir à Agésilan lui-même, « en quelle manière il le voudroit. » Indignation de la reine Amalasonte, Anne d'Autriche, contre Isménie qu'elle croit coupable; grande colère d'Anténor et de Simiane, M. le Prince et Mme la Princesse, contre leur fille, et désespoir de celle-ci, car les deux lettres imaginées par Roxane sont bien autrement fortes que celles que Mme de Fouquerolles avait écrites à Maulevrier, et qui furent attribuées à Mme de Longueville. Première lettre. « Je ne puis vous souffrir plus long-temps dans la tristesse où vous estes. Votre constance m'a entièrement gagnée. Trouvez-vous ce soir dans l'allée des Sicomores, proche des bains de Diane. Je vous dirai ce que je veux faire pour vous. » Autre lettre. « Je croy que vous estes content de moy, cher Agésilan; mais si la promenade des Sicomores vous a plu, celle où je vous ordonne de venir ne vous plaira pas moins. Venez seul, à dix heures du soir, par la porte du jardin; vous trouverez Lydie, qui vous conduira où je seray. Adieu. »

Ces deux rendez-vous sont assez bien imaginés pour expliquer l'irritation d'Isménie, et comment elle pousse elle-même Agésilan à la venger, et lui ménage un second habile dans Théodate. Le duel avait été résolu « dans un conseil, chez Isménie, où Marcomir et Agésilan estoient. » Les préparatifs de la rencontre et les détails sont moins saisissans et moins romanesques dans le roman que dans l'histoire. La scène y est fidèlement racontée, mais fort abrégée en ce qui regarde les deux principaux adversaires. L'intervention du duc d'Enghien est plus marquée.

« La partie fut liée à deux heures de l'après-midi, à la place des Nymphes (Place-Royale). Florizel y viendroit avec un second, un page et un laquais; Agésilan et Théodate en feroient de même; les deux carrosses se rencontreroient devant le logis de Caliste, et les cochers se

battroient à coups de fouet pour prétexter que c'étoit une rencontre. Les choses furent exécutées ainsi qu'elles avoient été projetées, et les balcons et les fenêtres des maisons étoient remplis de dames. Chrysante et Théodate (Bridieu et d'Estrades) furent les premiers qui mirent l'épée à la main. Chrysante est un gentilhomme de mérite, brave et un des plus forts hommes du monde. Il est gouverneur d'une place considérable sur la frontière des Belges. Théodate lui donna d'abord un coup d'épée dans le corps; il en reçut un en même temps dans le bras. Chrysante, se sentant incommodé par la perte du sang, voulut se servir de ses forces et venir aux prises avec Théodate; il l'embrassa avec les deux bras, et le pressa avec tant de violence que, nonobstant sa grande blessure, il eût étouffé Théodate, si celui-ci n'eust fait un effort pour se tirer de ses mains. Il fut si grand qu'ils tombèrent tous deux à terre, sans avantage, et furent séparés dans cet instant par des personnes de qualité qui arrivèrent sur le lieu. Cependant Florizel et Agésilan estoient tous deux aux mains. Théodate croyoit estre assez à temps pour les séparer, lorsqu'il vit le pauvre Agésilan par terre, désarmé. Florizel le quitte pour venir au-devant de Théodate, pour l'embrasser et lui demander son amitié; il lui dit : Je suis fâché du mauvais état où vous trouverez Agésilan. Il m'a querellé de gaieté de cœur; je vous proteste, avec vérité, que jamais je ne l'ai offensé. Théodate répondit assez succinctement à ce compliment, estant pressé de se rendre auprès d'Agésilan, qu'il trouva sans connoissance par le mécontentement que ce désavantage lui causa, lequel le conduisit jusques au cercueil. Dans cet instant, Marcomir et plusieurs princes et seigneurs de la cour arrivèrent dans la place des Nymphes. Marcomir fit mettre Agésilan et Théodate dans un de ses carrosses, et leur donna un appartement dans son hôtel, pour la seureté de leurs personnes. »

« Il n'y avoit que peu de jours que le sénat de Lutétie avoit vérifié le décret contre les duels qui condamnoit à mort tous ceux qui se battroient. Amalasonte, voulant que l'édit fût exécuté suivant sa teneur, fit décréter prise de corps contre Agésilan et Théodate comme agresseurs, et les poursuites furent moins rigoureuses contre Florizel et Chrysante. Marcomir s'en plaignit hautement, et l'appréhension qu'Amalasonte eut que cela produisît une guerre civile, toute la cour ayant pris parti de part et d'autre, fit qu'elle commanda que l'affaire passeroit pour une rencontre fortuite et que le roy feroit expédier des lettres de grace; ce qui fut exécuté, et les partys furent d'accord. »

Ici le roman reprend ses droits, et, ramenant Mme de Longueville auprès du lit de Coligny mourant, met dans la bouche de l'un et de l'autre des discours de ce pathétique facile qui ne manque jamais son effet sur le commun des lecteurs, moins sensibles à l'art véritable qu'à ce qu'il y a de touchant dans ces sortes de situations :

« Les blessures qu'Agésilan avoit reçues empiroient tous les jours. Les chirurgiens les jugeoient mortelles. Théodate ne garda pas le lict de la sienne. Il étoit continuellement près d'Agésilan, lequel, sentant diminuer ses forces, dit à Théodate : J'ay une prière à vous faire, qui est d'obliger Isménie de me venir voir pour la dernière fois, et que vous soyez seul témoin de ce que j'ay à lui dire. Les médecins et les chirurgiens assurèrent Théodate qu'Agésilan ne pouvait pas passer la journée, ce qui l'obligea de se haster d'aller trouver Isménie et la disposer de venir dire le dernier adieu à Agésilan, ce qu'elle fit avec une douleur extrême. D'abord qu'Agésilan la vit, la couleur lui revint au visage, et l'émotion qu'il eut en voyant ce qu'il aymoit chèrement lui donna la force de dire : Madame, depuis que je vous ay perdue, je n'ay rien tant désiré que de mourir pour votre service. Dieu a exaucé mes prières. Je ne pouvois estre heureux, ne vous possédant pas. Ma passion étoit trop forte pour rester content dans le monde. J'ay à vous rendre graces de la bonté que vous avés d'agréer que je vous dise que je meurs à vous, et fort content de ne plus troubler votre repos. Et, luy tendant la main : Adieu, ma chère Isménie, et il rendit l'esprit dans cet instant. Après le dernier adieu qu'Agésilan fit à Isménie, qui fut aussi le dernier soupir de sa vie, Isménie demeura immobile quelque temps. Puis tout d'un coup elle se jette sur le corps d'Agésilan, l'embrasse, lui prend les mains, les arrose de ses larmes, et, commençant d'avoir la voix libre, elle dit : « Faut-il que je survive au plus fidèle et sincère amant qui ait jamais esté au monde? Est-ce là, mon cher Agésilan, la récompense que tu devois attendre de l'ingrate Isménie? Tu n'as aimé qu'elle, et, dans le même temps qu'elle t'a quittée, ton désespoir t'a fait chercher la mort dans les batailles où ton grand cœur, ta réputation et tes grandes actions ont esté immortelles; et après cela tu viens mourir devant mes yeux et me dis que tu n'as jamais eu de joye depuis m'avoir perdue, et que tu meurs content puisque tu ne me peux posséder!... Reçois, cher et fidèle amy, ces larmes et le regret immortel de ta perte qui me percera le cœur mille fois par jour. Reçois cette amende honorable que je te fais de toutes mes rigueurs et de tous les déplaisirs que je t'ai causés. Ah! misérable que je suis! que deviendray-je? où irai-je? Non, il faut mourir de regret et d'amour. Je ne te quitteray plus, je veux demeurer auprès de toy. » Et, l'embrassant, elle baisoit ses yeux et son visage avec des transports de tendresse capables de faire fendre le cœur à tout le monde. »

Mais, rappelons-le en finissant, tous ces tendres sentimens sont de poétiques inventions de l'auteur de la nouvelle. Pour rendre Mme de Longueville plus touchante, on l'a représentée partageant la passion qu'elle inspirait; mais rien ne nous autorise à supposer qu'elle eût en effet de l'amour pour Coligny. Elle l'aimait comme un des com-

pagnons de son enfance, comme un des camarades de son frère, comme un gentilhomme presque de son rang dont elle n'avait aucune raison de repousser les hommages, et qui lui plaisait par une tendresse persévérante et dévouée. Elle lui permettait de soupirer pour elle et de se déclarer son chevalier à la manière espagnole, selon les principes de Mme de Sablé et des précieuses de l'hôtel de Rambouillet, qui ne défendaient pas aux hommes de les servir et de les adorer, mais de la façon la plus respectueuse. Telles étaient les mœurs de cette époque. Un gentilhomme ne passait pas pour honnête homme, s'il n'avait pas une maîtresse, c'est-à-dire une dame à laquelle il adressait de particuliers hommages et dont il portait les couleurs dans les fêtes de la paix et sur les champs de bataille. Il n'y avait pas une beauté, si vertueuse qu'elle fût, qui n'eût des amans, c'est-à-dire des soupirans en tout bien et en tout honneur. En voulez-vous un exemple? La duchesse d'Aiguillon, présentant son jeune neveu, le duc de Richelieu, à Mlle du Vigean l'aînée, la priait d'en faire un honnête homme, et pour cela elle exhortait le plus sérieusement du monde le jeune duc à devenir amoureux de la belle dame. Mme de Longueville souffrait ainsi les empressemens de Coligny. Sa coquetterie en était flattée, sa vertu ni même sa réputation n'en étaient effleurées. Ajoutez qu'elle était entourée des meilleurs exemples. La jeune du Vigean, sa plus chère amie, résistait au vainqueur de Rocroy; Mlle de Brienne était tout entière à son mari, M. de Gamache; Julie de Rambouillet ne se pressait pas de se rendre à la longue passion de Montausier, et Isabelle de Montmorency elle-même ne faisait encore que prêter l'oreille aux doux propos de Dandelot. Retz affirme seul que Coligny était aimé, il dit le tenir de Condé lui-même; mais qui ne connaît la légèreté de Retz? qui voudrait s'en rapporter à son témoignage quand il est seul, et sur des choses où il n'a pas été personnellement mêlé? En 1643, Retz n'avait guère que le secret de ses propres intrigues. Mme de Motteville si bien informée, qui plus tard ne dissimulera pas la chute de Mme de Longueville, peut être crue lorsqu'elle affirme qu'en 1643 (1) « elle étoit encore dans une grande réputation de vertu et de sagesse, » et que tout son tort étoit « de ne pas haïr l'adoration et la louange. » Enfin nous avons un témoignage décisif, celui de La Rochefoucauld. Il était à la fois l'ami de Maulevrier et celui de Coligny; il savait donc le fin de toute cette affaire. Or, lui qui un jour se tournera contre Mme de Longueville, révélera ses faiblesses, grossira ses fautes, s'efforcera de ternir son caractère, déclare que, jusqu'à une certaine époque à laquelle nous ne sommes pas encore parvenus, tous ceux qui essayèrent de plaire à la sœur de Condé *tentèrent inutilement cette*

(1) *Mémoires*, t. Ier, p. 174-177.

voie (1). Après Coligny, le brave et présomptueux Miossens, depuis le maréchal d'Albret, fit une cour longue et passionnée à Mme de Longueville, et il échoua comme les autres. Elle était trop jeune encore et trop près des habitudes de sa pure et pieuse adolescence; elle n'avait pas encore atteint l'âge fatal aux intentions les plus vertueuses: son heure n'était pas venue. Elle vint plus tard, quand Mme de Longueville eut plus connu le monde et la vie, et respiré plus long-temps l'air de son siècle, quand son frère avait oublié la chaste grandeur de ses premières amours, quand l'amie qui la pouvait soutenir, la belle et noble Mlle du Vigean, n'était plus à côté d'elle, quand son mari était éloigné, quand enfin, lasse de combattre et plus que jamais éprise du bel esprit et des apparences héroïques, elle rencontra un personnage jeune encore et assez beau, d'une bravoure brillante, qui passait pour le modèle du dévouement chevaleresque, qui sut habilement intéresser son amour-propre dans ses projets ambitieux et la séduire par l'appât de la gloire. La Rochefoucauld fut le premier qui toucha l'ame de Mme de Longueville; il le dit, et nous l'en croyons. Nous plaçons les commencemens de leur liaison un peu avant le départ de Mme de Longueville pour l'ambassade de Munster, leur intimité à son retour, l'éclat de leurs amours de 1648 à 1652; mais en 1643 Mme de Longueville en était encore à la noble et gracieuse galanterie qu'elle voyait partout en honneur, qu'elle entendait célébrer à l'hôtel de Rambouillet comme à l'hôtel de Condé, dans les grands vers de Corneille comme dans les petits vers de Voiture. Elle se complaisait à faire sentir le pouvoir de ses charmes. Mille adorateurs s'empressaient autour d'elle. Coligny était peut-être un peu plus près de son cœur, il n'y était pas entré. Mais on ne badine pas impunément avec l'amour. Un jour il coûtera bien des larmes à Mme de Longueville. Ici sa victime fut l'aîné des Châtillon, qui périt à la fleur de l'âge, de la main de l'aîné des Guise, pour venger celle qu'il aimait. Cette tragique aventure, bientôt répandue par tous les échos des salons, par la chanson et par le roman, jeta d'abord un sombre éclat sur la destinée de Mme de Longueville, et lui composa de bonne heure une renommée, à la fois aristocratique et populaire, qui la préparait merveilleusement à jouer un grand rôle dans cette autre tragi-comédie héroïque et galante qu'on appelle la Fronde.

V. Cousin.

(1) *Mémoires* de La Rochefoucauld, coll. Petitot, t. LI, p. 393.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juillet 1852.

L'atmosphère politique, on n'en peut douter, se ressent d'habitude étrangement des variations de l'atmosphère physique. Quelques degrés de plus ou de moins dans la température ont toujours exercé une assez grande influence. Nous ne parlons pas des époques exceptionnelles où les courans électriques sont dans l'air, et où l'ardeur des esprits se combine avec l'ardeur du ciel pour se résoudre en quelque éruption révolutionnaire; nous parlons des époques plus normales où la vie publique suit son cours avec ses alternatives ordinaires, réglées par les saisons. Autrefois même, quand la lutte incessante des partis était dans la nature et dans les conditions du gouvernement, il venait toujours un instant où tout cédait au goût et au besoin du repos; les premiers souffles embrasés dépeuplaient les chambres et dispersaient le monde politique; la vie parlementaire était suspendue comme pour laisser à l'esprit public, au pays, aux législateurs, le temps de se retremper dans le calme et la régularité de la vie commune, dans la préoccupation unique des affaires et des intérêts. L'été venait faire trêve heureusement aux agitations politiques. Plus tard, après 1848, on avait inventé les assemblées permanentes, — chose presque monstrueuse et contre nature. On s'en tirait alors par la prorogation; ce que la constitution posait comme une exception devenait une règle. Les mœurs étaient plus fortes que la loi, et imposaient cette satisfaction, donnée à l'invincible besoin du repos. Qu'est-ce donc dans le moment où nous sommes, quelques mois à peine après les événemens qui ont si complétement changé les destinées de la France, avec la lassitude universelle sous laquelle plient les esprits, avec des conditions nouvelles de gouvernement qui ne multiplient point, on le sait, les causes d'agitation! L'influence de l'été est d'autant plus sensible, et se révèle dans ce calme plat qui se déclare à la surface du monde politique. Le corps législatif s'est dispersé à jour fixe comme le veut la constitution; le sénat vient de terminer, il y a moins de temps en-

core, ses travaux silencieux. Le chef de l'état lui-même s'est retiré à Saint-Cloud, en attendant les voyages et les inaugurations de chemins de fer qu'on annonce. Paris reste en proie à ses trente-cinq degrés de chaleur, qui portent visiblement à l'assoupissement politique et même intellectuel. Quelle gravité ou quelles chances pourraient avoir les conspirations comme celle qui a été récemment découverte par cette température torride? C'est par ce soleil, dira-t-on, qu'on prend la Bastille et qu'on fait la révolution de juillet? Oui, mais la Bastille est prise, si nous ne nous trompons; la révolution de juillet est faite et même défaite. Après les révolutions d'été sont venues les révolutions d'hiver, phénomène infiniment plus étrange, et c'est même parce qu'il s'est succédé tant de révolutions de toutes les saisons, tant de déceptions d'été ou d'hiver, tant d'expériences avortées, que nous voici pour le moment retombés, le soleil de juillet aidant, dans une sorte de stagnation de toute vie politique, dans l'excès de l'allanguissement et du repos.

Or, si pour les opinions qui existent dans un pays il est toujours difficile de se conduire habilement et prudemment dans le mouvement de la vie active et de la lutte, la paix, — une paix du genre de celle qui règne aujourd'hui, — a bien aussi ses difficultés, qui ne sont pas moins réelles, et qui sont peut-être plus immédiates. Le premier des dangers pour une opinion sérieuse qui a eu un rôle militant, quand elle se trouve en face d'une période d'apaisement qu'elle n'a point créée, et dont elle n'a point nécessairement tous les avantages, c'est de tomber dans le ridicule des agitations factices et, qui pis est, inoffensives, de se démener dans le vide, et d'opposer à la réalité le contraste public de ses tiraillemens et de ses directions arbitraires. Tout cela, ce n'est point la vie autant qu'on serait porté à le croire; c'est souvent un travail de dissolution caché sous les apparences d'un mouvement artificiel. On ne paraît guère se douter aujourd'hui de cette vérité dans une certaine sphère du parti légitimiste où règnent de perpétuels orages intimes. Guerres personnelles, manifestes impératifs, inspirations qui se succèdent et se croisent, diplomatie qui court les journaux et les routes de l'Europe, luttes des choses et des hommes, tel est le spectacle que le parti légitimiste trouve tout simple d'offrir depuis quelques mois au pays, sans doute pour mieux l'édifier et se présenter à lui comme résumant toutes les conditions d'ordre et de pacification. C'est d'abord la grande querelle de M. le duc Des Cars et de M. de Larochejaquelein au sujet de la non moins grande question de la candidature de ce dernier à la présidence de la république, candidature fort compromise, comme on sait, avec tant d'autres choses par le 2 décembre. D'un autre côté, après la lettre de M. le comte de Chambord prescrivant à son parti le refus de serment est venue une autre lettre d'un personnage de confiance plus explicite encore dans le même sens, — à quoi M. le marquis de Pastoret répond avec l'accent d'une tristesse amère, découragée et résignée, en se démettant des fonctions d'administrateur des biens privés de M. le comte de Chambord. Mais ici se révèle un certain côté comique; ici commencent les tribulations des hommes simples du parti, chez qui la poste n'arrive pas tous les jours, à ce qu'il semble, et qui ne reçoivent leurs instructions tout juste que le lendemain du jour où ils ont prêté leur serment. Subitement éclairés, il ne leur reste plus qu'à retirer ce serment et à fuir les conseils municipaux et les bu-

reaux de bienfaisance, où leur pureté a couru de tels risques. Quoi encore? Au milieu de tout cela, le parti légitimiste a ses crises ministérielles avant d'avoir des portefeuilles à donner, et ses rivalités d'influences avant que ces influences puissent agir dans un domaine très réel. Les habiles l'ont écrit dans leur dernier et triomphant bulletin : la politique des vieux ducs est battue dans les conseils de l'héritier des Bourbons, — pour faire place probablement à la politique des jeunes ducs! Qu'est-ce donc, pourra-t-on dire, que la politique des jeunes ducs? Il n'est point aisé de l'éclaircir. C'est peut-être la politique que le succès du 2 décembre a enivrée et éclairée sur le danger des concessions; aussi s'arrange-t-elle pour n'en point faire. Ce n'est point elle, à coup sûr, qui ajoutera une maille de plus à cette toile de Pénélope qu'on sait, œuvre de tant de mains éprouvées et toujours plus avancée la veille que le lendemain. Le propre de la jeune politique, au reste, c'est de n'être point jeune, ni par les hommes ni par les choses, et de recommencer au contraire une vieille histoire, celle des préoccupations et des illusions d'un autre temps, lorsqu'on croyait, avec des manifestes, des déclarations et de petits écrits, subjuguer la France attachée au char impérial. On avait soin de ne point trop s'avancer, de calculer les promesses, de peser les mots, après quoi rien ne semblait plus facile et plus infaillible que le succès. Joseph de Maistre, qui était moins accessible à ces illusions du moment, tout en gardant ses grands pronostics pour l'avenir, écrivait au comte d'Avaray : « Le monde est plein de choses aisées qui sont cependant impossibles. » Le moyen de les rendre possibles, ce n'est point de fausser compagnie à toutes les réalités de notre temps et de s'agiter dans un tourbillon de puérilités et de petites querelles. Les partis sont comme les gouvernemens : ce n'est point à leurs adversaires qu'ils doivent leurs plus rudes blessures; c'est à eux-mêmes, à leurs fautes, à leurs entraînemens. La pire de toutes leurs fautes, c'est de ne point savoir agir quand ils ont le pouvoir, et de ne point savoir se taire quand le silence serait une politique.

A côté de ces incidens, qui se détachent d'une manière plus particulière peut-être au sein du calme intérieur, faut-il aller chercher quelques autres symptômes des temps actuels? Passons de ces hautes sphères sociales à un monde où se remuent de tout autres problèmes. Il y a une chose en effet qu'on ne saurait négliger, c'est l'espèce d'agitation qui semble régner depuis quelques jours dans diverses agglomérations ouvrières. Cette agitation se manifeste par des grèves nombreuses et fréquentes sur les points les plus opposés du pays. A Paris, à Saint-Étienne, à Angoulême, on voit presque simultanément les ouvriers des chemins de fer et de plusieurs autres industries suspendre tout à coup leur travail. Il n'y a point sans doute à exagérer ce mouvement, bien que l'ensemble avec lequel il se produit soit au moins étrange. D'abord il ne s'y révèle aucun caractère politique; en outre, ce qui eût été grave en 1848 l'est évidemment moins aujourd'hui avec les garanties nouvelles de l'ordre public. N'est-ce point cependant l'indice des impressions et des habitudes laissées dans l'ame des populations ouvrières par la propagation des doctrines révolutionnaires? De telles impressions sont lentes à s'effacer. Ce n'est point en un jour qu'on peut rectifier les idées bouleversées sur les conditions du travail, la liberté des industries et les variations des salaires.

Il y a là le sujet d'une longue et attentive vigilance. La sévérité est d'autant plus dans le droit et dans le devoir du gouvernement, qu'il a engagé l'état dans de plus vastes entreprises, justement pour alimenter les sources du travail. Ce n'est au surplus que par leur côté social et moral que ces grèves ont ici leur place; elles interrompent à peine le calme universel. Maintenant, en dehors de ces incidens, voilà donc la discussion suspendue dans les assemblées pour sept ou huit mois; l'embarras qu'elles causent, il faut en convenir, ne saurait être moindre. La session politique, comme on disait autrefois, est terminée; ici commence une autre session qu'on pourrait appeler administrative, consacrée tout entière aux affaires et aux intérêts pratiques, et où l'action exécutive s'exerce seule. L'intérêt qu'il peut y avoir dans une telle période consiste à observer dans leur diversité les mesures dont le gouvernement poursuit l'exécution ou dont il prend l'initiative.

Une des plus importantes et des plus délicates de ces mesures en cours d'exécution, sans nul doute, c'est la réforme pénitentiaire. Le principe en avait été posé dans divers décrets du président de la république; il trouvait de nouveau sa place récemment dans une loi soumise au corps législatif. Ce n'est plus un projet aujourd'hui; la transformation des bagnes est à demi accomplie. Celui de Rochefort est maintenant fermé, celui de Toulon va être successivement vidé de ses terribles habitans. A la fin de l'année, il y aura environ deux mille forçats transportés à la Guyane et destinés à former le noyau de nos nouvelles colonies pénales; quinze cents y sont déjà arrivés sous la conduite d'un gouverneur énergique et de notre marine. Reste maintenant à savoir dans quelle mesure cette grande réforme réussira. Nous disons que la question reste entière, parce qu'on ne saurait rien conclure évidemment de la satisfaction que semble inspirer aux forçats ce changement dans leur sort, ni de l'empressement que la plupart, hommes et femmes, mettent à accepter leur condition nouvelle. S'il n'y avait que cela, ce serait une grace déguisée. Le but de la loi pénale ne serait point atteint; il le serait d'autant moins en présence des tendances du jury français à adoucir la pénalité, en substituant fréquemment les travaux forcés à une condamnation capitale. Il en résulterait un bouleversement complet dans l'échelle des peines. Disons tout de suite le mérite jusqu'ici le plus appréciable de cette mesure : c'est qu'elle purge la France d'une population infectée de crime et de vice, dont le contact est souvent un péril, et où la corruption s'engendre elle-même. Quant au reste, c'est un essai qui mérite sans doute d'être tenté, mais dont le succès reste un problème.

La réforme pénitentiaire est en même temps à l'étude dans plus d'un autre de ses détails, en ce qui touche notamment les maisons de détention cellulaire. Le gouvernement avait chargé une commission spéciale de faire une enquête sur la prison Mazas, construite dans ces conditions. Le rapport de cette commission, récemment publié, constate ce qu'il y a de favorable dans le système de détention cellulaire. Qu'on n'oublie pas qu'il ne s'agit encore ici que de la détention préventive, et que la détention préventive, tout en étant une garantie nécessaire, est peut-être un des points les plus susceptibles de révision. Voici un homme en effet qui, dans un intérêt social, est emprisonné sous la prévention d'un crime. En fait, dans beaucoup de cas, la culpabilité

est infiniment probable; légalement, le prévenu est innocent, il peut l'être réellement et être déclaré tel, et pourtant il aura vécu six mois peut-être exposé à l'affreuse contagion des prisons. Fût-il coupable, la question est de savoir si cet homme qui a fait un premier pas dans la voie du crime, — on peut le retenir sur cette pente fatale, le ramener en le mettant hors du contact des criminels endurcis. Ainsi posée, c'est assurément une question digne de toute attention. Combien d'hommes on pourrait ainsi sauver! Le système cellulaire obvie à toutes les difficultés pour la détention préventive, et le même ordre de considérations morales, on le voit, peut encore s'appliquer à la détention devenue définitive. Dans tous ces projets au surplus, il faut surtout se garder des conseils d'une philanthropie étrange, fort en honneur de nos jours, et qui a une pitié particulière des criminels. S'il est des moyens, des genres de châtiment propres à racheter les ames criminelles, à faciliter leur repentir et leur amendement, soit : il est juste et moral de les chercher; mais que ce soit toujours un châtiment, car autrement on arriverait à faire au criminel des conditions de bien-être supérieures à celles de l'honnête homme qui supporte virilement la pauvreté, et, au lieu de travailler à une réforme juste et salutaire, on obéirait, sous l'apparence d'une philanthropie écœurée, à l'impulsion de l'esprit révolutionnaire, qui tend à abolir dans la société la loi rigoureuse et nécessaire du châtiment.

Une autre question touchant un intérêt d'un ordre différent ou plutôt tous les genres d'intérêts, c'est la création d'une statistique générale de la France déterminée par un récent décret. L'empereur Napoléon, avec son grand sens politique, disait que la statistique était le budget des choses; par malheur, c'est un budget qui est loin encore d'être établi avec une parfaite clarté. Ce n'est point que de consciencieux et utiles efforts n'aient été consacrés à ce vaste travail d'investigation depuis long-temps, surtout, comme le rappelle avec justice le ministre de l'intérieur, depuis que le régime parlementaire, en soumettant tout à la publicité et à la discussion, avait rendu plus nécessaire la connaissance intime des divers élémens de la situation morale et matérielle de la France. Le décret actuel ne fait qu'organiser d'une manière plus certaine et plus étendue ce travail de recherche, en instituant une enquête permanente ouverte sur tous les intérêts du pays. La statistique est constituée comme une des branches de l'administration publique. Comment s'opérera cette enquête universelle? Par le concours de l'état et des particuliers, au moyen de commissions cantonales où se réuniront le maire, le juge de paix, le curé, des propriétaires, des industriels, tous ceux en un mot qui ont une donnée utile à fournir, ou qui peuvent servir d'intermédiaires auprès des populations, souvent tenues en défiance contre les investigations de toute sorte, parce qu'elles croient apercevoir la figure du fisc au bout de toutes les interrogations. Le résumé des travaux annuels de ces commissions locales de statistique devra être inséré au *Moniteur*. Et ici qu'on nous permette de rattacher à la pensée de ces utiles publications une petite question semi-politique, semi-statistique, semi-littéraire.

Le gouvernement vient de transformer *le Moniteur;* nous disons transformer, nous devrions dire plus simplement qu'il a réduit son prix. Jusqu'ici, c'est le seul changement apparent. Le but de cette réduction, c'est de favoriser

la propagation du journal officiel. Ce qui a toujours empêché *le Moniteur* de s'étendre au-delà d'une certaine limite, c'est sans doute son prix élevé; mais il y a aussi une autre raison que le gouvernement a dû s'avouer sans nul doute, — c'est l'ennui, pour l'appeler par son nom. *Le Moniteur*, il faut bien le dire, est d'une lecture peu récréative de sa nature. Si la transformation actuelle n'avait pour résultat que d'offrir de l'ennui à prix réduit, cela n'avancerait point à grand'chose. S'il y ajoutait de la littérature, ce serait peut-être encore de la littérature officielle, qui n'est point toujours la meilleure, comme on sait, et, si elle n'était point officielle, c'est le caractère du journal qui pourrait bien s'en trouver altéré. Où donc serait le véritable élément d'intérêt pour *le Moniteur*? Ne serait-ce point dans ces publications comme celle dont parle le décret sur la statistique? Le gouvernement laisse dans l'obscurité des documens de toute sorte; il garde enfouis dans la poussière de ses archives les rapports de ses agens diplomatiques sur les pays étrangers, sur ces contrées lointaines vers lesquelles s'envole aujourd'hui l'attention publique. Combien pourraient être mis au jour sans inconvéniens! N'y aurait-il pas là des sources particulières d'intérêt? Et qu'on le remarque, en multipliant ces documens et ces relations, qui pourraient offrir des sujets d'études, des alimens précieux, le gouvernement servirait peut-être mieux les esprits qu'en leur demandant une littérature douteuse, dût-il même les aider à poursuivre ces sérieux travaux. Il serait dans son rôle, non de directeur des intelligences, ce qui est une entreprise sujette à déceptions, mais de protecteur, — comme il se prépare à l'être, assure-t-on, dans un autre ordre d'idées. Des conventions, nous l'avons dit, ont été signées avec divers pays, le Piémont, l'Angleterre, le Hanovre, le Portugal, la Hollande, pour garantir la propriété littéraire; mais ces conventions ne sont rien, si elles ne sont point exécutées: le gouvernement paraît se préoccuper de l'idée de créer un office spécial pour en surveiller l'exécution au dehors. C'est ainsi qu'il peut exercer cette haute et efficace protection des intérêts littéraires.

Il ne faut point aller d'ailleurs au-delà de ce que nous voulons dire. Ceci est en quelque sorte le côté matériel. Au point de vue moral, il y a bien autre chose à faire dans le domaine de la pensée; mais malheureusement les directions n'y peuvent rien. Il y a un puissant et généreux effort à tenter pour secouer cet abattement où sont tombés les esprits. Cette stagnation que nous pouvions signaler en politique, elle s'étend aussi aujourd'hui visiblement aux choses de l'intelligence. Ce qui manque dans la littérature, c'est la vie, c'est l'inspiration, c'est cette palpitation intime et mystérieuse qui anime le travail intellectuel; c'est aussi cet instinct moral, cette impulsion de la conscience qui est la règle de l'esprit. Comment la vie a-t-elle tari? comment peut-elle renaître? Ce serait peut-être trop long à dire. Il y a un phénomène étrange qui rend plus palpable cette stagnation dont nous parlons, c'est que les talens qui s'en vont ne sont point remplacés par de nouveaux talens. Aussi s'attache-t-il une sorte de mélancolie indéfinissable à la disparition de certains esprits d'une supériorité charmante comme Xavier de Maistre, qui vient de mourir à Saint-Pétersbourg. Xavier de Maistre, on le sait, était le frère de l'auteur du *Pape*, et c'est assurément une chose à remarquer que d'une même souche se soient élevées deux branches si différentes. Les deux frères d'ailleurs

ne différaient que par le talent. Une de leurs gloires a été l'intimité touchante qui n'a cessé de régner entre eux. Il faut se souvenir que quand Xavier, dans les premières années de sa carrière, envoyait timidement le manuscrit du *Voyage autour de ma chambre* à son frère en lui demandant son opinion, celui-ci lui renvoyait l'ouvrage tout imprimé. Depuis, Xavier de Maistre n'avait cessé de trouver en son illustre frère le conseil d'un goût sûr et droit qui lui profita plus d'une fois. Ce qu'il ne devait qu'à lui-même, c'est ce don du récit, cette grace humoristique, cette simplicité d'émotion, cette facilité d'esprit, qui font survivre à travers toutes les vicissitudes littéraires le *Voyage autour de ma chambre, le Lépreux de la cité d'Aoste, la Jeune Sibérienne*. Bien qu'il écrivît dans notre langue, jamais homme ne fut moins mêlé que Xavier de Maistre à nos mouvemens littéraires. Qu'on observe cependant son influence : sa trace est visible dans la littérature contemporaine, mais à peine reconnaissable, tant l'inspiration est outrageusement défigurée. L'un des premiers, il a fait d'une infirmité physique un élément d'émotion et d'intérêt dans *le Lépreux*, — et voyez où le genre a abouti! Il a écrit le *Voyage autour de ma chambre*, et nous tombons au *Voyage à ma fenêtre* d'un amant malheureux du XVIIIe siècle ou au *Voyage autour de ma maîtresse* de nous ne savons quel esprit oiseux enclin à profaner les titres les plus charmans! Si on veut apercevoir la différence de l'originalité naturelle née du mélange de l'imagination et du bon sens avec l'originalité bizarre et factice, on peut lire les récentes nouvelles de M. Gozlan, l'*Histoire des cent trente femmes, la Terre promise*. M. Gozlan est une nature singulière de talent. Il craint de ne point être original, et il poursuit le paradoxe à toutes jambes. Il a peur de n'avoir point d'esprit ou de ne point paraître en avoir, et il s'efforce de le faire jaillir du cliquetis des mots. Il craint de n'avoir point de style, et il tombe dans une sorte d'affectation laborieuse qui ressemble à une gageure. S'il fallait, au reste, écrire une histoire de la décadence du roman contemporain, les nouvelles de M. Gozlan y trouveraient incontestablement leur place.

Pendant qu'il était à Paris il y a quelques années, Xavier de Maistre, dit-on, était préoccupé d'une idée singulière : c'est que notre langue avait dû changer. Il avait un peu raison sans doute, et ce qu'il disait de la langue pourrait également s'appliquer à l'esprit littéraire. Il est évident qu'il y a une manière toute française de saisir et de comprendre les choses qui tend à se perdre. Il y a des conditions de l'art littéraire dont on n'a plus l'instinct. Il y a une certaine précision de pensée et d'expression qui disparaît par degrés. Où cela est-il plus visible que dans la poésie? Suivez le mouvement poétique contemporain de décadence en décadence, d'imitation en imitation : on en vient aujourd'hui à mêler toutes les couleurs et toutes les inspirations, et à ne plus même écrire en français. L'un, M. Eugène de Stadler, écrit une *pièce antique* avec chœurs, *le Bois de Daphné*, qu'on serait fort empêché de rattacher à une tradition ou à une influence quelconque; ses vers ont assurément une originalité incontestable : ils sont dans une langue que nous ne connaissons pas. Un autre, l'auteur anonyme des *Espérances*, se promène dans la région du mysticisme panthéiste. L'esprit de vie, assure-t-il consciencieusement, est son inspiration, — cequi est toujours quelque chose, faute d'autre esprit. L'ame et l'unité de son livre, c'est « l'immortalité de tout être et de toute chose, l'é-

galité des destinées éternelles, le spiritualisme de la nature et de l'homme, du monde humain et du monde des élémens,... de la terre, de l'océan, de l'art, de la peinture, de la musique, de la poésie, de l'amitié, de la famille, de l'amour et de la religion, etc. » L'énumération est complète, il n'y manque que le bon sens pour passer en revue cette étrange armée de mots sonores. L'auteur a bien, à coup sûr, la faculté de se comprendre lui-même, mais on peut douter qu'il en abuse. Un des moins prétentieux de ces jeunes poètes, qu'on appelait autrefois tout près de nous des *poetæ minores*, et pour lesquels il faudrait aujourd'hui trouver un nouveau diminutif, c'est l'auteur d'un petit volume sous le simple titre de *Poésies*, M. Alfred Lemoine. Il y a quelque jeunesse, quelque grace, quelque abandon dans les vers de M. Lemoine, bien que sans une grande originalité. L'auteur conserve du moins une certaine souplesse, une certaine vivacité poétique. Plus on parcourt dans leur ensemble tous ces petits vers contemporains, plus on y retrouve ce qui les distingue invariablement : une profonde indigence d'idées et d'impressions poétiques cachée sous des ambitions de langage et des lieux communs d'une rhétorique équivoque. — Pourquoi donc en parler? dira-t-on. — Parce qu'ils sont un symptôme de cet affaiblissement de l'esprit littéraire dont nous parlions; ils montrent le dernier déclin d'un mouvement poétique que rien n'est venu renouveler; ils offrent le spectacle le plus triste et le plus instructif de tous, — celui de l'impuissance dans la jeunesse; ils représentent enfin à tous les esprits réfléchis, à tous ceux qui nourrissent l'amour des lettres, aux gouvernemens, au public comme aux écrivains, la nécessité plus que jamais palpable de remonter aux grandes sources de la pensée, de se retremper dans la méditation et dans l'étude, de ressaisir, s'il se peut, quelque chose de l'intelligence française si singulièrement abêtie, et de rétablir une discipline sévère dans les choses littéraires. C'est ainsi que ces petits vers nous ramènent à ces grands intérêts intellectuels, moraux, politiques, qui constituent la civilisation de notre pays, et dont les désastres sont aujourd'hui un des élémens de notre situation même. Au fait, ce n'est point le propre de tous les pays de soulever de telles questions. Cela vient de ce que l'intelligence est le secret de l'ascendant de la France, et cet ascendant est comme le ressort de la civilisation universelle. C'est par l'intelligence que la France exerce encore son action autour d'elle, même sur les pays avec lesquels elle n'est plus liée par la solidarité des institutions politiques, et qui ont aussi leurs mouvemens et leurs incidens propres. Nous touchons ici à l'histoire extérieure.

Les élections récemment faites en Belgique portent leurs fruits. Le cabinet de Bruxelles vient de donner sa démission, qui a été transmise au roi à Wiesbaden, où il se trouve encore. Cette démission est-elle très sérieuse et très sincère? Elle a ce caractère évidemment pour quelques membres du cabinet, notamment pour le ministre des finances, M. Frère-Orban, lequel paraît de moins en moins se soucier de risquer sa fortune politique dans une situation compromise; elle est également sérieuse de la part du ministre de la justice, M. Tesch, atteint dans sa santé et frappé par des douleurs de famille. Quant au reste du ministère, qui se résume dans M. Rogier, il est impossible, surtout au moment où survient cette résolution, de ne point remarquer quelques circonstances particulières. Comment se fait-il que la démission du cabinet belge,

qui est l'évidente conséquence des élections dernières, ne se produise que plus d'un mois après la constatation des résultats du mouvement électoral? Comment expliquer que le ministère ait choisi le moment où le roi était hors de la Belgique, et où il devait en résulter une crise plus prolongée? Nous en étions là de nos recherches, quand on a annoncé que le cabinet de Bruxelles venait de transmettre aux plénipotentiaires belges à Paris l'ordre de suspendre les négociations engagées au sujet de la convention commerciale qui expire le 10 août, et de demander au gouvernement français une prorogation de l'ancien traité. Au fond, là est sans doute la véritable explication de tout. Le cabinet belge est aussi embarrassé pour se refuser à accéder au nouveau traité que pour le signer. Il s'est évanoui un moment, à la veille de l'époque décisive, pour avoir l'occasion de se donner du temps. Nous ne voyons pas quel intérêt aurait le gouvernement français à trop se prêter à cette petite diplomatie. Si nous en croyons quelques données sûres en effet, le cabinet belge, sauf en ce qui concerne MM. Frère-Orban et Tesch, n'est point aussi mort qu'il le paraît, ou du moins il n'aurait pas l'intention de mourir. M. Rogier se trouve trop bien au pouvoir pour le quitter si aisément. Il accepterait même des accommodemens et se résignerait, assure-t-on, au ministère des travaux publics, faute du ministère de l'intérieur qu'il occupe en ce moment. Le ministre des affaires étrangères, M. d'Hoffschmidt, serait nommé au gouvernement de la province de Namur, laissé vacant à son intention depuis un an. Le ministre des travaux publics passerait à la justice. Tout se bornerait ainsi à l'échange de quelques portefeuilles et à l'accession de trois nouveaux ministres. On prononce même certains noms : celui de M. le comte Lehon pour les affaires étrangères et celui de M. Henri de Brouckère pour l'intérieur. Ce ne sont là, au reste, que des bruits et des conjectures en l'absence du souverain de la Belgique. Le roi Léopold ne revient que demain de Wiesbaden. Tout sera donc bientôt décidé. Le roi tiendra-t-il pour sérieuse la démission de tous ses ministres et l'acceptera-t-il comme telle? N'acceptera-t-il au contraire que les démissions qui sont réellement sincères en chargeant M. Rogier de recomposer le cabinet? Là est la question. Il est fort à craindre que la combinaison qui maintiendrait M. Rogier au pouvoir ne réussît à mécontenter tout le monde, — les catholiques, ce qui est tout simple, et presque autant les libéraux, dont M. Rogier ne semble pas avoir conservé la faveur. Ce serait une crise ajournée, mais non finie. Au milieu de tout cela, on a parlé un moment de la nomination de M. Frère-Orban comme ministre plénipotentiaire près les cours d'Italie. On n'oublie qu'une chose, c'est que l'une de ces cours est la cour de Rome, qui se résignerait difficilement sans doute à accepter comme envoyé diplomatique le plus ardent adversaire du parti catholique belge.

Le gouvernement constitutionnel aurait-il aussi sa crise en Angleterre? Les électeurs renvoient à Londres, à peu d'exceptions près, le même parlement, le même nombre de whigs, de radicaux, de *peelites*, et laissent le ministère en minorité avec la plus grande indifférence du monde. Jamais cabinet anglais n'a été soutenu avec moins de chaleur et plus d'embarras par ses partisans, jamais cabinet n'a été attaqué par ses adversaires avec plus de froideur et moins de passion. Il y a peu d'exemples dans l'histoire parlementaire de la Grande-Bretagne d'élections aussi calmes et même d'une telle tiédeur politique. Le fait est que ces élections ne sont pas une lutte, c'est un

verdict. Lord Derby et M. Disraëli ont voulu en appeler à la nation; ils ont prétendu qu'elle n'avait point voulu les réformes accomplies depuis six ans déjà : la nation a répondu et a prononcé cette fois en dernier ressort, froidement et avec calme, comme quelqu'un fatigué de s'entendre dire qu'il ne croit pas sincèrement aux choses qu'il fait profession de croire. Nous n'entendrons plus parler de protection, ni remettre en question la politique de sir Robert Peel. La protection est morte, et entraine après elle le torysme romantique que nous avons connu dans ces dernières années. C'en est fait pour jamais de toutes ces réactions archaïques, de toutes ces fantaisies d'érudition si dangereuses quand elles prétendent gouverner le présent. Lord Derby et M. Disraëli ont cru à une opinion extrêmement erronée en politique comme partout ailleurs : ils ont cru que leur pays, parce qu'il était mécontent, avait regret de ce qu'il avait fait, ils ont cru que le présent rougissait de lui-même, et regrettait le passé, parce qu'il redoutait l'avenir; mais les nations, sous ce rapport, n'ont pas de conscience : elles ne se repentent jamais; qu'elles commettent des fautes ou des crimes, elles ne consentent jamais à revenir au passé, elles ne s'avouent jamais coupables. Telle est la vérité politique que nous, Français, nous connaissons trop par expérience, et que lord Derby a pu apprendre ces jours-ci.

Devant ces élections toutes libérales, le cabinet peut-il se maintenir? et après sa chute, quelle administration peut lui succéder? Cette double question mérite quelque examen. Trois partis, les whigs, les radicaux, les conservateurs libéraux, coalisés pour résister au retour de la protection, se présentent pour remplacer le ministère actuel. Aucun d'entre eux ne peut former une majorité, aucun d'entre eux même ne pourrait en trouver une dans le pays, s'il lui faisait appel en son nom. Il faut donc que l'un au moins de ces partis fasse abnégation de lui-même et consente à s'unir au plus fort et au plus nombreux, et que le troisième se résigne et garantisse la neutralité aux deux autres. Trois combinaisons sont possibles : une combinaison whig et radicale avec lord John Russell et M. Cobden, une combinaison whig et conservatrice avec lord John Russell et sir James Graham, une combinaison radicale et conservatrice avec sir James Graham et M. Cobden. Lequel de ces partis consentira à se placer sous la domination de l'autre et à être absorbé par lui? Il nous revient à la pensée deux vers de La Fontaine qui expriment très bien la cause des difficultés que rencontreront très prochainement les partis politiques anglais; leur sens est celui-ci : « Il ne faut pas se fier aux coalitions entreprises pour résister à un ennemi commun; le danger passé, les haines reparaissent plus ardentes que jamais. » Sir James Graham, lord John Russell, M. Cobden, unis temporairement sur cette question du libre échange, consentiront-ils à former jamais une administration et à faire de leur phalanges respectives un parti compacte et uni? Nous croyons qu'il est bien tard. Une union pareille pouvait se faire pour empêcher l'avénement du ministère Derby; mais, après l'avénement de ce ministère, après sa chute, comment pourra-t-elle jamais s'accomplir? Tant que les partis ont pu craindre pour le *free trade*, cette fusion de tous les élémens libéraux était facile; mais, lorsque le *free trade* est hors de cause, est-elle possible? Lord Derby tombé, la nécessité de résistance commence, et le moment où les partis opposans seront appelés à former une administration sera celui où ils n'auront plus aucun intérêt commun. Évidemment sir James

Graham et lord John Russell ne s'entendront jamais sur les questions religieuses; M. Cobden ne sera jamais d'accord avec aucun de ces deux illustres personnages quant à l'essence même de la politique, c'est-à-dire les principes de gouvernement et la prépondérance de certaines classes. On ne peut regarder sans une certaine émotion la situation actuelle des partis politiques anglais; cette situation est pleine de périls, grosse de complications et d'inextricables difficultés.

Le parlement, nous l'avons dit, restera ce qu'il était avant les élections. Peu de membres nouveaux arrivent, peu de noms inconnus se sont produits, peu de membres anciens ont été écartés. Voici toutes nos anciennes connaissances : lord John Russell, lord Palmerston, sir James Graham, sir William Molesworth, sir Benjamin Hall, lord Dudley Stuart, M. Joseph Hume, M. Cobden, M. Bright, M. Milnes Gibson, M. Roebuck, sir Robert Inglis, M. Gladstone. Le baron de Rothschild est élu de nouveau pour la Cité de Londres, ce qui promet une discussion sur l'émancipation des Juifs dès l'ouverture de la session. A ce sujet, nous remarquerons que ces élections prouvent que le vent n'est pas précisément, en Angleterre, aux principes de liberté religieuse dans ce moment-ci. M. de Rothschild, suspect d'ailleurs aux électeurs de la Cité à cause de ses relations avec l'Autriche, a eu moins de voix que par le passé; les électeurs de Greenwich ont refusé leurs voix à l'alderman Salomons; les électeurs d'Oldham n'ont pas renouvelé le mandat de M. Fox l'unitairien, suspect de trop de libéralisme religieux et de principes trop larges. Partout où le ministère de lord Derby a obtenu un avantage éclatant, comme à Liverpool par exemple, il le doit aux passions religieuses, et non aux passions politiques. C'est ainsi que M. Cardwell a payé de son siége au parlement ses principes de tolérance et de liberté religieuse, et que M. Gladstone, dont les opinions puséyistes sont bien connues, a failli n'être pas réélu à Oxford. Le protestantisme a été le seul et unique auxiliaire du cabinet dans la lutte électorale, vide d'ailleurs cette fois d'incidens excentriques, de tumultes, de *riots* et autres embellissemens ordinaires et habituels en Angleterre. Il n'y aura cette année très probablement de tumulte et de *riot* qu'en Irlande, et malheureusement les scènes déplorables de Stockport sont un triste présage pour un avenir prochain et un triste prélude aux élections qui ne sont pas encore connues pour cette partie du royaume-uni. Signalons pourtant un fait curieux et tout nouveau, l'apparition de candidats socialistes en assez grand nombre : M. Feargus O'Connor, non réélu pour cause d'aliénation mentale, a trouvé des successeurs plus dangereux que lui peut-être, M. Ernest Jones, par exemple, chartiste des plus violens, et l'un des orateurs de la procession du 10 avril 1848. A Westminster, M. Cuningham, un socialiste dont l'esprit, si nous en jugeons par son discours aux électeurs, n'est pas des plus sains ni des mieux équilibrés, n'a pu prévaloir contre les deux candidats whigs, le général sir Lacy Evans et sir John Shelley. A Town-Hamleth, M. Newton, devenu tout récemment célèbre par son intervention dans la guerre que la société *combinée* des mécaniciens avait déclarée aux patrons et aux fabricans, a obtenu un assez grand nombre de voix. Jusqu'à présent, ce ne sont là que des indices, et l'on ne peut en tirer aucune conséquence; dans cinq ou six ans, aux prochaines élections, nous saurons quels progrès ont faits ces doctrines. N'oublions pas cependant à Édimbourg la candidature de M. Macaulay,

que les électeurs, selon toute apparence, vont faire rentrer de nouveau dans la vie parlementaire, après l'en avoir momentanément écarté. Sa nomination sera pour l'Écosse un grand honneur, et pour le parti whig une grande force.

La Suisse est aussi dans le plein mouvement de la vie politique. La session de l'assemblée fédérale vient de s'ouvrir à Berne. Les travaux commencent à peine; déjà cependant le conseil national a tranché une assez grave question d'intérêt matériel dans un sens contraire aux propositions des radicaux: il a voté l'exécution des chemins de fer par des compagnies particulières. L'assemblée fédérale verra très probablement se produire dans son sein, d'ici à peu, les questions politiques engagées dans ces derniers temps sur divers points de la confédération. Il est assurément fort désirable qu'un esprit conciliant et modéré préside à ces discussions et aux résolutions qui pourront être prises. En réalité, la lutte ouverte depuis quelques mois entre les opinions conservatrices et le radicalisme se poursuit avec ses alternatives ordinaires; mais presque partout le parti révolutionnaire se sent menacé et frappé par la masse des populations elles-mêmes. Voyez ce qui vient d'avoir lieu dans le Valais, où les radicaux dominaient depuis 1847. La révision de la constitution a été votée presque unanimement par le peuple. La question de l'élection d'une assemblée constituante a été résolue de la même manière. Cette assemblée sera élue prochainement, et il n'est point douteux que la constitution qu'elle élaborera ne soit dans un sens complétement conservateur. Là, au reste, les radicaux maîtres du pouvoir n'ont point décliné le vote populaire. Il n'en est pas tout-à-fait de même à Fribourg, où le radicalisme, sous le poids de manifestations analogues, n'en poursuit pas moins son œuvre et dispute matériellement le pouvoir qui lui est moralement échappé. On se souvient de la réunion populaire qui eut lieu il y a quelque temps à Posieux et du comité créé à la suite de cette réunion pour provoquer l'abdication des radicaux. Le grand conseil de Fribourg, mis en demeure de se soumettre au vote des citoyens, non-seulement s'est refusé à toute concession, mais il a prétendu dissoudre le comité de Posieux, et a redoublé de violences et de persécutions. Qu'en est-il résulté? L'agitation a gagné le canton. Les rixes se multiplient. Les citoyens qui se trouvaient à l'assemblée de Posieux sont désignés aux haines révolutionnaires qui vont tout simplement jusqu'à l'assassinat. L'anarchie se montre partout. Une nouvelle pétition à l'assemblée fédérale se signe aujourd'hui dans le canton de Fribourg. Elle réunira, selon toute apparence, une quasi-unanimité; mais qu'est-ce que cela pour la démagogie dictatoriale de ces malheureux pays? Le radicalisme suisse, du reste, vient d'ajouter à son histoire une de ces petites infamies qui sont ses bonnes fortunes et ses triomphes. Un des plus invincibles penchans de l'esprit révolutionnaire, on le sait, c'est la haine des supériorités, le besoin de les rabaisser, s'il peut, à son niveau. Il a trouvé plaisant récemment d'assimiler M. Thiers à un réfugié ordinaire en prétendant appliquer à l'éminent historien les lois sur l'internement. C'est M. Druey, le chef de la police fédérale, qui a représenté le radicalisme suisse dans cette belle œuvre. M. Druey est un des glorieux personnages de la démagogie helvétique. Il buvait en 1848 à la trinité humanitaire. Il donne la main au socialisme, il est le ministre de ses haines. Ajoutons que M. Druey s'est vu désavoué par tous les esprits élevés de la Suisse, et qu'il en a été pour sa tentative brutale.

Au-delà du Rhin, nous retrouvons la question douanière aux prises avec les mêmes difficultés que nous signalions il y a déjà un mois. Les passions paraissent dominer aujourd'hui les intérêts dans les débats ouverts sur l'avenir du *Zollverein*. Sans doute, la Prusse a depuis quatre ans fourni bien des prétextes au ressentiment, elle a blessé la susceptibilité et éveillé les soupçons de la plupart des gouvernemens de la confédération : les états secondaires pourtant ne poussent-ils pas trop loin les représailles, lorsqu'ils travaillent non-seulement à mettre la Prusse hors d'état de leur nuire, mais à la dépouiller encore du rôle commercial qui lui restait pour consolation du rôle politique qui lui échappe? « Ils aiment mieux, disait récemment un organe de l'opinion prussienne, ils aiment mieux devenir les humbles serviteurs, les instrumens de l'Autriche que d'être les commensaux de la Prusse. » La Prusse en effet, réduite aujourd'hui à une politique modeste, ne peut plus sérieusement porter ombrage aux états secondaires après les expériences infructueuses des dernières années, tandis que l'Autriche est dans une période de développement et d'expansion. Avec ses trente-sept millions d'ames, gouvernées par un pouvoir hardi, ne peut-elle pas peser sur l'Allemagne d'un poids bien autrement redoutable que quinze millions de Prussiens? — Oui, répondent les états secondaires pour justifier ce qu'il y a d'excessif dans leur politique présente, l'Autriche est puissante par le nombre de ses habitans, l'étendue et la richesse de son territoire; mais cette force, n'étant pas, comme celle de la Prusse, d'un caractère germanique, exerce moins d'influence, a moins de prise sur les imaginations qui rêvent l'unité allemande : elle ne peut éveiller les mêmes craintes de la part des gouvernemens fédérés. — Le raisonnement est peut-être plus spécieux que profond : ce n'est point sans danger que l'on joue avec l'ambition d'une puissance aussi sérieuse que l'Autriche. Il est douteux que les projets de réforme fédérale nourris par le cabinet de Vienne, et que l'on a pu apprécier au congrès de Dresde, soient plus favorables que ne le furent ceux de la Prusse à l'indépendance des états secondaires et des petits états de l'Allemagne. Et si l'on ajoute la suprématie commerciale à la suprématie politique que l'Autriche a reconquise dans la confédération, qui empêchera le comte de Buol de reprendre avec avantage les grandes pensées que le prince Schwarzenberg a léguées à ses successeurs? En définitive, sans avoir encore fait ostensiblement aucune démarche officielle pour se rapprocher du cabinet de Berlin, les coalisés de Darmstadt semblent mieux entrevoir aujourd'hui les conséquences politiques et commerciales qu'entraîne la dissolution du Zollverein. Depuis que la Prusse les a mis en demeure de choisir entre l'Autriche et cette association de douanes qui a rendu tant de services à l'industrie allemande, ils ont ressenti un mouvement d'hésitation. Il est encore impossible de dire si l'intérêt prévaudra sur les passions. Toujours est-il que l'on n'aperçoit plus aujourd'hui, de la part des états secondaires, le même parti pris de rompre plutôt que de rien céder.

La Turquie a, dernièrement encore, été le théâtre d'un incident qui n'est pas sans gravité : un bâtiment de guerre de la marine française va franchir les Dardanelles, contrairement aux stipulations du traité qui en interdit l'entrée. Afin d'ajouter à la solennité de cet acte, le ministre de France, qui était en congé, choisit le même bâtiment de guerre pour retourner à son poste. On connaît les circonstances qui ont mis le cabinet de Paris en droit

d'exiger du divan une exception de faveur au principe général qui protége l'entrée du Bosphore. L'offre d'amener *le Charlemagne* à Constantinople comme un objet d'étude, acceptée d'abord avec empressement par le ministère turc, avait été ensuite repoussée par lui sur les représentations des ministres d'Angleterre et de Russie. La France a répondu sur-le-champ que si *le Charlemagne* n'était pas admis, elle considérerait ce refus comme un manque d'égards et agirait en conséquence. Le sultan a tout accordé, regrettant peut-être de s'être engagé imprudemment dans une affaire qui lui cause quelques désagrémens auprès de son voisin de Russie et de ses alliés d'Angleterre. Le regret de la Turquie n'est pas cependant aussi vif qu'on pourrait le penser au premier abord : l'échec, en effet, est moins pour elle que pour les deux cabinets qui lui avaient conseillé la résistance. La Turquie ne se sent pas toujours assez de force et d'énergie pour prendre sur elle les résolutions qui sont de nature à froisser certaines puissances. Il ne lui déplaît qu'à moitié, en ces occasions, de se voir la main forcée. Combien de fois, depuis quelques années, soit dans la question des lieux saints, soit dans celle des principautés du Danube, le gouvernement turc n'eût-il pas désiré d'avoir, vis-à-vis de la Russie, un argument pareil à celui que la France fournit aujourd'hui au divan, et de pouvoir dire : On me fait violence! Tel est le véritable aspect sous lequel cet incident doit être envisagé, et nous parierions que le prince Callimaki en est moins affligé que M. de Kisselef. Quant à l'Angleterre, elle doit se rappeler ce qui arriva au vice-amiral Parker lors de l'affaire des réfugiés hongrois. La flotte anglaise, poussée par un gros temps qui n'était point irrésistible, ne se fit aucun scrupule de s'avancer au-delà de la limite où la protection du traité commence sur les eaux des Dardanelles. L'opinion ne s'en alarma ni en France ni en Turquie, parce que l'on vit dans cet acte non une atteinte à l'esprit des traités, mais une réponse hardie au défi que la Russie portait alors à la Turquie et à l'Europe. L'Angleterre n'a donc aucun droit de se scandaliser de l'entrée pacifique du *Charlemagne* dans le Bosphore.

Les États-Unis viennent de faire une perte irréparable; l'illustre Henri Clay a rendu à Dieu son ame patriotique le 29 juin dernier. Sa mort est un véritable événement; elle sonne une heure et marque une époque. Il était le dernier représentant de l'Amérique du XVIIIe siècle, le dernier de cette race de grands citoyens, républicains avant d'être démocrates, qui n'aimaient pas seulement la liberté, mais qui la comprenaient, pour ainsi dire, comme Newton comprenait le système du monde, qui en savaient toutes les vertus, tous les dangers, qui en connaissaient les limites précises. Avec lui s'éteint la lignée de Washington, de Franklin, d'Adams et de Jefferson lui-même. Une autre génération entre à son tour sur la scène du monde, génération sans sagesse et sans règle, ardente, ambitieuse, obéissante à ses instincts, batailleuse. Des aventuriers, des soldats barbares et illettrés, des audacieux ayant leur audace pour toute science politique, vont prendre et ont déjà pris le gouvernement de la société. Né en 1777 d'un père exerçant les fonctions de *clergyman*, élevé avec économie, placé par son beau-père, le second mari de sa mère, auprès de la cour de la chancellerie de Richmond, Henri Clay commença à prendre part aux affaires publiques sous l'administration d'Adams, et soutint chaudement la candidature de Jefferson à la présidence. Deux fois membre du sénat des États-Unis et deux fois membre de la législature du

Kentucky, son pays adoptif (il était Virginien), de 1803 à 1810, son nom commença à jeter un grand éclat en 1811, lors de la guerre entre les États-Unis et l'Angleterre. Élu représentant du Kentucky au congrès, il fut nommé président de la chambre, honneur qui lui fut successivement conféré jusqu'en 1825. Partisan de la guerre, il soutint, aidé par Calhoun, le courage du président Madison, qui était beaucoup moins zélé que lui à cet endroit, et contribua à la terminer comme négociateur au congrès de Gand en 1814. A partir de ce moment, sa conduite politique devint moins ardente que par le passé; il abandonna entièrement le parti démocratique, et se fit le chef du parti whig. Il fit reconnaître l'indépendance des républiques de l'Amérique du Sud, fit prévaloir son système de protection pour les manufactures nationales, mit un terme aux agitations qui menaçaient de déchirer l'Union en faisant adopter son compromis du Missouri, qui proclamait l'admission de cet état au sein de l'union. Désigné plusieurs fois par ses amis pour la présidence, il s'est vu préférer tantôt quelque brave soldat sans expérience politique, tantôt quelque obscur démocrate comme M. Polk. Il n'en avait pas gardé rancune à son pays, et on le vit bien en 1849, lorsque les électeurs du Kentucky vinrent le chercher dans sa retraite pour le renvoyer au congrès, plaider la cause de l'Union. Les luttes qu'il a dû soutenir pour arriver à faire triompher son compromis, et qui sont dans la mémoire de tout le monde, ont abrégé sa noble vie, dont il a dépensé cinquante ans au service de son pays. Sa mort a été un véritable deuil public. Il faut rendre justice aux Américains : leurs choix pour la première magistrature de l'état ne sont pas toujours les meilleurs; mais cela ne les empêche pas d'admirer et d'aimer leurs hommes éminens, ceux qui les ont servis et leur ont dévoué leur vie; ils aiment avec passion leur Clay, leur Webster, et bien qu'ils n'aient nommé ni l'un ni l'autre président, ils ne les confondent nullement avec M. Polk ou M. Pierce.

Ceci nous amène tout naturellement à dire un mot des choix faits par les deux conventions de Baltimore. Ces choix ont été au moins inattendus. Le général Cass, chez les démocrates, semblait devoir l'emporter. M. Douglas était un candidat connu et aimé par tout son parti. De guerre lasse et après quarante scrutins, un candidat dont le nom n'avait pas été mis en avant jusqu'alors, M. Franklin Pierce, a été élu. Ce choix, tout singulier qu'il paraisse, est cependant heureux et ne manque pas d'habileté. M. Pierce, connu pour avoir fait la campagne du Mexique avec le général Taylor, porte lui-même le titre de général, qui commence à plaire aux Américains beaucoup plus qu'il ne conviendrait peut-être dans un état républicain. En second lieu, M. Pierce est favorable au compromis, et c'est là probablement ce qui décidera la balance en faveur du président démocratique. Le choix des whigs n'a pas été aussi heureux. M. Fillmore s'est vu écarté après cinquante-trois tours de scrutin, et le nom du général Scott est sorti de l'urne. Faut-il attribuer ce résultat à l'entêtement des amis de M. Webster, qui ont refusé jusqu'à la fin de reporter leurs voix sur M. Fillmore? Cette tactique aura été fatale au parti whig, car il est désirable pour la prospérité et la concorde de l'Union que le général Scott, candidat dont les opinions sur le compromis sont très douteuses, ne sorte pas de l'urne électorale.

CH. DE MAZADE.

RECHERCHES SUR LES ÉTOFFES DE SOIE, D'OR ET D'ARGENT PENDANT LE

MOYEN-AGE, par Francisque Michel. — Le sujet qu'a traité M. Francisque Michel touche aux questions les plus intéressantes de l'histoire du moyen-âge, l'industrie, le commerce, les voyages et la navigation, en un mot les rapports de l'Occident avec l'Orient. Il fallait toute la persévérance de M. Francisque Michel et sa connaissance approfondie des monumens écrits du moyen-âge pour entreprendre une pareille tâche et s'en tirer si heureusement. Chroniques, romans de chevalerie, édits royaux, ont été feuilletés, analysés, expliqués par lui avec une remarquable patience et une critique toujours judicieuse. Des renseignemens encore plus précieux lui ont été fournis par l'examen des étoffes anciennes qu'on voit dans quelques églises ou dans des musées. On sait qu'ordinairement les reliques, à leur levée, étaient enveloppées dans de riches tissus. Ces tissus, et quelquefois des vêtemens entiers, ont été conservés par un respect traditionnel comme les cendres mêmes des saints. On montre à Chinon la chape de saint Mesme, à Durham la robe de saint Cuthbert, à Sens les habits pontificaux de Thomas Becket. Enfin les relieurs du moyen-âge ont pris soin de faire parvenir jusqu'à nous quelques échantillons des plus précieuses étoffes de leur temps, en intercalant entre les feuillets des manuscrits des morceaux de tissus fins et moelleux destinés à préserver du frottement les miniatures et surtout les grandes lettres ornées et revêtues de feuilles d'or ou d'argent. C'est d'après ces rares débris qu'on peut apprécier l'industrie de nos aïeux, et ils suffisent d'ailleurs pour prouver qu'elle était fort avancée. En 1835, un habile industriel de Saint-Chamond a pris un brevet d'invention pour la fabrication d'une certaine étoffe dont on a découvert depuis des échantillons dans un manuscrit de Théodulphe. Ainsi l'on trouve ou l'on retrouve, au XIX[e] siècle, des inventions du VIII[e]. Dans son premier volume, M. F. Michel esquisse rapidement, trop rapidement peut-être, l'histoire de la fabrication de la soie depuis son origine immémoriale chez les Chinois jusqu'à la fin du XIII[e] siècle. Depuis long-temps importée en Europe, elle est alors, pour quelques villes d'Italie, l'objet d'un commerce très lucratif. On peut juger de l'extension rapide de cette industrie par les noms des étoffes en usage qui, pour leur variété, ne le cèdent point à nos annonces modernes. Malheureusement il est bien difficile de déterminer exactement la nature des étoffes mentionnées par les auteurs du moyen-âge, et il serait fort injuste de reprocher à M. Michel de ne pas nous expliquer toujours en quoi tel tissu diffère de tel autre. Qui sait aujourd'hui ce qu'était la *Brésilienne* ou la *Zéphyrine* à la mode il y a dix ans? Il ne faut donc pas s'étonner que le livre de M. Michel n'apprenne pas à distinguer parfaitement le *Siglaton* du *Cendal* ou du *Tiercelin*. Si les textes nombreux qu'il cite ne peuvent satisfaire pleinement la curiosité des fabricans modernes, ils intéresseront l'érudit et l'antiquaire et lui apprendront peut-être maint fait curieux qui ne se rapporte pas à la fabrication de la soie, mais qui révèle un usage antique, éclaircit un point de linguistique ou même une question d'histoire. M. Michel est un guide excellent, qui ne mène pas toujours au but par le plus court chemin, mais avec lequel la route est toujours amusante, car il ne perd jamais l'occasion de vous montrer ce qu'il y a de beau et de curieux dans le pays qu'on parcourt avec lui.

P. MÉRIMÉE.

V. DE MARS.

